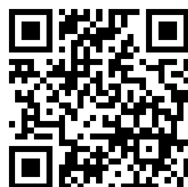
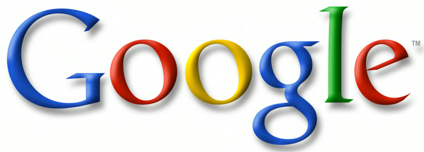
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

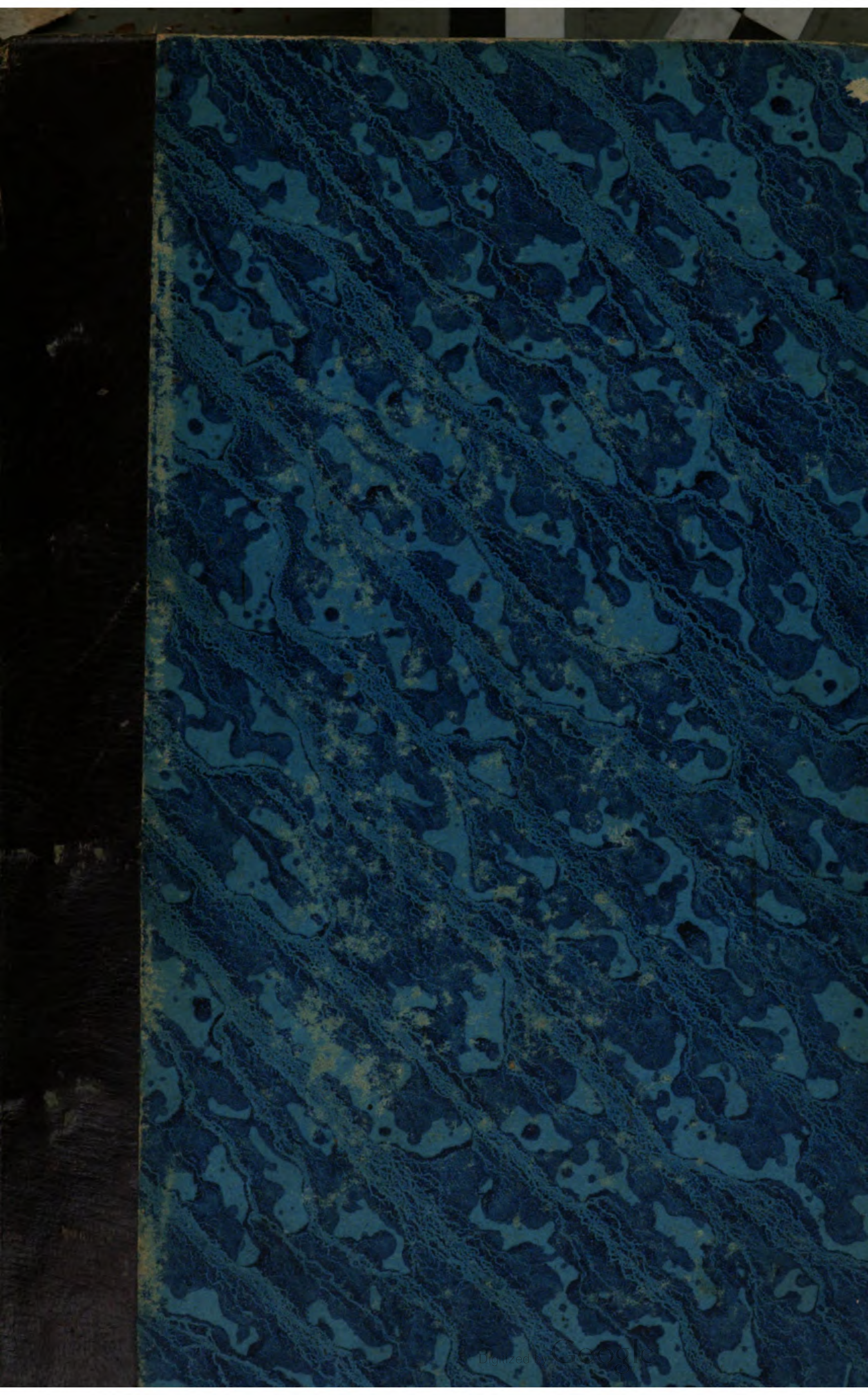
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

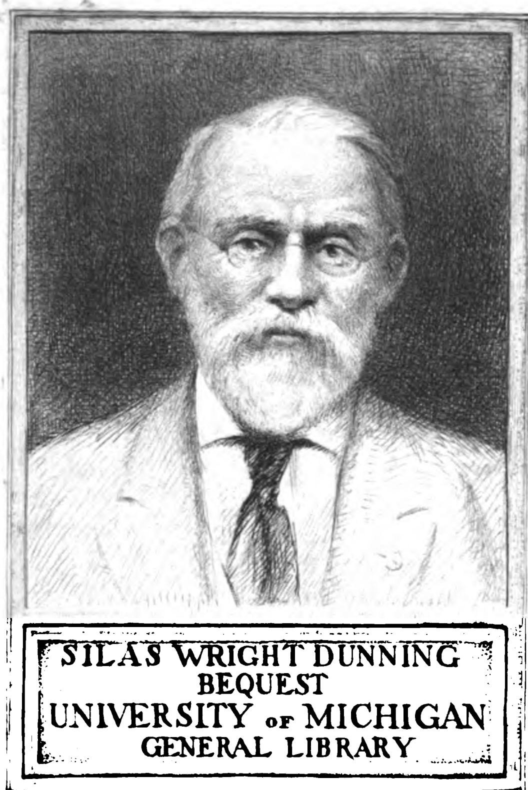
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Digitized by Google



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

L'Austrasie,

REVUE

DU

NORD-EST DE LA FRANCE.

Digitized by Google

Digitized by Google

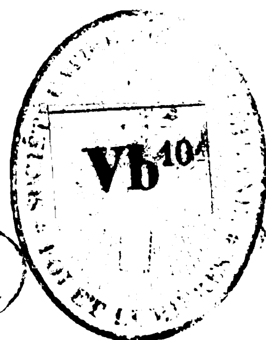
L'Austrasie,

REVUE

DU

NORD-EST DE LA FRANCE.

4.e VOLUME.


Vb 104


ÉCOLE LIBRE N.D. DE MONGRÉ A VILLEFRANCHE

METZ,

CHEZ VERRONNAIS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE ET LITHOGRAPHE,
RUE DES JARDINS, N.o 14.

1839.

Digitized by Google

AP
20
.R47
v.4

Digitized by Google

Digitized by Google



Lithe. Ch. Nouvian à Metz.

CHÂTEAU DE MENSBERG.

LE CHATEAU

DE MENSBERG.

MARLBOROUGH ET VILLARS.

Lorsque, après avoir couché dans la petite ville de Sierck, vous gravissez, par une belle matinée, l'escarpement rocailleux de la côte de Kirsch, vos regards peuvent jouir, à mesure que le sol s'élève, de l'un des paysages les plus riches et les plus variés du département. Arrêtez-vous au sommet de la montagne, et voyez comme l'horizon déploie son majestueux rideau. A gauche, on dirait qu'il s'abaisse pour couvrir Thionville de ses grandes ombres; à droite, il se confond avec la Moselle; devant vous, il laisse à découvert le Stromberg aux druidiques souvenirs. Vous embrassez, d'un même coup d'œil, quantité d'habitations répandues comme des bosquets fleuris dans un vaste jardin anglais, et vous découvrez à la fois les terres de Belgique, de Prusse

et de France. Mais à peine le ban de Rustroff est-il franchi, à peine avez-vous quitté les derniers jardins de la ville ducale, qu'une nature aride et sauvage se présente : vous laissez à droite le joli village de Kirsch dont la physionomie respire l'aisance, vous suivez à gauche un immense ravin qui semble avoir été creusé par la nature pour servir de limite à deux puissances rivales, et vous arrivez, par des sentiers escarpés, au fond d'uue vallée profonde où quelques maisons mal assises constituent le village de Monderen. Des eaux vives, une végétation vigoureuse, vous invitent à goûter quelque repos avant d'escalader de nouvelles hauteurs; mais vous avez aperçu la taille colossale du château de *Mensberg*, et le cœur vous brûle d'y arriver. Cependant, trois quarts de lieue vous en séparent encore. Suivez les vignes, ne hâtez pas trop votre marche, et j'aurai le temps de vous conter l'histoire de cet ancien manoir féodal.

Mensberg (1), appelé aussi *Mansberg*, *Mainsberg*, *Mansbourg*, *Mansburg*, *Mainsburg*, *Monberg*, *Monsberg*, cache dans la nuit des siècles l'origine de sa fondation. M. Renault, de Vaucouleurs, auteur d'un mémoire sur cette localité (2), fait dériver son nom de *Mambourg*, *Mains-*

---

(1) La plupart des faits contenus dans cet article sont inédits, et proviennent des archives de Coblentz, de Trèves, de Metz, et du château de Burgesch, que M. le marquis de Villers, son propriétaire, a bien voulu nous communiquer.

(2) Ce mémoire, digne d'intérêt, avait été adressé l'année dernière à l'administration de *l'Austrasie*. On devait l'imprimer, car il réunissait à des études consciencieuses et profondes le charme de style qui les fait valoir. Mais l'article que nous publions aujourd'hui étant plus complet, force a été d'opter en sa faveur. En cette circonstance, au reste, nous en appelons, pour nous justifier, à la conscience et à la modestie de M. Renault lui-même, que nous serons toujours jaloux de conserver parmi nos collaborateurs.

Digitized by Google

bourg, qui, en langue romane, signifie *lutteur*, *défenseur*, et du mot teuton *burg*, forteresse, lieu fermé de murailles, parce que, dit-il, Mensberg formait avec les châteaux de Siersberg, de Monteclair, etc., une ligne fortifiée qui servait à la défense des propriétés ducales. Mais on ne peut, en saine critique, attribuer au même nom une origine prise dans deux langues différentes, car jamais un peuple n'a parlé plus d'une langue. Je serais plutôt de son avis, lorsqu'il fait dériver *Mensberg* de *mann*, homme, soldat, guerrier, et de *burg*, habitation. Enfin, je ne puis croire, avec M. Teissier, que *Mensberg* vienne du latin *mansio*, lieu de gîte pour les troupes en marche, car on ne trouve pas sur cette côte un assez grand nombre de débris antiques, et je ne sache pas qu'on en ait découvert à Mensberg même.

Il me semble beaucoup plus rationnel de donner à *Mensberg* ou *Mansberg*, à *Monderen*, *Montenach*, une origine commune dérivée des croyances mythologiques de ces contrées. Le soleil, la lune surtout, y étaient adorés. On attribue encore à cette dernière une influence remarquable sur la végétation, les maladies, la naissance, la mort. Son culte est effacé, mais le souvenir en demeure vivant et traductible par l'histoire. *Mensberg*, *Monsberg*, sera donc pour moi, jusqu'à nouveau baptême, *la montagne de la lune*, comme *Montenach*, le lieu consacré jadis aux pieuses cérémonies de la nuit lunaire.

Dans le haut moyen-âge, époque au-delà de laquelle il n'est guère possible de rien dire d'exact sur *Mensberg*, cette localité paraît avoir appartenu aux archevêques de Trèves, dont elle formait l'une des limites territoriales. D'anciennes forêts l'entouraient de toutes parts, et rien ne prouve qu'on eût construit un château avant le onzième siècle, car jusqu'alors la haute Lorraine n'avait point fait de tentative sérieuse pour se rendre indépendante du pouvoir archiépisco-

Digitized by Google

pal. Il n'en fut pas de même lorsque les comtes de Metz eurent placé Gérald, l'un des leurs, sur le trône de Lorraine. Ce vaillant capitaine, profitant du démembrement universel qui s'opérait au sein des grands états, assura par des conquêtes les intérêts futurs de sa dynastie, et planta l'étendard lorrain jusqu'au ruisseau de Monderen. Sans doute qu'en cette occasion les archevêques de Trèves auront tâché d'assurer l'inviolabilité de leurs frontières en construisant des forts, au nombre desquels figura celui de Mensberg. Quoi qu'il en soit, dès l'année 1093, on voit la maison de Sierck, dans la personne du comte Reimbold, posséder le Mensberg à titre de seigneurie; en 1157, c'est Arnold de Sierck; en 1207, Arnold II, chevaliers intrépides qui guerroyaient à tout venant, et semblaient les arbitres-nés des nombreuses querelles qui se vidaient dans la Lorraine allemande. Le 11 septembre 1439, Jacques de Sierck était en son château de Mensberg, lorsqu'il fut salué du titre pompeux d'archevêque-électeur de Trèves. Il y revint cinq années plus tard pour en consacrer la chapelle, œuvre admirable de hardiesse et d'élégance.

En 1530, la maison de Sierck, aux destinées de laquelle Mensberg paraît avoir été toujours uni, n'ayant plus de descendance masculine, la forteresse devint la propriété d'Elisa de Sierck qui la transporta dans le domaine des sires de Seyne, par son alliance avec le comte Gérard. En 1600, Dorothée-Catherine de Seyne ayant épousé Charles-Louis, comte de Sultz, lui porta pour dot le château de Mensberg avec ses dépendances.

La guerre de trente ans, si fatale à la Lorraine allemande, le fut principalement au domaine dont nous parlons. Il fut dévasté plusieurs fois, et son propriétaire, obéré de dettes énormes, se trouva dans la triste obligation d'en faire la vente aux enchères. Dieudonné de Bettainville en devint l'acquéreur. Après lui, Mensberg fut acheté par le sieur Barbarat

Digitized by Google

de Mazirot, qui le vendit, en 1778, à Joseph, baron de Blockhausen, lequel mourut en 1781, laissant cette seigneurie à des neveux, MM. de Geisen et de Blockhausen, et à une nièce, madame la marquise de Villers. Cette dame apporta de la sorte en dot à son mari une partie du château de Mensberg, dont les revenus étaient alors considérables. Mais la révolution causa un préjudice immense à cette propriété féodale. En 1807, les cohéritiers s'étant décidés à la vendre, Pierre Breidt, qui en était fermier, acquit le château ainsi que la ferme.

Mensberg avait un grand nombre de droits féodaux. Son seigneur pouvait, en temps de guerre, requérir pour sa défense douze hommes d'armes du commandant de Sierck, indépendamment des sujets attachés à ses terres, qui devenaient alors soldats du comte. L'hôtel du Lion-d'Or de Sierck, inféodé à l'un des citoyens de cette ville par le seigneur de Mensberg, était tenu de le recevoir gratuitement, lui et les gens de sa suite, et de servir un nombre de mets désignés dans le contrat. Enfin, il y avait sur la Sarre un fief tenu par MM. Moritz, lequel se trouvait sujet à hommage envers le seigneur de Mensberg.

Telle a été l'histoire d'un château que sa position formidable a dû rendre témoin de bien des évènements, dont le souvenir confus s'est effacé avec tant d'autres faits du même genre. L'oubli semble avoir enveloppé ses anciens propriétaires eux-mêmes, du moment qu'un hôte illustre eut planté sur les tourelles du château le léopard de la Tamise. Depuis un siècle, le nom de Marlborough se confond avec celui de Mensberg. L'hôte d'une semaine a prévalu sur quinze générations seigneuriales; son image, grandie par le temps et les traditions villageoises, apparaît encore dans les contes de la veillée comme une page vivante où se peignent en traits de sang les catastrophes d'une époque. Marlborough,

Digitized by Google

c'est la conquête, l'invasion avec ses horreurs; Marlborough, ce sont les Anglais au cœur de la France; c'est la ruine, l'incendie, la perte imminente d'une nationalité; c'est l'idée de cette influence accablante exercée par un génie fatal que rien n'arrête, que la terreur devance, et que la mort accompagne.

Personne n'eût osé compter sur les ravins de Mensberg, ni sur les bataillons envoyés à la rencontre de lord Churchill; mais le Fabius français était là, et quelques lueurs de confiance tempéraient la crainte dont les populations mosellanes étaient saisies. *Mon cher cousin*, lui avait dit Louis XIV, lorsqu'il vint rendre compte de sa mission en Languedoc, *vos services passés me donnent de grandes espérances de ceux que vous pouvez me rendre à l'avenir; et les affaires du royaume en iraient beaucoup mieux, si j'avais plusieurs Villars à employer; mais n'en ayant qu'un, je ne puis l'envoyer qu'aux endroits les plus nécessaires; c'est pourquoi je vous avais envoyé en Languedoc; vous y avez remis la tranquillité parmi mes sujets, il faut à présent les aller défendre contre mes ennemis. Vous irez commander l'armée que j'aurai sur la Moselle, la campagne prochaine; disposez-vous à partir bientôt pour vous y rendre......*

Effectivement, dans un conseil d'état tenu à la mi-janvier 1705, Louis XIV, après avoir décoré Villars de la croix et du collier de ses ordres, le nomma commandant en chef de l'armée de la Moselle. Le maréchal de Marcin, chargé en même temps de diriger l'armée du Rhin, promit de s'entendre avec Villars, et de subordonner ses opérations aux siennes, condition indispensable pour résister efficacement aux troupes coalisées.

L'armée de la Moselle se composait de soixante-quinze bataillons et de cent dix escadrons, auxquels devaient s'unir,

Digitized by Google

selon l'urgence, des détachements des armées de Flandre et d'Allemagne.

Le 1.er février, Villars quitte Paris, arrive à Metz le 3, visite les places fortes de la Moselle, de la Meuse, de la Sarre et du Luxembourg, inspecte les troupes, pourvoit à tous les moyens de défense, approvisionne Metz, Thionville, Longwy, Sierck, Sarrelouis, met sur pied les compagnies bourgeoises, se renforce d'une partie des troupes que l'électeur de Bavière commandait en Flandre, et fait en sorte de pouvoir mettre en campagne, dans moins de vingt-quatre heures, une armée de trente-six mille hommes.

De son côté, le comte de Noyelles, qui s'attendait à voir les troupes françaises envahir le Palatinat ou le pays de Trèves, coupait les avenues, interceptait les routes par des abattis de bois, et travaillait à fortifier les environs de Trèves ainsi que l'embouchure de la Sarre.

A Metz, à Thionville, on redoublait d'activité. Chaque jour, d'immenses convois d'armes et de munitions descendaient la Moselle, se dirigeant sur Luxembourg, Sierck et Sarrelouis; et Villars qui avait eu l'idée d'emporter Trèves d'un coup de main, allait visiter par lui-même, déguisé en paysan, les positions que tenaient les troupes confédérées.

Quand il se fut bien convaincu de l'impossibilité de prendre l'offensive avec avantage, en face d'une armée double de la sienne, il revint à Metz, fit rentrer dans les arsenaux le matériel de l'armée, et partit ensuite pour Paris afin de prendre les ordres du roi avant d'ouvrir la campagne.

De retour à Metz au mois de mars, le maréchal y organisa un corps d'élite composé de mille grenadiers et de trente escadrons tirés des places voisines. Il joignit à ces troupes quelques pièces de canon, et marcha sur la Sarre, qu'il traversa le 21 avril, à quatre lieues au-dessous

Digitized by Google

de Sarrelouis, près du château Saint-Jean. Son dessein était d'enlever Hombourg; mais le gouverneur de cette forteresse repoussa la sommation du général français, qui traversa la Bliese sur un pont de bois défendu par une redoute qu'il fallut forcer. Le comte de Druys eut moins de bonheur en essayant de passer la rivière de l'Horne pour atteindre la garnison d'Hornbach. L'inondation l'arrêta, comme elle empêcha le général Streist d'inquiéter Butler dans son mouvement de retraite vers Deux-Ponts. Le chevalier du Rozel l'y suivit néanmoins avec un gros de cavalerie, et en amena cent cinquante prisonniers, ainsi qu'une grande quantité de bagages.

Le nom seul de Villars valait une armée. Son approche ébranlait le courage des impériaux, et toutes les garnisons des petites places se repliaient sur Mayence et Landau. En les chargeant avec vigueur, on eût gagné les rives du Rhin et la basse Moselle, opéré une jonction avec le maréchal de Marcin, et pris l'attitude qui convenait à l'honneur de la France; mais on manquait d'une bonne cavalerie, ainsi que de fourrage pour l'alimenter. Les chemins d'ailleurs étaient devenus impraticables. Villars se retira donc de nouveau sur la Sarre après quelques démonstrations hostiles contre la ville d'Hornbach qui fut brûlée, et contre celle de Hombourg, dont l'artillerie française n'ébranla point les remparts. Il perdit une centaine d'hommes, fit à peu près le même nombre de prisonniers, et envoya ses troupes en quartier d'hiver.

Le comte de Noyelles, heureux d'avoir sauvé les troupes danoises et celles de Hesse qui se trouvaient presque cernées à Saint-Wendel, n'inquiéta point le maréchal dans son mouvement de retraite, en sorte que ce fut une promenade réciproque faite à main armée.

Jusque-là Mensberg, protégé par les douze hommes

Digitized by Google

d'élite que lui avait envoyés le gouverneur de Sierck, et par quarante villageois bien armés, n'a fait autre chose que de planter le drapeau blanc sur ses tourelles, d'abaisser sa herse, de lever son pont-levis à la chute du jour, et de donner asile aux chefs d'avant-garde qui battaient le pays. On y dormait paisible, quand un soir la voix plaintive d'une femme se fit entendre. La galanterie, la compassion n'étant pas toujours les vertus des sentinelles, vous ne serez point étonné si les plaintes se renouvelèrent fréquemment avant qu'on prît la peine d'y répondre. Au bout d'une heure cependant, le sergent du poste ayant fait sa ronde, fut frappé des mêmes plaintes, et voulut voir quel en pouvait être l'objet. On baissa le pont-levis, deux soldats se munirent de flambeaux, quatre autres prirent leurs armes, et le sergent qui les conduisait s'avança jusqu'au ravin. Quelle ne fut pas sa surprise, d'y trouver une jeune religieuse qui semblait accablée de souffrances et de fatigue. « A mon secours, messieurs, leur dit-elle, pour Dieu, pour le salut de votre âme; daignez me recueillir, cette nuit seulement, dans l'un des réduits du château. Je suis sœur Claire du couvent de Trèves. Ces mécréants d'Anglais nous ont toutes chassées comme bouches inutiles, et je revenais dans mon village par des chemins détournés, quand la nuit m'a surprise. — Si vous dites vrai, répond le sergent, et bouche d'église, Dieu me damne! ne doit jamais mentir, je vous recevrai volontiers jusqu'à demain. Mais au jour il faut déguerpir, car nul étranger n'est admis séant: on fermerait le huis au roi lui-même. » — La religieuse dont la figure était charmante, le maintien modeste, la voix insinuante et douce, n'eut point de peine d'imposer aux gardiens du château le respect commandé par son habit. Le chapelain lui céda sa chambre, et le lendemain, quand la messe fut dite, deux gardes la conduisirent à cheval

Digitized by Google

dans la ville de Sierck. Après un long interrogatoire que le prévôt lui fit subir, elle reçut un sauf-conduit pour Thionville; mais on apprit qu'au lieu de s'y rendre, elle avait pris le chemin de Luxembourg. Cette circonstance inspira naturellement quelques inquiétudes sur le caractère de la religieuse; mais d'autres évènements la firent bientôt oublier.

Le prince de Bade (1), tombé malade à Rastadt, se trouvant dans l'impossibilité d'ouvrir la campagne comme il en avait le projet, Marlborough vint le trouver pour s'entendre avec lui. Ce général visita ensuite les lignes de Bihel, et partit le 23 mai pour se rendre sur la Moselle, où l'attendaient avec impatience des troupes désireuses de marcher sous ses ordres. Le 26, un nombreux état-major, ayant à sa tête le comte de Noyelles, sortit de Trèves, et reçut au bruit du canon, au son des cloches de toutes les églises, le général étranger. Marlborough descendit chez le comte. Le lendemain, il parcourut les rives de la Moselle et de la Sarre, au-dessus de Wasser-Bilich, fit battre le pays par des éclaireurs, et annonça le 28, dans un ordre du jour motivé, que la campagne allait s'ouvrir. Les Anglais arrivèrent le même jour aux environs de Trèves; le 30, on sonda les gués de la Sarre entre Kontz et Sarrebourg (4 lieues en deçà de la ville de Trèves); le général Cochron et M. de Rocques, premier directeur des approches et des fortifications des états-généraux, arrivèrent au camp de Marlborough; et le 31, à quatre heures du matin, dix mille hommes sortis de la ville épiscopale, ainsi que des

(1) Louis-Guillaume, prince de Bade, était le filleul de Louis XIV. Il avait alors 50 ans. Voyez, pour son histoire, J.-D. Schœpflin. *Historia zaringo-badensis*. Carolsruhæ, 1763. 6 vol. in-4.°, belle impression.

Digitized by Google

campagnes environnantes, vinrent camper sur les hauteurs de Consarbrück et de Grevenmacheren, embrassant de la sorte l'embouchure de la Sarre et celle de la Moselle. Le comte de Noyelles commandait cette avant-garde, pendant que Marlborough inspectait à Trèves les corps nouvellement arrivés, formait une réserve, et disposait les choses avec l'activité bouillante qui le caractérisait.

Villars, non moins zélé, sachant d'ailleurs qu'il avait à soutenir son nom, ses titres et sa gloire; qu'il s'agissait du salut de la monarchie, des destinées futures de l'Europe entière, Villars semblait grandir avec le danger. Jamais peut-être deux rivaux ne s'étaient mesurés avec plus d'envie; jamais deux hommes arrivés au faîte de la réputation militaire n'avaient envisagé avec une sollicitude plus inquiète, une impatience plus marquée, la solution d'une question d'état où chacun, princes, soldats, citoyens, était personnellement intéressé; d'un drame sanglant joué par les premières têtes du monde sur une scène immense où la postérité venait se poser comme témoin.

Villars n'ayant que cinquante-cinq mille hommes, parmi lesquels figurait la maison du roi, cherchait à concentrer ses forces, mais aussi à les rendre toutes disponibles. Il pensait que la nature du sol devait lui venir en aide, et qu'il s'agissait moins de vaincre avec éclat que de se maintenir sous le canon des places frontières de la Lorraine allemande. A cet effet, il ruina les environs de Luxembourg, de Sarrelouis, de Sierck, et toutes les terres qui le séparaient des ennemis, afin d'ôter à ces derniers les moyens de subsister; il assembla ses troupes entre Thionville, Sierck et Bouzonville, parcourut ensuite les rives de la Nied jusqu'à la Sarre, établit des magasins de vivres, et forma deux camps: l'un près de Kœnigsmacheren, qu'il commanda en personne; l'autre à six lieues de Thionville, entre Bouzonville et Freistroff,

Digitized by Google

aux ordres du général Streiff. « Ce dernier camp, établi sur le Kunsberg, doit être à jamais célèbre, dit M. Teissier, dans l'histoire de la castramétation. Il donne la plus haute idée du coup d'œil stratégique d'un guerrier qui, jusque-là, s'était plutôt signalé par sa valeur téméraire dans les combats. Un fait digne d'être cité, c'est que Villars, convaincu de la force naturelle de son camp, ne voulut pas le couvrir par des retranchements ; et le motif qu'il en donne n'est pas moins remarquable : *les retranchements*, dit-il, *inquiètent les Français*. Aussi, ne trouve-t-on, sur l'étendue occupée par l'armée française, nulle trace de lignes continues, mais seulement quelques redoutes aux extrémités pour y placer des postes avancés (1). » Tels sont les ouvrages qu'on observe encore à Fruching, au-dessus de Montenach, jusqu'au bois où le ravin s'adoucit. Le camp occupait les hauteurs de la Moselle, vis-à-vis Rethel, celles de Montenach, le coteau d'Altenberg, la ferme de Kunsberg, les villages de Fruching et de Kerling, jusqu'au ruisseau de Kœnigsmacheren (la Canner).

Villars ne pouvait être attaqué de front. Il s'était posté de manière à soutenir en même temps Luxembourg, Thionville et Sarrelouis, places importantes, séparées l'une de l'autre par un pays accidenté, difficile, sans communications. Un pont de bateaux qu'il avait jeté sur la Moselle, à Malling, lui permettait de se porter rapidement sur la première de ces deux villes ; une large tranchée pratiquée au midi dans la forêt de Kalenhoven, entre Sierck et Sarrelouis, le mettait en rapport direct avec la Sarre et la Nied, où cantonnait une partie de sa cavalerie, tandis que d'immenses abattis pratiqués au nord le séparaient des

(1) *Histoire de Thionville*, p. 163.

Digitized by Google

Anglo-Bataves ; des routes tracées par le génie militaire rayonnaient de Hombourg à Sierck, à Bouzonville, ainsi qu'à Siersberg et Burgesch, châteaux qu'il avait fortifiés, et qui se trouvant au flanc droit de l'ennemi, permettaient au maréchal d'être incessamment instruit de sa marche et de ses tentatives. Onze bataillons, trois cents hommes détachés de l'armée, un escadron de dragons, et quatre compagnies franches, défendaient Sarrelouis, dont M. de Choisy était gouverneur.

L'électeur de Bavière et le maréchal de Marcin, qui avaient ordre d'affaiblir leur armée à proportion des secours que pourrait recevoir Marlborough, envoyaient de temps en temps à Villars de nouveaux renforts. A la fin de mai et dans les premiers jours de juin, il vit arriver sept mille hommes des rives du Rhin, trois mille de la Flandre, ainsi que deux régiments d'infanterie, un régiment de cavalerie et un autre de dragons tirés de Luxembourg : ce qui n'empêchait pas l'armée ennemie d'être encore bien supérieure à la sienne.

Marlborough voulait assiéger Sarrelouis et Thionville, s'unir aux troupes lorraines, établir son quartier d'hiver entre Metz, Nancy, Bar et Verdun, et marcher ensuite sur la Champagne ; mais Villars qui l'avait deviné, s'était mis en mesure de lui disputer les passages.

Le 2 juin, l'armée anglaise, campée sur la montagne d'Apollon, près Trèves, en descendit pour se joindre à la garnison de cette ville, où Marlborough ne laissa qu'un régiment wallon avec quinze hommes tirés de chaque bataillon d'infanterie. Le 3, à une heure du matin, ce général s'avança en silence, sans battre le tambour ni sonner la trompette, jusqu'au village de Consarbrück, où l'attendait l'avant-garde. L'armée tout entière traversa la Sarre ; le soir du même jour, elle campa à deux lieues de Sierck,

Digitized by Google

et Marlborough arriva vers six heures avec sa cavalerie sur les hauteurs d'Apach et de Mensberg. Villars, de son côté, suivi de cinq cents cavaliers, fit une reconnaissance sur Apach, où ses dragons mirent pied à terre dans les haies, tandis qu'il tournait le village de Rustroff de manière que le ravin fût entre les deux armées. Les Français demeurèrent dans cette position jusqu'à neuf heures et demie du soir, et la cavalerie ennemie resta rangée en bataille sabre à la main, tant que Villars n'eut pas fait sonner la retraite. Pendant ces manœuvres d'avant-garde, l'armée française changeait de situation, en marchant sur deux colonnes échelonnées de manière à former un vaste fer à cheval sur les hauteurs; l'aile gauche à Rethel où fut le quartier-général; l'infanterie depuis la montagne de Kunsberg jusqu'à Montenach, Fruching, etc.; la cavalerie, les dragons, les équipages, vers la Petite-Hettange, où se trouvaient en abondance des sources d'eau vive. Tous les gros bagages furent envoyés en même temps sous les remparts de Thionville, et chacun eut ordre de courir à son poste au premier coup de canon. Le même jour, plus de deux cents déserteurs ennemis étant arrivés à Sarrelouis, furent aussitôt transférés à Metz.

Le 4 juin, Marlborough ayant reçu de nouveaux renforts d'Allemagne et de Flandre, se vit à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes. Les bagages, l'artillerie, les matériaux de campement, les pionniers, arrivèrent le même jour, et l'on traça une ligne d'occupation depuis le village de Perle jusqu'au château de Mensberg, qui, sommé la veille de se rendre, parlementa vingt-quatre heures, et fut emporté de vive force. Ses défenseurs, mis à la garde du camp, allaient être pendus pour l'exemple, car Marlborough avait déclaré ne vouloir faire aucun quartier aux garnisons prises les armes à la main, lorsqu'un jeune ca-

Digitized by Google

valier apporta leur lettre de grâce. Ce cavalier, neveu de Marlborough et fils de lord Churchill qui commandait le centre de l'armée, courut au sergent qui le reconnut pour la religieuse trouvée dans le ravin de Mensberg. *Vous m'avez sauvé la vie*, *sergent*, dit-il, *je vous rends la vôtre*, *nous sommes quittes*. Les défenseurs de Mensberg, au nombre de soixante-sept, furent envoyés immédiatement à Villars, qui retourna, par échange de procédé, le même nombre de prisonniers.

Tous les villages, toutes les fermes entre la Moselle et la Sarre, sur la ligne d'occupation de l'armée anglo-batave, étaient remplis par les états-majors. Le comte de Noyelles avait le sien à Perle; milord Churchill occupait le village de Merschweiller, Marlborough celui de Bragh.

Le 5 juin, une revue générale eut lieu. L'armée demeura douze heures sous les armes, et un repas splendide fut donné par Marlborough, dans le château de Mensberg, à tous les principaux chefs de son armée. Il employa les jours suivants à des reconnaissances sur la Moselle et la Sarre, à de grandes manœuvres, et principalement à tâcher de tirer Villars d'une immobilité fatale aux grands projets des confédérés. Mais le maréchal français, attentif à modérer l'impétuosité de ses soldats, ne permettait pas même ces escarmouches d'avant-garde qui servent de délassement aux chefs d'armée. Il craignait qu'une affaire de cette nature ne le mît en danger de déployer des forces considérables, et de sortir des limites qu'il s'était tracées. Tout ce qu'il fit pendant une quinzaine fut de fortifier les abords de la Nied, de protéger la droite de son infanterie par un corps de dragons, et d'échelonner la brigade de Picardie depuis Monteloch jusqu'aux forêts dont les abords se trouvaient défendus par de nombreux abattis. « Il éleva quelques retranchements devant la brigade de Coetquin, et les dis-

Digitized by Google

continua bientôt, ne voulant y faire travailler qu'autant que l'ennemi se présenterait avec toutes ses forces, afin de ne pas ralentir l'ardeur de ses troupes. »

De part et d'autre on ouvrait de larges tranchées, on sondait les gués, on disposait de nombreuses sentinelles. Chaque jour Marlborough recevait de nouveaux renforts qu'il mettait sur les derrières; chaque matin il parcourait à cheval son front de bataille, envoyait des reconnaissances, dirigeait sur la Moselle et la Nied des hommes qui rentraient le soir au camp, allumait des feux dans plusieurs directions différentes, faisait jeter des ponts sur la Sarre et la Moselle pour inquiéter Villars et l'engager à combattre ou à changer ses dispositions. Enfin, les confédérés las d'attendre, voyant d'ailleurs que leurs forces diminuaient par la désertion et les maladies, résolurent de prendre un parti définitif. On s'assembla trois jours de suite en conseil de guerre. Marlborough insistait pour attaquer Villars, traverser la Moselle devant Perle, enlever Sierck, bombarder Thionville et marcher sur Metz; les impériaux, au contraire, étaient d'avis qu'on gagnât les rives de la Nied pour faire le siège de Sarrelouis; les Allemands et les Hollandais jugeaient la retraite préférable à toute espèce de tentative, d'autant plus que les fourrages devenaient rares, et que la force morale du soldat commençait à baisser. Dans une telle lutte d'opinions contraires, la majorité devait faire la loi. Le 15, Marlborough, au soleil levant, passa une revue générale de son armée : il la trouva déjà diminuée de cinq mille hommes. Ce fut avec un front soucieux, des traits altérés, une colère non déguisée, qu'il parcourut, pour la dernière fois, ces lignes formidables contre lesquelles devait se briser, dans sa pensée, la puissance de Louis XIV; ce fut avec un retour pénible sur lui-même, qu'il se sentit obligé de céder au génie de Villars un terrain conquis par

Digitized by Google

tant de sacrifices et tant d'efforts. Le soir, les officiers-généraux s'assemblèrent à Mensberg. Marlborough ne leur dissimula ni son mécontentement pour le peu d'accord qui régnait entre eux, ni ses préventions contre la tiédeur de l'Allemagne et de la Hollande, qu'il regardait comme traîtres à la coalition; il se plaignit avec beaucoup de hauteur du prince de Bade, qui ne tenant rien de ce qu'il avait promis, compromettait, disait-il, le succès d'une campagne dont les chances ne pouvaient être douteuses (1).

Marlborough ne se coucha point : l'idée d'une retraite faisait bondir son cœur de rage et de jalousie. Croyant devoir se disculper aux yeux de Villars, il lui écrivit que le prince de Bade était cause de tout; qu'il devait lui amener les troupes à la solde de la Hollande, et qu'il n'en avait rien fait; qu'au lieu de le seconder dans la conquête des Trois-Évêchés, comme ils en étaient convenus, Louis-Guillaume avait employé mille moyens pour y mettre obstacle. *Rendez-moi la justice de croire*, dit-il en propres termes, *que ma retraite est la faute du prince, et que je vous estime encore plus que je ne suis fâché contre lui* (2).

Le 16 juin, après douze jours de campement sur les hauteurs de Sierck, les bagages et l'artillerie de l'armée ennemie reprirent la route de Trèves, et le même jour, à minuit, Marlborough fit défiler son armée avec un tel silence que Villars n'en fut pas informé avant sept heures du matin, un brouillard épais ayant empêché de découvrir le camp plus tôt. Villars, avec quatorze escadrons et les grenadiers, suivit l'ennemi sans pouvoir l'atteindre. Dans la crainte qu'il ne fît une pointe sur le Luxembourg, il y envoya un fort

---

(1) Hénault. *Abrégé chronologique de l'Histoire de France.*

(2) Voltaire. *Siècle de Louis XIV.—Mémoires du duc de Villars*, t. II, p. 236-237.

Digitized by Google

détachement de grenadiers et de dragons ; mais on apprit le soir que l'avant-garde avait traversé la Moselle et la Sarre à Consarbrück, et que toute l'armée reprenait les positions qu'elle occupait autour de Trèves à la fin de mai.

Le 19, l'infanterie ennemie, avec un corps de cavalerie sous les ordres du général Churchill, continua son mouvement de retraite sur le Rhin ; le 20, Marlborough quitta Trèves avec le reste de la cavalerie, après avoir laissé sur la Moselle sept mille palatins et les troupes westphaliennes. Comme cette arrière-garde n'était point chargée de tenir contre Villars, elle brûla les magasins de fourrages de Sarrebourg et de Trèves, rompit les ponts, pilla les arsenaux, les habitants, et battit en retraite à la fin du mois.

Le 23, Villars, revenu sur ses pas, décampait de Rethel, en y laissant dix mille hommes aux ordres du comte de Druys, pour garder les deux ponts jetés sur la Moselle ; il se portait le lendemain sur Bouzonville avec vingt mille hommes, arrivait sous les murs de Sarrelouis, et jetait deux ponts sur la Sarre ; le 25, il tirait de la garnison de cette place huit bataillons, deux régiments de cavalerie, deux régiments de dragons, pour les envoyer à Sarrebruck sous les ordres du comte Dubourg, tandis que la gendarmerie, le régiment du roi, deux régiments d'infanterie, conduits par les généraux Surville, La Chastre et Roucy, marchaient sur la Flandre, en traversant le Luxembourg. Villars envoya un courrier au maréchal de Marcin pour l'informer de ses dispositions, lui annoncer la retraite de Marlborough, et le prévenir qu'il le joindrait incessamment lui-même avec le reste de ses troupes.

Le 27, Villars quittait Sarrelouis ; le 30, il était à Trèves, et le 4 juillet, il opérait sa jonction avec l'armée du Rhin, ce qui formait en tout soixante bataillons et cent escadrons (environ soixante mille hommes), commandés par dix-huit lieutenants-généraux et quinze maréchaux-de-camp.

Digitized by Google

Quelques troupes étant demeurées échelonnées sur la Moselle, Sierck, Mensberg, etc., reçurent de nouveau garnison française.

Ces mouvements imprévus causèrent dans les Trois-Évêchés l'allégresse la plus vive. Les villes fortes, fermées depuis un mois, ouvrirent leurs barrières; les campagnes, veuves de leurs habitants qui avaient fui dans les bois, se repeuplèrent; les églises et les couvents de Metz, Thionville, Sarrelouis, Longwy, Bitche, Sierck, Rodemack, Verdun, convertis en hôpitaux, en magasins de vivres et de fourrages, reprirent leur destination religieuse. Un Te Deum fut chanté dans la cathédrale de Metz, et partout la joie publique se manifesta par des fêtes.

Depuis lors, trois invasions ennemies ont menacé le château de Mensberg. La première, en 1792, n'osa point franchir la basse Moselle; mais, en 1814 et 1815, cet ancien domaine féodal ouvrit ses portes à plusieurs maîtres différents. Son propriétaire actuel, appelé par les paysans le seigneur Breidt, est, quant aux habitudes, au costume, aux mœurs traditionnelles, un type remarquable des villageois allemands du dernier siècle: il semble debout au milieu des ruines, avec son habit bleu à larges basques, ses guêtres blanches boutonnées au-dessus du genou, sa veste rouge et son énorme chapeau, pour instruire la génération présente des faits antérieurs à notre âge. Malheureusement, ce seigneur est peu communicatif et surtout peu crédule. Ainsi, ne lui parlez ni du diable, ni des templiers, comme architectes du château; il repousserait ces mauvais bruits avec énergie, car il tient singulièrement à ce que rien de fabuleux ou d'infernal ne se mêle à l'histoire de son domaine.

Lors donc que vous aurez parcouru l'intérieur du château; mesuré ses murailles de onze pieds d'épaisseur; visité ses

Digitized by Google

quatre tours, appelées en 1642 la *Kentour*, la *Kallfelden-Tour*, la *Keptour*, la *Tour de la Lanterne* (1); donné quelques regrets à la chapelle située jadis au rez-de-chaussée de cette dernière, et rasée impitoyablement par M. Breidt; lorsque, après avoir franchi les trois étages de celle dont l'abord n'est point impossible, vous aurez étudié la disposition formidable des galeries couvertes, sous l'une desquelles on voit encore l'entrée d'un souterrain qui communiquait avec Monderen; lorsque, assis au centre de la cour d'honneur où cinquante cavaliers bardés pouvaient manœuvrer à l'aise, vous aurez admiré la gracieuse élégance de la tour crénelée contre laquelle s'appuie la porte d'entrée, veuve de sa herse et de son pont-levis, vous vous inclinerez avec respect devant l'*écusson d'or à la bande de gueules chargé de trois coquilles d'argent* (2) qui décore la façade du donjon, devenue simple maison de ferme, et vous chercherez ensuite dans les salles de cette habitation rustique, éclairées comme elles l'étaient jadis par des jours étroits et des croisées à trilobes, la chambre d'Arnold le templier. Les marteaux du moyen-âge et de la renaissance, en modifiant les tours, ont aussi fait subir de nombreuses altérations au donjon; mais à minuit un cri plaintif s'échappe d'un point du château où jamais efforts humains n'ont pu faire tenir ni chaux, ni ciment. C'est le lieu qu'occupait le templier maudit, quand Lucifer l'enleva pour l'éternité.

« Un jour, dit M. Emmanuel d'Huart, que je soupçonne avoir rencontré Lucifer en quelque coin du monde, tant il semble au courant de ses aventures, un jour Arnold le templier, chargé de diriger les travaux de Mensberg, ayant

---

(1) Compte des dépenses de François Boudet, régisseur de Mensberg.

(2) Armes de la maison de Sierck.

Digitized by Google

dissipé au jeu et en débauches l'or qui lui avait été confié, appela le diable à son aide. A minuit, un petit homme noir sort de terre : *Templier, tu m'as évoqué*, s'écrie l'esprit des ténèbres, *me voici, que me veux-tu?* — *Soixante ans de vie et de santé, toujours une pièce d'or dans ma bourse, puis tu feras de moi ce que tu voudras.* — *Accordé.* — Et le petit homme disparaît. De ce moment, on le sent bien, les travaux reprirent avec vigueur; le château fut rapidement édifié; on prétend même avoir vu parmi les travailleurs des êtres à formes et à figures étranges. Mensberg devint le séjour des plaisirs; ce n'étaient que fêtes, festins, tournois et carrousels. Quoiqu'on s'étonnât qu'il fût sans chapelain ni oratoire, et qu'Arnold ne parût jamais en un lieu saint, comme les autres templiers n'acquittaient pas plus exactement leurs redevances, le grand-maître traitait de calomnies les bruits répandus sur son compte. Cependant les soixante années arrivaient à leur terme, et jamais peut-être Arnold n'avait moins songé à son pacte avec le diable. La dernière nuit, étant à table avec ses joyeux convives, l'horloge sonne; ses varlets introduisent un étranger richement vêtu, qui, en entrant dans la salle du banquet, répand une légère odeur de soufre. On en fait la remarque, et un sourire moqueur contracte les lèvres du nouveau venu. Mais à peine est-il assis, que s'adressant à Arnold et à ses compagnons de débauche, il leur dit : *Mes sires, lorsque vous achetez un mouton, n'entendez-vous pas en acheter également la peau?* Étonnés d'une semblable question les assistants hésitent de répondre. *Par Lucifer!* crie l'homme à odeur de soufre, *répondez vite, car le temps presse.* Tous alors résolvent la question affirmativement. — *Templier Arnold, ton corps m'appartient donc,* et le diable jetant ses riches vêtements, déploie des ailes de chauve-souris, et emporte sa proie à travers les airs. »

Digitized by Google

Si vous êtes curieux d'autres renseignements fantastiques, adressez-vous à M. d'Huart; sans doute il vous dira mieux et plus que je ne vous dis moi-même.



Digitized by Google

LE CHEVALIER

DE BOUFFLERS.

Si j'avais entrepris dans ma jeunesse, c'est-à-dire il y a quelque trente à quarante ans, de faire une notice sur le chevalier de Boufflers, je ne sais comment je l'aurais écrite; mais, à coup sûr, elle eût porté l'empreinte des plus vives sympathies pour notre aimable compatriote, et selon mes convictions d'alors, il serait soudainement devenu sous ma plume enthousiaste un homme de génie, tout au moins un grand poète. Du reste, en l'appelant le Chaulieu, l'Anacréon de son temps, je n'aurais fait que répéter les éloges qui lui étaient prodigués par toutes les célébrités contemporaines. Mais aujourd'hui que les années m'ont impitoyablement dépouillé de mes illusions, que la froide analyse est venue tristement remplacer mes inspirations juvéniles, si je me demande d'où a pu surgir cet engouement pour un homme qui passerait à présent presque inaperçu, je dois le dire, c'est que

Digitized by Google

cet homme vint à point, qu'il fut l'expression de son temps, la personnification de cette époque de transition entre deux systèmes, « où, dit Châteaubriand, tout était dérangé dans les esprits et dans les mœurs, signe certain d'une révolution prochaine........ : avec un quatrain, on devenait illustre ; » où, par une étrange confusion, par un bizarre amalgame, venaient se mêler à l'épigramme, au madrigal du jour, aux vers érotiques de l'école de Dorat, les investigations les plus hardies sur la religion, sur la morale, sur tout ce qui constitue la société ; où enfin, par suite de l'éclatant reflet qu'exerçait alors une haute position dans le monde, un grand seigneur, s'il se montrait favorable aux utopies nouvelles, s'il allait applaudir aux tirades les plus acerbes de Beaumarchais contre les vieux préjugés dont il vivait, lui, grand seigneur, recevait en échange les flagorneries de cette coterie qui étouffa Gilbert, et satura de dégoût la carrière de l'illustre Bernardin de Saint-Pierre.

Loin de moi l'idée de porter sur les œuvres de notre chevalier une critique sévère : il y aurait, de ma part, de l'ingratitude, car il m'a bien amusé par ses folles boutades ; et de l'injustice, car ce n'est que dans un âge avancé, et lorsque toute autre carrière lui fut interdite, qu'il se posa comme homme de lettres en titre, qu'il se fit du métier. Si des amis indiscrets ont délayé en quatre et même en huit volumes, selon les éditions, nombre de productions qui n'auraient jamais dû voir le jour, ou du moins qui n'auraient pas dû être publiées avec cet appareil, ce n'est pas la faute de l'auteur. On l'a gâté en voulant l'élever sur le pavois, en voulant faire de lui un génie lyrique. Il fallait le laisser ce qu'il était, un des hommes les plus aimables de la société, les plus spirituels ; qui, mieux que personne, possédait ce tact fin et délicat, cette originalité piquante, cet heureux à-propos, ce trait vif et imprévu, cette sorte d'atticisme qui, jusque dans ses écarts, sent *son*

Digitized by Google

homme de haut lieu ; et le rôle de Boufflers eût été encore assez beau.

C'était surtout parmi les jeunes gens que Boufflers avait obtenu le plus de succès. Alors nous ne discutions pas comme aujourd'hui, nous cherchions moins à analyser notre existence qu'à en jouir; et comme les petits vers de notre chevalier portent le cachet d'une insouciance, d'une légèreté réputée alors de bonne compagnie; qu'ils sont, pour la plupart, resserrés dans un cadre étroit, et souvent même disposés en quatrains, en madrigaux, en couplets, ils se gravaient d'autant plus facilement dans nos têtes, que nous ne nous préoccupions guère de choses plus graves. Je me rappelle, à cette occasion, qu'ayant un jour l'honneur de dîner. chez un prince, dont le nom héroïque, quoique éteint par une succession de morts violentes, vivra toujours en France, la conversation vint à tomber sur Boufflers, et plusieurs de ses impromptus furent cités avec ce laisser-aller d'une réunion toute militaire, ce sans-gêne d'une table de quartier-général. Le prince interpellant un de ses officiers d'état-major : « Montesson, lui dit-il, il y a une réponse de Voltaire au *Cœur* de Boufflers, la savez-vous ? — Je ne me la rappelle pas précisément, répliqua-t-on. » Alors, surmontant une timidité bien naturelle à mon âge (j'avais seize ans), je ne sais comment, du bout de la table où je m'étais modestement placé, je laissai échapper à voix basse le premier vers de cette réponse de Voltaire :

Certaine dame honnête et savante......

Puis, alarmé de ma hardiesse, je jetai un regard inquiet sur le prince, qui, loin de paraître mécontent : « Allez jusqu'au bout, jeune homme, » me dit-il d'un air bienveillant. Alors sans hésiter, et cette fois d'une voix élevée, je récitai toute

Digitized by Google

la tirade, plus fier de mon érudition que ne le fut sans doute Blaise Pascal, lorsque, livré à ses propres ressources, et par la seule force d'un génie prématuré, il résolut les premières propositions d'Euclide.

La maison de Boufflers, ou Bouflers, est aussi ancienne qu'illustre; dès l'an 1200, elle possédait déjà dans le Ponthieu la terre de Boufflers dont elle a pris le nom. Les mémoires du temps font mention d'un Louis de Boufflers, né en 1534, surnommé *le Robuste*, parce que sa force prodigieuse égalait, dit-on, celle de Milon de Crotone. En effet, on cite de lui des faits qui passeraient pour fabuleux, s'ils n'étaient attestés par les contemporains. Deux siècles plus tôt, cet homme eût été formidable à la guerre; mais l'usage de l'arquebuse était déjà en vigueur, et un coup de feu fit tomber le colosse à l'âge de dix-neuf ans. Son frère, qui aimait les lettres, et qui nous a laissé des fragments historiques, fut le bisaïeul du duc de Boufflers, du maréchal de France, du grand Boufflers, le défenseur de Lille, dont le fils ne fut pas moins célèbre. Envoyé à Gênes comme lieutenant-général, pour défendre cette ville de l'invasion des Autrichiens, il y mourut de la petite-vérole, le 2 juillet 1747, à l'âge de quarante et un ans, le jour même où, par les efforts les plus héroïques, il avait forcé les ennemis à lever le siège. Aussi le sénat de Gênes, pour honorer la mémoire du libérateur de la république, lui fit ériger un superbe mausolée en marbre, qui fut détruit en 1796 par les révolutionnaires génois. C'est ainsi qu'ils payèrent le dévouement de l'homme qui avait reconquis leur liberté.

Le chevalier ne descend pas du duc de Boufflers. En 1585, cette maison s'était partagée en trois branches, et c'est à la dernière, dite de Remiencourt, qu'appartient notre compatriote. Son aïeul était lieutenant-général; son père et son frère durent le grade de maréchal-de-camp à des services

Digitized by Google

distingués ; son oncle, enfant de dix ans, *gentilhomme à drapeau* aux gardes françaises, eut la cuisse emportée à la bataille de Dettingen, et mourut en héros.

Jean-Stanislas de Boufflers, qualifié de chevalier (son frère aîné était titré marquis), naquit à Lunéville en 1737. Il perdit bientôt son père, mais il eut le bonheur de voir sa mère parvenir à un âge très-avancé, car elle ne mourut qu'en 1787. Née de Beauveau-Craon, et dame d'honneur de la reine de Pologne, femme de Stanislas, elle s'était fixée en Lorraine, à la cour du bon duc, du philosophe bienfaisant, de cet autre roi René, comme lui roi sans royaume, et comme lui adoré des sujets qu'on lui avait laissés en viager. « Madame de Boufflers, disent ses contemporains, était douée de toutes les grâces de l'esprit et du corps, et fit long-temps les délices de la cour de Lunéville. » C'est pour elle que Voltaire fit ces jolis vers :

Vos yeux sont beaux, votre âme encor plus belle,
Et sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais on n'aurait pas parlé d'elle.

Il paraît que ces éloges portèrent jusqu'au fanatisme l'admiration de madame de Boufflers pour Voltaire ; car, à la mort du grand poète, lorsque l'archevêque de Paris eut refusé de l'inhumer en terre religieuse, elle fit l'apothéose du défunt, qu'elle termina par ces deux vers :

A ce divin génie on peut sans injustice
Refuser un tombeau, mais non pas un autel.

Voltaire avait été un des commensaux de la petite cour de Lunéville, et partageait avec Saint-Lambert, le pré-

Digitized by Google

sident Hénault, mesdames du Châtelet, de Grammont, et d'autres célébrités du jour, les affections de Stanislas. Ils formaient autour de ce roi un cercle brillant que toutes les résidences royales auraient pu envier. C'est au milieu de ces illustrations aristocratiques et littéraires que notre chevalier fut élevé, sans toutefois que son esprit se révélât prématurément sous de tels auspices; car il avoue lui-même que, dans son adolescence, on le qualifiait d'un surnom très-expressif : on l'appelait *Pataud.* Il reçut une éducation distinguée par les soins d'un abbé Porquet qu'il aima beaucoup et dont il se moqua toujours, et fit à fond ses études classiques, d'autant qu'il était destiné à *être d'église*, comme on disait alors; le roi Stanislas, son parrain, lui avait déjà affecté 40,000 livres de rente de *bénéfices*, sans compter l'épiscopat qui ne pouvait lui manquer. Ce fut donc sous ces royales garanties que notre écolier, par une destinée semblable à celle de Parny, entra au séminaire Saint-Sulpice; mais, hélas! comme à cet autre poète, sa vocation ne tarda pas à s'y déterminer d'une manière peu édifiante. Au lieu d'une vie modeste et taciturne, il troublait la sécurité de la congrégation entière par le chant du coq et le braiement de l'âne, qu'il avait appris à imiter dans une rare perfection. « Au lieu de thèses théologiques, on le voyait tous les jours, dit Grimm, courir les rues de Paris sur un grand diable de cheval. » Enfin, au lieu de puiser ses modèles dans les Pères de l'Église, il fit *Aline*, sa meilleure production, mais dont les voluptueuses peintures devaient lui fermer les portes de la prélature; aussi se rendit-il justice, *Aline* décida de l'avenir de notre séminariste. Après avoir porté la soutane six mois à peine, il l'échangea contre un dolman de hussard, et l'abbé de Boufflers, devenu chevalier de Malte, obtint le titre de prieur, avec le privilège d'endosser le surplis par-dessus l'uniforme, et d'assister dans ce bizarre accoutrement aux offices religieux; mieux

Digitized by Google

que cela, il conserva le droit de posséder des *bénéfices* de l'Église.

Écoutons-le rendre compte de sa brusque résolution à l'abbé Porquet, son ancien précepteur :

«...... Mais les sots m'ont dit qu'il fallait absolument avoir un état dans la société. Je leur proposais de prendre celui d'*homme de lettres ;* ils m'ont répondu que j'avais trop d'esprit et que j'étais de trop bonne maison pour cela. Je me suis souvenu que j'étais gentilhomme, et que les gentilshommes devaient aller à la guerre. Là-dessus, je me suis fait faire un habit bleu, j'ai pris la croix de Malte, et je suis parti sans répliquer. »

Voilà donc Boufflers à l'armée, guerroyant dans la Hesse, et faisant, en qualité de capitaine de hussards, la dernière campagne de la guerre de sept ans, car c'était en 1762. La vie de notre héros, toute stérile qu'elle est en grands évènements, pourrait se partager en trois phases distinctes : militaire, politique et littéraire; mais qu'on ne s'attende pas que nous allions l'accompagner scrupuleusement dans les développements de cette triple existence; nous tâcherons plutôt de le suivre avec des chevaux de poste, en imitant le désordre, le décousu de sa vie, qu'il a peinte dans une épitaphe anticipée, comme jadis le fit La Fontaine :

Ci-gît un chevalier qui sans cesse courut,
Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut,
Pour prouver ce que dit le sage,
Que notre vie est un voyage.

Ce qui explique le mot du comte de Tressan, qui, rencontrant un jour Boufflers sur un grand chemin, lui dit : « Chevalier, je suis bien aise de vous trouver chez vous. »

Boufflers, naguère le scandale de tant de pieux ecclé-

Digitized by Google

siastiques, devient soudainement à l'armée le vrai type de la gaîté et de la folie françaises. Grimm, dans sa correspondance, nous raconte le trait suivant que je cite textuellement : « Il avait nommé un de ses chevaux *le prince Ferdinand*, et un autre *le prince héréditaire*— c'étaient les noms des deux généraux ennemis. — Lorsqu'il appelait le matin son palefrenier, il lui demandait si le prince Ferdinand et le prince héréditaire étaient étrillés. — Oui, M. le chevalier, répondait le palefrenier. Et le chevalier, avec tout le sérieux dont il était capable, disait à sa compagnie : « Je les fais étriller tous les matins, vous voyez que j'en sais plus long que nos maréchaux. »

Finissons-en, pour n'y plus revenir, avec la carrière militaire de notre chevalier. Il fut nommé en 1772 colonel en second du régiment d'Esterhazy (hussards), ensuite colonel de Chartres (infanterie), brigadier en 1780, maréchal-de-camp en 1784. Envoyé en 1785 au Sénégal, avec le titre de gouverneur, Boufflers accepta cette mission, espérant qu'elle pourrait le soustraire à l'avidité de ses créanciers ; car il était obéré de dettes, et n'avait qu'un très-léger patrimoine. Il resta trois ans au Sénégal, où il se fit remarquer par une bonne administration, par les vues les plus sages et les projets les plus propres à l'amélioration du système colonial. Il restreignit, autant qu'il lui fut possible, la traite des nègres qu'il ne pouvait empêcher. Enfin son départ fut considéré comme une calamité publique. Si son existence militaire n'offre aucun de ces faits d'armes, de ces brillants épisodes si communs chez les Boufflers, on ne peut lui en imputer la faute : il y eut trente ans de paix.

Je l'ai déjà dit : ce qui fit la réputation du chevalier fut sa vie intime, dans la plus étroite acception de ce mot, sa vie de boudoir. Là où une verve abondante et facile s'épanchait en couplets, en madrigaux, en épigrammes, en

Digitized by Google

mille saillies souvent improvisées, qui, sans coûter de grands efforts à l'auteur, ne charmaient pas moins, par leur à-propos, une société choisie, d'autant mieux disposée pour notre poète, que ses vers, faits d'ordinaire avec des allusions marquées, allaient directement à leur adresse. Souvent même la circonstance la plus futile, l'incident le plus léger survenu dans une soirée, une fortuité quelconque, suffit pour éveiller ses inspirations : c'est un homme riche qui dépense toute sa fortune en monnaie. Ainsi, pour en citer un exemple, on le défie de trouver une rime à *oncle*, et le voilà qui se met à chanter sur l'air : *Que ne suis-je la fougère*, le couplet suivant :

On veut que je rime en *oncle*
Plaignez ma condition :
Rime en *oncle* ne fut *onc le*
Refrain d'aucune chanson.
Pour finir, je prendrai d*onc le*
Parti de dire que l'on
Trouve encore plus à mon *oncle*
De rime que de raison.

Des dames lui donnent des bouts-rimés à remplir, et nous allons voir comme il s'acquitte de cette tâche :

Quand je n'aurais ni bras ni *jambe*,
J'affronterais pour vous la bombe et le *boulet* ;
Ranimé par vos yeux, je me croirais *ingambe*,
Et je pourrais encor mériter un *soufflet*.

Que l'homme du génie le plus éminent, à la fin d'une joyeuse soirée, au sein d'une société intime, quand il est, comme Voltaire l'a dit à notre compatriote,

Animé du triple délire
Des vers, de l'amour et du vin ;

Digitized by Google

que cet homme, dis-je, se livre à de facétieuses inspirations, c'est une débauche d'esprit, c'est le vin de Champagne du dessert, mousseux et pétillant ; mais s'il en fait habitude, s'il se laisse aller à une véritable intempérance poétique qui le porte à rimer à tout propos, il s'accoutume à de trop faciles succès, il circonscrit son talent, et cela a été le tort de Boufflers.

Toutefois, il faut être juste : dans le grand nombre de ses productions, plusieurs se font remarquer par plus de labeur et d'extension, par moins de laisser-aller dans la facture, par ces choses qui révèlent sinon le grand poete, du moins le poete, et toujours l'homme d'esprit : telles *le Cœur*, qui eut beaucoup de vogue, *la Bergère*, *le Rêve*, *le Cheval et la Fille*. Mais, hélas ! ces diverses poésies, qu'usant du triste bénéfice de mes années, je pourrais vous réciter à huis-clos, comme des réminiscences de jeunesse, je me garderais bien de les répéter ici. Nombre de couplets, d'épigrammes, de boutades rimées, sont *pires* encore, et n'ont jamais, par ce motif, obtenu les honneurs du recueil. Saint-Lambert avait raison d'appeler Boufflers *Voisenon-le-Grand*.

Mais je parlerai en toute sécurité d'un charmant *pot-pourri*, plein de gaîté et d'une piquante ironie, que tout le monde a chanté dans le temps. Notre compatriote est dépêché par le roi de Pologne près de l'abbesse de Remiremont, avec la haute mission de s'enquérir de ses nouvelles, et il nous fait ainsi la plaisante histoire de son ambassade.

Enivré du brillant poste
Que j'occupe en ce moment,
Dans une chaise de poste,
Je me campe fièrement,
Et je vais en ambassade,
Au nom de mon souverain,

Digitized by Google

Dire que je suis malade,
Et que lui se porte bien.

Avec une joue enflée,
Je débarque tout honteux :
La princesse boursoufflée
Au lieu d'une en avait deux ;
Et son altesse sauvage
Sans doute a trouvé mauvais
Que j'eusse sur mon visage
La moitié de ses attraits.

La princesse à son pupitre
Compose un remercîment ;
Elle me donne une épître
Que j'emporte lestement ;
Et je m'en vais dans la rue,
Fort satisfait d'ajouter
A l'honneur de l'avoir vue
Le plaisir de la quitter.

Boufflers ne se borna pas à ce genre de poésies. Mettant à profit son instruction dans la langue latine, il nous a laissé des traductions de divers fragments de Claudien, de Sénèque, et des imitations de plusieurs odes d'Horace. Il exprime assez heureusement cette insouciance épicurienne du grand poète, ce mélange gracieux d'idées sinistres et riantes, où la mort, dépouillée de ses formes hideuses, nous apparaît couronnée de fleurs. Je citerai la première strophe de l'ode : *Eheu! fugaces, Posthume :*

Les ans sont un torrent, la vieillesse a des ailes ;
La vie est le chemin qui conduit au trépas.
La piété, soumise à ses lois éternelles,
Les suit sans murmurer, et ne les change pas.

Digitized by Google

Moins heureux avec Dante, il a malencontreusement essayé d'imiter le poète italien, au chant XVII de son *Paradis*. Boufflers a oublié, dans cette circonstance, la moralité de notre fabuliste :

Ne forcez point votre talent....

Ce n'est point avec de jolis vers qu'on peut rendre l'énergique âpreté du prince de la poésie du moyen-âge.

En tête des ouvrages en prose de notre chevalier, j'ai placé *Aline*, charmante nouvelle, pleine d'intérêt, de grâce, de fraîcheur, où le style, vif, animé, naturel, s'harmonise si bien avec le sujet, dont Grimm a dit : « Voltaire aurait pu l'avouer sans honte. » Je ferai aussi l'éloge de son *Voyage en Suisse*, dont il raconte les incidents à sa mère dans une série de lettres écrites avec un abandon, un laisser-aller qui prouve une grande tendresse entre les correspondants. On sent que l'auteur est jeune, qu'il est heureux, car il se montre content de tout ; tout lui apparaît sous les plus riantes couleurs, paysages, société, femmes surtout, objet constant de ses inconstantes affections. Voyageant sous la modeste apparence d'un artiste, d'un peintre qui court le portrait pour gagner sa vie, il doit à cet incognito d'être admis dans de piquantes intimités, d'autant qu'il se montre peu difficile sur le prix de ses ouvrages. Loin d'imiter la plupart de nos voyageurs d'aujourd'hui, qui, livrés à une triste misanthropie, à une mélancolie réelle ou affectée, s'en vont évoquant leurs souvenirs, et nous fatiguent du récit de leurs sensations les plus intimes, Boufflers ne pense qu'à jouir de la vie. Avec lui, point de poignants souvenirs, point de passions délirantes, point de science non plus : il rit, et fait rire ses lecteurs. S'il vous parle des Alpes, il vous dira : « Oh ! pour le coup, me voilà dans

Digitized by Google

les Alpes jusqu'au cou. Il y a des endroits ici où un enrhumé peut cracher à son choix dans l'Océan ou dans la Méditerranée. Où est l'abbé Porquet, que je le place, lui et sa perruque, au sommet chauve des Alpes, et que sa calotte devienne pour la première fois le point le plus élevé de la terre ? »

Il peint le lac de Genève à faire le scandale de tous les *romantiques*. « C'est une belle chose, dit-il, que le lac de Genève. Il semble que l'Océan ait voulu donner à la Suisse son portrait en miniature. Imaginez une jatte de quarante lieues de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais bue.... » Il y a quelque différence entre cette description et celles que nous ont laissées des mêmes lieux J.-J. Rousseau et Byron.

Une circonstance digne d'être consignée comme caractéristique des mœurs de l'époque ressort de cette correspondance : ce sont certaines phrases tellement *libérales*, — qu'on me pardonne l'anachronisme de l'expression — qu'elles paraîtraient fort *mal sonnantes* aujourd'hui à un monarque constitutionnel. C'est Boufflers qui parle : « Il n'y a pas plus d'hommes (en Suisse) en proportion qu'en Lorraine. Le pays en lui-même est moins bon, mais la terre y est cultivée par des mains libres. Les hommes sèment pour eux, et ne recueillent pas pour d'autres. Les chevaux ne voient pas les quatre cinquièmes de leur avoine mangés par les rois. Les rois n'en sont pas plus gras, et les chevaux le sont bien davantage. » Or ce qui prouve que les rois d'alors étaient d'assez bonnes gens, c'est que notre courtisan, si assidu près la cour de Lunéville, ne cessa pas d'y être traité avec cette intimité qui lui faisait écrire à sa mère : « Mettez-moi aux pieds du roi, contez-lui mes folies, et annoncez-lui une de mes lettres, où je voudrais bien lui manquer de respect pour ne le pas ennuyer. »

Digitized by Google

Boufflers n'aurait pas satisfait aux exigences de l'époque, s'il eût manqué d'aller payer son tribut à Voltaire, d'aller brûler de l'encens aux pieds du *grand homme*, du dispensateur des renommées ; aussi le voyons-nous accomplir le pèlerinage de Ferney avec cette ferveur, je dirais presque cette piété que nos pères eussent apportée autrefois à faire le voyage de Notre-Dame de Lorette. « Voltaire, s'écrie-t-il avec enthousiasme, serait le meilleur vieillard du monde, s'il n'était pas le premier des hommes..... Il est trop grand pour être contenu dans les limites de son pays : c'est un présent que la nature a fait à toute la terre. » Il est vrai que Voltaire paya généreusement les éloges du chevalier, non seulement par une gracieuse et *confortable* hospitalité, mais encore en lui adressant ces vers si connus :

Croyez qu'un vieillard cacochyme...

Du reste, à l'exemple du maître, toute la littérature du temps prodigue les expressions les plus laudatives à l'aimable et inoffensif chevalier ; à peine quelques légères critiques viennent troubler cette douce mélodie. Chénier, La Harpe lui-même, si gourmé dans sa morgue pédantesque, quelquefois si injuste dans ses arrêts, n'ont pour notre auteur que des paroles bienveillantes. Le chevalier de Bonnard déroge en sa faveur à une médiocrité habituelle, dans une pièce de vers qu'il termine ainsi :

Sois plus amoureux que jamais,
Peins en courant toutes les belles,
Et sois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modèles.

Un suffrage plus flatteur encore pour le poète lorrain,

Digitized by Google

c'est l'épître que lui adresse le célèbre poète descriptif Delille, où se font remarquer ces deux vers :

> Toujours pour toi coulera le Permesse,
> Et jamais le fleuve d'oubli.

Delille prend là une terrible responsabilité. Combien de nos gloires littéraires je ne voudrais pas assurer contre l'oubli, un siècle seulement !

Nos pères, en dignes habitants de la Lorraine et des Trois-Évêchés, n'ont pu rester insensibles à *tant d'heur et tant de gloire ;* saisis d'un ardent compatriotisme, ils ont exalté de toutes leurs forces le triomphe d'un enfant de la Meurthe : aussi les *Affiches de Metz*, journal semi-littéraire, n'ont pas manqué de rendre un fidèle compte des ovations qui lui ont été décernées à l'académie de Nancy, de l'enthousiasme que sa présence y a excité, des vers qu'il a inspirés aux poètes de la province. Ici, Boufflers est jugé supérieur à madame de Sévigné, à madame Deshoulières, à Hamilton ; là, c'est la *Muse ardennaise* qui, au bas du portrait de son auteur chéri, place le quatrain suivant :

> Favori des neuf immortelles,
> J'ai fait de jolis vers aux belles ;
> Des belles j'ai fait les portraits :
> Amour m'en a payé les frais.

C'est à la fois défunt François de Neufchâteau qui, dans son *défunt* poème des *Vosges*, associant quatre célébrités lorraines, dit :

> Là (à Nancy) Phébus a comblé de ses dons les plus chers
> Palissot, Cérutti, Saint-Lambert et Boufflers.

Digitized by Google

Mais quelques esprits plus difficiles se récrièrent sur l'hyperbole de tant d'éloges, et parmi eux J.-J. Rousseau; car si notre chevalier ne parle pas, dans son *Voyage en Suisse*, de la visite qu'il fit au philosophe génevois, il faut attribuer cette omission au peu de sympathie qui se manifesta entre eux : le morose, le misanthrope Rousseau et le courtisan évaporé de Versailles et de Lunéville, l'auteur du *Contrat social* et l'auteur du *Cœur* ne devaient pas s'entendre. Aussi trouve-t-on dans les *Confessions* de Jean-Jacques un portrait peu flatté de Boufflers, mais dont on ne peut trop contester la ressemblance : « Il a beaucoup de demi-talent en tous genres, et c'est beaucoup dans le grand monde où il veut briller. Il fait très-bien de petits vers, il écrit très-bien de petites lettres, va jouaillant un peu du sistre, et barbouillant un peu de peinture au pastel. »

Madame du Deffant, que l'on surnommait *l'aveugle clairvoyante*, et dont la maison, petit hôtel de Rambouillet de son époque, était le rendez-vous de tous les gens de lettres; cette femme qui s'était constituée une puissance dans l'opinion littéraire, avait aussi jugé Boufflers avec quelque sévérité : « Il a plus de talent que de discernement, disait-elle, de tour et de finesse que de justesse : en vérité, à l'examen, il y a peu d'esprits dont on puisse être parfaitement content. »

Si l'on ne peut dire que Boufflers

Tomba de chute en chute au trône académique,

il faut avouer du moins qu'il y montât sans de grands efforts, on pourrait dire en chantant. Sans doute ses opuscules furent mis dans la balance, mais un nom illustre la fit pencher en sa faveur : alors, comme aujourd'hui, la république des lettres n'était pas exempte de petites passions, et subissait, ainsi que les gouvernements sur une plus grande échelle,

Digitized by Google

ainsi que les meilleures des républiques, toutes sortes d'influences contraires aux vrais principes de justice qui, là du moins, devraient être inviolables. Le chevalier de Boufflers remplaça à l'académie M. de Montazet, archevêque de Lyon, et fit à ce titre, le 9 décembre 1788, son discours de réception, lieu commun oratoire, comme chacun sait, avec l'éloge obligé du défunt.

Cependant ces jours si prospères de notre chevalier, ces jours qui s'écoulaient pour lui dans une douce et suave atmosphère, furent tout à coup obscurcis par un incident inattendu qui vint déranger beaucoup d'existences : cet incident fut la *révolution.* Adieu les couplets, les petits vers, les soupers ! adieu la société ! Il s'agit bien d'autres choses, vraiment. La politique remplace tout, absorbe tout, et voilà Boufflers lui-même présidant l'assemblée du bailliage de Nancy, en sa qualité de bailli d'épée, pour l'élection des députés aux états-généraux.

Ce fut là l'écueil où vint échouer le gai chansonnier, la circonstance qui révéla son peu de talent pour l'art oratoire. Dans son discours d'ouverture, tout hérissé d'adages philosophiques, tout empreint des idées du jour, le passage suivant, rappelé avec éloge par les *Affiches de Metz*, ne m'a paru au contraire devoir être cité que comme un type de mauvais goût, comme une amplification d'écolier, remarquable par l'incohérence et la diffusion des figures : « Cette liberté s'offre à ma vue sous l'emblème d'un arbre qui, toujours prêt à renaître d'un germe impérissable et céleste, porterait tous les fruits, s'offrirait à tous les besoins, et dont les rameaux ombrageraient toute la terre, si partout des mains sacrilèges ne s'exerçaient de tout temps à les mutiler. Il se partage en deux branches tellement enlacées, tellement sympathiques entre elles, qu'on ne peut toucher à l'une sans que l'autre ne s'en ressente : c'est la *sûreté* et la

Digitized by Google

propriété... » Et ce pathos fut récompensé, car le rhéteur fut nommé député de la noblesse au bailliage de Nancy.

Voilà donc Boufflers à l'assemblée nationale. Dans cette arène où deux principes étaient aux prises, où la vieille monarchie et la révolution se livraient un combat à mort ; dans cette grande collision, en face d'un colosse tel que Mirabeau, et de combattants tels que Maury, Barnave, Cazalès, et tant d'autres, notre chevalier ne pouvait se trouver à l'aise ; aussi se garda-t-il bien de traiter les questions de haute polémique qui, au sein même de cette assemblée, suscitaient toujours les plus violentes tempêtes, et sentant qu'il n'était pas là sur son terrain, il eut le mérite d'apprécier sa position, se bornant à prendre la parole sur des choses matériellement utiles : ainsi on lui doit le décret qui assure à leurs auteurs la propriété de leurs inventions et découvertes, et cet autre sur les récompenses destinées à l'encouragement des arts, et à la fois sur le bureau de consultation des arts et métiers. Boufflers ne finit pas là sa carrière parlementaire ; il se fit de nouveau, ou du moins se laissa réélire à l'assemblée dite législative, « à cette assemblée, dit Montgaillard, — l'auteur n'est pas suspect — qui, du premier au dernier jour de sa session, a réuni la lâcheté à la perfidie. » Du reste, notre compatriote ne cherche pas à lutter contre l'esprit révolutionnaire de cette terrible époque ; nous ne le voyons pas monter une fois à la tribune pour s'opposer au dépècement du trône de Louis XVI ; et lorsque cette œuvre d'iniquité fut accomplie ; que la terreur s'étendant partout, chacun put se dire avec Salluste : *Libertas et anima nostra in dubio est*, alors Boufflers quitta la France, appartenant à cette classe d'émigrés qui, non par système, mais dans l'intérêt de sa conservation, alla demander un asile à l'étranger.

Emigré, le chevalier, que je nommerai désormais le marquis

Digitized by Google

de Boufflers, titre qui lui était échu par la mort de son frère, s'efface tout à fait au milieu des grandes perturbations européennes. Comme officier-général, on ne le voit pas prendre part à cette terrible lutte qui met à tant de Français les armes à la main. Comme homme de lettres, loin d'imiter Rivarol, cet écrivain si mordant, si antipathique à la révolution, Boufflers reste étranger à toute polémique politique, et semble se concentrer dans une neutralité absolue. Etait-ce chez lui le résultat d'un système? Ceux qui l'ont connu attribuent plutôt cette disposition pacifique à son caractère insouciant, exempt de passions haineuses, trempé d'une mollesse épicurienne, et dont les habitudes de quiétude s'augmentaient encore du poids des années. Quoi qu'il en soit, cette extrême modération à une époque où, de toutes parts, s'exhalait l'esprit de parti, âpre, farouche, exclusif, trouva peu de sympathie dans l'émigration, et inspira à un des détracteurs de notre compatriote—on croit que c'est Rivarol—la boutade suivante, dont chaque antithèse formule un sarcasme: « abbé libertin, militaire philosophe, diplomate chansonnier, émigré pariote, républicain courtisan. »

Dans les temps de révolution, que de gens voudraient se tenir à l'écart, et pour ainsi dire se mettre aux fenêtres pour voir passer les évènements! Mais ce rôle qui exige une entière abnégation de sentiments généreux, est à la fois difficile et même dangereux à remplir, car il expose à être calomnié, outragé, dévoré par les partis agissants. L'antiquité avait même érigé en crime cette méticuleuse prudence, si commune aujourd'hui. Une loi de Solon permettait de tuer le citoyen qui demeurait neutre au milieu des dissensions civiles.

Si le marquis de Boufflers avait été dépossédé d'une brillante existence, il avait emporté avec lui sa réputation et l'esprit auquel il la devait; aussi le prince Henri de Prusse,

Digitized by Google

oncle du roi, se rappelant l'avoir connu à la cour de France, s'empressa-t-il d'offrir un asile à notre émigré, en lui écrivant ces quatre mots les plus expressifs, les plus affectueux : « Venez dans mes bras. » Boufflers se rendit en effet au château de Rheinsberg, résidence du prince. Mais il ne tarda pas à se dégoûter d'une hospitalité qui lui parut capricieuse, exigeante, et ressemblant trop à de la protection ; une circonstance le fit rentrer dans ses habitudes littéraires : ce fut son admission à l'académie de Berlin, où il prononça un discours sur la littérature et un autre sur la vertu. On sent, à ce dernier titre, que, déjà préoccupé d'idées abstraites, il préludait à ces élucubrations métaphysiques qui devaient rappeler plus tard les dernières homélies de l'archevêque de Grenade. Mais la littérature est d'ordinaire un aliment peu substantiel, et notre académicien, dénué de ressources, accepta, comme une insigne faveur du roi Frédéric-Guillaume III, la concession d'une vaste étendue de terrain dans la Pologne prussienne, où une colonie entière d'émigrés devait trouver son existence. Les circonstances étaient alors si mobiles, si impérieuses, que Boufflers ne put tirer aucun avantage de ce bienfait. Il prit alors une résolution un peu tardive : il se maria ; il épousa la marquise de Sabran, veuve aimable et spirituelle, et mère du comte Elzéar de Sabran, connu avantageusement dans la littérature. C'est à la nouvelle marquise de Boufflers que son mari adresse, sous la forme épistolaire, le récit très-piquant d'un voyage entrepris dans la Silésie et dans la Poméranie suédoise. On y retrouve cette philosophie bienveillante, cette originalité qui caractérisent toutes ses productions ; mais ce n'est plus cette verve, cette gaîté du voyageur en Suisse, de l'homme heureux du présent et confiant dans l'avenir. On sent que le malheur l'a frappé, et que son caractère, énervé par une longue série de jouissances, lutte péniblement contre les revers de la

Digitized by Google

fortune ; on sent aussi que notre compatriote n'est plus jeune, car il se débat d'avance contre « l'obligation, dit-il, qu'on impose aux pauvres vieillards d'être ce qu'on appelle graves, comme si la gravité n'était pas une imitation de la vieillesse, et comme si ce n'était pas assez d'avoir l'original, sans y ajouter encore la copie. Pour moi, qui commence à être vieux, j'attends pour être grave que je sois mort. »

Dans ses lettres à sa femme, Boufflers décrit avec assez de mouvement les incidents de son voyage ; il nous donne sans amour-propre, et avec un grand caractère de vérité, des détails plaisants sur les diverses réceptions qu'on lui fait ; il retrouve ses anciens pinceaux pour nous peindre à sa manière les mœurs et les habitudes germaniques, et surtout pour esquisser des caricatures. Il ne manque pas d'aller voir les objets curieux de chaque localité, mais jamais il n'en rendra un compte sérieux, qui rappelle le moins du monde le savant, l'artiste, ou même l'amateur. S'il vous parle d'un tableau, il vous dira « qu'il a pu autrefois être original, mais qu'à force d'être repeint de tous côtés, il ressemble à de la dentelle d'Angleterre raccommodée avec du fil à torchon. » S'il met en scène un habitant du pays, ce sera pour nous faire un éloge de la *pipe* d'une manière si comique, que je ne crains pas de le rapporter ici : « On me demande si j'aime à fumer, je dis que je n'ai jamais fumé ; on me plaint, car la pipe, dit-on, est l'amie de l'homme : quoi qu'on fasse, elle vous tient compagnie, elle vous occupe dans vos ennuis, et ne vous distrait point dans vos affaires ; sans vous empêcher absolument de parler, elle vous invite au silence et vous laisse à vos réflexions, *et puis l'on crache, et cela fait toujours plaisir*. A cheval, je fume, et je ne pense pas à la longueur du chemin, parce qu'un demi-mille de plus n'est qu'une pipe de plus. A mon bureau, j'écris sans que ma pipe m'embarrasse, et je fume sans que ma plume me gêne,

et puis l'on crache, et cela fait toujours plaisir. D'ailleurs, quelque part qu'on arrive, si la chambre est sale, la fumée de la pipe vous empêche de le voir; si elle est puante, la fumée de la pipe vous empêche de le sentir, *et puis l'on crache, et cela fait toujours plaisir.*

M. et M.me de Boufflers rentrèrent en France au printemps de 1800 : c'était sous le consulat. Il fut d'abord bien accueilli par Napoléon, qui se montrait assez favorablement disposé pour les anciennes illustrations. Mais, soit que Boufflers se montra, comme on le dit alors, trop avide d'obtenir un emploi dont l'exiguité de sa fortune lui faisait un besoin, soit pour toute autre cause, il déplut tout à coup au premier consul, et ses instances pour obtenir une préfecture demeurèrent sans effet. Forcé de se rejeter dans la littérature, il fit dès lors son but principal de ce qui n'avait été qu'une digression en sa vie, et il voulut aborder les choses sérieuses: il s'était sans doute rappelé les vers qu'il fit autrefois à son portier, et que je n'ai retrouvés dans aucune édition de ses œuvres. Je cite de mémoire les quatre derniers :

Si la sagesse avait envie
De venir un jour me parler,
Dis-lui que ton maître la prie
D'attendre, ou bien de repasser.

Et il avait pensé qu'il fallait enfin recevoir la sagesse chez lui. J'en suis fâché, mais dût-on se récrier sur l'immoralité de mes regrets, j'aurais préféré qu'il continuât à héberger la folie : elle allait mieux à son genre d'esprit, et plaisait plus à ses lecteurs. Heureusement qu'il a encore parfois des réminiscences de jeunesse, des rechutes dans ses vieux péchés, dont, pour mon compte, je suis très-disposé à l'absoudre. Qu'on se garde bien de prendre cette phrase à la lettre ; je veux dire que, dérogeant quelquefois à la gravité de ses

Digitized by Google

préoccupations nouvelles, il improvisait encore de jolis vers, témoin ceux qu'il fit à madame de Staël, qui lui demandait pourquoi il n'était pas de l'académie nouvellement recomposée :

Je vois l'académie où vous êtes présente ;
Si vous m'y recevez, mon sort est assez beau.
Nous aurons à nous deux de l'esprit pour quarante,
Vous comme quatre, et moi comme zéro.

Peu de jours après, du reste comme ancien académicien, il entra à l'Institut. L'année suivante, en 1805, il y prononça l'éloge de son oncle, le maréchal de Beauveau, morceau plein d'esprit et de sentiment. Chargé plus tard de l'éloge de Barthélemy, il n'eut pas le même succès : pour célébrer dignement l'auteur d'*Anacharsis*, il fallait plus que de l'esprit.

Vers la même époque, on cite le quatrain que Boufflers adressa à Jérôme, l'ex-roi de Westphalie, alors contre-amiral français, et revenant d'une croisière dans la Méditerranée. Ces vers sont surtout remarquables par l'esprit d'adulation qui y règne. Toujours courtisan, notre compatriote, bien qu'il n'eût pas à se louer de Napoléon, fréquentait beaucoup sa famille, et surtout Elisa Bacciochi.

Sur le front couronné de ce jeune vainqueur,
J'admire ce qu'ont fait deux ou trois ans de guerre :
Je l'avais vu partir ressemblant à sa sœur,
Je le vois revenir ressemblant à son frère.

Pour ne rien omettre, et seulement *pour mémoire*, je dois rappeler ici trois petits romans ou nouvelles du même auteur, dont la publication, qui ne date que de 1810, indique assez qu'ils sont des œuvres de sa vieillesse : *le Derviche*, conte oriental, qu'il aurait pu aussi bien nommer conte *occi-*

Digitized by Google

dental; car, ainsi qu'il l'avoue lui-même, on n'y trouve nulle peinture de mœurs ni d'époque ; *Tamara*, et *Ah! si!* nouvelle allemande. Cette dernière nouvelle est toutefois supérieure aux autres ; le dialogue y est spirituel, seulement les antithèses et les jeux de mots, défaut habituel à l'auteur, s'y reproduisent trop souvent.

Mais si nous n'avons point parlé jusqu'ici de l'ouvrage auquel Boufflers attachait la plus haute importance, et qui fit l'objet des méditations de ses dernières années, *le libre Arbitre*, publié en 1808, c'est que nous aurions voulu, dans l'intérêt de notre compatriote, dérober à nos lecteurs la connaissance de cette compilation, toute remplie d'idées creuses à force de vouloir être profondes, et dont l'auteur avait sans doute conçu le plan en Allemagne, cette terre classique des abstractions et de l'idéologie. Boufflers avait pris ces mots : *nosce te ipsum* pour épigraphe de son livre, et il est fâcheux qu'il ne les ait pas médités : ils auraient pu lui apprendre que l'héritier de Chaulieu et de La Fare ne pouvait avoir part à la succession de Locke.

Et cependant, par une déception assez ordinaire chez les gens de lettres, c'était à cette œuvre malencontreuse qu'il avait confié son avenir. Pétrarque aussi ne comptait-il pas sur son poème latin que personne ne connaît aujourd'hui, pour passer à la postérité, pendant que ses sonnets italiens ont traversé quatre siècles, et ne sont pas près de mourir encore ?

Du reste, notre auteur ressaisit quelquefois ses anciens pinceaux, mais ce n'est plus avec le même bonheur qu'autrefois. Il nous a laissé, dans le *Mercure*, de nombreux articles, dont un, entre autres, l'éloge du poème de *la Table ronde*, de M. Creuzé de Lessert, m'a paru mériter quelque attention.

Un de mes amis, bien capable d'apprécier l'esprit des

Digitized by Google

autres, sous quelque forme qu'il se présente, me disait dernièrement qu'ayant été invité à dîner avec Boufflers, et se félicitant de la circonstance qui le rapprochait d'une de nos célébrités littéraires, il fut bien désappointé quand, au lieu de l'homme léger, gracieux, aimable, tel qu'il se le figurait, il n'avait trouvé qu'un personnage épais, morose, taciturne, gros mangeur, et uniquement préoccupé de l'acte matériel qu'il accomplissait. C'est ici le cas, pour faire ressortir la vérité, car je ne prétends pas faire l'apologie de mes héros, d'opposer aux séduisantes peintures que l'on a faites du jeune et brillant chevalier, le portrait tracé par Laclos, et qui se trouve dans la *Galerie des États-Généraux*, sous le presque anagramme de Fulbert : « Fulbert eût été le plus heureux des hommes, s'il avait pu demeurer toujours à vingt-cinq ans. Écrits voluptueux, couplets amusants, vers agréables, cette foule de riens, sous les hochets d'une jeunesse partagée entre l'amour et les talents, donnent une espèce de célébrité; mais lorsque la saison des folies aimables est passée, lorsque la raison vient revendiquer ses droits, elle rougit des succès dus à de si petites causes. Fulbert en est à ces tristes expériences : il a voulu faire succéder la vérité aux contes, la pensée au coloris, la méditation à la poésie; quel a été son étonnement, lorsque l'habitude des choses frivoles a rendu pénible l'usage de l'esprit appliqué à des vues plus utiles..... Né sérieux, il veut être gai; frivole, il veut être grave; bon, il veut être caustique; paresseux, il veut jouer le travailleur. Il court après les petits succès, et paraît les dédaigner...... Il est né quatre-vingts ans trop tard...... A l'époque où nous nous trouvons, qu'est-ce que l'esprit tout seul, ou de l'esprit poétique, ou de l'esprit d'académie, ou de l'esprit de boudoir, ou de l'esprit de soupers?...... » Boufflers aurait dû mourir à 50 ans, et il n'est mort qu'à 78 : ce

Digitized by Google

fut à Paris, après une maladie longue et douloureuse, le 18 janvier 1815. Il fut enterré auprès de l'abbé Delille, son ancien ami. On a écrit sur la colonne qui porte son nom ces mots qui sont réellement de lui, et qui rappellent si bien l'aménité de ses mœurs et le calme de ses pensées: *Mes amis, croyez que je dors.*

Boufflers ne laissa pas d'enfants de son tardif mariage. Cette famille illustre, qui pendant six cents ans a servi la France avec un si noble dévouement; qui a produit, dans le dernier siècle seulement, un maréchal de France, deux lieutenants-généraux et six maréchaux-de-camp; qui a laissé nombre des siens sur les champs de bataille, est éteinte aujourd'hui.

Comte De PUYMAIGRE.



Digitized by Google

LETTRE DE JOCELYN

A SA MÈRE. (*)

Du Séminaire de Grenoble, 1.er août 1787.

Ma mère ! — Quel bonheur on éprouve à l'écrire,
Ce mot toujours si beau, qu'on voudrait toujours dire !
Je l'ai tant prononcé, tout bas, depuis un mois,
Sans qu'il vous arrivât ! Oh ! du moins cette fois
Vous l'entendrez ! vos yeux le liront ! votre lèvre,
Pleine de ces baisers dont l'absence me sèvre,
Y répondra soudain par un nom tendre et doux
Que nul, excepté Dieu, ne me donne avec vous !

Enfin, j'ai donc reçu votre lettre chérie !
Souvent, dans une longue et triste rêverie,
J'avais compté les jours ; et quand le cœur attend,
Il ne peut se tromper d'une heure, d'un instant.
Aussi ce matin même, au milieu de l'étude,
Où j'ai repris cent fois mes devoirs d'habitude,.

(*) Nous devons ce fragment inédit du *Nouveau Jocelyn* à l'indiscrétion d'un de nos amis, qui l'a copié sur un album où il avait été tracé de la main de M. Désiré Carrière. (*N. du R.*)

Sans pouvoir seulement lire du bout des yeux
Le livre qui m'apprend la science des cieux,
J'ai couru, palpitant d'espérance et de crainte,
Vers cet humble réduit de notre maison sainte,
Où finit ce séjour, où le pauvre portier
Communique pour nous avec le monde entier.
C'est là qu'à notre nom les lettres adressées
Tombent de temps en temps sous nos mains empressées.
J'arrive, et je ne sais par quel heureux hasard,
La vôtre la première a frappé mon regard !
Je la prends, je l'embrasse avec un cri de joie !
Et puis, comme un vautour qui possède sa proie,
L'emporte dans son aire, ou sur le haut rocher
Dont nul oiseau jaloux n'osera s'approcher,
Je vole à ma cellule; et si quelque lévite
Se trouve en mon chemin, je le fuis, je l'évite,
De peur qu'il ne m'arrête, et m'arrache un moment
A ces joyeux transports, à ce ravissement
Dont je veux goûter seul l'inexprimable ivresse.
En montant les degrés, dans l'ardeur qui me presse,
Je sens manquer parfois mon haleine, et mon sein
S'enfler et déborder comme un vase trop plein,
Et mes yeux se remplir des plus suaves larmes !
Non, je n'aurais jamais soupçonné tant de charmes
Dans la possession de ce papier léger,
Des secrets de nos cœurs fidèle messager.

Ainsi, comme un enfant que la frayeur emporte,
J'entre dans ma cellule, et j'en ferme la porte;
A tous les yeux enfin la cloison me cachait;
Alors, d'un doigt tremblant, je brise le cachet,
Qui séparait encor mon âme de la vôtre :
La lettre est déployée.. ; et nos cœurs l'un dans l'autre,
Palpitants, éperdus, se sont précipités...
Oh ! que d'embrassements tendrement répétés !

Digitized by Google

Dans le ciel, de l'amour quelle sublime extase !
J'étais plein de ce feu qui m'anime et m'embrase
En ces moments d'ivresse et de sainte ferveur
Où dans un pain vivant je reçois mon Sauveur.
Oui, votre lettre aussi me semblait animée ;
Je vous y possédais vous-même renfermée ;
C'était vous... J'entendais votre voix me parler ;
Je sentais sur mon front vos lèvres se coller ;
Je vous voyais, ma mère, après un mois d'absence,
Moi qui n'avais jamais quitté votre présence,
Ni connu d'autres lieux que l'étroit horizon
Que me traçaient vos pas autour de la maison !
Mon regard, sur la feuille errant à l'aventure,
Des premiers mots écrits jusqu'à la signature,
De tant de traits confus ne pouvant faire choix,
Voulait tout embrasser et tout lire à la fois.
Ou bien, de votre plume en suivant les passages,
Je baisais tour à tour chaque ligne des pages,
Comme une trace étroite où vous aviez passé ;
Où votre amour de mère avait partout laissé
Tant de pensers remplis d'ineffable tendresse,
Tant de mots renfermant une douce caresse !
Et je recueillais tout dans ce champ de bonheur
Avec l'empressement d'un avide glaneur
Qui n'a pour se nourrir, dans sa misère acerbe,
Que les rares épis qui tombent de la gerbe.

. . . .

. . . .

Désiré CARRIÈRE (de Nancy).



Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

PROMENADES

DANS

LES VOSGES,

SOUVENIRS HISTORIQUES ET PAYSAGES,

PAR ÉDOUARD DE BAZELAIRE DE RUPPIERRE.

Paris. DEBÉCOURT, Libraire. 1838. In-folio de 84 pages, avec 20 lithographies. — Prix : 20 fr.

> Jamais pays de plaines, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur.
>
> J.-J. ROUSSEAU.

« Le grand défaut des pays purement de montagnes, c'est qu'ils rompent trop brusquement les gradations harmonieuses dans lesquelles la nature a nuancé les différents êtres ; leurs proportions gigantesques rapetissent trop tous les autres objets ; l'homme surtout est effacé et comme anéanti sous l'accablante majesté des lourdes masses qui l'environnent. Il n'en est point ainsi des Vosges. Si elles n'offrent pas cette magnificence sublime qui saisit et remue profondément l'âme, elles n'ont pas cette force pesante, et pour ainsi dire fatale, qui écrase la pensée, fatigue l'imagination ; et quand les anciennes

Digitized by Google

chroniques les appelaient *Alpes alsaciennes*, elles rendaient assez bien le mélange de grand et de délicat, de sévère et de gracieux qui forme leur caractère. Elles ont aussi leurs sommets neigeux, leurs belles vallées, leurs lacs et leurs cascades ; mais ce sont comme des miniatures des monts superbes, des grandes mers, des torrents et des glaciers des Alpes. Leurs coupes sont même en général trop onduleuses et trop molles, leurs flancs trop arrondis pour produire de fortes émotions ; mais, en revanche, on aime à y voir des montagnes, riches de tons et de couleurs, développer dans des horizons vaporeux leurs douces et suaves lignes ; de jolies vallées, revêtues d'une vigoureuse végétation, dessiner leurs gracieux contours, et tracer des sites enchanteurs au travers des bois, des prairies et des eaux. »

Voilà par quels traits M. de Bazelaire de Ruppierre représente la physionomie générale du pays qu'il va parcourir ; voilà les couleurs vives, animées de sa palette, et la manière dont il s'exprime. Plus loin il ajoute :

« Cette chaîne projetée par les Alpes part d'un sommet hardi, le *Ballon* d'Alsace, envoie vers le nord une ramification parallèle à la direction du Rhin, tandis qu'une autre court à l'ouest, et se divise en deux branches, dont l'une va vers le sud rejoindre les Cévennes ; l'autre remonte au nord et se rattache aux Ardennes. On distingue la région des plaines, dont le sol argileux et calcaire est riche en productions végétales, et la partie montagneuse qui forme un triangle d'environ soixante lieues carrées, composé de massifs de granits porphyroïdes et siénitiques. Leurs sommets ont une hauteur moyenne de 1,200 mètres, et ne dépassent jamais 1,450. Ils sont dépouillés d'arbres ou couverts de forêts de sapins et de gras pâturages ; à leurs pieds s'étendent les cultures ; entre eux règnent de fraiches et fécondes prairies ; sur leurs têtes chauves s'amoncellent et demeurent pendant six ou huit mois de l'année les grandes neiges des hivers ; mais pour qu'elles y fussent perpétuelles, il faudrait aux montagnes une élévation double de celle qu'elles ont ; de leurs cimes descendent sous mille formes diverses, jaillissent en sources, s'épandent en lacs, bondissent en torrents, serpentent en ruisseaux, des eaux pures et limpides, dont les principaux bassins sont la Meurthe, la Moselle, la Meuse, qui toutes trois envoient à l'Océan le tribut de leurs flots, et

Digitized by Google

la Saône, dont les eaux se déchargent dans le Rhône, et gagnent avec lui la Méditerranée. »

Cette description est complète, satisfaisante, pittoresque. Le lecteur embrasse la Vosge d'un coup d'œil, mais il regrette de le faire en deux fois, et de trouver le portrait de l'habitant des Vosges entre deux paysages qui ne devraient en former qu'un. N'est-ce point un tableau d'intérieur de l'école hollandaise placé entre deux Claude Lorrain ?

Nous croyons devoir noter ce manque de suite et d'harmonie, parce qu'il se rencontre assez souvent dans l'œuvre du jeune écrivain, que son imagination ballotte, par intervalles, sous l'impression de plusieurs idées. Peut-être était-ce le cas de faire figurer ici le Vosgien montagnard, de ne point l'isoler du sol qui l'a vu naître, et de rechercher dans la constitution physique de la nature les motifs de ses vertus et de ses défauts ; mais M. de Bazelaire nous peint l'habitant à demi civilisé, c'est-à-dire l'homme *métis*, n'appartenant ni à l'ordre sauvage, ni à l'ordre intelligent, homme qu'il ne semble pas d'ailleurs très-bien connaître, car il le dit *généreux*, *bienveillant*, et néanmoins *vindicatif*, *pardonnant rarement une injure*, *capable de méditer long-temps la vengeance*. Je ne comprends pas cette opposition : la physiologie même serait fort en peine de m'en rendre compte.

Nous n'aurions que des éloges à donner aux pages qui reproduisent l'histoire vosgienne en abrégé, si dans ces pages rapides il ne s'était pas glissé des appréciations inexactes, et même une erreur grave, importante à rectifier. Ainsi, rien ne prouve que la barbarie, comme le dit l'auteur, ait été croissant du midi au nord de la Gaule ; rien n'indique non plus que la Lorraine ait eu primitivement des sympathies plus vives pour la France romane que pour la Germanie. D'une part, il faut se rappeler les deux grandes zones allemandes et françaises qui partagèrent le pays ; les dénominations locales, presque toutes d'origine germaine, quand elles ne sont point grecques ; et, d'autre part, le culte pacifique, artistique, de Latone et d'Apollon, prenant son point d'origine chez les Hyperboréens (Angleterre), traversant la Gaule septentrionale, s'implantant au sein des Vosgiens, des Leucques et des Médiomatrices, pour éclairer ensuite le Midi. Enfin, rien ne prouve que Gérard de Metz, improprement appelé

Digitized by Google

d'Alsace, ait jamais été duc héréditaire de Lorraine. Il posséda ce pays à titre de simple bénéfice.

M. de Bazelaire pénètre dans les Vosges par Raon-l'Étape, ville active et commerçante, chainon placé entre la montagne et la plaine; il jette un coup d'œil sur les villages de Repy et d'Étival, donne une idée sommaire de l'église de cette dernière localité, qu'il croit d'origine romane, et arrive à Saint-Dié, *au travers d'une prairie fraiche et gracieuse, mollement couchée entre des coteaux, dont les pans adoucis sont semés d'habitations éparses, de hameaux et de villages.*

Saint-Dié, son histoire, ses monuments, ses environs, forment l'objet d'une seconde promenade non moins intéressante que la première. L'auteur y montre une érudition de bon aloi, ni sèche, ni prétentieuse. Il parle des moines de Saint Dié, *guerriers autant que prêtres*, de Walter Lud, introducteur de l'imprimerie dans les Vosges, de Pierre Blaru, de Laurent Pillade, poètes contemporains, et de ces sanctuaires religieux où se concentrait jadis la civilisation d'un pays.

« Sur leurs vieux murs, dit l'auteur, on pourrait lire les grands traits de l'histoire de la vie des peuples, comme les grandes époques de l'art; car il y a entre les idées et les œuvres d'un siècle une union intime, et pour ainsi dire, la relation de la cause à l'effet. Toutes les fois qu'une pensée profonde le travaille, il faut qu'il en laisse un monument sur son passage, sublime quand un germe de vie fermentait dans son sein, quand une pensée de ruine le minait sourdement : l'architecte, comme le poète, n'est que l'expression de ces phases diverses : l'un les traduit dans ses vers, l'autre les écrit sur la pierre. »

Ces pensées sont justes, exprimées avec netteté. On aime de les trouver dans une tête de vingt ans, parce qu'elles révèlent à la fois de sérieuses études et beaucoup de sagacité. Il est fâcheux que nous ne puissions pas donner les mêmes éloges à la description monumentale des deux églises. Les recherches de M. de Bazelaire ne l'ont pas encore initié aux secrets de l'art; le véritable caractère des époques lui échappe, et Victor Hugo, qu'il cite, ne pourrait être un guide bien fidèle. Je n'ai jamais ouï dire, par exemple, que le dixième siècle ait été pour l'architecture une époque de décadence, dont elle ne se releva qu'au onzième siècle, époque transitoire entre le style roman et le style ogival. Les efforts étaient alors puissants pour sortir des

Digitized by Google

traditions consacrées, et l'on arrivait à des dispositions régulières, à des cintres plus hardis, à des colonnes plus sveltes, à des jours mieux distribués.

La description du cloître de la cathédrale donne lieu à quelques détails nouveaux et curieux sur le chapitre, ses prérogatives et ses usages. Notre aimable cicérone quitte ensuite la ville, pour visiter la première demeure de saint Déodat, et parcourir les sentiers où Delille, cet autre missionnaire de la vertu, mit sa muse à l'abri des orages de 93. Il termine sa promenade par la délicieuse vallée de Sainte-Marguerite, que domine le Spitzemberg, séjour des fées et des malins esprits.

Suivons, messieurs, le trajet sinueux d'un étroit sentier qui conduit à la chute du Rapodeau, pénétrons dans la vallée de Moyen-Moutier, et voyez avec quelle majesté pompeuse se présente la création de Saint-Hidulphe, malgré les transformations nombreuses que le temps lui a fait subir. Remontez ensuite le cours de la rivière, entre deux montagnes qui vous pressent, et dès que la vallée s'élargira, vous apercevrez Senones, Senones aux murailles antiques, mais dont les souvenirs semblent tous s'effacer devant l'histoire plus récente de Voltaire et de dom Calmet.

La réputation de l'illustre abbé de Senones ayant inspiré à Voltaire le désir de le voir, il lui écrivit de Lunéville, le 13 février 1748 :

« Je préfère, monsieur, la retraite à la cour, et les grands hommes « aux rois. J'aurais la plus grande envie de venir passer quelques « jours avec vous et vos livres ; il ne me faudrait qu'une cellule chaude, « et pourvu que j'eusse du potage gras, un peu de mouton et des « œufs, j'aimerais mieux cette heureuse et saine frugalité qu'une « chère royale. Enfin, monsieur, je ne veux pas avoir à me repro- « cher d'avoir été si près de vous, et de ne pas avoir eu l'honneur « de vous voir. Je veux m'instruire avec celui *dont les livres m'ont for- « mé*, et aller puiser à la source. Je vous en demande la permission ; « je serai un de vos moines, ce sera Paul qui ira visiter Antoine. « Mandez-moi si vous voudrez bien me recevoir en solitaire ; en ce « cas, je profiterai de la première occasion que je trouverai, pour « venir dans le séjour de la science et de la sagesse. »

« Ce ne fut que cinq ans après cette lettre que Voltaire vint à Senones.

Digitized by Google

Il y passa, dit un témoin oculaire, environ trois semaines, qu'il employa à converser avec dom Calmet, ou à travailler dans la bibliothèque. Il y vécut pour ainsi dire en religieux, n'ayant voulu, pendant tout ce temps-là, manger qu'avec la communauté au réfectoire, et ne converser qu'avec les religieux. Il assista, le jour de la Fête-Dieu, à la procession, et à tout l'office qui se faisait ce jour-là à Senones avec beaucoup de pompe et de majesté, ayant témoigné être très-édifié de cette cérémonie. Il fut si content de son séjour qu'il voulut s'y fixer, et écrivit au coadjuteur pour lui demander de louer la maison abbatiale, où il voulait passer le reste de ses jours.

« Voltaire ne put revenir à Senones, mais il conserva un agréable souvenir de son séjour auprès du vénérable abbé. Il lui écrivit de Plombières, en 1755 : « La lettre dont vous m'avez honoré aug-« mente mon regret d'avoir quitté votre respectable et charmante so-« litude. Je trouvais chez vous bien plus de secours pour mon âme que « je n'en trouve à Plombières pour mon corps. Vos ouvrages et votre « bibliothèque m'instruisaient plus que les eaux de Plombières ne me « soulagent. On mène d'ailleurs ici une vie un peu tumultueuse qui « me fait chérir encore davantage cette heureuse tranquillité dont « je jouissais avec vous. »

« Voici encore quelques fragments de lettres inédites de Voltaire à dom Fanget, neveu et successeur de dom Calmet; l'original en est à la bibliothèque de Saint-Dié : « Délices, 11 avril 1757. — Je « n'ose me flatter, monsieur, qu'on se souvienne encore de moi à « Senones ; mais je me souviendrai toute ma vie des bontés que « monsieur votre oncle et vous avez bien voulu avoir pour moi dans « votre agréable et savante retraite..... J'admire la force de tempé-« rament de monsieur votre oncle ; elle est égale à celle de son « esprit : personne au monde n'est plus digne d'une longue vie ; il a « employé la sienne à nous fournir les meilleurs secours pour la con-« naissance de l'antiquité. La plupart de ses ouvrages ne sont pas « seulement de bons livres, ce sont des livres dont on ne peut se « passer. Je vous prie de vouloir bien lui dire qu'il n'y a personne « au monde qui ait pour lui plus d'estime que moi. J'ai assurément les « mêmes sentiments pour le neveu, et j'ajoute, monsieur, que si « vous vous occupez des mêmes études, vous y porterez un esprit

Digitized by Google

« encore plus philosophe que lui. Je voudrais bien que ma santé me « permît de venir quelque jour dans vos cantons, et que je puisse jouir « encore de votre aimable société et de votre bibliothèque. Vous sou- « venez-vous du temps où vous montiez si agilement à l'échelle pour « me dénicher un livre et pour me montrer la page dont j'avais besoin? « Il s'en faut que j'aie de pareils secours dans le pays que j'habite.... » Dom Fanget ayant demandé à Voltaire quelques vers pour un buste de dom Calmet, il lui répondit : « Il serait difficile, monsieur, de faire « une inscription digne de l'oncle et du neveu : à défaut de talent, « je vous offre ce que me dicte mon zèle :

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre
Son travail assidu perça l'obscurité ;
Il fit plus, il les crut avec simplicité,
Et fut par ses vertus digne de les entendre.

« Il me semble au moins que je rends justice à la science, à la foi, à la « modestie, à la vertu de feu dom Calmet ; mais je ne pourrais jamais « assez célébrer, ainsi que je le voudrais, sa mémoire qui me sera « infiniment chère...... *Voltaire.* » Heureux le philosophe, dit M. de Bazelaire, à qui nous empruntons ces détails, s'il eût toujours parlé un langage si juste et si poli ! »

On le voit, notre jeune auteur sait varier l'intérêt de ses récits par toutes les ressources d'une imagination féconde, d'une instruction peu commune à son âge, et de documents inédits qu'il sait employer habilement. Nous le félicitons de la forme donnée aux *Promenades vosgiennes*, des inspirations natales qui le dirigent ; et s'il nous accuse de sévérité, nous serons plus pointilleux encore, voulant prouver la conscience de notre examen et la haute estime que nous lui portons.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

L'ARTISTE.

La première série de *l'Artiste* est terminée. La bienveillance que le public n'a cessé d'accorder à ce journal hebdomadaire, dont le succès a été croissant avec ses améliorations successives, ne manquera pas à l'administration nouvelle, car elle s'efforcera de plus en plus de bien mériter du public. La première série de *l'Artiste* se compose de 15 volumes in-4.° La faveur que ces volumes ont obtenue nous dispense d'en parler avec détail.

L'Artiste est en mesure de continuer une carrière commencée d'une manière laborieuse et brillante, même plus brillante que jamais, puisqu'aux noms des artistes et des écrivains habiles qui ont déjà établi si victorieusement la vogue du journal, sont venus se joindre encore d'autres noms célèbres et recommandables à différents titres, et qui prêteront naturellement à *l'Artiste* une plus grande force, un plus grand éclat.

Dans les livraisons les plus prochaines, *l'Artiste* publiera : *le Dernier Sauvage*, par Georges Sand ; *la Farnesina*, par M. J. Chaudes-Aigues ; *le Mot d'une Enigme*, par M. Jules Sandeau ; *le Dauphiné artistique, historique et littéraire*, par M. A. Le Clerc ; *de l'Art ancien*, par M. Charles Lenormant ; *Histoire des Rues de Paris*, par M. Charles Nodier ; *les Épreuves*, par M. Mallefille ; *le Détroit de Messine*, *Beaudoin*, *comte de Champagne*, etc., par M. Alexandre Dumas ; *de l'Art*, par M. Fortoul ; *la Vie de Callot*, par M. Léon Gozlan ; *Stella*, par M. Dréolle ; *les Iles Borromées*, par M. Cretineau-Joly ; *Souvenir d'Irlande*, par M. Feuillide, etc., etc.

Après quoi viendront sans interruption et successivement divers articles, tant des personnes déjà nommées que de MM. Barrault (de la Moselle), Charton, Couailhac, Jules-A. David, Henri Delatouche, F. Denis, Charles Didier, A. Elwart, A. Fillioux, A. Halevy, Louis Huart (de Metz), A. Jubinal, Alphonse Karr, Konrad, Ch. Lafont, Emile Marco-Saint-Hilaire, Michel Masson, Félix Pyat, Raoul Ro-

Digitized by Google

chette, Alphonse Royer, X.-B. Saintine, Stephen de la Madeleine, Louis Viardot (de Metz), etc., etc.

Une fois par mois, *l'Artiste* publiera une appréciation critique des œuvres littéraires récentes, spécialité confiée à M. J. Chaudes-Aigues ; une Revue musicale, par M. L. Michelant (de Metz); une Revue des arts industriels ; une Revue des gravures et lithographies parues dans le mois, par MM. F. Leclerc et Léon Noël ; et chaque semaine, un bulletin des ouvrages dramatiques, par MM. Frédéric Soulié, Auguste Luchet, etc., etc.

L'Artiste, nous le savons, doit une partie de son succès à ses gravures et à ses lithographics, et il suffit, pour le constater, de rappeler que c'est lui qui a publié : *les Moissonneurs, Don Quichotte, Madame de Saint-Aignan, Sancho Pança, le Médecin malgré lui, les Joueurs de palet*, etc., etc.

N'est-ce pas le plus bel éloge qu'on puisse faire de cet important ouvrage ?

Cette marche, tracée par l'ancienne administration, sera suivie avec constance et avec plus de succès encore par la nouvelle ; car, depuis la nouvelle série, *l'Artiste* a déjà offert à ses abonnés :

Daniel, d'après M. Ziégler; *E.-Philibert de Savoie*, d'après M. Marochetti ; *Madame de Lavallière*, d'après M. le baron Crespy le Prince ; *Bonheur tranquille*, d'après Watteau ; *Souvenir d'Auvergne*, d'après M. Paul Huet ; et *Greuze*, d'après le portrait peint par lui-même, par M. Alophe.

Une Victime des Arts, par M. Jules David ; *Mort du Duc de Clarence*, par M. E. Forest ; *la Duchesse d'Abrantès*, par M. Gavarni ; *Nicolas Poussin*, par M. Gigoux ; *Mathieu Lænsbergh*, par M. A. de Lemud (de la Moselle); la *Cène* de *Leonard de Vinci*, par M. Léon Noël ; *Saint-Pierre*, d'après M. Gigoux, par M. Desclaux ; les *Bergers d'Arcadie*, par M.lle E. Journet ; et d'autres dessins ou gravures, par MM. Nestor d'Andert, Chalamel, Chapuy, de La Plante, Denière, A. Durand, Léon Fleury, Lafosse, A. de Lemud, Muguet, Quartley, Schaal et E. Wattier.

Dans les prochaines livraisons, *l'Artiste* publiera, entre autres lithographies, le portrait de M. *Pradier*, et celui de M.lle *Plessy* (de Metz), par M. Alophe ; un dessin de M. Charlet ; plusieurs dessins de M. A. De-

Digitized by Google

véria ; *le Charnier de Saint-Sauveur* et *le Château de Meillan*, par M. A. Durand ; *le Testament d'Eudamidas*, par M. Gigoux ; *Callot*, par M. A. de Lemud, etc.

Dans le nombre des gravures qui viendront alternativement avec les lithographies, on peut dès à présent désigner :

Le *Moine en prière*, d'après Zurbaran, par M. Desclaux ; *Bonaparte*, d'après M. Charlet, par M. Doney ; *les Scènes de Milton*, d'après Martin, par Lucas ; *le dernier Dessin d'Alfred Johannot*, par M. Geoffroy, etc., etc.

La deuxième série de *l'Artiste* comprendra six volumes in-4.° au moins, et huit au plus, imprimés sur très-beau papier vélin satiné, avec lettres ornées, culs-de-lampe, vignettes, gravures sur bois, etc.

Rien n'a été négligé pour faire de cet ouvrage un ouvrage de luxe.

L'Artiste paraît tous les dimanches, par livraison composée de deux feuilles de texte et de deux gravures.

Les lithographies seront quelquefois remplacées par des gravures à l'eau-forte, au burin ou sur bois. Généralement, ces lithographies et gravures seront d'un format in-4.° ; néanmoins le journal offrira annuellement à ses abonnés douze planches sur format in-folio, de manière à former un album lorsque la deuxième série sera terminée.

Par suite de traités faits avec les premiers artistes, ces lithographies et gravures seront très-souvent des *originaux*, que le journal aura seul le droit de publier.

Après la publication d'un volume, les abonnés recevront gratuitement une table des matières, une table des gravures et lithographies, avec l'indication des pages où elles doivent être placées ; une couverture imprimée, un titre et faux-titre.

Conditions de l'abonnement.

		Paris.	Départ.[ts]	Étranger.	
Prix.	Six mois...	30 fr......	34......	36	avec gravures sur papier blanc.
	Un an.....	60	68......	72	
Prix.	Six mois...	40	44......	46	avec gravures sur papier de Chine.
	Un an.....	80	88......	92	

Digitized by Google

Les abonnements partent du 1.er mai et du 1.er novembre de chaque année.

Après la publication d'un volume, son prix qui, par abonnement, n'est que de 30 à 40 francs, sera porté à 50 fr., avec gravures sur papier blanc; et à 60 fr., avec gravures sur papier de Chine.

Le prix des collections de la 1.re série, y compris les tables générales des matières et par noms d'auteurs, est de 800 fr.

Toutes les demandes et envois doivent être adressés francs de port.

On s'abonne, à Paris, aux bureaux du Journal, rue de Seine-Saint-Germain, 39; chez MM. Susse frères, place de la Bourse, 31, et chez tous les libraires; en province, chez tous les libraires, aux bureaux de poste et de messageries.



ANNUAIRE

DU DÉPARTEMENT DE LA MOSELLE,

POUR L'ANNÉE 1839.



Considéré sous le point de vue statistique, l'*Annuaire de la Moselle* pour l'année 1839 est l'ouvrage le plus complet qu'on puisse désirer en ce genre, et il suffit de le comparer avec ceux des années antérieures, pour apprécier les efforts que s'est imposés son éditeur afin de le rendre irréprochable. Nous avons dit, sous le point de vue statistique, car la partie purement historique a peu de valeur; elle consiste en biographies nécrologiques, extraites en partie des journaux du département, et en éphémérides qui n'offrent généralement rien de remarquable. Autrefois l'*Annuaire* renfermait ordinairement quelques articles d'un haut intérêt sur les époques les plus importantes de l'histoire du pays; il est fâcheux que M. Verronnais n'ait pas continué à enrichir son livre de ces curieuses et piquantes dissertations; nous ne pouvons nous empêcher de lui en exprimer hautement nos regrets. Mais s'il a cru devoir sacrifier l'agréable à l'utile, il a fallu qu'un motif puis-

Digitized by Google

sant l'y déterminât, car le reste de l'ouvrage est traité d'une manière trop supérieure pour qu'on puisse accuser de négligence son éditeur.

Jamais, en effet, la statistique de la Moselle n'a été présentée d'une manière plus complète ni plus exacte que dans l'*Annuaire* de 1839. Un compte-rendu des séances du conseil général, comprenant les projets, leur discussion, et les résolutions prises par l'assemblée, forme une excellente introduction à la statistique du département, que nous étudions ainsi dans son ensemble et sous un point de vue général. Puis, divisée en communale, administrative, militaire, judiciaire, religieuse, intellectuelle, médicale, et commerciale, cette statistique nous présente une classification propre à faciliter les recherches, nous fait connaître l'organisation des diverses administrations qui régissent le pays, ainsi que leur personnel, et nous donne des aperçus curieux sur les établissements industriels, les associations commerciales, les maisons d'éducation, les sociétés scientifiques ou littéraires, etc. Traitée ainsi, la statistique nous offre, dans l'avenir, de précieux documents pour l'histoire du département; et c'est par là que l'*Annuaire* peut justifier son titre d'*historique*. En attendant, c'est un livre de la plus haute utilité pour toutes les classes : magistrats, administrateurs, négociants, tous ont besoin de ce livre; tous y trouveront des renseignements sûrs et précis, qui peuvent leur épargner de longues recherches. Son prix modique le rend d'une acquisition facile, et M. Verronnais nous a montré par là qu'animé du bien public, il a moins cherché à tenter une entreprise avantageuse qu'à servir utilement son pays.

H. V. T.



Digitized by Google

CHRONIQUE.

Depuis que *l'Austrasie* a fait son entrée dans le monde, elle est devenue l'objet de mille opinions contradictoires, fondées sur des faits qui leur donnaient à toutes plus ou moins de créance et de valeur. Les uns l'ont prise pour la douairière d'un vieux castel couverte d'oripeaux gothiques, rêvant croisades et tournois, et désirant passer sa vie à lire de vieux parchemins armoriés, à réciter le rosaire, à feuilleter la Bible, et à préparer dans ce monde sa félicité dans l'autre. Quelques personnes, au contraire, ont prétendu que, sous le costume de vieille comtesse, *l'Austrasie* cachait une âme de mécréant, un germe de Luther, prêt à s'échapper d'une infernale coquille; on voyait en elle un tel mélange de bien et de mal, un tel contraste, une piété si profonde à côté d'hérésies flagrantes, qu'il était difficile de bien juger la nouvelle arrivée. Certains esprits, beaucoup plus préoccupés du présent que de l'avenir et du passé, n'ayant conséquemment que des idées d'actualité, se sont étonnés que *l'Austrasie* ne prît pas un parti, qu'elle conservât des allures équivoques, et que son langage, au lieu de prendre une couleur déterminée, fût un langage de conciliation et d'harmonie sociale. *L'Austrasie*, s'écriaient les uns, fille sans expérience, sans parenté, sans fortune, usant, pour se soutenir, d'une tutelle incertaine, doit faillir incessamment, ou se briser contre le premier obstacle sérieux opposé à ses progrès; comment, disaient les autres, *l'Austrasie* ose-t-elle se poser au centre d'un pays fatal aux œuvres littéraires, lorsque de toutes parts on voit tomber les revues créées dans le même esprit que le sien!... Il y a là autant d'imprévoyance que d'amour-propre..... Ainsi, les critiques ne manquaient pas à la pauvre *Austrasie;* des prédictions la condamnaient à mourir même

Digitized by Google

avant qu'elle fût née ; de fausses interprétations accueillaient ses paroles ; des ennemis nombreux enregistraient ses fautes et donnaient de l'éclat à ses écarts ; des amis, non moins dangereux, l'encensaient outre mesure jusque dans son humble réduit, tandis que d'exigeants tuteurs voulaient obtenir d'un être faible et timide une marche assurée ; d'une fille confiante en son étoile comme Jeanne d'Arc, une expérience des choses que l'âge seul peut donner.

Grâce à l'appui de plusieurs hommes généreux, *l'Austrasie*, plus forte et mieux assise à mesure qu'elle avance, dégagée surtout de ces préoccupations philosophiques qui l'avaient entraînée loin de son but, commence un quatrième semestre, et salue avec espoir l'année 1839. Quoiqu'elle ait mécontenté bien du monde, froissé quelques amours-propres, négligé des devoirs essentiels, commis des fautes enfin inséparables de toute entreprise à son début, la *Revue* compte aujourd'hui, dans le monde éclairé, plus de partisans que d'opposants, et promène un regard de satisfaction et de reconnaissance sur les témoignages écrits qu'elle reçoit d'honorables sympathies. C'étaient les plus belles étrennes qu'on pût lui donner. Il en est d'autres, cependant, qui lui seront aussi chères, et peut-être plus utiles : nous voulons parler de la collaboration d'hommes distingués, dont les premiers jours de janvier ont réveillé les souvenirs, fécondé les promesses. M. le comte *de Puymaigre* s'est inscrit pour un *article sur le chevalier de Boufflers ;* M. *Thiel*, professeur de philosophie, pour une *analyse de la Destination du Savant, par Fichte ;* M. *de Puymaigre fils*, pour des *nouvelles* qui ne feront pas oublier *le Philtre*, mais qui se poseront à côté de lui comme les sœurs aimables d'un frère généralement goûté ; M. *Baillot*, de Ligny, vient d'envoyer deux *mémoires* intéressants sur *le Barrois ;* M. *Emmanuel d'Huart* a réuni tous les *documents relatifs à l'hôtel de Villefranche*, cette loge maçonnique du moyen-âge où se réunissaient les hommes les plus distingués de notre ville ; M. *Bégin* a permis de puiser dans ses portefeuilles, et la *Revue* en a extrait une suite d'*Études sur le Tiers-État en Lorraine*, ainsi que des *notices biographiques sur Villers*, *Pilâtre du Rozier*, et sur les évêques *Coislin*, *Jauffret*, etc. ; M. le marquis *de Villeneuve-Trans*, membre de l'Institut, M. le comte *du Coëtlosquet*, MM. *de Saulcy*,

Digitized by Google

Édouard de Bazelaire, *Moïse Alkan*, etc..., viennent en aide des rédacteurs habituels de la *Revue*. Les arts eux-mêmes se prêtent à son illustration. On a vu, dans les derniers numéros, les charmants dessins de MM. *Migette*, *Nouvian*, *Reignier* (1). D'autres bonnes fortunes artistiques sont assurées pour l'avenir.

Indépendamment de toutes ces richesses, *l'Austrasie* a reçu en cadeaux d'étrennes deux choses qui pourraient bien être fort utiles à toutes les revues du monde : c'est un *miroir* dans lequel le passé et le présent se peignent tels qu'ils sont, et un *album* littéraire où figurent, par ordre de mérite, toutes les œuvres produites dans l'année par les célébrités du pays. Le miroir, dont la composition et la forme diffèrent à peine de celui d'Héloïse, que possède M. Sirjean, pharmacien à Verdun, ne peut être employé avec avantage qu'autant qu'on se trouve sans préoccupation étrangère à l'objet qu'on examine ; il faut une sorte d'intuition, de pénétration magnétique, laquelle vous fait voir le vrai, même au milieu des ténèbres. Ainsi *l'Austrasie*, usant pour la première fois de ce divin miroir, a été fort surprise de trouver aux concerts Musart, fraîche de santé et riante, cette madame Dorval menacée récemment d'une mort prochaine ; de la surprendre chez elle, après une représentation d'*Antony*, parfaitement calme, mangeant prosaïquement un bifteck assaisonné d'une bouteille de vin de Bordeaux ; de l'entendre associer, dans un libertinage d'esprit infiniment agréable, les choses les plus contradictoires et les plus bizarres ; de la trouver enfin, non pas femme sentimentale, car elle s'userait en six mois, mais artiste au coin du feu comme sur le théâtre, où de longs succès l'attendent encore.

Quelques jours après, la *Revue*, dont la curiosité, comme on le sent bien, était vivement excitée, aperçut dans le même miroir une jeune fille de 23 à 24 ans, petite, blonde, coiffée en cheveux avec une rose blanche sur la tempe gauche, un spencer de velours noir, une écharpe jetée négligemment sur le cou, une robe blanche, de l'esprit, de la gentillesse, de la beauté, de la réputation surtout,

---

(1) C'est à M. Reignier que nous devons le dessin du château de Mensberg annexé à ce numéro.

Digitized by Google

mais ayant des prétentions, une voix plus mélodieuse que forte, et disant la romance plus qu'elle ne la chante. Si nous étions la mère de cette jeune personne, nous lui dirions : ma fille, ne voyagez pas ; le mérite de composition se juge par ses œuvres ; une femme a toujours mauvaise grâce de colporter de ville en ville un talent dignement apprécié dans la capitale ; retiré du monde, il n'en paraîtrait qu'avec plus d'avantage. Encore une fois, ma fille, ne voyagez pas.

En feuilletant son *album* littéraire, *l'Austrasie* a remarqué, parmi les ouvrages de l'année qui vient de finir, *la Rue de la Fidélité*, roman de mœurs, par le baron *de Bilderbeck*, natif de Sarrebruck, et déjà connu par de nombreuses traductions ; *la Duchesse de Valambray ; Hedwige, reine de Pologne ; la Vallée des Pyrénées*, par M.me la duchesse *d'Abrantès*, qu'on sait originaire de Metz ; le roman d'*Eugène*, de M. *Émile Barrault*, qui tient à notre ville par les liens du sang et par son alliance. A côté du nom de M.me la comtesse *Merlin*, épouse d'un lieutenant-général né à Thionville, figure le nom de M. *Berryer*, né à Sarreguemines, doyen des avocats de Paris et défenseur du maréchal Ney. M.me Merlin a publié *les Loisirs d'une Femme du monde ;* M. Berryer, ses *Souvenirs de 1774 à* 1838. Vient ensuite M.me *Élisa Voïart*, de Nancy, avec *Or devinez*, tradition lorraine de 1272 ; avec son *Robinson suisse*, traduit de l'allemand de Weyss, et ses *Enfants de la vallée d'Andlau*, ouvrage rempli de notions sur la religion, la morale, les merveilles de la nature, etc. Notre compatriote, M.me *Tastu*, digne émule de sa mère, a fait avec elle un *Livre des Enfants*, ou choix de quarante contes de fées ; elle a de plus mis au jour de *Nouvelles Poésies*, des *Lectures tirées des chroniques et des mémoires relatifs à l'histoire de France*, et publié quantité d'articles dans les journaux d'éducation ou les publications périodiques. MM. *Stéphen de la Madelaine* et *Huart*, de Metz, *Gonzalès*, de Nancy, ont cultivé, comme les auteurs qui précèdent, le domaine de la littérature facile. L'un de nos historiens les plus estimables, *Bérault-Bercastel*, né à Briey, vient de reprendre rang dans le monde littéraire. Son *Histoire de l'Église*, continuée jusqu'en 1830 par *Pelier de la Croix* et le savant abbé *de Robiano*, s'est publiée en 16 volumes in-8.° Il en a été de même de M. *Bergier*, dont plusieurs ouvrages ont eu l'honneur

Digitized by Google

d'une réimpression. M. *Henrion*, de Metz, a publié une nouvelle édition du *Dictionnaire historique de Feller*, grand in-8.° M. *Petit-Baroncourt*, natif d'Étain, professeur d'histoire au collège Bourbon, a débuté dans le monde littéraire par une *Histoire abrégée du Moyen-Age;* il en a été de même de MM. *Clouet*, qui ont publié les premières livraisons de leur *Histoire de Verdun;* M. *Denis*, de Commercy, a coordonné ses *Travaux sur Nasium;* une *Histoire de Toul*, une *Histoire de Stenay*, une *Statistique de la Meuse et de la Meurthe*, sont à la veille de voir le jour; M. *de Saulcy*, notre collaborateur, a commencé un grand *Travail sur la Numismatique des Califes*, dont il a lu les premières pages à l'académie des inscriptions et belles-lettres; MM. *Noël*, ancien avocat et notaire à Nancy; *Richard*, bibliothécaire à Remiremont; *Maud'heux*, greffier à Épinal; *Parisot*, bibliothécaire de cette ville, ont marché, comme d'habitude dans l'exploration scientifique et littéraire de la Lorraine, en publiant ces opuscules dignes d'intérêt. Les sciences naturelles se sont enrichies des travaux de MM. *Mougeot*, de Bruyères; *Hogard*, d'Épinal; *Deshayes*, de Nancy; *Puton*, de Remiremont; *Haro*, de Metz, etc. Le général *Guillaume de Vaudoncourt* et le chevalier *Sicard* ont continué d'enrichir l'art militaire de leurs pages aussi savantes qu'élégamment écrites; M. *Milleret*, ancien receveur général et député de la Moselle, a fait un livre sur la *Situation de la France depuis* 1830; M. *Mollevault*, de Nancy, membre de l'Institut, a préparé l'un des plus beaux monuments littéraires de l'époque, en travaillant à la *collection* de ses *œuvres;* M. *Beaulieu*, de Nancy, secrétaire de la société royale des antiquaires de France, a dignement représenté cette société, qu'il continue d'enrichir de ses ingénieuses *Recherches sur les Divinités topiques;* M. le baron *de Ladoucette* s'est acquitté, avec la gracieuseté qu'on lui connaît, du tribut annuel qu'il paie à la société philotechnique dont il est secrétaire; M. *Pariset*, natif de Gran, secrétaire perpétuel de l'académie royale de médecine, s'est acquis de nouveaux titres à la réputation d'éloquence dont il jouit, par l'éloge de *Dupuytren* et par celui du médecin *Desgenettes;* M. *Lallemand*, de Metz, doyen de la faculté de Montpellier, a continué de grandir par ses opérations, son professorat et ses ouvrages; le docteur *Deleau*, de Saint-Mihiel, a poursuivi

Digitized by Google

ses *expériences ingénieuses sur les maladies de l'oreille;* M. le docteur *Malgaigne*, de Charmes, directeur de la *Gazette de Santé*, a enrichi ce journal du fruit de ses observations, et commencé, à la Charité, un *cours de clinique*, suivi par de nombreux élèves; M. *Marjolin*, de Commercy, a dignement soutenu, à la faculté de médecine, l'éclat de sa réputation, comme opérateur et comme professeur; M. *Leuret*, de Nancy, vient d'ajouter à ses travaux déjà si recommandables, une *Anatomie comparée de l'Encéphale;* M. *Denis*, de Commercy, a fait de nouvelles *recherches sur la composition du sang*, et sur d'autres objets de physiologie; M. *Poncelet*, de Metz, membre de l'Institut, a ouvert avec éclat un *cours de mécanique* au collège de France; M. *Varin*, de Nancy, a compté de nouveaux succès sur les théâtres du *Gymnase* et de la *Gaîté*; M. *Désiré Carrière*, héritier des talents lyriques de Gilbert, et de Pellet, d'Épinal, travaille à consoler la Lorraine du veuvage de ces grands poètes; MM. *Guerrier de Dumast* et *du Coëtlosquet*, dignes représentants de la littérature religieuse sur les rives de la Meurthe et de la Moselle, font ressortir les rapports intimes de la science avec la foi, de l'esprit du bien avec l'élégance et la pureté du style; M. le marquis *de Villeneuve-Trans* a doté le monde historique d'une *Histoire de Saint-Louis*, digne pendant à son histoire de *René d'Anjou;* M. *Halevy*, originaire de Nancy, a soutenu l'éclat de son nom par la musique de *Guido et Ginevra;* M. *Thomas*, de Metz, auteur spirituel, original de *la Double-Échelle*, a conquis un nouveau succès par *le Perruquier de la Régence;* M. *Durutte*, de la même ville, qu'on regrette de ne point voir sur un plus vaste théâtre, a composé un grand *opéra sur la conquête de l'Angleterre par les Normands;* M. *Desvignes*, notre concitoyen, a fait recevoir une de ses *symphonies* par l'académie royale de musique; M. *Fratin* travaille à justifier, dans la prochaine exposition de Paris, la réputation méritée dont il jouit; l'un des groupes qu'il compte y placer représente *un vautour et un aigle, de grandeur naturelle, se disputant un chevreau;* MM. *Grandville*, *Ziegler*, *Mansion*, *Isabey fils*, *Sansonetty*, ont soutenu la haute réputation qu'ils ont acquise dans le monde artistique, soit par leurs illustrations d'ouvrages, soit par leurs tableaux d'histoire, de genre et de portraits; à leur suite viennent se ranger

Digitized by Google

plusieurs enfants de la Moselle, pleins d'avenir: MM. *de Lemud*, collaborateur de *l'Artiste; Devilly*, auteur en partie des illustrations de la dernière édition de *Châteaubriand;* M. *Charles Mayer*, peintre de genre. Enfin M.elle *Rachel*, de Metz, premier talent de l'époque sur la scène française, nous permettra sans doute plus tard, si des éloges outrés ne gâtent pas son avenir, de ne plus envier à Lunéville M.elles *Raucourt* et *Monvel*.

Voilà quelques-uns des noms inscrits sur les pages de l'album austrasien; malheureusement l'une d'elles est entourée d'un encadrement noir, avec une guirlande de lauriers soutenue par les génies de la guerre, de l'histoire et de la poésie. On lit sur cette page les noms de *Bazaine*, de Metz, mort lieutenant-général au service russe; du baron *Gérard d'Hannoncelles*, de *Huguenin* aîné, de *Cœmmerer* et de la duchesse *d'Abrantès*.

La correspondance de la *Revue*, plus active depuis trois mois qu'elle ne l'a jamais été, lui a valu de nombreuses confidences scientifiques et littéraires, dont voici le résumé:

Sur la hauteur de Héming à Lorquin (Meurthe), dans un terrain de muschel-kalk, M. Lhuillier, pharmacien à Lorquin, a trouvé un *girolepis* d'une nouvelle espèce, poisson fossile tellement rare, qu'il n'en existe dans aucun cabinet de France, d'Angleterre ni d'Allemagne. M. Lhuillier a eu l'obligeance de nous adresser un dessin représentant la partie moyenne de ce poisson, avec ses nageoires ventrale et dorsale, ainsi qu'une foule de petites écailles visibles à la loupe. « Cette pierre, dit M. Lhuillier, a conservé la forme du poisson; sa convexité présente environ un demi-pouce d'élévation dans le centre; il reste peu d'écailles sur ce morceau, mais il en manque fort peu sur celui qui le recouvrait; c'est avec ce dernier, à l'aide d'une glace, que j'ai pu suivre la direction des écailles, qui sont dans le sens de la courbure dorsale et deviennent concentriques au ventre. Leur direction de haut en bas et d'arrière en avant est oblique, légèrement striée; leur forme ressemble assez à deux accolades superposées; leur couleur extérieure est luisante et noirâtre; l'intérieur ressemble parfaitement à la pierre à fusil. »

Nous savons que M. Lhuillier, qui collectionne des médailles, ferait volontiers un échange avec un amateur de géologie.

Digitized by Google

Le même pharmacien nous a transmis le dessin d'un guerrier triboque, dont la statue en pierre fut trouvée dans les fondations de l'église de Biberkirsch. Ce guerrier, déposé chez M. le docteur Marchal, à Lorquin, sera décrit et lithographié dans l'un de nos prochains numéros.

Enfin, nous avons reçu, par la même voie, plusieurs jolies *bractéates* inédites, provenant de fouilles opérées dans l'arrondissement de Sarrebourg.

M. Dufresne vient de rapporter de la ville de Naix (*Nasium*) une série de monnaies keltiques inédites, en forme de roues à 4, 6 et 8 jambages. Les habitants du pays les appellent des *roues de Sainte-Catherine*. Quoique cette forme de monnaie ne présente aucune analogie avec les autres pièces connues jusqu'à présent, on est fondé à leur accorder une valeur monétaire, parce qu'on a vu de ces rouelles représentées en relief sur d'autres monnaies gauloises.

M. Emile Bégin, chargé, au mois d'octobre dernier, d'une mission archéologique sur les rives de la Meuse, a découvert plusieurs monuments druidiques, des cryptes, des églises de campagne et des tombeaux remarquables, qui feront l'objet d'un mémoire dont la *Revue* utilisera la communication. Nous citerons, entre autres, les églises de Mont, de Mouzon, d'Aviothe, de Marville, et le cimetière Saint-Hilaire, comme étant dignes du plus haut intérêt.

Le même antiquaire a reconnu, dans plusieurs communes des environs de Metz, divers usages fort bizarres qui rappellent les *fêtes de fous* du moyen-âge; il a également trouvé les statuts et les titres de fondation d'une confrérie de Saint-Sébastien, établie à Saulny par le duc Antoine, lorsqu'il revint de son troisième pèlerinage à Jérusalem. Les chefs de la confrérie, entre autres prérogatives, avaient celle de dîner quatre fois l'an à la table ducale. *L'Austrasie* compte publier ces documents, si curieux pour l'histoire du pays.

M. le ministre de l'instruction publique et des cultes ayant demandé des renseignements positifs sur la cathédrale de Metz, son origine, ses sculptures, ses vitraux, ses monuments tumulaires, ses dégradations et ses besoins actuels, l'académie royale de Metz a chargé une commission, dont M. Bégin est le rapporteur, de répondre aux questions de M. le ministre. On sait que M. Bégin est

Digitized by Google

au moment de publier un ouvrage complet sur cet objet d'archéologie.

Dans une *dissertation sur les divinités médicales topiques* de la Gaule, lue ces jours derniers à la société des sciences médicales de la Moselle, M. Bégin a parlé d'un bas-relief représentant *trois grâces sanitaires*, et d'un rond de bosse qui figure *l'Apollon Abellios*. Cet Apollon rappelle une pierre cónique appelé *Belion* ou *Abelion*, que l'on conserve dans l'église de Behuard, près d'Angers, et dont on doit la découverte à M. de la Pilaye. Dans notre prochain numéro, nous donnerons une analyse du travail de M. Bégin, qui considère sous un nouvel aspect l'histoire générale de la médecine primitive.

Un propriétaire de la commune d'Ochey, arrondissement de Toul, a trouvé, il y a un mois, dans un de ses champs, vingt-sept pièces de monnaie d'argent d'une belle conservation. Ces pièces sont à l'effigie des rois Henri II, Henri III et Henri IV, de Charles de Bourbon, cardinal-archevêque de Rouen, et de plusieurs ducs de Lorraine. La plus précieuse de ces monnaies, sous le rapport de la matière et de l'antiquité, est une pièce en or du poids de 20 fr. et plus; sa forme n'est point régulièrement circulaire comme celle des autres; elle présente au contraire un pentagone irrégulier. D'un côté se trouve empreinte une croix à branches égales, de l'autre un écusson compliqué. Au côté gauche de cet écusson se fait remarquer un B majuscule très-bien formé. M. le sous-préfet de Toul est possesseur, en tout ou en partie, de cette précieuse découverte.

M. le curé Matt dont le zèle archéologique ne s'est jamais démenti, vient de faire décorer avec goût l'église paroissiale de Sainte-Ségolène, dont le portail, comme on sait, avait été restauré l'année dernière à ses frais. Ce digne pasteur a de plus fait exécuter la lithographie du portail. Elle est due à l'habile crayon de M. Malardot, à qui nous ne pouvons donner trop d'éloges pour l'entente du moyen-âge qu'il a montrée, et la manière naïve dont il a posé ses deux pauvres à la porte du sanctuaire.

En parlant de restauration, on ne peut oublier celle de la chapelle du Mont-Saint-Michel, près Thionville, qui va s'exécuter sous le patronage éclairé de M. Néron, propriétaire à Beauregard. Le saint Michel, œuvre du XVI.e siècle, est en réparation dans les ateliers de M. Renault, sculpteur de notre ville, rue de la Gendarmerie.

Digitized by Google

Digitized by Google



CHARLES DE VILLERS.

Digitized by Google

VILLERS.

MADAME DE RODDE ET MADAME DE STAËL.

(1.er ARTICLE.)

Charles-François-Dominique de Villers, docteur en philosophie, professeur à l'université de Gœttingue, membre correspondant de l'institut royal de France, de la société des sciences de Gœttingue, de l'institut d'Amsterdam, des académies royales de Berlin et de Munich, de la société impériale de Moscou, chevalier des ordres de Saint-Louis et de l'Étoile-Polaire de Suède, etc., est un des hommes qui ont illustré davantage la fin du XVIII.e siècle et le commencement du XIX.e Génie vaste et profond, la nature semble l'avoir placé avec Kant, Fichte, Klopstock, Degerando, Destutt-Tracy, entre deux époques littéraires séparées par les désordres d'une sanglante révolution, pour devenir la transition morale de l'une à l'autre.

La famille Villers, des environs de Toul, était d'origine bourgeoise, quoiqu'elle se soit donnée pour noble. Le père de notre savant compatriote (Nicolas-Dominique-Charles)

Digitized by Google

ayant même profité de l'un de ses prénoms pour placer un *d* devant son nom patronymique, la chambre des comptes de Nancy s'en effaroucha, et fut sur le point de lui intenter un procès. On ne serait pas aussi chatouilleux aujourd'hui, car il faudrait mettre en cause les quatre cinquièmes au moins des titrés de l'époque. M. de Villers le père tenait à ne recevoir chez lui que des personnages distingués par leur naissance; et l'on affluait dans ses salons, car il joignait à beaucoup d'esprit naturel une instruction peu commune, et l'extérieur le plus propre à la faire valoir. Élève des anciens disciples de Loyola, il était lui-même une sorte de jésuite en robe courte, dans l'acception favorable du mot. Sa fortune ne dépassait pas trente mille francs : aussi, lorsqu'il finança pour obtenir les titres de conseiller du roi et de receveur particulier des finances, se trouva-t-il dans l'obligation d'emprunter soixante mille francs à l'un de ses amis (1). Cette place, dont le cautionnement allait à quatre-vingt-dix mille francs, rapportait environ quinze mille livres, sur lesquelles M. de Villers faisait mille écus de pension à sa mère. Un noble Languedocien, François-Hugonin de Launaguet, ancien capitaine au régiment de Berri et chevalier de Saint-Louis, résidant à Toul, avait une fille aussi remarquable par les agréments physiques que par les qualités du cœur et les dons de l'esprit; elle n'eut point de peine à captiver le cœur de M. de Villers, qui l'épousa. Il en eut neuf enfants, cinq filles et quatre fils, dont notre auteur fut l'aîné (2).

(1) M. de Cuvry.

(2) M. de Villers le père est mort en 1809, à Sarreguemines, où il remplissait, avec autant de savoir que de probité, les fonctions de juge au tribunal de première instance. Il avait présidé, en l'an VIII, le collège électoral de la même ville.

Digitized by Google

Voilà sur quelles bases se trouvait assise la maison Villers lorsqu'elle résidait dans la petite ville de Boulay (Moselle). C'était une famille patriarcale, mais ambitieuse, à mœurs douces, mais sévères, ayant des principes religieux et monarchiques arrêtés, se trouvant très-bien de l'ordre établi, et ne cherchant, en aucune sorte, les moyens d'en sortir.

Charles Villers, né à Boulay le 4 novembre 1765, fut tenu sur les fonts baptismaux par son aïeul maternel et par madame Marie-Marguerite Maurice, sa grand'mère du côté paternel. Il eut depuis, pour mentor spécial et dévoué, un homme du plus beau caractère, aussi modeste que savant, aussi aimable que désintéressé, M. de Launaguet, son oncle, alors capitaine au régiment de Metz (artillerie) (1).

Villers montra, dans son enfance, une grande répugnance pour l'étude: tous les jours c'étaient de nouvelles larmes quand il fallait aller à l'école. Un soir sa mère, fatiguée de renouveler des exhortations inutiles, le menaça de lui faire faire un bât, puisque son parti semblait arrêté de demeurer un âne, et de l'astreindre à porter le blé au moulin, dans la compagnie des baudets de la ville. Charles de Villers s'en fut coucher sans mot dire, et le lendemain matin il pria sa mère de lui donner le bât dont elle avait parlé la veille, ajoutant qu'il aimait mieux porter le grain sous la meule que d'apprendre à lire. Placé, vers l'âge de neuf ans, au collège des bénédictins de Metz, il fit d'assez médiocres études; il dut même son admission au titre d'élève aspirant dans le corps royal d'artillerie, à la grande

(1) Il se retira dans la ville de Nancy avec une retraite de 600 fr., qu'il cumula avec la place de conservateur du musée, créée pour lui. Pendant la guerre d'Amérique, M. de Launaguet eût fait vingt fois fortune, si son désintéressement rare ne l'avait point porté à refuser de profiter des gains les plus licites.

Digitized by Google

considération qui environnait son oncle; on le reçut *malgré son peu de savoir mathématique, et bien qu'il ne fût point gentilhomme,* qualité qui était alors exigée. Entré l'année suivante à l'école d'artillerie de Metz, il fut nommé, le 1.er septembre 1782, second lieutenant au régiment de Toul, et passa, le 11 janvier suivant, au régiment de Metz, alors en garnison à Strasbourg. Les expériences de Mesmer sur le magnétisme y faisaient beaucoup de bruit. Villers, dont l'imagination ardente s'enthousiasmait volontiers de tout ce qui lui paraissait extraordinaire, désira vivement connaître le secret de ces expériences; mais M. de Puységur, major du régiment, s'étant refusé à ce que son jeune officier satisfît cette curiosité, Villers, piqué au vif, voulut s'initier de lui-même dans le mystère qu'on dérobait à ses regards, et il y parvint, en effet, par ses propres méditations.

Admis alors dans la *société* dite *de l'Harmonie,* composée d'officiers du régiment, sous la présidence de M. de Puységur, et dont les réunions avaient pour but des expériences sur le magnétisme, Villers devint bientôt l'un des membres les plus zélés de cette confrérie philosophique. Il composa même un *Manuel du Magnétiseur* (1) qu'on se passa de main en main, qu'on lut avec avidité, et pour lequel les éloges, les commentaires et les critiques surgirent de tous côtés. Il y eut en Alsace deux partis, deux camps rivaux où se rangèrent les opposants et les soutiens du magnétisme. Mais ceux-ci jouirent de tout l'éclat d'un triomphe, lorsque le comte de Cagliostro (2) se fut déclaré leur champion.

---

(1) Nous l'avons retrouvé dans les papiers de Villers, écrit de sa propre main.

(2) Le comte Alexandre de Cagliostro (Joseph Balsamo), né à Palerme, le 8 juin 1743, célèbre par ses connaissances, son esprit, ses escroqueries,

Digitized by Google

Cagliostro que sa bizarre destinée avait conduit en Alsace, après avoir visité successivement la Grèce, l'Égypte, l'Arabie, la Perse, Rhodes, l'île de Malte, habitait Strasbourg depuis le 19 septembre 1780, avec sa jeune compagne, la belle Lorenza Feliciani. Sur les recommandations les plus pressantes des ministres Miromesnil, Vergennes et Ségur, l'illustre aventurier était devenu l'objet d'une réception brillante, digne d'un souverain. On lui montrait les plus grands égards. Quand il paraissait en public, le peuple enthousiasmé l'accompagnait de vivats répétés, dételait les chevaux de sa voiture, et le portait en triomphe comme un génie bienfaiteur descendu des cieux. La conduite de l'adroit charlatan justifiait, au reste, les ovations qu'il recevait; car, trois fois la semaine, on le voyait, au milieu d'une salle immense, courir de pauvre en pauvre, panser leurs blessures dégoûtantes, adoucir leurs maux, les consoler par l'espérance, leur distribuer ses remèdes, prodiguer l'or et les secours à pleines mains (1).

Ce fut dans la loge maçonnique de Strasbourg, présidée par Cagliostro, que Villers fit sa connaissance. Les travaux de l'O∴, le magnétisme, et plus encore les charmes de Lorenza Feliciani servirent de base à leur liaison. Cagliostro suivait les expériences de Villers et du marquis de Puységur; Villers partageait ses loisirs entre le mesmérisme et l'amour, entre le tribut d'admiration dû aux talents du comte, et les gages de tendresse qu'il déposait aux pieds de Lorenza. Cagliostro préoccupé, peu scrupuleux d'ailleurs sur l'article des mœurs, laissait agir sa femme comme si des liens sacrés ne lui eussent point imposé de devoirs; et sa femme et Villers en profitaient.

---

sa munificence, ses bienfaits, ses voyages, ses aventures remarquables, son procès, et sa mort au château de Saint-Léon, en 1795.

(1) La Borde. *Lettres sur la Suisse.*

Digitized by Google

Le départ du régiment de Metz pour Besançon amena la séparation des deux amants. Elle ne se fit point sans promesses, sans protestations et sans larmes. Mais Lorenza eut bientôt formé de nouveaux liens, et Villers courut à d'autres conquêtes.

Il y avait alors à Besançon un homme charmant, spirituel, plein de grâces et d'amabilité; c'était le marquis de Lezay-Marnésia (1), poète et philologue, dont les salons s'ouvraient journellement pour la meilleure compagnie. Villers lui ayant été présenté, réitéra chez lui ses expériences sur le magnétisme, prit du goût aux études sérieuses, s'essaya dans plusieurs compositions littéraires, et dut aux conseils bienveillants, au tact parfait de Marnésia et de sa femme, mademoiselle de Nettancourt, le ton de bonne compagnie qui distingue ses premiers écrits.

Dans les premiers jours du mois de mai 1787, lorsque chacun, à Besançon, était préoccupé du froid inhabituel qui régnait, Villers composa *le Magnétiseur amoureux* (2), roman d'un genre nouveau, dont l'action a lieu dans le château

---

(1) Le marquis Claude-Adrien-Louis de Lezay-Marnésia est né à Metz le 24 août 1735, où son père servait en qualité de capitaine au régiment de Navarre. Sa mère, Antoinette-Charlotte de Bressey, fille d'un chambellan de Léopold, duc de Lorraine, avait brillé long-temps à la cour de Nancy avec mesdames de Graffigny, Rose de Mitry, qui faisaient le charme des réunions léopoldines. Marnésia eut toutes les qualités d'un littérateur aimable. Nommé à l'assemblée nationale, il y professa des sentiments libéraux et monarchiques, fut obligé de s'exiler, et ne reparut en Franche-Comté que pour y mourir, le 9 novembre 1800. Nous lui avons consacré un long article dans notre *Biographie de la Moselle*.

(2) *Le Magnétiseur amoureux;* par un membre de la société harmonique du régiment de Metz, du corps royal de l'artillerie. A Genève (Besançon), 1787. VIII, 229 pages, dont 23 de notes en petit-texte.

Ce livre a pour épigraphe: *Je crois pouvoir lui donner ma vie et l'animer de mon âme.* J.-J.-R. Pygne.

Digitized by Google

de M. de Sainville. « Ce seigneur est riche; il a vécu longtemps à Paris, et, quoiqu'il soit un homme de très-bon ton, il a beaucoup de solidité dans l'esprit, et de droiture dans le jugement; il est en conséquence le modèle des maris de la ville et de la province. Madame a toutes les qualités possibles, et y joint un fonds de vivacité qui ne lui permet pas de rien voir froidement. Elle est encore belle dans un âge très-mûr, c'est-à-dire qu'elle jouit des débris de sa jeunesse.

« Caroline est la fille de M. et de M.me de Sainville; ils se sont dérobés pour elle aux plaisirs de la capitale, et sont venus soigner l'éducation de l'unique fruit de leur amour dans une petite ville au bout du monde.

« Je ne ferai pas le portrait de la belle Caroline, je prierai la jolie femme qui me lira de se représenter celle qu'elle déteste le plus cordialement, et ce sera mon héroïne. Qu'un homme se peigne sa maîtresse, et ce sera elle encore. J'ajouterai seulement qu'elle a dix-huit ans, qu'elle est d'une santé chancelante, et que les mauvais plaisants cherchent la cause de sa maladie dans son âge.

« Valcour est reçu chez M. de Sainville comme doit l'être le fils d'un ancien ami; le père, la mère, et surtout la fille, sont enchantés de lui. Depuis trois ans qu'on le connaît, on n'a jamais tari sur l'éloge de son esprit, et plus encore de son cœur. Caroline n'a jamais fait cet éloge à personne, mais on le réitérait souvent devant elle, ce qui devenait fort embarrassant : la candeur naïve est le fond de son caractère, et elle ne connaît pas encore l'art heureux de ne plus rougir.

« Il est d'usage que, lorsqu'on établit autant de rapports entre une femme de dix-huit ans et un homme de vingt, c'est afin que l'amour se mette de la partie : ceux-ci, scrupuleux sur les bienséances, ne manqueront pas de s'aimer

Digitized by Google

à la rage, en attendant que la fin du roman couronne leur ardeur mutuelle.

« La figure la plus caractérisée de l'assemblée est celle de cet abbé qui vient d'interrompre Valcour : sa tête volumineuse tient à deux épaules bien exactement par un cou gras et court, surchargé du poids de son menton. Sur sa large poitrine brille une croix d'or, signe certain des bienfaits de l'Église, que l'embonpoint du personnage certifie complètement. Il conserve une idée confuse d'avoir reçu jadis le bonnet de docteur en Sorbonne; son esprit, contenu par des organes épais, ne peut s'élancer au-delà de son enveloppe renforcée; il assaisonne assez souvent ses phrases d'un hoquet de rire convulsif, qui est son expression favorite.

« Dans le fond de l'appartement se promène en rêvant un homme à mine discrète; cet homme est ami, et qui pis est, médecin de la maison. L'esprit de parti ne l'anime jamais; l'évidence et la raison le frappent toujours. C'est donc un médecin rare, dira-t-on ? — Oh ! très-rare ! »

Si l'on ajoute à ces personnages un baron d'Etampes, spirituel et généreux, fiancé secrètement à Caroline, une gouvernante parfaite attachée à cette dernière, un valet de comédie du nom de Germain, on connaîtra les acteurs de ce petit drame, dont les scènes généralement froides, puisqu'elles se passent presque toutes en conversations philosophiques sur le magnétisme, sont animées par les rapports amoureux de Caroline et de Valcour.

L'auteur, prenant Valcour pour interprète, entre dans une suite de considérations ingénieuses, même profondes, sur l'*union de la matière et de l'esprit* chez l'homme et les animaux; sur l'*action de l'âme*, principe du mouvement; sur les *impressions des sens par l'entremise du système nerveux et du fluide magnétique;* sur le *sommeil*, le *somnambulisme*, les *habitudes*, les *rêves*, les *visions*, les

Digitized by Google

pressentiments; sur la *manière de diriger le somnambule* et *d'opérer des cures magnétiques.* Il pose, entre autres principes, 1.° que l'âme produit chez l'homme deux effets bien distincts, celui d'entretenir dans toute la machine le mouvement uniforme qui constitue la vie et la santé, et celui de *penser* dans les organes destinés à cet effet; de sorte qu'elle devient principe *mouvant* dans tout le corps et principe *pensant* dans la tête; 2.° que le magnétiseur exerce une influence d'autant plus marquée sur le magnétisé, que leur âme contracte une liaison plus intime l'une avec l'autre, qu'ils ont plus d'identité dans leurs affections morales; 3.° que, dans le somnambulisme, le magnétiseur augmente de l'action de son âme les facultés du somnambule, les rend quelquefois susceptibles d'une prodigieuse délicatesse d'impression, et s'identifie complètement avec lui; 4.° que l'appareil déployé par Mesmer, avec son arbre, son baquet, etc., n'est utile qu'en frappant l'imagination du malade, et deviendrait nuisible aux expériences, si le magnétiseur y portait trop d'attention; 5.° que, dans un état de somnambulisme parfait, l'âme agissant indépendante de la matière, acquiert des connaissances nouvelles intimes, et se met en rapport avec des êtres éloignés, par l'intermédiaire du magnétisme; 6.° qu'un somnambule ne se trompe jamais sur la nature de sa maladie, sur les remèdes qu'il faut employer, etc.; 7.° que les pressentiments s'expliquent par l'influence magnétique de l'âme, et que dans les effets si improprement appelés *hasard*, *nature*, il faut voir l'opération cachée du magnétisme animal.

Ces idées, presque toutes appuyées sur des expériences faites par Villers, ou sur des faits dont il avait été témoin, reçoivent aujourd'hui, sous bien des rapports, leur confirmation authentique. Notre auteur a eu le talent de les exposer avec élégance, naturel et précision; quoiqu'ils nuisent

Digitized by Google

beaucoup à la marche du roman, on le lit avec un intérêt soutenu, parce que l'action en est simple. Cependant, je ne conçois pas trop comment il se fait que M. et M.me de Sainville, éclairés sur les sentiments de Caroline et de Valcour, persistent à recevoir les instructions métaphysiques de ce dernier, et attendent, pour l'éloigner, le retour du baron d'Étampes; je voudrais aussi que l'abbé jouât un rôle moins insignifiant, et qu'au lieu d'en faire un objet ridicule, l'auteur eût mis dans sa bouche les idées élevées que la religion inspire à ceux qui l'entendent comme elle doit l'être.

Malgré ces reproches, *le Magnétiseur amoureux* se place parmi les ouvrages les plus remarquables publiés sur le mesmérisme. Il décèle une puissance de logique fort remarquable, des connaissances positives en physiologie, de la probité dans les inductions, et du mérite littéraire chez un jeune officier de vingt-deux ans. Villers reçut des lettres de félicitation de Mesmer, de Cagliostro, et de tous les partisans du magnétisme. Son *Magnétiseur amoureux* courut le monde, fut un objet de mode, un caprice de jolie femme, et devint le *vade-mecum* des membres sociétaires de *l'Harmonie* du régiment de Metz, auxquels il l'avait dédié.

J'ai toujours pensé que M. et M.me de Sainville ne sont autres que M. et M.me de Marnésia; que la scène du roman est Saint-Julien, près de Lons-le-Saulnier, campagne charmante où le marquis de Marnésia recevait Boufflers, Cerutti, Palissot, Saint-Lambert, Chamfort, et d'autres hommes de lettres auxquels Villers fut présenté. Quoi qu'il en soit de cette opinion, notre compatriote passa des mois entiers à Saint-Julien, cultivant, à l'abri d'une bienveillante et tendre amitié, les lettres et le magnétisme.

En 1788, Cagliostro, échappé des serres de l'official de Paris, forcé de s'expatrier, se trouvait en Suisse avec Lorenza.

Digitized by Google

La *société de l'Harmonie* du régiment de Metz lui vota une adresse, et Villers fut chargé de la lui remettre. Quelques jours passés à Bâle réveillèrent chez le jeune officier des sentiments qu'il croyait éteints; mais ils furent passagers.

Villers avait enfin senti le prix de l'instruction. C'était peu pour lui des devoirs de son état, qu'il remplissait avec une rigoureuse exactitude, et des travaux scientifiques auxquels un officier d'artillerie est obligé de se livrer journellement; l'activité d'esprit de Villers n'en eût pas été satisfaite. Il fallait à cette âme brûlante des aliments divers, qui ne l'exposassent point à languir sur un seul genre d'étude, lorsqu'elle pouvait les embrasser presque tous. On le voyait se familiariser avec les travaux de nos plus célèbres mathématiciens, étudier le grec, l'hébreu, composer des pièces de théâtre, et mériter, par anticipation, les éloges de La Harpe et des autres grands critiques qui tenaient le sceptre de la littérature française.

Ayant pris des leçons de déclamation du célèbre acteur Volange, très-habile dans les pièces à tiroir, il devint lui-même un acteur de société fort distingué, et joua la comédie avec le plus grand succès à Besançon. D'éclatantes et nombreuses bonnes fortunes signalèrent sa présence dans cette ville. Il y connut, entre autres femmes, une actrice qui fut tellement éprise de lui, qu'elle voulut ne plus le quitter, et renoncer à sa profession pour le suivre en tous lieux.

Chaque année, Villers passait un semestre à Boulay, petite ville alors très-agréable, animée par une garnison de cavalerie, et par une foule de personnes remarquables sous le rapport des dons de l'esprit ou des autres qualités sociales. Tels étaient madame la comtesse de Ligneville, le comte Jacques de Ligneville, abbé commendataire de Fécamp, le comte de Bony-Lavergne, la comtesse de Landreville, la

Digitized by Google

baronne Omoore, messieurs de Mairesse, Séchehaye, Grimer, madame Anthoine, née de Rogéville, messieurs et mesdames de Limpach, de Villers, de Keller, de Bock, de Galonnier, de Vaulx, de Blair, etc. Les campagnes environnantes, parfaitement habitées, fournissaient aux cercles de Boulay une société brillante, et l'on y voyait fréquemment réunies cinquante à soixante personnes du meilleur ton. Jamais la hargneuse politique n'obscurcissait des fronts ouverts à la gaîté; jamais l'avenir ne s'offrait que sous les plus riantes couleurs de l'espérance et du plaisir. Villers, type du vrai Français, doué d'une figure spirituelle, de manières faciles, d'une conversation attachante, pittoresque, galant au suprême degré, devenait l'âme de ces réunions, et ne négligeait aucuns frais pour conserver sa supériorité d'aimable cavalier.

Un théâtre d'amateurs s'était organisé sous sa direction; M. Anthoine (1), lieutenant-général du bailliage, avait consacré sa grange à cette administration dramatique, et l'on jouait *le Cid*, *le Joueur*, *la Partie de Chasse de Henri IV*, *la Gageure imprévue*, *le Directeur dans l'embarras*, *etc.*; Villers tenait les rôles à caractère et ceux de jeunes premiers; madame Anthoine jouait les héroïnes et tous les grands premiers rôles. MM. de Villers le père, de Mairesse, Grimer, greffier en chef du bailliage, étaient ceux de ces sociétaires improvisés qui, après madame An-

(1) Anthoine (François-Paul-Nicolas) fut nommé député du tiers-état à l'assemblée nationale, puis maire de Metz, membre de la convention, etc.... Il vota la mort du roi sans sursis et sans appel. Ce magistrat, décédé à Metz le 19 août 1793, avait donné par testament tous ses biens à la république, au préjudice de sa veuve, qui ne devait en conserver que l'usufruit. La convention ayant pris ce legs en considération, le refusa comme étant contraire aux lois de l'état et aux principes de la république.

Digitized by Google

thoine et Villers, remplissaient leur tâche avec le plus d'intelligence. On conçoit que des acteurs aussi aimables et des actrices aussi tendres ne pouvaient manquer de vivre dans une parfaite harmonie de sentiments ; les passions exprimées sur la scène devenaient souvent le miroir fidèle d'autres passions cachées, et quand Villers et madame Anthoine, par exemple, remplissaient un rôle, les spectateurs étaient moins occupés de la pièce que de l'amoureux abandon avec lequel les deux premiers sujets se livraient aux élans d'une inclination mutuelle. Cette inclination alla même si loin, qu'on lui attribue, en grande partie, les fureurs révolutionnaires d'Anthoine et l'émigration de Villers. Voilà comme les évènements politiques d'un ordre majeur tiennent souvent à des scènes de famille, à quelques intrigues qui passent inaperçues, et que l'histoire n'enregistre pas.

Quoi qu'il en soit, Villers ne fut jamais ni le soutien, ni l'ami de la révolution française, bien que nous l'ayons dit quelque part (1). Au milieu des passions incandescentes dont l'arène politique se trouvait embrasée, tous les hommes qui, semblables à Villers, désiraient une amélioration sociale produite sans secousse et sans tourmente, gémissaient sur les sanglants résultats qu'allait amener l'établissement du régime nouvellement institué. Villers en fut d'autant plus affecté, qu'ayant connu beaucoup d'hommes appelés à jouer un rôle dans les affaires publiques, il les avait vus presque tous changer de caractère et de principes, et non seulement obéir à l'impulsion du torrent populaire, mais travailler encore à briser les digues qui auraient pu le contenir, sinon l'arrêter. Ce fut dans cette situation d'esprit qu'il s'éleva contre la révolution française, ne jugeant pas le peuple français assez

---

(1) *Biographie de la Moselle*. Metz. Verronnais. 1829-1831. In-8.°, vol. IV.

Digitized by Google

vertueux ni assez éclairé pour jouir d'une indépendance aussi large que celle à laquelle l'appelait l'ardeur philosophique du siècle. Il exprima sa douleur et son indignation avec une franchise qui souleva contre lui la haine du parti dominant; et regardant comme un devoir religieux d'éclairer ses compatriotes, il publia différentes brochures, parmi lesquelles nous citerons une satire politique intitulée: *Les Députés aux États-Généraux*, février 1789, in-8.°; l'*Examen du Serment civique*, 1790; les *Regrets d'un Aristocrate sur la destruction des Moines*, 1791.

Dans le premier de ces écrits, l'auteur flétrit par des vers pleins de verve les intrigues et les manœuvres employées dans les opérations électorales; il développe des vues saines, expose des vérités fortes, annonce les maux qui pouvaient résulter de choix peu dignes de la France. Dans le second, il dévoile les contradictions et les absurdités renfermées dans la formule du serment que prêtèrent les gardes nationales fédérées. Une de ces brochures fut attaquée d'une manière très-vive par La Harpe, alors démocrate et philosophe; mais Villers l'ayant revu depuis à Paris, les deux antagonistes se serrèrent affectueusement les mains et restèrent bons amis.

Villers composa en outre une diatribe contre Anthoine, qui finissait par ce vers:

Fuis dans les bois, ou reconnais un maître.

Tel fut le prélude de notre écrivain à une composition d'un ordre beaucoup plus élevé, sur *la liberté* (1).

---

(1) *De la liberté: son tableau et sa définition; ce qu'elle est dans la société; moyens de l'y conserver.*

Aliud est, aliud dicitur. Aulu-Gell.

Tout le monde en parle, et personne ne sait ce que c'est.

Sans nom d'auteur. A Metz, de l'imprimerie de Collignon, 1791. In-8.° de 238 p., avec table. 2.° éd. Paris, même année. 271 p. 3.° éd. Paris, 1792.

Digitized by Google

Cet ouvrage ne pouvait manquer d'attirer sur son auteur des persécutions et des dangers. Divisé en livres et chapitres, écrit d'une manière serrée et avec une grande puissance de logique, il avait pour objet de démontrer, d'après l'expérience des siècles, l'opinion des publicistes et l'examen impartial d'une société encore souillée des vices de la régence, combien était fausse l'idée qu'on se formait en France du régime de liberté sous lequel les masses pouvaient vivre. Dans le premier livre, Villers, après avoir défini la liberté, *la faculté d'agir en conséquence de tous les actes de la volonté, sans éprouver aucune contrainte*, s'attache à prouver, et, avec une définition aussi large, c'était chose facile, que la *liberté* ne s'accommode à aucune forme sociale, qu'elle est impossible dans l'état de civilisation, et qu'en définissant la liberté, *le pouvoir de faire tout ce qui n'est pas défendu par la loi*, on limite la liberté au point d'en faire une condition d'esclavage, puisque, en société, il n'est pas une démarche un peu importante où la loi ne vienne prendre la place de la volonté. Dans le second livre, il expose ce qu'on doit entendre par *liberté politique* dans l'état social, et il trouve qu'elle n'est autre chose que la *sûreté publique*, et la *justice* également répartie à tous. Mais la *sûreté* et la *justice* ne peuvent se maintenir que par l'*obéissance aux lois;* l'obéissance aux lois suppose des *vertus sociales* qui n'existent point au milieu d'un peuple corrompu; les lois, continuellement frappées et minées sourdement, cessent bientôt d'y être en vigueur, et l'on voit survenir le despotisme ou l'anarchie, deux maux qui s'engendrent mutuellement. Pour n'être pas esclaves, il faut que les Français soient vertueux; il faut qu'ils soient *régénérés*, car régénérer un peuple, c'est le faire passer, par de sages lois, du vice et du désordre à la tempérance et à la modération. La 3.e partie du livre de Villers est consacrée à l'examen des moyens

Digitized by Google

propres à maintenir la sûreté et la franchise publiques. Le meilleur, selon lui, consiste à éviter la tyrannie de tous et la tyrannie d'un seul. « Les diverses formes de gouvernement penchent plus ou moins, dit-il, vers ces deux excès; démocratie, aristocratie, monarchie, toutes ont un vice radical qui les fera bientôt dégénérer. Ce n'est pas que ces gouvernements ne soient bons et parfaits de leur nature : ils ne deviennent vicieux, que parce que les hommes qui s'en servent sont eux-mêmes vicieux. Chez un peuple simple et tempérant, démocratie, aristocratie, monarchie, tout est bon : chez nous, tout est mauvais. L'arbre le plus bienfaisant, transplanté au milieu d'un bourbier fétide, porte bientôt des fruits avariés. Il faut alors recourir aux greffes, aux palliatifs, aux complications; remèdes passagers, mais les seuls à mettre en usage, quand on ne veut pas changer la nature du terrain. » L'auteur, après avoir successivement examiné en quoi consiste la *tyrannie* ou le *despotisme*, la *démocratie*, l'*aristocratie*, la *monarchie*, l'*institution des représentants*, le *gouvernement tempéré*, la *loi*, le *législateur*, le *pouvoir législatif* et *exécutif*, le *mode d'élections*, le *vice* qui en résulte, termine par la conclusion suivante : « Ici je fixe à ma carrière une borne que j'aurais pu beaucoup reculer. Le plan que j'ai embrassé fournirait bien d'autres développements; mais il est difficile d'être lu quand on est volumineux, comme il n'est pas aisé d'être entendu quand on est concis : j'ai tâché de marcher entre ces deux points. J'ai eu affaire aux préjugés, aux passions; forcé de parler leur langage, je me suis éloigné quelquefois du ton qui convient à la politique. Je pourrais penser que j'ai réussi, sans qu'on fût obligé d'en convenir; mais ce qu'on doit croire, parce que cela est vrai, c'est que l'amour de l'humanité et de ma patrie m'a constamment servi de guide. J'ai montré l'homme libre et indépendant; j'ai

Digitized by Google

prouvé que la société lui imposait des liens, et le privait de sa liberté. Mais tant qu'il a eu peu de besoins et peu de vices, il est demeuré assez près d'elle. Par une progression décroissante inévitable, nous l'avons vu s'éloigner de la liberté, et descendre vers l'asservissement à mesure que ses vices, ses plaisirs, son luxe augmentaient, et nécessitaient de nouveaux liens. Le seul parti à prendre alors pour se régénérer, est de redevenir vertueux et simple : si l'on veut corruption et liberté ensemble, on n'aura rien du tout, et on ne fera que se débattre contre une ancienne tyrannie, pour retomber sous une nouvelle plus violente que la première, parce qu'elle aura besoin de s'affermir ; on secouera des fers dorés, pour reprendre des chaînes couvertes de boue et de sang. Le seul palliatif qui puisse encore faire connaître une ombre de repos et de franchise à un peuple vicieux, c'est un gouvernement plein de vigueur, tempéré par des corps de sages et d'anciens, qui n'aient d'autre pouvoir que d'opposer à l'autorité une simple résistance, sans jamais refluer sur les peuples. Européens du dix-huitième siècle, qui êtes bien loin des mœurs nomades et patriarcales, ayez des rois, aimez-les et respectez-les ; car c'est aimer la patrie et les lois qu'ils représentent. Méfiez-vous de ceux qui vous exaltent au nom de la liberté ; et puisque vous n'êtes pas en état de juger leur ouvrage, examinez au moins l'ouvrier : s'il est un scélérat, hâtez-vous de repousser indistinctement tout ce que sa main pourra vous présenter ; le génie ne peut mériter votre confiance que lorsqu'il est accompagné de la probité la plus austère. »

Le livre de Villers est certainement un des meilleurs plaidoyers qui aient paru en faveur de la royauté. Son succès fut immense. Mais l'orage gronda tout à coup sur l'imprudent écrivain dont la plume hardie voulait s'imposer comme une barrière au danger des innovations qui, en 1791,

Digitized by Google

fermentaient dans toutes les têtes. La retraite, l'exil ou la mort, telles étaient les trois conditions laissées à son choix : cependant, il continua de remplir avec autant de zèle que de courage ses devoirs de citoyen et de lieutenant en premier au régiment d'artillerie de Metz, depuis le 11 avril 1787 (1). Villers y remarqua un sous-officier du plus rare mérite, et se plut à cultiver ses dispositions naissantes; circonstance dont il faut, je crois, tenir compte, si l'on veut expliquer l'éloignement de Napoléon pour notre philologue, car ce sous-officier était Pichegru.

Villers, passé capitaine en 1792, fut attaché, en qualité d'aide-de-camp, au général marquis de Puységur. Tout semblait alors lui annoncer un avancement rapide; mais les périls qui le menaçaient, ainsi que sa famille (2), ayant pris un caractère fort alarmant, il jugea qu'il était sans raison comme sans utilité de les braver, et partit au mois d'avril pour l'armée du prince de Condé, avec la plupart des officiers de son régiment. Au mois d'août suivant, il reçut ordre de se rendre à celle des princes, campée alors sous les murs de Trèves. La république, dans cette première campagne, triompha de ses ennemis et anéantit l'espoir des amis de la monarchie. Beaucoup d'émigrés essayèrent de rentrer en France. Au mois de novembre, Villers revint dans sa ville natale chercher un refuge au sein de sa famille : il gagna sa chambre, inoccupée depuis nombre de mois, et y fit allumer du feu. Mais un menuisier, fougueux révolutionnaire, du nom de Gérin (3), logé en face, aperçut de la

---

(1) Le régiment de Metz était en garnison à Besançon en 1787.

(2) Le père de Villers fut remboursé de sa finance en assignats de nulle valeur, et incarcéré au couvent de Saint-Vincent de Metz, dont on avait fait une prison d'état. La chute de Robespierre lui rendit la liberté.

(3) Ce Gérin avait un talent remarquable pour dévaliser les châteaux,

Digitized by Google

fumée qui s'élevait de l'appartement habité par Villers. Persuadé que cet émigré était de retour, il fut en avertir le commandant d'un bataillon de volontaires en cantonnement à Boulay. Cet officier fit in e tir la maison, et dirigea lui-même de minutieuses perquisitions, auxquelles Villers échappa par la présence d'esprit d'un fidèle domestique, qui mourut, peu de jours après, des suites de l'épouvante que lui avait occasionnée la vue du danger auquel son maître était exposé. Ce brave homme entendant frapper à la porte au milieu de la nuit, courut prévenir madame de Villers la mère, qui s'empressa de mettre du fard pour cacher son émotion, et d'aller avec assurance au-devant des volontaires. Charles Villers s'était hâté de gagner la remise, où le domestique en question ne trouva d'autre moyen de le soustraire aux regards, qu'en le blottissant dans l'angle d'un mur, derrière quelques fagots qu'il dressa devant lui. Les volontaires en traversèrent plusieurs avec la pointe de leur sabre, pendant que madame de Villers tenait d'une main une bougie, et de l'autre un diamant de beaucoup de valeur qu'elle avait l'intention d'offrir à l'officier, dès qu'elle le verrait sur la trace du fugitif; mais il ne fut pas découvert. Après la sortie des perquisiteurs, Villers gagna la maison de mademoiselle de Galonnier, qui touchait à celle de son père. Le lendemain, il se déguisa en paysan, courut à la frontière en traversant de vastes forêts, arriva non sans peine à Sarrebruck, et gagna ensuite les environs d'Aix-la-Chapelle, où un voleur le dépouilla du peu qu'il avait emporté. La *Biographie universelle* dit, à cette occasion, que, dans l'incertitude pénible où se trouvaient les parents de

---

les églises et les monastères. Quoiqu'il ne sût ni lire, ni écrire, on le nomma successivement procureur, syndic, maire de Boulay, etc... Il est mort dans la plus profonde misère.

Digitized by Google

Villers sur les moyens de lui envoyer des fonds avec sûreté, une de ses sœurs entreprit à pied, sous le costume d'une femme du peuple, le voyage de Boulay à Francfort, pour faire parvenir à son frère les secours dont il avait le plus pressant besoin.

Un riche Hollandais, charmé de l'esprit et de la tournure avantageuse du jeune fugitif, l'avait recueilli chez lui, avec l'intention de le faire passer pour son fils; mais l'invasion de l'armée française en Hollande ne permit pas à Villers d'user long-temps de cette gracieuse hospitalité. Il se rendit à Luech, où il trouva, chez une des familles les plus distinguées du pays, tous les soins officieux qu'on n'est en droit d'attendre que de ses propres parents. A l'approche de l'armée française, il suivit cette famille à Munster, et passa ensuite à Holzminden sur le Wéser. Cette dernière ville lui servit de séjour pendant quelques années; il y contracta une étroite liaison avec le médecin Brandies, de Copenhague, avec l'abbé Hælzler et le prévôt Bauzen, hommes d'un grand mérite, qui commencèrent à initier notre compatriote dans le secret des richesses de la littérature allemande. Ce fut en 1794 qu'il alla, pour la première fois, à Gœttingue. Hælzler lui avait donné une lettre pour l'illustre Kæstner, professeur à l'université de cette ville savante, un des plus célèbres mathématiciens de l'Allemagne, auteur de plus de deux cents ouvrages sur les sciences exactes et la philologie. Son estime fut bientôt acquise au jeune Français, dont le germanisme commençait à se développer; il le présenta aux membres de l'université, dont il devait un jour devenir le collègue, et le mit à même de commencer ces liaisons scientifiques si fécondes en résultats heureux, et si agréables pour l'homme de lettres, lorsqu'un sentiment de jalousie ne vient pas en détruire le charme. C'est à cette époque de la vie de Charles Villers qu'il faut fixer

Digitized by Google

ses premiers rapports avec le professeur Heyne, illustre interprète de Virgile, secrétaire de la société royale de Gœttingue; Frédéric Brandies, jurisconsulte profond, doué de facultés étendues, d'une grande pénétration et d'un esprit supérieur qu'une mort inopinée empêcha de mûrir; Spittler, écrivain philosophe dont le vaste génie embrassait d'un coup d'œil toutes les particularités de l'histoire; Schlœser, publiciste, remarquable par sa profonde sagacité, son scepticisme et ses nombreuses investigations historiques; et d'autres hommes d'un grand mérite, presque tous professeurs à l'université de Gœttingue. En 1796, Villers ayant fait un second séjour, plus long que le premier, dans cette ville, cultiva avec assiduité les liaisons qu'il y avait déjà commencées, surtout avec la famille de Schlœser, dont la fille, madame de Rodde, devait incessamment entrer pour beaucoup dans les affections de notre compatriote. Ce fut, je crois, pour elle qu'il écrivit sa *Lettre sur l'abus des grammaires dans l'étude du français, etc.* (1) Villers fit aussi différents voyages à Eutin, à Altona, à Hambourg, et dans d'autres villes où il séjourna quelque temps, toujours accueilli, toujours aimé des personnes qui tenaient un rang dans les lettres et dans le monde. Il serait fastidieux de rappeler toutes ses liaisons scientifiques et littéraires, mais nous ne pouvons laisser ignorer la profonde estime et l'étroite amitié qui l'unirent au chanoine Meyer, à Klopstock, l'Homère et le Pindare de l'Allemagne; au comte de St olberg, émule et rival de Klopstock en poésie, auteur dramatique et lyrique d'une grande distinction; au gracieux et tendre Jacobi, le Gresset de l'Allemagne; au poète Gerstenberg; à Voss, aussi grand critique que grand

---

(1) *Lettre à M.lle D. S. sur l'abus des grammaires dans l'étude du français, et sur la meilleure méthode d'apprendre cette langue.* Sans nom d'auteur. Gœttingue, 1797. In-8.°

Digitized by Google

poète; et aux principaux membres de cette joyeuse et spirituelle réunion des *Amis de Gœttingue*, dont l'histoire littéraire de la Germanie a conservé le souvenir.

Le projet que Villers avait formé, en 1797, d'aller habiter la Russie, l'ayant conduit à Lubeck, dit M. Stapfer, auteur de son article dans la *Biographie universelle* des frères Michaud, « il se sentit singulièrement attiré par le spectacle d'industrie, de goût pour l'instruction, de mœurs douces et hospitalières, que lui présentait cette petite république; et il finit par prendre la résolution de s'y fixer jusqu'au moment où l'état de sa patrie lui permettrait d'y rentrer, et d'y retrouver une carrière honorable. Mais le bonheur qu'il goûta dans la société de quelques magistrats éclairés, dont il avait acquis l'estime, et les liens d'amitié qu'il forma avec la famille du sénateur Rodde, l'attachèrent tellement à ce séjour, qu'il ne le quitta plus que pour accompagner cette famille dans les voyages qu'elle entreprit en France et en Allemagne, pour des motifs de santé ou des devoirs, imposés à M. de Rodde par sa ville natale. » Souvent aussi, il se rendait à Gœttingue avec M.me de Rodde, attirée dans cette ville par les soins qu'elle aimait de rendre à ses parents.

Les douceurs d'une vie intime ayant ramené Villers aux études littéraires, que les orages de la révolution lui avaient fait suspendre, il écrivit ses *Lettres westphaliennes*, où, dans une prose élégante, mêlée de vers, se trouvent exposés avec clarté les principes de la philosophie critique, ainsi que le tableau du sol intellectuel et matériel de la Westphalie (1).

---

(1) *Lettres westphaliennes sur plusieurs sujets de philosophie, de littérature et d'histoire, et contenant la description pittoresque d'une partie de la Westphalie.* Sans nom d'auteur. Berlin. 1797. In-8.°

Digitized by Google

Au mois de janvier 1797, notre auteur devint, avec plusieurs émigrés français (Rivarol, de Mesmond, de Chênedollé, de Pradt, de Jaubert, etc.), tous distingués par leurs connaissances variées et leur esprit, l'un des principaux rédacteurs du *Spectateur du Nord*. Ce journal mensuel, à la fois politique et littéraire, répandit un vif éclat dès son apparition, et les articles qu'y inséra Villers, au nombre de plus de soixante, contribuèrent beaucoup à sa renommée (1). Il composait, dans le même moment, une

(1) Voici le titre de ces articles : *Lettre sur le roman intitulé Justine, ou les Malheurs de la Vertu*. 1797, décembre, t. IV, p. 407. — *Langue allemande. Sur le genre donné, dans cette langue, au Soleil et à la Lune*. 1798, t. V, p. 189. — *Géographie. Description de la Volhynie*, V, p. 207. — *Philosophie de Kant*. V, 335. — *L'Ombre du vieux Brutus*. V, 408. — *Vues de Kant sur la manière dont devrait être écrite l'Histoire universelle* (1). VI, 1. — *De la Pasigraphie*. VI, 167. — *Idées sur la destination des Gens de lettres émigrés*. VII, 7. — *Dialogue entre Cromwell et Robespierre*. VII, 76. — *Sur la Bibliothèque d'Alexandrie et son prétendu brûlement par les Sarrasins*. VII, 333. — *Observations sur le Commerce de l'Inde par la mer Rouge*. VII, 392. — *Voyage de La Peyrouse*. VIII, 46. — *Titus*. VIII, 79. — *Coup d'œil sur les derniers Evènements*. VIII, 137. — *Voyage de La Peyrouse*. VIII, 203. — *Observations tirées de M. Niebühr sur l'Expédition des Français en Égypte*. VIII, 232. — *Voyage de La Peyrouse*. VIII, 378. — *L'Observateur*. VIII, 424. — *Chronologie. Quand commencera le XIX.e siècle ?* 1799. IX, 4. — *Examen du Discours sur la Littérature par M. de Boufflers*. IX, 32. — *Voyages et Découvertes dans l'intérieur de l'Afrique. Extrait*. IX, 198. — *Société royale des Sciences de Gœttingue*. IX, 238. — *Administration de Pologne. Ordonnance de S. M. le roi de Prusse*. IX, 247. — *Annales astronomiques*. IX, 252. — *Histoire de la Révolution de Danemarck, traduite de Spittler*. IX, 382. — *Ephémérides géographiques, publiées par M. de Zach*. IX, 388. — *Critique de la Raison pure*. X, 1. —

(1) Cette notice a été reproduite par François de Neufchâteau dans le *Conservateur*. Il en a été de même d'un article de Villers sur l'*État de la Métaphysique en Allemagne, antérieurement à Kant*, etc.

Digitized by Google

Relation abrégée du Voyage de La Peyrouse (1), traduisait la *Philosophie de Kant*, et entretenait une correspon-

---

Voyage dans l'intérieur de l'Afrique. X, 54. *Nécrologie. Lichtenberg.* X, 231. — *Relation abrégée du Voyage de La Peyrouse.* X, 257. — *Origine de la Balantine ou du Ridicule.* X, 327. — *Ode d'Anacréon, traduite.* X, 343. — *Ode d'Horace, traduite.* X, 344. — *Diogène et le Mendiant.* X, 346. — *Métaphysicien accusé d'athéisme.* X. 385. — *Vers sur l'Arrivée de l'abbé Delille en Angleterre.* XI, 95. — *Lettre sur le Théâtre français de Hambourg.* XI, 264. — *Anecdotes caractéristiques sur M. de Souwaroff.* XI, 310. — *Abbadonna, épisode du Messie.* XI, 324. — *Académies. Prix proposés. Société royale de Gœttingue.* XI, 411. — *Considérations sur l'état actuel de la Littérature allemande, par un Français*, XII, 1. — *Essai sur les Antiquités du Nord. Extrait.* XII, 90. — *Sur le Linge des Anciens.* XII, 174. — *Sur le livre intitulé : Voyage de Pythagore.* XII, 184. — *Sur la Littérature allemande.* XII, 238. — *Imposture littéraire très-remarquable.* XII, 370. — *Sur l'Iphigénie en Tauride de M. Gœthe.* XII, 382. — *Rétractation littéraire.* — *Sur les Manuscrits enlevés par les Français à la Bibliothèque du Vatican.* XII, 429. — *Analyse de la Beauté.* XIII, 3. — *L'Amour et l'Amitié. Dialogue.* XIII, 34. — *Anecdote française.* XIII, 40. — *L'Artiste et la Villageoise. Idylle.* XIII, 80. — *Littérature française. Nécrologie.* XIII, 84. — *Sur la nouvelle Constitution française.* XIII, 114. — *Récapitulation des derniers Évènements.* XIII, 124. — *Imitation de la* 16.e *Ode d'Anacréon. Imitation de l'Ode XVe du 1.er livre d'Horace.* — *Traduction d'une Épigramme de l'Anthologie.* XIII, 170. — *Ode de M. Voss.* XIII, 196. — *Cours de Littérature de M. La Harpe.* 1.er *Extrait.* XIII, 210. — *Tableaux remarquables.* — *Étymologie de Mauquet.* — *Robespierre plaidant pour les sciences.* — *Explication sur un article du dernier cahier, Projet ancien sur l'Égypte.* XIII, 246. — *Cours de Littérature par La Harpe.* 2.e *Extrait.* XIII, 360. — *Sur l'Art des Acteurs tragiques français, par M. de Humboldt.* XIII, 380. — *Traduction de Mahomet, par M. de Gœthe*, XIII, 409. — *Sur les Langues française et allemande.* XIV, 19. — *Alphabet raisonné du Français.* XIV, 50. — *Réponse à une Critique.* XVI, 351. — *Figures d'Homère d'après l'antique.* XVI, 367. — *Sur la Galerie de Soder.* XVI, 382.

(1) *Relation abrégée du Voyage de La Peyrouse, pour faire suite à l'abrégé de l'Histoire générale des Voyages de La Harpe* (sans nom d'auteur). Leipsick, 1800. In-8.°

Digitized by Google

dance des plus actives avec la plupart des illustrations européennes.

Appelé en France pour les intérêts de sa gloire; désireux de répondre aux sollicitations pressantes de madame de Staël, de Cuvier, et de plusieurs autres personnages haut placés, mais ne pouvant quitter la famille bien-aimée au sein de laquelle il vivait, Villers obtint de M. et de M.me de Rodde qu'ils l'accompagneraient à Paris.

Parti de Lubeck au mois d'avril 1801, il ne toucha pas sans une vive émotion le sol de sa patrie, qu'une convulsion sans exemple avait ébranlée. La voyant calme et heureuse, il interrogea ses souvenirs pour se la représenter telle qu'elle pouvait être aux jours d'orage, lorsqu'un arrêt de mort le poursuivait au-delà des frontières. Il redemanda ses anciens amis; mais les uns avaient péri sous la hache révolutionnaire; les autres, après avoir servi plusieurs idoles, traînaient en esclaves le char du vainqueur de l'Italie; bien peu étaient demeurés fidèles à leurs croyances monarchiques. ou républicaines.

Notre illustre compatriote arrivait à Paris dans un moment où le protestantisme, grandissant au milieu des ruines de l'église catholique, héritier des principes théo-philanthropiques de la convention, espérait servir de lien transitoire entre les doctrines républicaines et les formes vieillies du christianisme. Le premier consul lui-même semblait indécis dans le choix des nouvelles formes religieuses, et Cuvier, Benjamin Constant, M.me de Staël, formaient le foyer d'impulsion duquel partaient les efforts combinés du parti protestant.

On conçoit dès lors quelles caresses furent prodiguées à Villers, pour que sa plume élégante popularisât, non pas les dogmes de Luther, car il s'y serait formellement refusé, mais cette philosophie à la fois sceptique et rêveuse, qui

Digitized by Google

n'admet la *révélation*, la *tradition*, qu'autant qu'elles s'encadrent dans les formes adoptées par l'opposition religieuse des sectes ultra-rhénanes. On demandait à Villers du *théisme pur*, des principes de morale universelle basés sur le raisonnement, et il répondait aux exigences du triumvirat parisien (car on peut bien compter M.me de Staël pour un homme) en annonçant la publication prochaine de son ouvrage sur le kantisme. *Faites mieux, mon cher ami*, lui dit un soir Cuvier, dans un de ces petits soupers charmants dont l'esprit du grand naturaliste assaisonnait tous les mets, *travaillez à faire connaître Luther en France; envisagez sous un point de vue général l'influence philosophique de cette haute intelligence; présentez-la telle que je la conçois, comme la source féconde d'une révolution tout entière dans les idées, les mœurs, la langue, la philosophie; comme une barrière aux envahissements du clergé, une sauve-garde pour les peuples, une formule d'opposition à la fois politique, religieuse et littéraire.... Pour donner plus d'éclat, plus de retentissement dans le monde à cette analyse, je tâcherai que l'académie française la mette au concours, et je ne doute pas que vous ne vous montriez digne de la couronne.* M.me de Staël appuya cette idée; Benjamin Constant promit à Villers quelques notes, et le célèbre concours, qui devait s'ouvrir l'année suivante, fut arrêté de la sorte, à huis clos, en petit comité.

Dès que Villers eut terminé ses affaires dans la capitale, il se hâta de venir à Metz, de revoir les lieux témoins de son enfance, la famille du sein de laquelle des circonstances imprévues l'avaient contraint de s'arracher; et, comme s'il eût voulu rendre un public hommage de ses travaux à la province qui lui avait donné le jour, il

Digitized by Google

fit paraître à Metz son exposé de la *Philosophie de Kant* (1).

L'idée seule d'un semblable ouvrage prouverait beaucoup en faveur de celui qui l'aurait conçue ; aussi son exécution est-elle pour Villers un des plus beaux titres à la gloire. Il le dédia *à l'Institut national de France*, *tribunal investi d'une magistrature suprême dans l'empire des sciences, juge naturel et en premier ressort de toute doctrine nouvelle offerte à la nation.*

L'auteur, après avoir posé en principe, dans sa préface, que l'esprit humain semble éprouver, à de longs intervalles, le besoin de changer sa direction et de s'ouvrir une route nouvelle, désigne la *chimie* et la *philosophie transcendantale* comme les deux tendances majeures de notre âge, et place *Kant* (2) à côté de *Lavoisier*. Kant, qui fut à la fois mathématicien, astronome, chimiste, physicien, naturaliste, physiologiste, historien et littérateur, s'est élevé d'efforts en efforts, de découvertes en découvertes, jusqu'à sa *Critique de la Raison pure* (3), livre nouveau qui renverse, selon Villers du moins, les métaphysiques antérieures à la sienne. La *Critique de la Raison pratique* (4) et la *Cri-*

---

(1) *Philosophie de Kant, ou Principes fondamentaux de la Philosophie transcendantale.* Par Charles Villers, de la société royale des sciences de Gœttingue. Metz. Collignon. 1801 (an IX). In-8.° de LXVIII, 441 pages. L'ouvrage porte pour épigraphe :

Παντων χρηματων μετρον ἀνθρωπος.
Protag. ap. Platon.

(2) Kant est né à Kœnigsberg, le 22 avril 1724 ; mort dans cette ville le 12 février 1804, il fut enterré le 28 avec la plus grande pompe. Son cercueil portait cette inscription : *Cineres mortales immortalis Kantii.*

Villers a publié dans les *Archives littéraires de l'Europe*, 1804, t. I.er, p. 389-397, une *Notice sur Emmanuel Kant.*

(3) Publiée en 1781.

(4) Publiée en 1788.

tique du Jugement (1) complètent, avec plusieurs autres opuscules, les doctrines du philosophe de Kœnigsberg, doctrines sérieuses qui apparurent avec celles de Jacobi, au milieu du cliquetis superficiel des idées encyclopédistes et françaises, *comme deux colonnes de granit taillées par le ciseau grec*, surgissant des décombres scientifiques, des débris oubliés de Descartes, Leibnitz et Wolf. Kant eut ses adversaires comme Tycho-Brahé, Copernic, Harvey, Linné, etc.; mais il eut aussi d'illustres soutiens, parmi lesquels figurent les trois plus beaux génies de l'Allemagne, Gœthe, Schiller et Humboldt. C'est à discuter les principaux points de critique soulevés contre son maître, à tracer son existence intellectuelle, à le faire voir grandissant en Europe, lorsqu'on le connaît à peine en France, que Villers s'attache dans son avant-propos. « La marche de l'intelligence, dit-il, dans l'établissement même des grandes erreurs métaphysiques, est toujours digne d'être suivie et étudiée. Mais il semble qu'il y ait une distance infranchissable de l'esprit français à l'esprit allemand; ils sont placés sur deux sommets entre lesquels il y a un abîme. C'est sur cet abîme que j'ai entrepris de jeter un pont. L'évènement nous prouvera si l'envie d'y passer prendra à un grand nombre; s'il y a vraiment une philosophie *allemande* inconciliable avec une philosophie *française*, ainsi qu'on l'a voulu insinuer; si la philosophie et la vérité ne sont pas citoyennes du monde, et n'appartiennent pas à tous les hommes. »

L'ouvrage de notre compatriote est moins une *exposition* complète *du kantisme*, qu'une *introduction à l'étude de la philosophie critique.* Il avait même d'abord choisi ce dernier titre; *mais venant à réfléchir que la plupart*

(1) Publiée en 1790.

Digitized by Google

des lecteurs français se soucient assez peu d'introduction et encore moins d'étude, il adopta, *pour ne pas les rebuter, un titre qui annonçât un résultat plus positif et plus attrayant.* Il fit mieux encore: au lieu de partir du point de vue fort avancé de Kant lui-même, qui raisonne en supposant les doctrines de Leibnitz et de Wolf connues de ses lecteurs, il prend pour base la philosophie régnante en France, et marche ainsi par des voies nouvelles vers un but dont l'insouciance et la légèreté nationales semblent devoir lui interdire tout accès.

Quelle tâche, dit M. Stapfer, que celle de façonner à l'expression d'idées et de procédés d'une abstraction inconnue aux philosophes français un langage qui, depuis plus d'un siècle, n'avait été employé qu'à l'exposition de doctrines matérialistes, plus ou moins déguisées! Il s'agissait de prouver que Kant est le Newton de l'homme moral; qu'aux yeux du philosophe, il a mis sa conscience irrévocablement hors des atteintes du raisonnement, en établissant que cette conscience est la seule des réalités que l'homme puisse saisir; qu'elle n'est point subordonnée aux opérations de ses facultés intellectuelles; qu'elle est à jamais affranchie de toute apparence de mécanisme, de causalité, de soumission aux lois physiques. A cet effet, il fallait montrer avec clarté que la connaissance que l'homme prend des choses, n'est valable pour ces choses qu'autant qu'elles apparaissent à l'homme, et que toute application de son savoir aux choses, telles qu'elles sont en elles-mêmes, lui est interdite. Pour répandre la lumière sur des matières si abstruses, Villers emprunta à son ami Gerstenberg une comparaison tirée de la catoptrique; il supposa un objet placé successivement devant un miroir plan, conique, concave, sphérique, et d'autres miroirs recevant de cet objet unique des images totalement dissemblables,

Digitized by Google

parce que le mode propre à chacun d'eux de recevoir l'image varie essentiellement. Ayant, de cette manière, fait pressentir que l'image n'est pas uniquement produite par la chose représentée; qu'il faut encore, pour sa production, le concours des dispositions inhérentes au miroir, il facilita singulièrement l'intelligence des principes fondamentaux de la philosophie qu'il avait entrepris d'expliquer en français. Il fit ainsi concevoir, aussi nettement que possible, la nature des formes inhérentes à notre organe *cognitif;* il fit sentir que ces formes, c'est-à-dire, l'espace, le temps, les notions d'unité, de totalité, de substance, de cause et d'effet, d'action et de réaction, qui constituent à nos yeux le mécanisme du monde visible, ne sont, suivant la théorie de Kant, nullement les lois et les formes des choses en elles-mêmes, et il parvint à mettre la doctrine du transcendantalisme à la portée des esprits les moins habitués à suivre des raisonnements métaphysiques. On comprit ce que les disciples de cette philosophie entendaient par formes *à priori*, et comment, dans leur point de vue, il était impossible de soutenir que tout est matière, puisque la matière, ou l'étendue, n'est qu'un produit tout à fait idéal du mode de recevoir des sensations, un jeu de notre propre organisation intellectuelle; on apprit à quel titre les kantiens célébraient le triomphe de leur maître sur les doctrines du matérialisme et de l'athéisme, et pourquoi, selon eux, il ne pouvait plus désormais y avoir d'arguments ni d'appui pour ces systèmes funestes à la dignité de l'homme. Nous regrettons, avec M. Stapfer, que l'auteur, dans sa lumineuse analyse, ait réservé un si petit espace à l'exposé de la partie morale de la philosophie critique, qu'il se soit abandonné à une réfutation trop peu mesurée des principes de Condillac et de ses adhérents, et qu'il ait accordé au *transcendantalisme* une importance

Digitized by Google

exagérée dans la marche encyclopédique des connaissances humaines.

Villers ayant laissé des *notes*, des *commentaires* et des *corrections* pour servir à la réimpression de cet ouvrage, M. Stourm, son beau-frère, avait eu le projet, après sa mort, d'en donner une seconde édition. Il s'était même entendu pour cela avec Barba ; mais il lui fut impossible d'obtenir des héritiers de Villers les manuscrits qui lui étaient indispensables. Les amis des lettres et de la philosophie attendent encore la réapparition d'une analyse transcendantale devenue tellement rare et tellement recherchée, qu'elle se vend de 18 à 24 fr. dans le commerce de la librairie.

Il serait utile de joindre à une nouvelle édition de ce résumé philosophique différentes brochures de Villers sur le même sujet, ainsi que plusieurs articles insérés par lui dans les feuilles à la rédaction desquelles il eut part, telles que le *Spectateur du Nord*, le *Publiciste*, le *Morgenblatt*, les Gazettes littéraires de *Gœttingue*, de *Halle* et de *Iéna*, le *Moniteur westphalien*, l'*Europe littéraire*. Tous ces écrits sont marqués au coin d'une saine philosophie, et du noble désir d'améliorer la condition morale des hommes.

Les doctrines transcendantales, je dirais même souvent nébuleuses de Kant, ne pouvaient obtenir grand crédit chez une nation que le moindre effort d'intelligence effraie, qui sent très-bien les choses, mais qui s'inquiète peu du mécanisme de ses idées. Les hommes sérieux négligèrent un livre condamné d'avance ; les gens frivoles le poursuivirent de leurs quolibets, et ceux qui l'achetèrent avec l'intention de l'étudier d'une manière consciencieuse, attendirent pour rompre des lances en sa faveur, que les doctrines allemandes eussent acquis, par bénéfice d'âge, le droit de se faire écouter. Je me rappelle, à propos du livre de Villers,

Digitized by Google

que mon savant ami, l'intendant Ponçot, se trouvant à table, à Paris, près de l'illustre physiologiste Chaussier, il fut question de philosophie, de Villers, de Kant, etc. Chacun se récria sur la fausse direction que ces hommes de génie donnaient à leur intelligence. *Messieurs*, dit M. Ponçot, *je viens cependant d'acheter un Kant sur le quai.— Bah!... et dans quel but?... — Il faut bien avoir un Kant à soi* (*quant à soi*). On rit beaucoup du calembour, et Chaussier se tournant vers M. Ponçot, lui dit qu'il ne pouvait justifier son achat d'une manière plus spirituelle et plus solide (1)....

Ce fut peu après la publication de son essai sur le kantisme, que Villers analysa la doctrine de Gall (2).

---

(1) En 1803, Francesco Soave, professeur de philosophie au lycée national de Modène, publia un extrait de l'ouvrage de Villers sur la philosophie de Kant, qu'il tourna en ridicule. Cette brochure a pour titre: *La filosofia di Kant esposta ed esaminata da Francesco Soave*. Soave prétend que si l'on demandait à Kant quelles sont les sensations qui font naître en nous l'idée de l'espace *à priori*, et comment ces sensations se forment, il ne pourrait faire que la réponse suivante:

« La sensation est un je ne sais quoi, qui vient de je ne sais où, qui pénètre en moi je ne sais comment. Mais à peine logée au-dedans de moi-même, je la revêts je ne sais de quelle manière, de je ne sais quelle forme qui auparavant existait en moi, de je ne sais quelle façon, et que j'appelle *espace*; puis étant ainsi revêtue, je la transporte hors de moi par je ne sais quelle force, et j'y fais naître, par je ne sais quel procédé, la représentation de je ne sais quelle chose que j'appelle *objet extérieur*. »

(2) *Lettre de Charles Villers à Georges Cuvier, de l'Institut national de France, sur une nouvelle théorie du Cerveau, par le docteur Gall: ce viscère étant considéré comme l'organe immédiat des facultés morales.*

Metz, chez Collignon, imprimeur-libraire. An X (1802).

In-8.° 84 pages, 2 planches gravées, représentant le crâne vu par-dessous, en face, en profil et par-dessus.

« Licet anima sit juncta toti corpori, in illo tamen est quædam pars, in quâ exercet suas functiones specialiùs. »
Descartes. *Pass. Anim.* 131.

Digitized by Google

Cet ouvrage, revue superficielle et pleine d'esprit du système phrénologique, est le premier écrit français qui ait été consacré à sa publicité. Villers l'adopte, et le trouve en harmonie parfaite avec les opinions psychologistes de Kant. S'il avait été anatomiste et physiologiste, il est probable qu'il eût traité Kant avec plus de sévérité, et que le docteur Gall lui eût semblé plus voisin du vrai, de l'expérience matérielle, bien qu'il se livre à des hypothèses inadmissibles en saine physiologie aussi bien qu'en saine morale.

« Quand à la fin de vendémiaire dernier, dit-il, je vous quittai pour venir faire encore quelque séjour parmi les lettres de la Germanie, observer leurs progrès, étudier leur esprit et m'enrichir de leurs travaux, je vous promis, mon cher Cuvier, de vous informer des productions littéraires les plus récentes de ce pays. J'arrive à peine, et n'ai pu encore me mettre au courant de tout ce qui s'est passé pendant mon absence. Plus tard, je remplirai de grand cœur la tâche que je me suis imposée. Vous êtes du très-petit nombre de ceux qui, sur la rive gauche du Rhin, rendent au moins une demi-justice aux gens de la rive droite. Vous avez lu et saisi sans effort ma *Philosophie de Kant*, laquelle m'a attiré tant d'injures et de pitoyables réfutations de la tourbe des critiques parisiens. Votre opinion, et celle de quelques hommes éclairés, m'ont consolé du petit malheur d'avoir été jugé de travers par ces messieurs : *Principibus placuisse viris non ultima laus est.* Et heureusement que leurs clameurs n'arrêteront pas le cours d'une réforme qui s'opérera tôt ou tard dans le règne de la pensée. » L'auteur jette ici un coup d'œil rapide sur les travaux scientifiques et littéraires les plus récents de l'Allemagne, et ajoute avec ironie : « Il vous revient sans doute là-bas peu de chose des progrès et des travaux

Digitized by Google

de tous ces gens-ci. Cela est fort simple : ils cherchent plus à faire bien qu'à se faire valoir, et ils ne sont pas sur la montagne d'où l'on prêche aux nations. Mais, je vous le répète, ce n'est pas d'eux que je veux vous entretenir aujourd'hui. Il n'est question que du docteur Gall, etc. »

Après avoir émis avec abandon quelques idées critiques sur les prétentions trop exagérées de la France, Villers entre en matière, fait voir le fond sur lequel repose la doctrine de Gall, passe en revue les différentes hypothèses relatives au siège de l'âme, entre dans quelques considérations préliminaires sur le volume du cerveau chez les différents êtres, et indique ensuite les organes que Gall croyait avoir découverts.

« Voilà donc, s'écrie-t-il en terminant, cette théorie que la cour de Vienne a jugé à propos de frapper d'anathème, et de défendre d'enseigner, par la raison, portait l'ordre prohibitif, *qu'elle tend à établir le matérialisme!* En cela, le gouvernement autrichien, ombrageux à l'excès et libéral en censure, s'est montré assez mauvais métaphysicien, comme le sont presque tous les gouvernements........

« Au lieu d'avancer *que nous avons telle faculté et telle disposition, parce que nous avons tel organe,* il faut poser en principe *que nous avons tel organe, parce que nous avons telle faculté ou disposition;* en sorte que nos facultés ne procéderont pas de nos organes, mais bien nos organes de nos facultés; ce qui est, sans contredit, le véritable point de vue de toute théorie psychologique de l'organisation. Nous ne sommes point vains parce que nous avons l'organe de l'orgueil très-copieux; mais, au contraire, cet organe est copieux chez nous, parce que nous entretenons ce penchant de notre âme, et que nous le tenons en grande activité. Nul corps n'est vivant parce qu'il est organisé; mais bien organisé, parce qu'il est

Digitized by Google

vivant. C'est au principe vital qu'appartient la priorité, et tout ce qui s'ensuit n'est que la manifestation de son efficace présence. Au reste, on sait trop peu jusqu'ici ce que c'est que les corps et la matière. Ce que nous appelons *corps* et *matière* est tout simplement la forme que nous donnons aux impressions reçues par nous des choses qui ne sont pas nous. Ces impressions sont évidemment des produits de forces actives, et dont la nature nous est cachée : ce qu'il y a seulement de bien certain, c'est que ces forces n'ont rien qui ressemble à ce que nous appelons corporel et matériel. Que ces forces inconnues soient de la même nature que ce que nous appelons *esprit*, et que le grand tout ne soit qu'une seule substance, ainsi que le prétendait Spinosa, c'est sur quoi, en bonne philosophie, l'on ne peut prononcer ; mais, du moins, ne serait-ce pas encore là tomber dans le matérialisme ; ce serait bien plutôt spiritualiser la matière. Il n'y a de vrais matérialistes que ces étourneaux de la philosophie, qui prennent pour argent comptant tout ce que leur livrent leurs sens, et qui, sans aller regarder derrière la toile du tableau, ou même sans soupçonner que c'est une toile, prennent pour de vrais paysages, pour des montagnes, des bois, des rivières, tout ce qui leur frappe la vue. La vraie réalité pour eux, c'est l'apparence, c'est ce qu'ils palpent et qu'ils voient ; et ils y croient fermement, parce qu'ils voient et palpent. La seule conclusion naturelle qu'ils en devraient tirer serait celle-ci : « Je palpe et je vois, donc je palpe et je vois. » Ces messieurs, au contraire, concluent bravement que, puisqu'ils palpent et qu'ils voient, il y a des objets hors d'eux, lesquels, par un singulier miracle, ressemblent à leur sentiment de palper et de voir. Ils ne s'aperçoivent pas que c'est la catégorie de *causalité*, dominante dans leur entendement, qui les entraîne à cette conclusion. La matière

devient donc pour eux une réalité, et la seule des réalités. Donc, poursuivent-ils, le principe de leur vie est matériel; donc celui de toutes choses est matériel. Si les matérialistes étaient conséquents, ils seraient tous athées; mais s'ils étaient conséquents, seraient-ils matérialistes?

« Grâce encore une fois pour ma démangeaison de métaphysique. Croyez à mon sincère attachement comme à ma haute estime pour vous. VILLERS.

« Lubeck. Nivôse an X (janvier 1802) (1). »

En 1803, lorsque l'armée du général Mortier occupa le Hanovre, Villers, affligé des désastres auxquels la guerre exposait sa patrie d'adoption, écrivit une adresse aux officiers français (2), qui contribua à leur inspirer de l'intérêt pour un peuple essentiellement bon, hospitalier, et dont les qualités sociales méritaient plus de ménagements que n'en ont eu des vainqueurs qui s'autorisaient souvent des privilèges du triomphe, pour exercer avec impunité des actes que réprouvent la morale et le droit public des nations.

Il publiait dans le même moment la traduction des *Figures d'Homère*, de Tischebein (3), et terminait son *Essai sur l'Es-*

(1) Cette lettre a été traduite en allemand, avec des notes, par un disciple de Gall. Leipsick, 1803, in-8.°

(2) *Appel aux Officiers français de l'armée de Hanovre, qui peuvent et veulent mettre à profit le loisir de leur position.* Lubeck, 1803, in-8.° Traduit en allemand par F.-J.-L. Meyer. Hambourg, 1803, in-8.°, et une seconde fois à Hanovre, 1803, in-8.°

(3) *Figures d'Homère, dessinées d'après l'antique, par Henri-Guillaume Tischebein, avec les explications de Chrétien-Gottleb Heym, mises en français par Charles Villers.* Metz, Collignon. 1802 à 1806. Grand in-folio, papier nom de Jésus.

« Ouvrage assez bien exécuté, dit Brunet; il n'en a paru que six livraisons, qui coûtent 186 francs. » Trois de ces livraisons appartiennent à l'Iliade, et trois à l'Odyssée. L'ouvrage original allemand avait paru à Gœttingue, de 1801 à 1804, en six cahiers.

Digitized by Google

prit et l'Influence de la Réformation de Luther, en réponse à la question proposée par l'Institut le 15 germinal an X.

L'Institut avait sagement écarté de la discussion tout ce qui pouvait être relatif aux dogmes et aux idées religieuses des différentes communions, et Villers se tint dans les limites tracées par ses juges. L'établissement de la liberté des cultes, le progrès des lumières, l'impulsion donnée à l'instruction publique et populaire, l'étude de l'histoire et de la religion, les discussions philosophiques qui eurent lieu sur la politique ou la morale dans toutes les localités un peu considérables, le développement du commerce et de l'industrie, le système d'équilibre européen introduit par le traité de Westphalie, les notions justes acquises sur le droit public, la classification de la société par l'influence de l'intérêt religieux qui rapproche ou divise les peuples...., tous ces résultats et d'autres encore furent, d'après l'auteur couronné, l'effet de la révolution religieuse opérée au XVI.[e] siècle. Il traita toutes ces matières dans des chapitres séparés, et fit suivre son mémoire d'une *Histoire abrégée de l'Église*, *depuis J.-C. jusqu'à la réformation*, esquisse riche en faits, en tableaux rapides et brillants, et en vues fort élevées. Ce travail, couronné par l'Institut en 1804, eut un succès prodigieux ; les feuilles publiques en parlèrent avec éloge ; l'Europe se l'arracha comme un présent commun à toutes les nations civilisées (1). Sept ans après sa publication, en 1810, la commission des prix décennaux ayant à décider sur le *douzième*

---

(1) Voici sous quel titre il a paru :

Quelle a été l'influence de la réformation de Luther sur la situation politique des différents états de l'Europe et sur le progrès des lumières, etc.? Metz, Collignon, an XI, in-8.° —2.[e] édition. Paris, an XII. 1804. In-8.°, an XVI, 467 p. — 3.[e] édition. 1808. In-8.° — Stéréotypé in-12 à Paris.

On a publié à part, mais à un petit nombre d'exemplaires, l'*Esquisse*

grand prix de première classe, destiné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature qui réunirait au plus haut degré la nouveauté des idées, le talent de la composition et l'élégance du style, ne trouva que deux compositions historiques vraiment dignes de cette récompense nationale, l'*Examen critique des historiens d'Alexandre,* par Sainte-Croix, que la troisième classe de l'Institut venait de perdre, et le *mémoire* de Villers. Elle donna la préférence à l'ouvrage de Sainte-Croix, tout en déclarant que notre compatriote *avait jeté de nouvelles lumières sur une des révolutions les plus mémorables et les plus importantes de l'histoire moderne, dont il avait analysé les conséquences avec beaucoup plus d'étendue et de sagacité qu'on ne l'avait fait encore.* Cependant la commission lui reprocha *de ne pas tenir toujours la balance bien égale entre les deux doctrines dont il expose la lutte* (1).

---

de l'Histoire de l'Église, depuis son fondateur jusqu'à la réformation. Ut supr., 1804, in-8.°, 1 fr.

(1) Villers avait eu plusieurs illustres concurrents, au nombre desquels figuraient J.-J. Leuliette, professeur de belles-lettres, mort à Paris le 23 décembre 1808, et M. Malleville. Les ouvrages de ces deux auteurs furent mentionnés honorablement. Celui de Leuliette a pour titre:

Discours qui a eu la mention honorable sur cette question proposée par l'Institut national: Quelle a été l'Influence de la Réformation de Luther sur les lumières et la situation politique des différents états de l'Europe? Paris, 1808, in-8.° 2 fr. 50 c. — Le *Discours* de M. Malleville parut en 1804 chez Lenormand, in-8.°

Voici comment s'exprimait la *Gazette générale de littérature d'Iéna*, relativement au livre de Villers:

« Honneur et gloire à l'Institut national de France, qni a proposé un tel sujet de prix! Honneur et gloire à la classe qui, en 1804, a couronné un tel ouvrage! C'est une chose bien heureuse; c'est un signe éclatant de l'esprit de tolérance qui règne aujourd'hui dans une nation catholique, de l'éclat des lumières dans ce pays, de la sagesse de son gouvernement, qu'un tel concours, et un tel suffrage, au sein de la première société savante de la France, d'une société composée en très-grande partie de catholiques. »

Digitized by Google

Villers était arrivé à l'apogée de sa gloire. Son ouvrage, traduit dans toutes les langues, jouissait d'une vogue immense qu'aucun ouvrage sérieux n'avait obtenue depuis dix années (1). Les principales académies ouvrirent leurs portes à l'illustre lauréat; et le 27 thermidor 1804, la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut ayant à nommer trois correspondants, fit choix de Villers, du savant orientaliste Schnurrer, et du philologue sicilien Scrofani.

Peu après, Villers se rendit de nouveau à Paris, accompagné de madame de Rodde, et vint passer quelque temps à Metz, avec son aimable voyageuse qui ne le quittait presque jamais. Il était dans cette dernière ville à la fin d'octobre

---

Le rédacteur pense qu'on pourrait rectifier, compléter ou modifier quelques détails de cet écrit, en portant dans son examen une scrupuleuse sévérité, mais c'est à l'ensemble qu'il s'attache, et il ne pense pas que, sous ce rapport, il existe encore en Allemagne un ouvrage aussi fécond en vues, aussi nourri de faits, aussi fortement pensé.

L.-M.-P. de Laverne publia une réfutation de l'ouvrage de Villers, sous le titre suivant :

Lettre à M. Charles Villers relativement à son Essai sur l'Esprit et l'Influence de la Réformation de Luther. 1804. Heinrichs et Levrault. 1 fr. 25 c.

En 1805, il parut un *Essai historique* sur la même question, par M. Ponce, de l'Athénée des Arts, etc. In-8.° de 120 pages. 1 fr. 80 c. Paris, Gide. On lit cet ouvrage avec intérêt.

(1) Il fut traduit en allemand par N.-P. Stampeel, avec une préface de J.-A. Rosenmüller, Leipsick, 1805, in-8.°; par K.-F. Cramer, avec une préface et des additions considérables par H.-P.-Kr. Henke, théologien célèbre de Helmstadt, Hambourg, 1805, in-8.°; cette seconde traduction est bien préférable à l'autre. Il parut aussi trois traductions anglaises: une fort abrégée, par G.-F.-H. Plieth, Nordhouse, 1805; une autre par B. Lambert; une troisième par John Mill, Londres, 1805, in-8.°; une traduction en hollandais par le docteur H. Ervyk, Harlem, 1805, grand in-8.°; deux traductions en danois, dont une par M. Woldike, ministre du culte luthérien; une traduction en italien, etc.

Digitized by Google

et au commencement de novembre 1804. Madame de Staël, la plus célèbre des femmes auteurs du XVIII.ᵉ siècle, alors âgée de trente sept ans, prompte à s'enthousiasmer, et dont le cœur suivait de près les caprices de l'imagination, ayant eu plusieurs fois l'occasion de voir Villers, soit en Allemagne, soit à Paris, avait conçu pour lui un sentiment plus tendre que celui de l'estime ou de l'admiration. Jalouse de se l'attacher par des liens étroits, elle part de Paris, suivie de Benjamin Constant qui, depuis 1797, affectait de se montrer à sa suite, et de devenir l'écho de ses principes politiques; elle arrive à Metz, se fait présenter chez M. Stourm (1), où logeaient Villers et madame de Rodde, est accueillie par la famille Villers avec la distinction qu'une femme de son mérite devait imposer, et ne néglige aucune démarche pour provoquer une alliance que cette famille n'entrevoyait pas sans orgueil.

Villers et madame de Rodde avaient retrouvé dans nos murs un homme d'infiniment d'esprit, le comte de Jaubert, qui, les ayant connus pendant son émigration, conservait avec eux des rapports épistolaires très-suivis. M. de Jaubert devait à la famille de Rodde les moments les plus agréables dont il avait joui sur la terre d'exil, et à Villers presque tout ce qu'il valait comme savant et littérateur aimable (2). Tant que dura le séjour des illustres voyageurs, la maison de M. de Jaubert, comme celle de Socrate, ouverte à une société d'intimes, se transforma tantôt en une sorte d'académie où se posaient les habitués du logis, MM. Félice, d'Arros, Teissier, de Serre, Mittifiault, Despérez, etc.; tantôt en un cercle familier

---

(1) M. Stourm, ancien procureur général de la cour impériale de Trèves, président de chambre à Metz, était devenu, par alliance, le beau-frère de Villers.

(2) Ce témoignage est souvent sorti de la bouche du comte de Jaubert.

Digitized by Google

où les heures s'écoulaient dans d'aimables causeries pleines d'atticisme et de joyeux propos.

Plusieurs fêtes et des réunions solennelles eurent lieu dans la ville de Metz en l'honneur de madame de Staël. Comme l'empereur ne s'était pas encore officiellement brouillé avec la fille de Necker, le pouvoir ne craignit pas de l'encenser, et Colchen la reçut dans ses salons, ainsi que madame de Rodde et madame Anthoine, mariée depuis quelques années à un commissaire des guerres. On remarqua cette réunion de trois rivales, et l'embarras mal déguisé de Villers, surtout vis-à-vis de madame Anthoine qui, devenue veuve, et comptant sur les promesses matrimoniales de Villers, ne pouvait lui pardonner de ne les pas avoir tenues. Le dépit chez madame Anthoine se cachait sous les dehors d'une dignité froide et calme; l'amitié de madame de Rodde était inquiète, palpitante, égarée; l'amour de madame de Staël semblait enveloppé du manteau de l'estime, et se refléter dans une sympathie littéraire plutôt qu'émaner d'un cœur violemment épris. Ce fut à la préfecture que cette femme célèbre reçut de Villers le seul rendez-vous qu'il ait pu lui donner. Ils se virent le lendemain à la cathédrale : Villers sut lui faire entendre que des engagements sacrés, basés sur la reconnaissance, le liaient invariablement à la famille de Rodde; il l'assura qu'il n'en serait pas moins désormais son ami le plus dévoué, et, le lendemain, madame de Staël le quitta sans aigreur, mais non sans regret.

Elle partit de Metz accompagnée de Benjamin Constant, qui la conduisit jusqu'au Rhin. *Je commence à lire votre Richter,* écrivait-elle à Villers quelques jours après; *à travers mille niaiseries, il y a des mots charmants : mais je ne trouve pas moins l'extérieur allemand peu* esthétique; *ici les voix, les accents, les tournures m'annoncent déjà que la France disparaît. Vous disparaissez avec elle, vous qui faites le*

Digitized by Google

traité entre nos grâces et les qualités étrangères, aimable mélange dont je ne trouverai point le modèle au-delà du Rhin.

Dans un de ses ouvrages, madame de Staël présente Charles Villers comme *un des hommes les plus aimables et les plus spirituels que puissent produire la France et l'Allemagne combinées.*

Villers alla passer à Paris le temps de la mauvaise saison. Il y cultiva l'amitié du naturaliste Cuvier, du statuaire Houdon, et des autres grands hommes qui tenaient alors le sceptre des sciences, de la littérature et des beaux-arts. Admis dans les cercles de la comtesse Fanny de Beauharnais, Villers y fut l'objet de mille attentions marquées; aussi écrivit-il plus tard à madame de Beauharnais :

L'une des plus riantes images que j'avais emportées de Paris dans ma solitude, était celle de l'accueil plein de grâce et de bonté que vous aviez daigné m'y faire. J'en étais souvent occupé; j'en entretenais souvent ma respectable compagne de voyage, qui de son côté n'y pensait jamais sans attendrissement et sans reconnaissance. Si nous désirions revoir Paris, c'était surtout pour y jouir encore, madame, de ce flatteur accueil, de la réunion si rare qui se trouve en vous de tous les talents, de l'esprit, avec la plus exquise bienveillance, et en jouir encore mieux cette seconde fois.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

NOTICE

SUR LA

SOCIÉTÉ DES FRÈRES-MAITRES

DE L'HOTEL DE VILLEFRANCHE.

(*Extrait des manuscrits de la Bibliothèque de Metz.*)

Si l'on étudie les chartes, les institutions du moyen-âge, on sera forcé de reconnaître que nos pères avaient tout fait pour unir les hommes entre eux, et les douer, par des agrégations invincibles, de cette dignité, de cette force morale qu'ils n'auraient plus dans l'état d'isolement. C'est là, certainement, la plus belle partie de notre histoire; c'est la plus nationale et la plus digne d'être cultivée.

Alors la plupart des villes étaient de petites républiques composées de deux classes de citoyens, les bourgeois et les artisans. Ces derniers étaient divisés par métiers ou commu-

Digitized by Google

nautés. Chaque métier avait sa confrérie, et chaque confrérie ses fêtes, ses pratiques, ses statuts, ses dignités et son patron. Chacune jouissait du droit de s'assembler dans l'église qui lui était assignée; elle y possédait sa châsse spéciale, ses hauts bourdons fleuris, ses livres rouges et noirs, ses cierges dorés, et sa bannière, sous laquelle les confrères se réunissaient pour procéder à l'élection de leurs princes et de leurs grands-maîtres, délibérer sur les affaires de la communauté, et organiser la résistance légale contre les fréquents empiétements de la bourgeoisie. Celle-ci, à l'instar des artisans, était partagée en sociétés, mais moins compactes, moins homogènes que les confréries; elles n'avaient pas leur importance politique, car la bourgeoisie ne luttait jamais contre les exigences d'un pouvoir qu'elle constituait, les magistrats et les administrateurs de la cité émanant presque tous de son sein. La bourgeoisie se portait à la fois comme puissance législative et comme puissance exécutive.

Mais vers l'année 1408, Metz vit s'élever dans ses murs une sorte de loge maçonnique qui dut exercer une certaine influence sur les affaires de l'état, notamment à l'époque de la réforme. Ses membres, dont plusieurs embrassèrent la doctrine de Luther, et qui appartenaient aux principales familles de la république, prirent le titre de *frères-maîtres de la société de l'hôtel de Villefranche*. « Leur but, nous disent nos historiens, était de se réunir pour parler d'affaires, et se divertir entre eux. » Leurs séances se tinrent d'abord dans l'hôtel de Jacques de Laistre (1), gisant place Xappey (Chappé), et dont leur premier prévôt Jehan Robbin, l'un

(1) L'hôtel de Laistre tenait à celui de Raigecourt. Ce fut vers cette époque (1427) que la famille de Laistre, l'une des premières du paraige de la porte Mazelle, quitta notre ville et s'établit dans le Luxembourg,

Digitized by Google

des amans (notaires) de la ville, fit l'acquisition pour et au nom de ses confrères, Jehan l'aisné, Clément l'espicier, Collignon Remiat, Hanzelin Bauché, Jehan-François Henequin, messire Pierre François, Hanzelin Malfbrebis, maître Pierre de la Monnaye, Jehan Thirion, Jehan de Tollos, Jehan Soncquetteit, messire Hextau Magelonne, Alexandre Cueur-de-Fer, Jehan Travalt, Girardin, aman, Jehan Paillat, Jehan Thiriat, et Jehan Perrin surnommé Fourcelle l'escripvain.

Il fut stipulé dans l'acte d'achat que si quelqu'un des confrères venait à mourir ou à se retirer, ni lui ni ses hoirs n'auraient jamais de prétentions à élever sur ledit hôtel.

Nous n'avons malheureusement pas les statuts primitifs de cette société; nous ne connaissons que ceux qu'elle s'est donnés après l'occupation française, et que nous publions fidèlement avec les modifications successives qui y furent apportées jusqu'en 1770, époque de la dissolution de la *compagnie de messieurs les maîtres de l'hôtel de Villefranche*, dont la maison fut affectée à l'hôpital de la Madelaine.

Nous trouvons que les membres composant la compagnie de l'hôtel de *Villefranche* étaient en 1560 :

Jehan le Braconnier (prévôt).
Claude Duboncourt (doyen-lieutenant).
Jehan Estienne (trésorier).
Michel Le Brun.
Nicolas Hardoncourt.
Drouyn Goullet.
Didier Roulin.
Pierson Chardot (doyen).
Jehan Perignon (contrôleur).
François Banselin.
George Ferriet.

---

où elle a occupé de hauts emplois et s'est alliée aux premières maisons de ce pays; elle habite de nos jours son château du Rossignol, à quatre lieues d'Arlon.

Digitized by Google

« Le 3.e jour du mois de décembre de l'an 1577, il fut accordé par toutte la compagnie ainsy qu'il s'en suit :

« *Premièrement.* Il a esté dit et promis que dorénavant à touttes les semondes (invitations) que le prevost ou son lieutenant feroit pour le fait de la compagnie, tous les compagnons seroient tenus de s'y trouver sous peine d'un gros de Metz d'amende, et que le prevost ou son lieutenant payeroient le double s'ils ne se trouvoient pas à heure dicte.

« *Secondement.* Ainsy accordé par lesdits compagnons que quiconque blasphémera le nom de Dieu, ou dira paroles infâmes, sera tenu, pour chacune fois, à xij deniers d'amende.

« *Troisièmement.* Que tous débats et querelles qui se commettroient par un des compagnons ou plusieurs seront accommodés avant que les parties soyent hors de la compagnie, et qu'iceluy qui seroit trouvé à tort, seroit pugny par amendes telles que jugeroient les compagnons, et celui qui seroit rebelle seroit pugny de telles amendes que les compagnons reconnoîtroient raisonnables.

« *Quatrièmement.* Est encore accordé que touttes les fois que les compagnons seront ensemble pour les affaires de la compagnie, nul n'osera amener personne qui ne soit de la compagnie, si ce n'est du consentement du prevost et de celle de la plus grande partie des maîtres.

« *Cinquièmement.* Est encore accordé que tous les mois le prevost et les compagnons se trouveront en le dit hostel de *Ville-Franche* pour souper. Le prevost commandera le premier, le lieutenant ensuite, et les autres comme ils sont escripts au tableau; et seront advertis les dits sieurs compagnons par icelui qui fera le banquet, sous peine d'un gros d'amende.

« *Sixièmement.* Il a esté convenu avec le cuysiniel qui habite en la dite maison de Ville-Franche, qu'il sera tenu à fournir les mets et les viandés qu'il faudra suivant le temps, moyennant ***six gros de Metz*** pour chacune personne, à condition que celuy qui sera hoste fournira le vin pour son banquet, et le dit cuysiniel aura la dite maison pour quinze francs, chacun an, en indemnisation des services qu'il fera aux dits compagnons.

Digitized by Google

« Tous les articles cy-dessus escripts ont été accordés et arrestés par les soussignés cy-dessous l'an 1577, le troisième jour de décembre. Signé Chardot, C. Ferriet, Braconnier, J.-S. Espingalle. »

Nous trouvons ensuite, parmi les maîtres et associés de l'hôtel de *Villefranche* (de 1577 à 1638), MM. Goullet, Baucelin, braconnier, Goullon, de Montigny, Travaut, Le Bachellé, Duboys, Remyon, les Sept, et plusieurs autorités telles que le procureur général, le grainetier, le receveur, le greffier, etc.

Le premier lundi de l'an 1647, ils apportèrent à leur réglement les modifications et additions suivantes, intitulées :

Loix et ordonnances pour la compagnie des maîtres de la maison de Ville-Franche, instituée à Metz en l'année 1427.

« La concorde, l'union et l'amitié y ont toujours du depuis esté maintenues sans interruption aucune.

1.re

« Les maîtres et associés de la dite maison ne pourront estre que quinze en nombre.

2.e

« Et ne sera la place d'aucun d'eux remplie de personne, qui n'y ait été retenue et agrégée à la pluralité des voix et suffrages de toutte la dite compagnie, lesquels voix et suffrages se donneront avec des pois noirs et blancs, en ballottant secrètement ès mains du sieur prevost de la compagnie, sans qu'il soit loisible à aucun de révéler ou de donner à connoître que sa voix a été pour ou contre le récipiendaire, à peine d'une amende à l'arbitrage de la compagnie.

3.e

« Chaque maître y donnera à son tour, au premier lundy de chaque mois, un souper à la compagnie, laquelle il la fera inviter pour le dit jour, par le concierge, ainsy qu'il a toujours été pratiqué et observé.

4.e

« Que combien que par ci-devant il fût loisible à celui des susdits maîtres qui faisoit le festin du souper, d'y convier et amener

Digitized by Google

deux siens parents ou proches alliés, néanmoins il a été conclu et arresté, pour certaines causes et considérations, qu'à l'avenir cela ne sera plus, jusques à ce que la compagnie en ait ordonné autrement.

5.°

« L'ordre des séances au banquet sera tel que le dernier agrégé ou associé y occupera la dernière place. En outre, il a été arresté que le service des viandes ne sera posé sur la table qu'après que le prevost sera arrivé, ou que l'on saura qu'il ne s'y trouvera pas.

6.°

« Le dernier agrégé sera tenu, dans quarante jours après celui de sa réception, de faire ordonner aux dits maîtres un festin de souper en la dite maison, non ailleurs, pour son entrée et bienvenue, auquel festin seront aussi appellées et conviées les dames, femmes des dits maîtres.

7.°

« Ceux des dits maîtres dont les noms et les armes ne sont pas encore représentés et écrits ès tableaux qui sont mis pour mémoriaux en la chambre ordinaire des convives de la dite compagnie, y feront mettre et appendre, à leurs frais et dépends, leurs armes avec les inscriptions de leurs noms et qualités, ayant soin de laisser un espace en forme de table d'attente pour y recevoir les armoiries et inscriptions de ceux qui viendront encore à être ci-après agrégés en la dite compagnie jusques au nombre de quinze.

8.°

« Le sieur prevost avec son lieutenant et celui qui sera après en ordre de réception, auront inspection sur les affaires de la dite maison, pour y être par eux pourvu, soit pour réfection, réparation, ou pour toutes autres choses qui concernent la conservation, la manutention et augmentation d'icelle; et à cet effet, l'un d'eux sera toujours nanti des chartes, titres et enseignements appartenant à icelle, desquels il aura la garde.

Digitized by Google

9.°

« De tout ce qui sera fait et dit par ou entre aucun desdits maitres en leur assemblée, qui pourrait causer quelque altercation à la bonne intelligence, concorde et confidente amitié qu'ils désirent conserver entre eux, les contendants seront tenus de s'en rapporter au jugement de la dite compagnie, laquelle en connoitra, jugera, ordonnera et décidera sur le champ pour appaiser et terminer toute altercasserie et différents, et seront pareillement tenus les contendants d'y acquiescer sans réclame, à peine aux refusants et réfractaires d'être retranchés pour toujours de la société et compagnie.

10.°

« Les susdites loix, réglements et ordonnances seront lus à tous nouveaux agrégés et associés par le lieutenant du sieur prevost entre les mains duquel il promettra, en face de la compagnie, de s'y soumettre, de les bien garder, et les souscrira comme les autres maitres, lesquels aussi en même temps renouvellent les promesses qu'ils ont faites de les observer en tous leurs points.

« Fait à Metz par les susdits maitres le premier lundi de l'an 1647, et ont ainsi signé : Bachellé (prevost), Bachellé (lieutenant), Le Goullon de Champé, R. de Montigny, Joly, F. de Montigny, Blaise, Le Goullon de Ladonvillé, Granjambe, Janson.

« Ont été successivement reçus en la manière accoutusmée, savoir :

MM.

J. Grasset, seigneur de la Marche et Failly, reçu le premier lundi de l'an 1655; prévost en 1692.

D'Inguenheim, le premier lundi de l'an 1656.

David Goullet, seigneur de Crespy, le 1.er mai 1656; lieutenant-prevost en 1692.

Galois, le lundi 7 août 1656.

Ferrier, escuyer, seigneur de Jouy, le 26 février 1660.

Jean Peltre, le 1.er mai 1664.

Samuel Duclos, docteur en médecine, } reçus le 16 janvier 1670.
Alexandre Duclos, avocat au parlement, }
Charles Petitjean, seigneur de Rugy, }
Daniel Dosanne, écuyer, avocat au parlement, }

Digitized by Google

Paul Le Bachellé, avocat au parlement, le 3 février 1670.

De Dompierre, le 1.er août 1672.

Gédéon Alion, docteur en médecine, le 6 février 1673; prevost.

Étienne Malchar,
Jean Malchar,
Jean Goullet, } le 1.er février 1683.

Charles Le Bachellé, docteur en médecine, le 1.er février 1683.

Le Duchat, conseiller au parlement de Metz et seigneur de Hetz.

Benjamin de Flavigny, seigneur de Vigny.

Gédéon Le Bachellé, avocat au parlement. (Il est sorti du royaume comme religionnaire.)

Jérémie Grandjambe, aman.

Mathias d'Orthe, chevalier, seigneur de Grimont et autres lieux, lieutenant des maréchaux de France.

David Couët, escuyer, seigneur du Vivier, avocat au parlement de Metz, reçu le 8 février 1701.

Paul de Montigny, seigneur de May, ci-devant capitaine au régiment de Picardie, reçu le 4 juillet 1701.

Jean d'Arose, chevalier, seigneur de la Mothe, de Montoy, de Jouy, conseiller d'honneur au parlement de Metz, etc., le 1.er avril 1702.

Le marquis d'Arpajon, colonel au régiment de Chartres (infanterie), le 3 janvier 1703.

Jean Le Duchat, seigneur de Domangeville, capitaine aux grenadiers du Maine, le 1.er juin 1705.

De Gray, seigneur de Fleury, le 1.er octobre 1708.

Philippe Alexandre, seigneur de Jouy, avocat au parlement, le 3 avril 1709.

Jean Ferry, docteur en droit, seigneur de Sainte-Ruffine, de Jussy et de Vaux, depuis conseiller au parlement, reçu le 6 janvier 1710.

Louis de Montigny, seigneur de May, avocat au parlement, le 3 février 1710.

Blaise, seigneur de Hetz, reçu le 6 octobre 1710.

Étienne Malchard fils, banquier, reçu le 6 novembre 1714.

Pierre Le Faure, conseiller à la cour, seigneur de Valmont, reçu le 4 février 1715.

Digitized by Google

Jean Malchar, seigneur de Rugy et de Vigny, le 4 février 1715.

Le Vacher, conseiller du roi en sa cour de parlement, seigneur de Fongviller, reçu le 3 février 1716.

Jean-Baptiste Saillet, seigneur de Paroy, avocat au parlement et ancien substitut de M. le procureur général, le 3 février 1716.

Paul Couët du Vivier, seigneur de Lorry, Vigneulles, Gravelotte et autres lieux, chevalier de Saint-Louis, lieutenant colonel au régiment de Piedmont, reçu le 10 mai 1717. »

Le 8 juillet 1710, la compagnie de messieurs les maîtres de la maison de Villefranche renouvela le réglement du premier lundi de l'an 1647, en apportant toutefois quelques changements aux articles 1, 6 et 10.

Il fut arrêté: « Article 1.er Que les maîtres et agrégés seraient réduits au nombre de 12.

« Art. 6. Il fut dit que la compagnie avait jugé à propos de régler que le dernier agrégé, au lieu de donner un festin particulier auquel les dames étaient invitées, augmenterait seulement son repas de quelques plats et d'un beau fruit, ou d'un dessert composé par un maître confiseur.

« Art. 10. Il fut arrêté que, tant pour la manutention des droits et privilèges de la chambre, que pour les entretien et réparations, il convenait d'avoir en main quelques deniers; qu'en conséquence, suivant l'ancien usage, chaque confrère, maître ou associé compterait à son entrée, ès mains du prevost, un droit de six écus. »

Ce réglement ainsi modifié était signé: « J. Malchar (prevost), J. Grasset de Failly, D. Couët du Vivier, d'Arros La Mothe, Le Duchat de Mangeville, P. de Montigny, P. Alexandre, J. Ferry de Jussy, Blaise de Hetz, Etienne Malchar, A. Le Febvre; Jean Malchar. »

Compte des loyers de la maison de Ville-Franche faite avec maître François, cuisinier-concierge d'icelle, pour jusqu'au terme de Noël prochain.

Extraordinaire.

« Mémoire des viandes que j'ai fournyes pour un soupé auquel messieurs les maitres et leurs femmes assistèrent le 15 juillet 1602.

Digitized by Google

Trois membres de mouton	xxx sols (1).
Une longe de veau	viij sols.
Une poitrine de veau	vi sols.
Quatre oisons	ij francs.
Quatre poulets d'Inde	xxxx gros.
Dix paires de pigeonneaux	xxxx sols.
Trois paires de hottondeaux	xxvij sols.
Trois poulles pour bouillir	xvij sols.
Neuf poulles retroussées	xxvij sols et demi.
Deux jambons façon de Mayence	iij francs vj gros.
Quatre langues de bœuf fumées	ij francs.
Quatre livres de lard	ij francs.
Pour les artichaux tant pour le pâtissier qu'en cuisine	xij sols.
Rayes et salades	iiij sols.
Serises, fraises et prunes	xij sols.
Trois jonchières	xij sols.
Des pois verts pour mettre en potage	i gros.
En pain	xxij sols.
En beurre frais et en œufs	vj sols.
Quatre brochets	xx gros.
Un demi-cent d'écrevisses	xij sols.
Un fromage de bergerie	v sols.
Quatre pâtés de pigeons	ij francs.
Quatre plats de rottons	i franc.
Deux douzaines de macarons	xviij gros.
18 pièces de four	iiij sols et demi.

« Somme totale du soupé, y compris la partie de pâtisserie qui se monte à ix francs... xxxix f. ix g.'

(1) Vers 1602, le franc messin valait 20 sols messins; le gros messin, 3 sols messins; la bugne, un sol messin. Or, le gros messin de cette époque représente environ 6 sols (30 cent.), valeur intrinsèque de nos jours; la bugne ne représente donc que 2 sols ou 10 centimes; en conséquence, pour

Digitized by Google

« Item pour la bonne chère ce qu'il vous plaira.

« Et avec les extraordinaires en les années 1600 et 1601, il lui revient la somme totale de iiijxxiiij f. ix. g.s (84f 19s).

« Par contre il doit deux années et demie de loyer, à raison de 30 fr. par an, faisant 105; par ainsi maitre François redoit la somme de 20 f. 3 g. En foy il s'est soussigné avec lesdits commis, le 10 janvier 1603. Ainsi signé à l'original, Goullet, Bachellé, Duboys, Travalt, François de Vene. »

Le bail de la maison de Villefranche ayant été renouvelé en 1644 au même taux de 30 fr. par an, il fut stipulé :

« *Article* 1.er Que le concierge qui avait nom Jean de Portes, serait tenu et obligé, moyennant la somme de 40 fr. de Metz, de préparer au premier lundi de chaque mois, le soupé à l'*aiste* compagnie, selon le nombre complet des personnes qui la composent, servant des viandes bien et honestement selon la saison, et de toutes autres choses nécessaires, fors et excepté le vin, qui sera entièrement fourni par celui des maitres faisant le festin.

« *Article* 2. Que le concierge serait tenu de fournir et de préparer tout ce qui serait convenable et nécessaire pour le festin qui se doit donner tant à l'*aiste* compagnie qu'aux dames, par les nouveaux maitres qui seront agrégés et reçus en l'*aiste* compagnie pour honorer leur bien-venue, moyennant la somme de cent francs messins, fors le vin que chacun des nouveaux maitres reçus ou à recevoir doit fournir.

En 1708 le bail fut porté à 200 fr., à charge par le preneur de faire, « à ses frais, tous les lundis de chaque mois, moyennant la somme de 18 fr., un festin pour 15 à 16 personnes en la salle de ladite maison de Ville-Franche, lequel festin seroit servi à 7 heure du soir et à trois services, le premier d'un grand plat garni de belles et bonnes viandes, volailles et gibier, selon la saison, quatre moyens plats, deux assiettes et deux salades, le second de même quantité

---

avoir la valeur intrinsèque actuelle de chacune des sommes portées dans l'état de maître François, il faut remplacer le franc par 40 sols ou 2 francs, le gros par 6 sols ou 30 centimes, le sol par 2 sols ou 10 centimes. *(Nous devons cette note à l'obligeance de M. de Saulcy.)*

Digitized by Google

de plats et d'assiettes, et le troisième de sept aussi de pareille quantité de plats et assiettes, le tout bien garni de ce qui sera en saison, fors le vin qui sera fourni par le maître qui traitera l'*aiste* compagnie.

Au commencement du dernier siècle, l'hôtel acquis le 6 septembre 1427 par le prévôt Jean Robbin était dans un tel état de délabrement, que les maîtres et agrégés de l'*aiste* et joyeuse compagnie résolurent de l'échanger contre un autre moins vaste, qu'un honnête et notable citoyen, qui avait nom Dominique Dosquet, leur céda, rue de la Chèvre (1), moyennant bon et valable retour. L'accord fut passé le 22 juillet 1720, et le même jour messires Jean Grasset, seigneur de Failly, avocat en parlement, prévôt dudit hôtel de Villefranche; David Couët du Vivier, seigneur de Lorry, Vigneulles, Gravelotte, etc., avocat en parlement, en qualité de lieutenant dudit hôtel, et Alexandre, seigneur de Jouy, aussi avocat en parlement, au titre de syndic et contrôleur de l'*aiste* compagnie, présentèrent requête « à messieurs les maître-eschevin, conseillers-eschevins et magistrats de la ville de Metz, afin de faire reporter sur la maison acquise de Dominique Dosquet les franchises, immunités, privilèges, exemptions de logement de gens de guerre, de guet, de gardes et de corvées, dont jouissait celle gisant sur la place de Port-Sailly, et de pouvoir dire, escrire et intituler sur le frontispice de leur maison nouvelle : *hostel de Ville-Franche*. » Cette faveur leur fut accordée par l'acte dont nous donnons la teneur :

« Claude-Philippe d'Auburtin de Bionville, escuyer, seigneur de Loiville, conseiller du roy, maire, maistre-eschevin perpétuel, et les conseillers et eschevins de l'hostel-de-ville de Metz, sur la requête à nous présentée par les sieurs Jean Grasset, seigneur de Failly, avocat en parlement, en qualité de prevost de la compagnie et société de l'hostel de Ville-Franche; David Couët du Vivier, escuyer, seigneur de Lorry, Vigneulles et Gravelotte, aussi avocat en parlement, en qualité de lieutenant de prevost dudit hostel; Philippe Alexandre, seigneur de Jouy, aussi avocat à la cour, en qualité de

(1) C'est aujourd'hui le tribunal de commerce.

Digitized by Google

contrôleur de ladite maison et hostel de Ville-Franche, et consors composant ladite société, tendant à ce que, pour les causes y contenues, il nous pleut approuver, aggréer, rectifier et confirmer le contrat d'échange passé entre eux et le sieur Dominique Dosquet, conseiller-eschevin de l'hostel-de-ville, le 22 du présent mois, et en conséquence transférer à la maison par eux nouvellement acquise les mesmes privilèges, franchises et immunités dont jouissait celle par eux ci-devant possédée sous le nom d'hostel de Ville-Franche, située à la place Chappé, leur permettre d'écrire sur le frontispice de ladite maison le nom d'*Hostel de Ville-Franche*, dans laquelle ils continueront de s'assembler, eux et leurs successeurs, comme ils ont fait depuis plusieurs siècles. Vu ladite requête, ensemble les conclusions du procureur-syndic, nous avons approuvé, aggréé, ratifié et confirmé, approuvons, aggréons, ratifions et confirmons le contrat d'échange fait par les suppliants le 22 du présent mois de juillet, et en conséquence avons accordé, sous le bon plaisir de Sa Majesté, que la maison par eux acquise par échange, située rue de la Chèvre, ensemble le concierge qui l'occupera, jouiront des mêmes droits, franchises, privilèges, immunités et exemptions dont a joui ou dont jouit celle par eux ci-devant possédée, sise place Chappé, laquelle, au moyen de ce, sera sujette aux charges publiques comme les autres. Permettons aux suppliants de faire inscrire sur le frontispice de ladite maison nouvellement acquise, en tels caractères qu'ils jugeront à propos, le titre d'*hostel de Ville-Franche*, pour dans icelle, tant par eux que par leurs successeurs, continuer de s'assembler comme ils ont fait depuis plusieurs siècles. En foy de quoi nous avons signé les présentes, fait icelles contresigner par le secrétaire-greffier de ladite ville, et apposer le scel d'icelle. Fait à l'hostel-de-ville de Metz le 23 juillet 1720. Collationné, signé De Bruye, secrétaire, et scellé. »

Digitized by Google

INDUSTRIE LORRAINE.

SALINES DE VIC, MOYENVIC, DIEUZE, etc.

(1.er article.)

Un voile épais a dérobé long-temps à nos ancêtres les secrets de la nature. Dans leur soif de conquêtes, ils foulaient inattentifs des trésors ignorés, achetaient loin de leur domaine des objets qu'ils eussent trouvés sous leurs pas, et ne connaissaient qu'une voie de fortune, la plus terrible, la plus chanceuse de toutes, la guerre.

Cependant les Gaulois, ou plutôt leurs prêtres, en déifiant les sources minérales, surtout les sources salées, paraissent avoir voulu fixer sur elles l'esprit aventureux et changeant de leurs disciples. Les Romains utilisèrent nos salines. Il est parlé, dès l'année 406, des salines de Vic; il en est aussi question dans la vie de saint Livier, écrite au VII.e siècle; dans celle de saint Mansuy, qui date de 709; dans le titre de fondation de l'*abbaye* de Saint-Mihiel, et dans une foule de titres depuis le VIII.e siècle jusqu'à nous. Les évêques de Metz, les ducs de Lorraine avaient à Vic un château pour défendre les puits salés dont ils partageaient les redevances. Mais, jusqu'au XIV.e siècle, on n'y connut que des sources d'hydro-chlorate de soude, ayant plus ou moins de salaison. Les bancs immenses de sel gemme sur lesquels repose une contrée tout entière, ne furent découverts qu'en

Digitized by Google

1818, par une compagnie composée de MM. Thonnelier, ancien payeur général des armées, Thiébault, lieutenant-général, Goupy et Batbedat, banquiers.

Un ancien mémoire de M. Gillet-Laumon indiquait de la houille dans les environs de Vic. M. Thonnelier, né à Vic, avait acquis sa fortune dans les armées; voulant être utile à sa ville natale, il entreprit des recherches à l'instigation de M. Vignon, ancien magistrat habitant Vic, après avoir présenté, le 20 avril 1818, au directeur général des ponts et chaussées et des mines une demande pour être autorisé à reconnaître, par sondages, s'il n'existait pas de houille dans les environs de Vic.

Un premier coup de sonde fut donné, le 7 juillet 1818, au lieu dit *le Haut-de-la-Forêt;* mais on abandonna bientôt le sondage, et avec raison, la côte montrant sa composition dans toute sa hauteur dans divers ravins. On reporta les essais à 600 mètres environ au sud-ouest de Vic, sur un grès schisteux légèrement rougeâtre. Le sondage que nous appellerons le premier, après avoir traversé ce grès, entra dans des marnes, argiles et gypses de couleurs variées; mais il ramena des matières de plus en plus salées, qui changèrent les idées de houille en espérance d'atteindre le sel gemme: il fut effectivement rencontré par la sonde, le 15 mai 1819, à la profondeur de 65 mètres. On continua le sondage jusqu'à 106 mètres, sur lesquels on avait percé 36 mètres de sel gemme plus ou moins pur, en six bancs séparés par des argiles et du gypse salifère. Le sixième banc n'a pas été entièrement traversé.

Plusieurs personnes croient que la société Thonnelier n'a jamais eu en vue la découverte de la houille, et que sa demande en permission de rechercher ce combustible n'avait pour but que de masquer ses projets. L'opinion contraire me paraît plus probable, et le premier sondage

Digitized by Google

exécuté sur un grès par l'ingénieur de la compagnie, qui avait, à la vérité, quelques idées vagues du gisement de la houille dans le voisinage des grès et schistes, vient à l'appui de cette opinion.

Quoi qu'il en soit, la rencontre du sel gemme, fruit de travaux hasardeux, a bien tous les caractères d'une véritable découverte. Elle est venue constater, en montrant du sel tiré du sein de la terre, un fait qui avait bien pu être soupçonné, que des analogies rendaient vraisemblables, mais qui n'était pas démontré.

Le premier coup de sonde fut suivi d'un second au canton de Blider, à 1500 mètres sud-sud-est de Vic, qui atteignit le sel à la profondeur de 73 mètres; puis, d'un troisième dans Vic, près de l'église, qui arriva au sel à 76 mètres.

Ces trois sondages, entièrement dans le terrain de marnes irisées, présentèrent peu de différence dans les terrains traversés. Dès qu'ils furent opérés, la compagnie Thonnelier forma une demande en concession du gîte de sel gemme qu'elle avait reconnu; mais un arrêté du ministre de l'intérieur, du 1.er avril 1821, prescrivit la continuation des recherches par puits et sondages.

Par suite de cet arrêté, on fit des sondages à Rozières-aux-Salines, Petoncourt, Abondange, Mulcey, Maizières. Ces sondages, pratiqués dans la formation des marnes irisées, ont traversé des marnes, des argiles et des gypses diversement colorés. On atteignit le sel gemme, excepté à Maizières, quoiqu'on eût creusé dans cette localité jusqu'à la profondeur de 133 mètres. Aucun sondage n'a traversé entièrement la formation des marnes irisées.

Un premier puits, ouvert à 90 mètres N.-E. du premier trou de sonde, fut abandonné par suite de l'affaissement du boisage, occasionné par la nature éboulante du terrain,

Digitized by Google

de l'affluence d'eau, et de la plus grande profondeur des couches atteintes par le premier trou de sonde.

Un second puits fut commencé le 20 décembre 1821, près du trou de sonde que l'on remplit de terre glaise bien battue et de béton ; à 27 mètres, l'eau monta tout à coup en très-grande abondance, dans la proportion de 70 mètres cubes par heure, et on fut obligé de suspendre les travaux pour préparer des moyens d'épuisement.

Ils furent repris en août 1822, à l'aide de pompes mises en jeu par un manège à manivelle, auquel on attela simultanément jusque douze chevaux. Le niveau passé, les eaux furent retenues à l'aide de trousses picotées et du cuvelage du puits ; on remonta les pompes, et les tonnes servirent à enlever le peu d'eau qui se rendait dans le puits. Le 16 novembre 1822, le sel fut atteint par le puits à la profondeur de 67 mètres ; on continua le foncement jusqu'à 159 mètres, sur lesquels il y avait 65 mètres de sel en douze couches. Le sel était généralement gris verdâtre, coloré par de l'argile bitumineuse, ou taché de rouge par une matière composée de plusieurs sels, appelée polyhalite ; il s'en trouvait cependant de blanc et limpide, mais c'était la moindre quantité.

La troisième couche étant la plus pure, fut exploitée de préférence, malgré une légère filtration qui s'y montrait ; mais le 6 décembre 1825, l'eau monta au point de noyer les travaux.

Le sel extrait fut en partie dissous et raffiné, et en partie broyé pour être vendu brut ; le dernier ne s'éleva qu'à 16 pour cent.

Le gouvernement, après avoir indemnisé les inventeurs, et obtenu la résiliation de l'ancienne *compagnie des salines de l'Est*, concéda pour quatre-vingt-dix-neuf ans, à partir du 1.er janvier 1826, les salines, avec le droit d'exploiter le

Digitized by Google

sel gemme, à une nouvelle compagnie, sous le titre de *compagnie des salines et mines de sel de l'Est.*

Cette compagnie abandonna la mine de Vic, dont la reprise eût demandé de puissantes machines d'épuisement, et fit foncer un puits dans la cour même des salines de Dieuze. Ce puits, commencé le 10 mai 1826, atteignit le sel après avoir rencontré si peu d'eau, qu'une pompe mue à bras d'homme en put faire l'épuisement; et ce n'est qu'après avoir atteint le sel, que l'on établit sur le puits une machine à vapeur, tant pour l'extraction du sel que pour l'épuisement. Le puits a atteint la profondeur de 140 mètres, et traversé 50 mètres de sel.

Ce sel est aussi impur qu'à Vic. 10 à 11 pour cent seulement sont consommés à l'état de sel gemme; le reste est dissous pour saturer les eaux de la source de Dieuze, ce qui procure une grande économie dans leur exploitation.

Aujourd'hui que les immenses travaux faits à Vic et à Dieuze ont dû faire renoncer à l'espérance de trouver une notable quantité de sel gemme propre à être livré au commerce sans être raffiné, il est bien difficile de comprendre comment on continue à exploiter du sel pour en saturer des eaux, tandis qu'il serait infiniment plus économique de faire sortir du sein de la terre les eaux saturées, soit au moyen de trous de sonde, soit par des tuyaux qui, descendant dans la mine, monteraient jusque près du jour une partie des eaux complètement chargées de sel, qui rempliraient les travaux abandonnés.

Le fait que je signale est d'autant plus étonnant, que cette exploitation du sel par dissolution dans le roc lui-même est pratiquée avec un succès complet par nos voisins à Wimpfen, Friedrichshall, et en Tyrol, et économiserait à peu près entièrement les dépenses de la mine, montant annuellement à plus de 80,000 francs.

Digitized by Google

NAVIGATION

A LA VAPEUR.*

Le premier bateau à vapeur qui ait été employé au transport des hommes et des marchandises a été construit par Fulton, à New-Yorck, en 1807. La machine fut commandée par lui dans les ateliers de Watt et Bolton.

Ce bateau fit son premier voyage dans le mois d'août 1807; il parcourut la distance entre New-Yorck et Albany, cent vingt milles, dans l'intervalle de trente-deux heures; il ne mit que trente heures au retour: la vitesse moyenne fut ainsi 3, 96 milles à l'heure ou de 6 k. 235.

Le succès fut incontestable, l'enthousiasme se répandit dans le nouveau monde, et Fulton fut salué dans sa patrie du titre d'inventeur. Il obtint à lui seul la gloire d'une découverte préparée par un siècle d'études et d'essais.

Dès 1695, en effet, Papin écrivait que la machine à vapeur pouvait être utilement employée à tirer l'eau des mines, à jeter des bombes, à ramer contre le vent. Il faudrait, disait-il, sub-

* Au moment où l'on parle d'établir un service de bateaux à vapeur de Nancy à Thionville, nous pensons que nos abonnés ne liront pas sans intérêt quelques détails sur les *inexplosibles* de M. Gâche ; nous les extrayons, en grande partie, d'un rapport de M. Th. Lorieux, fait à Nantes en 1838.

Digitized by Google

stituer des rames tournantes aux rames ordinaires. Il indiquait un moyen de transformer le mouvement alternatif du piston en un mouvement de rotation continu. Il proposait l'emploi de deux machines agissant alternativement sur le même axe, pour rendre le mouvement plus régulier, comme cela se pratique généralement aujourd'hui, toutes les fois que l'on emploie une force supérieure à celle de vingt chevaux.

En 1736, Jonathan Hull prit, en Angleterre, un brevet d'invention pour la construction d'un bateau à vapeur. L'année suivante, il en publia la description; mais ni le bateau, ni la machine n'ont été exécutés.

Quatre-vingts ans plus tard, les Anglais ont proclamé Jonathan Hull l'inventeur des bateaux à vapeur; pendant que, de son temps, ils avaient traité de chimères tous ses projets.

M. Arago a revendiqué les droits de Papin, et l'antériorité de ceux-ci est incontestable.

Mais il faut en convenir, ni l'un ni l'autre ne mérite le titre d'inventeur de la navigation à vapeur. Ils ont entrevu les premiers la possibilité d'appliquer la vapeur à la navigation, mais ils ont laissé après eux bien des difficultés à surmonter.

En 1775, M. Perier, membre de l'académie française, construisit le premier bateau à vapeur. Les essais furent faits sur la Seine, à Paris. Ce bateau aurait pu marcher sur une eau tranquille, mais la machine n'avait que la force d'un seul cheval; elle était insuffisante pour faire remonter le courant de la Seine, et M. Perier abandonna ses tentatives. En 1781, M. le marquis de Jouffroy fit construire à Lyon un bateau à vapeur de grandes dimensions: 46^{m} de longueur sur 4^{m},5 de largeur; ce sont à peu près les dimensions que Fulton a plus tard adoptées.

Les essais furent faits sur la Saône: quelques accidents survinrent, et firent abandonner trop tôt une entreprise qu'un peu de persévérance eût fait réussir.

Plus tard, la révolution vint, M. de Jouffroy fut forcé d'émigrer, et la France perdit la gloire d'avoir fait naviguer sur l'une de ses rivières le premier bateau à vapeur.

Si ces tentatives ne furent point heureuses pour leurs auteurs,

Digitized by Google

elles ne furent cependant pas inutiles à la société; elles prouvèrent que les idées de Papin et de Hull n'étaient point des chimères; elles démontrèrent la possibilité de l'exécution, et dès lors, dans les deux mondes, on s'empara de leurs théories pour en tenter l'application.

En France, M. Desblancs prit un brevet d'invention vers 1796 pour la construction d'un bateau à vapeur.

En 1803, MM. Siwingston et Fulton faisaient à Paris des expériences pour la construction d'un bateau à vapeur.

De 1785, jusqu'en 1801, MM. Miller de Dalwinston, Clarke et Symington en Ecosse, lord Stanhope et MM. Bunter et Dickinson en Angleterre, faisaient aussi des essais de bateaux à vapeur; mais aucune de ces tentatives n'obtenait de succès décisif.

Aux États-Unis, Fich et Rumsey, de 1785 à 1790, essayaient la solution du même problème, et, ne trouvant point dans leur patrie assez d'encouragements à leurs efforts, ils vinrent en Europe pour tenter d'y faire adopter leurs projets; tandis que, peu d'années après, Fulton quittait l'Europe pour retourner dans sa patrie, après avoir vainement cherché dans l'ancien monde les secours nécessaires à l'exécution de ses projets. Fulton n'était point un homme de génie, il n'a rien créé. Le bateau qui lui a valu tant de gloire ne présentait rien de neuf, rien qui n'eût été conçu et même exécuté par d'autres avant lui. Il sut mettre à profit les fautes et l'expérience de ses compétiteurs; il reconnut que l'on avait employé des machines trop faibles; il sut calculer approximativement la force nécessaire pour faire marcher un bateau avec une vitesse donnée. Avant de retourner en Amérique, il fit en France ses expériences et ses calculs, et commanda en Angleterre à Watt et à Bolton une machine de la force de vingt chevaux.

Le premier bateau à vapeur qui ait réussi en Angleterre a été construit par MM. Bell et Thompson; il a navigué sur la Clyde, dans l'année 1812.

En 1815, aucun bateau à vapeur ne paraissait encore en France. Pendant vingt-cinq ans, les troubles civils et la guerre étrangère avaient absorbé toutes les idées, et arrêté tous les progrès de

Digitized by Google

l'industrie. Je ne puis préciser l'époque à laquelle ce mode de navigation a commencé à s'établir dans notre patrie.

A Nantes, en 1821, une société dirigée par M. Fenwick, consul américain, fit construire le premier bateau à vapeur qui ait navigué sur la Loire. Son exemple ne tarda pas à être imité; aujourd'hui Nantes possède quinze bateaux à vapeur en activité.

En 1833, la France comptait cent bateaux appartenant au commerce, et trente-deux à l'état. Nantes, dans ce compte, fournit bien son contingent; mais il ne faut point oublier que l'usage des bateaux à vapeur n'est point encore répandu en France, comme il doit l'être un jour.

On n'y a pas trouvé les mêmes facilités pour la navigation intérieure qu'aux États-Unis d'Amérique. La Loire, ce grand fleuve, qui a 96 myriamètres ou 240 lieues de cours, présente, à quinze lieues de son embouchure, des passes qui ne sont pas toujours recouvertes de $0^m,595$, ou 22 pouces d'eau; entre Nantes et Orléans, il ne faut compter que sur une profondeur d'eau de 16 à 18 pouces ($0^m,38$ à $0^m,40$).

Le *Clermont* (c'est le nom du premier bateau à vapeur construit par Fulton) avait un tirant d'eau de plus de $0^m,60$. Il obtint, à son premier voyage, une vitesse d'une lieue et demie à l'heure, et le succès fut proclamé complet. Mais aujourd'hui l'impatience des voyageurs ne saurait être aussi facilement satisfaite; on veut au moins une vitesse de trois lieues à l'heure; on parle même en ce moment à Nantes d'une compagnie qui se propose d'obtenir des bateaux faisant six ou sept lieues à l'heure. Pour des bateaux dont les dimensions sont les mêmes, les forces des machines doivent être comme les cubes des vitesses que l'on veut obtenir.

Ainsi, le *Clermont* ayant obtenu avec une machine de vingt chevaux une vitesse d'une lieue et demie à l'heure, il eût fallu une machine de huit fois vingt chevaux, ou 160, pour lui imprimer une vitesse de trois lieues; une machine de soixante-quatre fois vingt chevaux, ou 1280, pour lui imprimer une vitesse de six lieues à l'heure, en supposant encore que le poids des machines restât le même, et que le tirant d'eau n'eût pas changé.

Digitized by Google

Le problème présenté en ces termes a quelque chose qui effraie l'imagination; la solution pourrait en paraître chimérique, si les résultats obtenus depuis quelques années à Nantes n'avaient pas prouvé qu'on n'est pas loin de l'atteindre. D'ailleurs, il faut l'avouer, les lois du choc des fluides sont encore trop imparfaitement connues, pour que l'on puisse se reposer avec confiance sur des formules données par une théorie incomplète. L'existence des bateaux rapides, les expériences faites en 1833 sur le canal d'Ardrossan, entre Paisley et Glascow, ont fait voir que, pour de grandes vitesses (3 à 6 mètres par seconde, ou 2 ½ lieues à 5 lieues à l'heure), la résistance ne croît plus proportionnellement au carré de la vitesse. Le bateau se soulève alors, tire moins d'eau, et glisse à peu près comme ces pierres plates que les écoliers s'amusent à faire ricocher sur la surface de l'eau.

Depuis 1832, MM. Guibert, Thompson, Jollet, ont construit différents bateaux avec machine à haute ou basse pression.

Enfin, M. Gâche se proposant de faire des bateaux à vapeur pour remonter la Loire jusqu'à Orléans et même jusqu'à Nevers, s'est principalement attaché à obtenir une grande légèreté dans la construction du bateau et de la machine. L'*Emeraude*, c'est le nom qu'il a donné à son bateau, a les dimensions suivantes :

Longueur. .	32^{m},00.
Largeur. . .	5 ,00.
Creux. . .	1 ,00.

Son tirant d'eau avec une charge de 7,500 kilogr. a été trouvé de 0^{m},25 ; avec la machine à bord, sans aucune charge, le tirant d'eau est de 0^{m},15.

La largeur du bateau est la même sur une longueur de 16 mètres ; elle commence à diminuer à 8 mètres de la poupe et de la proue.

Le poids du bateau est de.	6485 kilog.
Celui de la machine.	2005
Chaudière.	530
Elle contient d'eau.	800
Total. . . .	9820 kilog.

Digitized by Google

Le diamètre des roues à aubes est de 3m,30 ; hauteur, 0m,33 ; la largeur, 1 mètre. Les aubes plongent dans l'eau d'une hauteur égale au tirant d'eau du bateau. A 17 centimètres de tirant d'eau, le bateau déplace 10 mètres cubes d'eau ; à 27 centimètres, 17m,5.

La carcasse en tôle de fer est de 0m,0023 d'épaisseur au centre, et de 0m,001 aux extrémités ; les membrures en bandes de tôle, de 0m,0025 d'épaisseur sur 0m,09 de hauteur, et sont espacées de 0m,50 en 0m,50.

La machine repose sur trois carlingues qui ont de hauteur 0m,120 ; d'épaisseur, 0m,0012.

Pour que le bateau prenne une courbure d'un centimètre de flèche sous le poids de la machine, il faut que les carlingues se courbent elles-mêmes de cette quantité, ce qui ne peut avoir lieu qu'autant que les membrures du milieu s'allongent suffisamment pour donner cette courbure aux carlingues, ou que la proue et la poupe du bateau se relèvent en faisant fléchir les parois latérales du bateau ; on a opposé à cette flexion exercée horizontalement six bandes de fer de 0m,09 de largeur sur 0m,0025 d'épaisseur, qui sont rivées sur les deux côtés du bateau, et les maintiennent constamment dans le même plan vertical.

En n'employant que des fers plats de peu d'épaisseur, en opposant toujours la plus grande dimension du fer directement à la force qui tend à produire la flexion, on est parvenu à obtenir en même temps une grande rigidité unie à une grande légèreté.

Une pièce horizontale oppose à une pression verticale une résistance à la rupture qui est proportionnelle à la première puissance de la dimension horizontale et au carré de la dimension verticale. Les carlingues qui sont placées de champ, et qui supportent le poids de la machine, offrent, par exemple, une résistance qui peut être représentée par 100, tandis qu'elle devrait être représentée par 10 seulement, si elles étaient posées sur le plat (le rapport de l'épaisseur à la largeur étant : : 1 : 10).

Ainsi donc, suivant la manière de disposer les pièces, avec le même poids on obtient des résistances qui varient dans le rapport de 1 : 10.

La machine est à basse pression, à condensation et à détente.

Digitized by Google

Jusqu'à ce jour, toutes les fois que l'on a voulu des machines légères, c'est de la vapeur à haute pression que l'on a employée; on a quelquefois supprimé la condensation, comme cela a été pratiqué dans les machines de l'*Eclair* (bateau construit par M. Jollet), ou comme cela l'est nécessairement dans les machines locomotives employées sur les chemins de fer.

M. Gâche a préféré l'emploi de la vapeur à basse pression; dans sa machine, la tension ne dépasse jamais de plus d'un neuvième la pression atmosphérique. Cela lui a permis de n'employer que de la tôle très-mince, 2 $^1/_2$ millimètres; sa chaudière pèse 500 kilog., tandis que la plupart des chaudières, pour une force de dix chevaux, pèsent généralement 3000 kilogrammes. Cette faible tension lui procure d'ailleurs l'avantage d'employer un moyen de sûreté, qui a fait nommer l'*Emeraude* l'inexplosible.

Un tube de cuivre de $1^m,50$ de hauteur plonge dans l'eau de la chaudière de dix centimètres, par une de ses extrémités, pendant que l'autre communique librement avec l'air extérieur. Si la tension de la vapeur venait à augmenter, ou à atteindre seulement $0^m,14$ de la pression atmosphérique, l'eau et la vapeur sortiraient aussitôt par l'extrémité du tube qui est en communication avec l'air extérieur. C'est une soupape de sûreté qui n'est pas susceptible d'être surchargée.

De plus, l'extrémité inférieure du tube n'étant recouverte que de quelques centimètres d'eau, si le niveau venait à baisser dans la chaudière de manière à découvrir cet orifice, le mécanicien en serait aussitôt prévenu par le bruit que ferait la vapeur en sortant par le tube de sûreté.

Enfin, si la pompe alimentaire vient à se déranger, ce qui arrive fréquemment dans les machines, on peut entretenir le niveau d'eau à l'aide des seaux à main que l'on vide dans un réservoir communiquant par le tube de sûreté avec la chaudière. Quand la machine est arrêtée, qu'on laisse refroidir la chaudière, le vide se fait à l'intérieur; ce tube sert alors à rétablir l'équilibre avec la pression extérieure, et s'oppose ainsi à ce que le poids de l'atmosphère puisse écraser la chaudière.

L'*Émeraude* est un bateau commode, bien disposé, léger et en

Digitized by Google

même temps solide; le tirant d'eau est extrêmement faible : $0^{m},25$, avec $^{7}/_{4}$ tonneaux de charge, ou 80 voyageurs. C'est le bateau le plus léger qui ait été construit à Nantes.

Sa marche doit être calculée, en remontant la Loire, à 9,372 mètres; en descendant, à 17,112 : le courant de la Loire étant supposé de 3,870 mètres à l'heure. C'est une bonne marche, quoiqu'il y ait à Nantes des bateaux à vapeur qui ont une marche supérieure à celle-là. D'ailleurs, il ne faut point oublier qu'ici la principale condition du problème, c'est un faible tirant d'eau; et, sous ce rapport, le succès est complet.

M. Gâche s'occupe en ce moment de la construction de plusieurs autres bateaux en fer, dont le tirant d'eau sera le même que celui de l'*Émeraude*, et dont les machines seront plus fortes, et donneront en conséquence une plus grande vitesse.



Digitized by Google

COMPTE-RENDU

DES SÉANCES

DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE

DU DÉPARTEMENT DE LA MOSELLE.

Août, septembre et octobre 1838.

M. Soleirol offre pour le cabinet de la ville une suite d'ossements fossiles bien conservés qui appartiennent au genre *cheval*, et qu'il a trouvés dans la carrière de sable près de Montigny, à 5 mètres de profondeur et à 40 mètres de l'endroit où fut découvert le grand os d'éléphant en 1835. Ces os sont détaillés dans une notice que M. Soleirol lit sur cet objet.

M. Victor Simon donne, de la part de M. Girgois, un fragment d'une grande ammonite *persillée*, trouvée près de Solgne, dans le terrain du lias supérieur.

M. Holandre présente une *dent molaire d'éléphant* d'une grande dimension, qui a été acquise, par l'intermédiaire de M. V. Simon, pour le cabinet de la ville. Cette dent, endommagée à une de ses extrémités, a été trouvée dans les alluvions anciennes de la Seille, près de Sillegny.

M. Alfred Malherbe, de retour d'un voyage qu'il a fait dans le Midi, et notamment à Aix en Provence, présente des échantillons de *calcaire lacustre* accompagnés d'*hélices fossiles*, et provenant des carrières de pierre à bâtir de cette localité. M. Malherbe fait don

Digitized by Google

de ces échantillons pour le cabinet de la ville, et y joint une *empreinte de poisson*, un *régime de dattier femelle*, et un fascicule de plantes desséchées de cette contrée du midi de la France.

M. V. Simon lit une note sur un escarpement dans le terrain du lias mis à nu près le nouveau pont de Magny, et présente une coupe de ce terrain. Le même membre offre ensuite un bel échantillon de la partie supérieure du *calcaire à pecten lens*, avec *trigonies*, *peignes* et *gervilies*. Cet échantillon a été recueilli sur les côtes de Lorry par M. Paguet.

M. Lasaulce offre un champignon remarquable trouvé sur des planches de chêne à la Citadelle. C'est le *merulius lacrymans*, qui croît ordinairement sur les poutres, dans les lieux humides, et accélère la pourriture du bois en entretenant une humidité continuelle. Le seul moyen de le détruire, c'est de faire des lotions avec l'acide sulfurique étendu d'eau.

La société décide qu'elle entrera en vacances du 1.er septembre au 1.er novembre, époque à laquelle elle reprendra ses travaux.



Digitized by Google

CHRONIQUE.

Un monument druidique (*dolmen*) a été découvert par M. Victor Simon près de Châtel-Saint-Germain, à une lieue et demie de Metz. Le même antiquaire s'occupe, en ce moment, de la description d'une *villa romaine*.

— M. Dufresne, propriétaire à Toul, suit les fouilles d'une autre *villa*, qu'il a reconnue tout récemment entre cette ville et Nancy. Il a promis de nous tenir au courant de ses recherches.

— M. Dégoutin, de Briey, fait exécuter en ce moment des fouilles dans le terrain occupé jadis par le château de Pierre de Bar. Il lui reconnaît, dit-on, des dispositions analogues à celles du château de Preny. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des découvertes de M. Dégoutin.

— M. Beaulieu, voyageant pour étudier les divinités topiques, a découvert deux déesses, l'une *Nundina*, l'autre *Rosmorta*, honorées, la première, sur les bords du Rhin; la seconde, dans le pays des Leuquois (Toul).

— M. Ponçot, savant antiquaire de notre ville, vient d'annoncer à l'académie la découverte récente d'une des plus belles mosaïques connues en Europe. Cette mosaïque est à Membrey (Haute-Saône). Elle se rapproche, quant aux dimensions, aux dessins, ainsi qu'à la couleur des pierres, de la belle mosaïque de Strunsfield (Angleterre).

—M.me Durand d'Aulnoux, propriétaire du château de Montois, près de Metz, a trouvé dans les fondations de ce château deux pierres tumulaires en marbre, avec inscription et bas-relief d'origine romaine. *L'Austrasie* a obtenu de l'obligeance éclairée de cette dame des dessins et des documents inédits qui seront publiés dans les livraisons suivantes.

— M. le docteur Moizin, que ses connaissances, son tact médical et ses manières aimables plaçaient au premier rang des médecins de notre ville, vient d'être appelé au conseil de santé. Il est remplacé à l'hôpital militaire par M. Alquier, médecin du Val-de-Grâce.

— Des ouvriers occupés à creuser le nouveau canal, dans la rue Stanislas, à Nancy, ont découvert, outre des ossements et des têtes assez bien conservées, des médailles portant le millésime 1654.

Digitized by Google

L'emplacement sur lequel cette rue est construite fut long-temps un cimetière, et des maisons ne s'y élevèrent que sous les règnes de Léopold et de Stanislas. La manière dont étaient disposés ces ossements, et le millésime gravé sur les médailles, semblent fixer l'origine de leur sépulture à l'année 1633, époque de la peste qui dépeupla Nancy sous le règne du duc Charles IV. Quelques personnes doivent se souvenir que, lors des funestes évènements dont Nancy fut le théâtre au 21 août 1790, on fut obligé, pour faire disparaître plus vite les cadavres entassés devant les halles, de dépaver la rue et de les y enterrer dans une fosse commune.

— Nous apprenons que plusieurs citoyens de Lunéville ont formé le projet d'établir une bibliothèque publique par souscription. Cette heureuse idée aura sans doute du retentissement en Lorraine. C'est faute de l'avoir conçue plus tôt que tant de manuscrits, tant de lettres autographes sont allés enrichir d'autres localités, ou se perdre dans les comptoirs de l'épicerie.

— Un jeune Meusien, M. Leclerc, de Courouvres, vient, après sept années de persévérance et de travail, d'inventer un instrument de musique auquel il devra sa fortune. Le *mélophone* (c'est le nom qu'on lui a donné) a été fort approuvé de l'Institut. M. Leclerc l'a fait entendre au grand Opéra et aux concerts Musard. De nombreux applaudissements ont accueilli partout cette heureuse innovation. Le génie des machines que possède ce jeune homme et les leçons de son père, horloger et musicien, en vont faire une des célébrités du département de la Meuse.

(*Le Franc Parleur.*)

— Au nombre des enfants de la Moselle dont la perte récente inspire de justes regrets, nous signalerons le lieutenant-général Bazaine, le commandant Munier, membre de l'académie royale de Metz, le lieutenant-général Semellé; M. Mory, auteur de divers ouvrages en patois; M. Pioche, sculpteur, ancien élève lauréat de l'académie de Paris. *L'Austrasie* consacrera des articles nécrologiques à ces différentes notabilités.

La mort vient aussi d'opérer quelques vides dans la cour royale de Metz. Elle a frappé successivement les conseillers Pâris, Robinet de Cléry, Pécheur aîné.

Digitized by Google

VILLERS.

MADAME DE RODDE ET MADAME DE STAËL.

(DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

En 1806, après la glorieuse bataille d'Iéna, Blucher, poursuivi sous les murs de Lubeck par l'armée du prince de Ponte-Corvo, ayant appelé le carnage et la mort jusque dans le paisible asile de citoyens inoffensifs, Villers exposa plusieurs fois sa vie pour sauver celle de ses amis. Voici comment il s'exprimait alors, en écrivant à la comtesse Fanny de Beauharnais :

« Je me rendis dans la maison de mon respectable ami M. le bourgmestre Rodde, attenante à celle où je demeure, et dont j'avais bien fait fermer la solide porte. M. Rodde était au sénat, lequel s'était constitué permanent. Madame Rodde et ses trois enfants étaient dans un grand effroi. Je les rassurai de mon mieux, les reléguai dans une chambre écartée ; et à l'aide des domestiques et de deux ouvriers qui se trouvaient là, je fis remplir d'eau de grands baquets

placés dans le vestibule, avec tous les seaux de la maison, au cas que le feu prît quelque part. Bientôt la porte dite *du Bourg*, la plus voisine de la maison Rodde, fut forcée par le corps du maréchal prince Bernadotte. Prussiens et Français entrèrent pêle-mêle dans la ville. »

« Lorsque ces derniers furent tout à fait maîtres de Lubeck, les habitants rassurés se crurent hors de tout péril, et se félicitèrent d'être ainsi délivrés par les troupes d'une puissance protectrice. Ce sentiment devint général. Mais qu'il fut cruellement trompé ! Précisément alors commença dans tous les quartiers de la malheureuse ville une scène de pillage et de meurtre, qui changea bientôt cette confiance trop hâtive en consternation et en désespoir. Je ne partageais point l'illusion de mes hôtes. J'ai été moi-même assez longtemps soldat, pour savoir quel sort est réservé à une ville prise d'assaut. Une famille voisine éplorée qui vint frapper à coups redoublés à la porte de notre maison pour s'y réfugier dès le premier instant, nous apprit assez à quel traitement les autres devaient s'attendre. Outre le dommage qui en pouvait résulter pour la maison, si elle était forcée, je considérai surtout que madame Rodde et ses deux filles, dont la constitution nerveuse est irritable à l'excès, dont la sensibilité est portée à s'alarmer et à s'exalter vivement, ne supporteraient qu'avec peine la vue d'un tel esclandre et des violences qui l'accompagneraient. Mon parti était pris d'avance. Je jetai mon chapeau rond, en pris un retapé et muni de la cocarde nationale, et, mon ancien sabre d'aide-de-camp sous le bras, mon manteau bleu sur les épaules, je me postai à la grande porte de la maison, dont la belle apparence n'attirait que trop les regards cupides des troupes de pillards et de maraudeurs qui allaient par les rues, enfonçant portes et fenêtres, et pénétrant partout. J'eus le bonheur de les tenir tous écartés du seuil que j'avais résolu de

Digitized by Google

défendre. Je repris avec eux la rudesse de mon ancien langage soldatesque ; et parlant d'un air naturel à chaque troupe qui se présentait, je disais aux uns que j'étais placé ici en *sauve-garde ;* aux autres, que je faisais le logement d'un général qui allait arriver, et montrant des caissons qui passaient, je criais : « Voilà nos équipages qui arrivent ; faites place ! » — A d'autres je disais que c'était ici la *Municipalité*, et vingt défaites pareilles. Voilà ce dont quelques journaux ont parlé avec trop d'éloge. Tout cela était aisé, madame, à un Français animé de quelque zèle pour ses amis, qui savait prendre le ton convenable à l'instant, et qui restait calme. Je remercie la main d'en-haut qui m'a protégé en cet instant, et a fait réussir mes mesures. J'en fus quitte pour me colleter avec deux ou trois plus mutins, et qui voulaient entrer de force, pour un coup de crosse dans la hanche, et pour mon manteau, qui s'étant détaché de mes épaules dans la mêlée, me fut enlevé.

« Cependant la nuit approchait, et avec elle le désordre devait encore s'accroître. Les trois maréchaux s'étaient mis à la poursuite de l'ennemi ; ils ne revinrent que tard en ville, vers neuf heures du soir. Dans l'intervalle, M. Rodde était rentré du sénat. Son retour fut une sensible consolation pour les siens, qu'il retrouva sains et saufs. S'il n'eût, par bonheur, été escorté pendant presque tout son chemin, il eût couru de grands dangers, car le tumulte était épouvantable. On arrêtait, on dépouillait, on maltraitait ceux qui osaient se montrer dans les rues. Un sénateur s'était réfugié peu auparavant dans l'hôtel du sénat, demi-nu, pâle, chargé de coups, dont il lui est resté un affaissement qui a nécessité sa retraite. Un messager du sénat, envoyé au dehors pour une commission, était tombé mort d'un coup de baïonnette. M. Rodde nous apprit qu'il avait offert sa maison pour y loger le prince de Ponte-Corvo. Cette nouvelle

Digitized by Google

nous fut très-agréable. Madame Rodde s'occupa aussitôt avec ses femmes d'arranger son propre appartement pour y placer le prince, et des autres préparatifs. Quelque temps après, arrivèrent partie des équipages et la suite du maréchal. Une garde fut bientôt placée à la porte de la maison, et me releva ainsi de mon poste. Enfin, le maréchal lui-même parut, exténué des fatigues de cette journée et des précédentes, tenant à la main son épée, qu'il venait d'employer à sauver sur son chemin plusieurs maisons du pillage. Il avait mis pied à terre à l'hôtel-de-ville, et deux membres du sénat l'avaient accompagné de là jusqu'à son logement. Nous le reçumes tous dans le vestibule, comme un libérateur. « Madame, dit-il à madame Rodde d'un ton ému et affectueux, en lui présentant la main pour monter, je ne viens pas ici pour vous faire du bien, mais le moins de mal que je pourrai. » — Peu après, on lui annonça qu'il était servi. Il nous fit inviter, M. Rodde, son épouse et moi, à nous mettre à table avec lui, ce qui eut lieu tous les jours jusqu'à son départ, le 22 du mois. En mon particulier, il me témoigna infiniment de bienveillance et de bonté. J'eus assez d'occasions, par la suite, de connaître toute la noblesse et l'élévation de son âme. Il a fait naître pour lui dans la mienne une vénération et un dévouement qui ne s'y éteindront jamais, quelle que puisse être notre destinée à l'un et à l'autre. Je lui dois quelques-uns des plus beaux moments de ma vie, puisque la confiance dont il m'honora me mit à portée d'être de quelque utilité aux opérations de notre armée, et de rendre quelques services à cette bonne ville; surtout, elle me fournit les moyens d'épargner à plusieurs Français des actions dont ils auraient peut-être rougi le lendemain. Il permit que je portasse le titre de son *secrétaire*, et que je fisse valoir son autorité pour arrêter où je pourrais des violences. Certes, ces armes bienfaisantes me furent

Digitized by Google

d'un grand usage. La nuit du 6 au 7, comme plusieurs de celles qui la suivirent, ne m'offrit plus un moment de repos ni de sommeil. Dès qu'il fut connu que le maréchal Bernadotte logeait chez M. Rodde, la porte fut assiégée par une foule empressée de femmes en pleurs, d'hommes pâles et en désordre, qui invoquaient du secours. Je suivais au hasard les premiers qui m'entraînaient. Je n'avais ni assez d'oreilles, ni assez de voix pour toutes ces personnes, connues et inconnues, qui m'imploraient, qui me tiraient, qui me déchiraient les habits (et le cœur!) pour que j'allasse à leur aide. Quelle nuit! La plupart des maisons ouvertes, remplies de flambeaux, de tumulte, d'allants et de venants; quelques-unes fermées, d'où partaient des sons confus, et même le bruit de l'explosion d'armes à feu. Je marchais ainsi au milieu des larmes, des coups qui enfonçaient les portes, des cris de désespoir, des hurlements féroces, des vitres qui se précipitaient, des meubles qu'on fracassait; au milieu de troupes à cheval et à pied qui se croisaient, des trains d'artillerie et des chariots, sur un pavé couvert d'une boue infecte, délayée de sang; trébuchant dans les cadavres d'hommes et de chevaux dont les rues étaient jonchées, et sur lesquels je tombai une fois, ce qui me remplit d'une horreur inexprimable. Je me relevais, et cherchais à ressaisir mon chapeau parmi tant d'objets de dégoût, quand j'entendis venir du bout de la rue un régiment, qui s'avançait au son de sa musique. Cette musique militaire, fort brillante, jouait un air vif et gai. Je ne puis vous peindre, madame, l'impression foudroyante et tout à fait inattendue que fit sur moi cette musique. Le contraste déchirant, qui devait monter jusqu'au ciel, de ces accents de joie avec les lugubres éclats de la douleur sembla se concentrer tout entier dans mon être, et menacer de le dissoudre, comme on voit un verre frémir et se casser au son d'un cor.

Digitized by Google

J'étais immobile, je ne voyais plus. Quand je revins à moi, je sentis mes yeux humides; une de mes mains était engagée dans mes cheveux, qu'elle s'efforçait machinalement d'arracher; je n'en pouvais plus, et il me fallut employer toutes mes forces pour ne pas retomber sur ce même pavé d'où je venais de me relever. En cet état, je pleurai abondamment, en m'écriant, sans savoir ce que je disais : « Oh ! ils font de la musique ! les cruels ! ils font de la musique ! » — Ce moment est, je crois, le plus horrible que j'aie éprouvé de ma vie. Vous m'en croirez, madame, vous qui savez sentir; qui savez quelle est la sévère signification des larmes d'un homme qui ne pleure pas facilement. »

« Dès le 7, j'avais été invité à me rendre au sénat. Je ne pus y aller que le lendemain, de grand matin. Presque tous les hommes estimables qui le composent sont en particulier de mes amis. Ils connaissaient mon attachement sincère à leur ville, et ma bonne volonté. Je savais mieux qu'eux l'organisation d'une armée, et la manière de traiter avec des militaires. La langue, d'ailleurs, les embarrassait dans les communications verbales qui avaient lieu sans cesse. J'étais animé du plus pur désir de leur être utile, de leur payer la dette d'une longue hospitalité, et de les tirer, autant qu'il était en moi, de l'embarras où je les voyais. Passager dans le navire au moment de la tempête, je crus devoir saisir la rame et la manœuvre pour aider à l'équipage. Je passai donc dès lors une bonne partie de mon temps à l'hôtel du sénat. Mais, madame, les petits gouvernements ont une faiblesse qu'il faut leur pardonner, puisqu'elle fait une partie de leur importance, c'est d'être singulièrement jaloux du secret sur toutes leurs opérations. De tout ce que j'ai pu faire, dire ou écrire dans cette enceinte mystérieuse, je ne vous révélerai donc rien. Il suffit de dire que la nature des choses et les bontés du prince Bernadotte m'y rendirent

Digitized by Google

fréquemment l'intermédiaire entre lui et le sénat ; que j'y donnai quelques conseils dont l'exécution, je pense, a été salutaire ; d'autres qu'on a peut-être eu raison de rejeter, et d'autres qu'on aurait peut-être mieux fait de suivre. — Mais que vis-je en arrivant dans ce sénat, dans cette assemblée des pères de leur patrie, dont quelques-uns sont de vénérables vieillards, et tous des magistrats recommandables ; dont le corps enfin forme un gouvernement reconnu dans l'Europe, traité avec faveur par notre auguste empereur, qui leur écrit, qui reçoit leurs envoyés, qui a un ministre accrédité près d'eux ; qui par conséquent méritaient des égards et de la déférence ? — J'y vis jusqu'au sein de leur lieu d'assemblée, sur leurs sièges, dans leurs rangs, une foule impétueuse de gens de tout état, des valets, des voituriers, des goujats de l'armée, formant en tumulte des demandes arrogantes. J'y vis, par exemple, un cuisinier dire avec insulte à l'un des consuls, ou *bourgmestres*, qu'il lui fallait sur le champ *trente douzaines d'huîtres fraîches* pour son maître! J'avoue que je fus indigné et affligé de ce spectacle ; j'en fis mes plaintes au prince, qui y envoya un officier supérieur avec l'ordre d'y rester, et d'y faire respecter le sénat. »

« Madame Rodde, aussi touchée que moi de tout ce qui se passait, se chargea de présenter une lettre que j'écrivis au maréchal. Elle la lui remit, les yeux gros de pleurs, dès qu'il fut visible. Il ignorait en effet tous les désordres qui régnaient dans la ville, et laissa voir à madame Rodde combien il en était affecté et révolté. Le résultat de cette démarche fut un *ordre du jour* fort sévère pour le 1.er corps, et qui fut d'un effet salutaire. »

« Ceci se passait le samedi 8, au matin. J'allai vers midi présenter mes hommages à S. A. I. le grand-duc de Berg, qui logeait dans mon quartier, chez un homme fort esti-

Digitized by Google

mable, M. Nonnen. Le prince me reçut avec cette grâce parfaite et cette affabilité que vous lui connaissez, madame. Ce favorable accueil m'enhardit à lui parler avec franchise. « Nous autres, gens de l'Institut, lui dis-je, nous nous croyons appelés à être les prêtres de la vérité, et à la faire parvenir jusqu'aux princes. » Je lui peignis là-dessus en peu de mots le malheur général, et le suppliai d'y mettre un terme. Le prince me témoigna la plus grande sensibilité sur ce qu'il entendait; m'assura que ces rigueurs, suites inévitables de la guerre, lui étaient odieuses, et qu'il allait interposer son autorité pour les faire cesser. Je pris congé de lui, après qu'il eut daigné m'inviter à retourner le voir à Paris. »

Villers, dans cette lettre, a peint avec l'énergie d'un cœur vivement ému toutes les scènes de désolation, toutes les horreurs qui se sont commises à Lubeck; il fait à Blucher des reproches graves dont ce général prussien ne s'est point lavé; il montre à quel degré d'abaissement et d'infortune est tombée une ville amie; se plaint qu'on ait abusé du nom de l'empereur pour autoriser le pillage, le meurtre et l'incendie, et termine sa lettre de la manière suivante :

« Si Napoléon le Grand consent à réparer un malheur, à indemniser d'une perte, il faut que la réparation soit grande, que l'indemnité soit digne de lui, de sa gloire, de sa grande âme. Il ne s'agit pas de peser et de compenser avec scrupule, il faut que le dédommagement surpasse le dommage; il faut que la postérité qui regardera à cette place n'y aperçoive qu'un monceau de bienfaits, et qu'elle y reconnaisse l'instrument de la Providence, la main du plus glorieux des princes.....

« Et en effet, madame, à quel prix aspirent tous les grands hommes, toutes les âmes au-dessus du vulgaire? A ce tribut d'admiration et d'estime que paie le genre

Digitized by Google

humain à ses véritables bienfaiteurs, aux actions héroïques, vertueuses, à la clémence, à la justice, à la bonté. Cette voix de l'univers, ce jugement des siècles est ce qui les guide dans leurs travaux, ce qui les soutient dans leur pénible carrière, contre les fausses vues de l'esprit de parti, de l'envie, des passions qui s'arment contre eux. L'Histoire, cette muse inflexible qui grave en silence les annales des nations et de leurs chefs, fait l'office de rapporteur dans ce grand procès entre les hommes d'aujourd'hui et l'opinion de demain. Elle parlera du traitement cruel qu'a exercé sur une ville neutre et amie, sur une ville honorée de la bienveillance de l'empereur, une armée française, brave sans doute, et victorieuse, mais qui, par une telle erreur, a rendu moins beaux ses lauriers. Cette page de l'histoire, madame, sera sévère, terrible. — Mais on lira sur l'autre, j'ose le prédire, — que Napoléon le Grand, le Juste, le Magnanime, a guéri les plaies mortelles faites à un état paisible dont il n'avait point à se plaindre; qu'il a excusé dans une brave armée un moment d'erreur, mais qu'il a relevé ce qu'un coup de foudre mal dirigé avait renversé; qu'il a protégé les faibles, les opprimés, et qu'il s'est assuré par là les bénédictions de l'avenir.

« A qui appartiendrait mieux qu'à vous, madame, de faire valoir d'aussi beaux motifs, et de devenir l'organe de la bienfaisance? C'est un emploi auquel la nature vous avait destinée, en vous faisant aussi souverainement bonne, même avant que le cours des choses vous approchât des marches du plus puissant trône de la terre. Elle a placé sur vos lèvres l'éloquente persuasion, vous a prodigué les trésors de l'esprit, daignez employer tous ces dons à une médiation digne de vous. Votre auguste nièce, dont on ne prononce le nom qu'avec amour; sa digne fille, la plus aimable des reines, ne vous refuseront pas leur intérêt pour une cause aussi

Digitized by Google

juste. Et comment, avec de tels appuis, ne trouverait-elle pas accès dans le cœur de Napoléon ? »

« Pardonnez, madame, l'excessive longueur de cette lettre, et cette narration si détaillée d'une catastrophe assez remarquable, il est vrai, dans les fastes de notre âge; unique peut-être dans ceux de tous les temps, par les circonstances dont elle fut accompagnée. Comme la reine de Carthage, vous l'avez voulu, et vous m'avez ordonné de renouveler ma douleur. Elle s'est adoucie en vous parlant. La certitude de la bonté avec laquelle vous daignez m'écouter, m'a encouragé à vous tout dire. Puissiez-vous ne pas refuser votre intercession à mes instances, et ajouter un titre de plus à tous ceux que déjà vous avez à notre admiration. — Quant à moi, madame, tiré quelques instants de ma solitude et de mes livres par ce terrible ébranlement; engagé à reprendre, pour le temps de sa durée, la vie active que j'avais quittée depuis plus de dix années; ayant acquis quelque expérience nouvelle et de la plus excessive dépravation, et de la plus haute noblesse du cœur humain, je vais reprendre la vie contemplative et isolée qu'exige mon genre d'études, et qui convient à mes goûts, sans autre ambition que de voir la paix, la religion épurée, la culture des lettres régner sur l'Europe; sans autre désir que de conserver l'estime de mes amis, et du petit nombre d'êtres qui vous ressemblent.

« Je suis avec un respect et un dévouement sans bornes, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VILLERS. »

Lubeck, le 25 *décembre* 1806. (1)

---

(1) La lettre dont nous avons extrait les détails précités a pour titre : *Lettre à madame la comtesse Fanny de Beauharnais, contenant un récit des évènements qui se sont passés à Lubeck dans la journée du jeudi* 6 *novembre* 1806, *et les suivantes.*

Digitized by Google

Cet opuscule écrit de verve, avec l'élan quelquefois désordonné d'une imagination vivement émue, ayant été mis sous les yeux de l'empereur, excita sa colère, et souleva des inimitiés puissantes qui poursuivirent jusqu'au tombeau notre courageux écrivain. Napoléon, mécontent de l'exposé de la *philosophie de Kant* et du mémoire *sur la réforme*, demanda de quel droit un idéologue allemand se mêlait de lui donner des conseils; qu'il le ferait conduire à Vilvorde s'il disait encore un mot; que Lubeck avait injustement souffert, mais qu'il en serait de même chaque fois qu'un petit état voudrait conserver des droits de souveraineté, sans avoir la force de se faire respecter, etc .... Montalivet (1), Beugnot, l'évêque Grégoire, eurent beaucoup de peine à calmer la colère impériale. Ils y parvinrent cependant, mais

---

Imprimée en très-petit nombre, et pour tenir lieu de copie manuscrite.

In-4.° de 28 pages. L'exemplaire que nous avons sous les yeux porte, écrit de la main de Villers, ces mots: *A ne communiquer que par confiance, et avec la plus grande circonspection.*

Cette lettre fut précédée d'une brochure intitulée: *le Combat de Lubeck*. 1806, in-4.° avec une carte. — Villers avait aussi écrit à sa famille une lettre chaleureuse, pittoresque, mais trop emphatique pour ne pas être ridicule. On y trouve les phrases suivantes : *J'ai la tête, le cœur et les oreilles détraqués.... Les nerfs de madame de Rodde sont en danse.... Le prince de Ponte-Corvo est dans une telle admiration de mon ouvrage, de mon dévouement, qu'il me fait mander à toute heure de la nuit pour conférer avec moi sur les moyens de sauver Lubeck, etc... Il m'est arrivé de courir chez le prince, en bonnet de nuit; il m'a reçu en savates : je lui ai parlé fortement et librement: voilà ce que c'est d'avoir un nom comme homme de lettres et d'être membre de l'Académie...*

La famille Villers se réunit à un ami pour répondre à cette lettre. On le fit avec beaucoup d'esprit. On s'apitoya principalement sur la malheureuse destinée de madame de Rodde, qu'on appela *la chère amie*.

(1) Le comte Bachasson de Montalivet, alors directeur général des ponts et chaussées, était un ami d'enfance de Villers. Ils se tutoyaient.

Digitized by Google

la *Lettre* fut mise à l'index, et jamais Napoléon ne voulut consentir à ce que Villers devînt sénateur de Lubeck, ni commandant en chef de l'artillerie de cette ville, comme on le lui avait offert, en reconnaissance des services qu'il avait rendus.

Après s'être ainsi posé le défenseur des faibles contre le pouvoir aveugle, après avoir bravé la haine de ces despotes militaires qui voudraient effacer les droits des peuples avec la pointe de leur sabre, pour les plier au joug du despotisme, Villers rentra dans les conditions paisibles de la vie intime. Il revint même à Paris avec madame de Rodde, dès que Montalivet lui eut écrit que l'orage était apaisé, et passa plusieurs mois dans cette ville, cultivant l'amitié de Cuvier, Boissy-d'Anglas, Duvillard, Ginguené, Toulongeon, Emmery, Arsène Thiébaut, etc. Des réunions charmantes avaient lieu chez ces personnages distingués. Madame de Rodde y accompagnait Villers, qui dîna même avec elle et Bitaubé chez l'évêque Grégoire.

De retour en Allemagne, Villers traduisit l'*Essai* de Heeren *sur l'Influence des Croisades* (1); le *discours* prononcé par Henke à la fête anniversaire du couronnement de Napoléon (2); il fit ressortir avec adresse, dans son *Érotique comparée* (3), la spiritualité et la sensualité qui dominent dans les poésies amoureuses de l'Allemagne et de

---

(1) *Essai sur l'Influence des Croisades*, traduit de l'allemand de A.-H.-L. Heeren, professeur de philosophie à Gœttingue; in-8.° de 538 p. 1808.

Traduction commencée en 1807, et présentée à l'Institut royal de France.

(2) *Discours prononcé à la Fête anniversaire du Couronnement de Napoléon, 2 décembre 1806, par Henke;* traduit par Villers.

(3) *Érotique comparée, ou Essai sur la manière essentiellement différente dont les Poètes français et allemands traitent l'Amour.* 1807.

Digitized by Google

la France, et composa en même temps un *Mémoire* en réponse à cette question, proposée en 1807 par l'académie des sciences et belles-lettres de Dijon : *La nation française mérite-t-elle le reproche de légèreté que lui font les nations étrangères?*

Dans cette lettre, Villers, distinguant la légèreté de la frivolité et de l'inconstance, soutient que l'homme agit avec légèreté lorsqu'il se laisse entraîner par ses passions ou ses goûts vers un but, sans s'inquiéter si les moyens qui doivent l'en rapprocher sont conformes à la raison, à l'équité, aux lois éternelles du devoir, du juste et de l'injuste.

Rien ne pouvait ralentir le zèle de Villers pour les intérêts moraux et politiques de l'Allemagne. En 1808, le gouvernement westphalien ayant projeté des réformes dans l'enseignement des six universités échues en partage au roi Jérôme, les chefs de ces établissements scientifiques prirent l'alarme, et ne virent d'autre moyen de salut que dans la plume d'un homme capable d'apprécier un système d'institutions largement conçues, qui faisaient de Gœttingue et des villes voisines l'Athènes de la Germanie. Heyne et Heeren supplièrent notre compatriote de prendre la défense de l'université dont ils faisaient alors la gloire. Jean de Muller lui-même joignit ses instances aux leurs. « Il s'agit de défendre *Pergame*, écrivait-il, le 6 mars 1808, à M. Heeren; celui qui nous aidera à la sauver sera l'éternel objet de nos louanges. » Villers, quoique malade, n'hésita point à prendre la défense des institutions menacées, et à servir les lettres en même temps que l'amitié. Peu de jours lui suffirent pour faire sortir des presses de l'imprimerie royale de Cassel un écrit ayant pour titre : *Coup d'œil sur les Universités et le mode d'Instruction publique de l'Allemagne protestante.* Cet ouvrage, dédié au roi, produisit l'effet qu'on en attendait; il éclaira l'opinion, rectifia les idées anti-allemandes

Digitized by Google

de la cour de Cassel, et sauva l'instruction publique du pressant danger dont elle était menacée (1).

L'année suivante, Villers, dans un rapport fait à l'Institut, jeta un *coup d'œil* rapide sur l'état de la littérature allemande (2). Cet écrit était destiné à faire apprécier par le public français la fécondité scientifique et littéraire de l'Allemagne. Villers nous montre ce peuple, en 1808, au moment de perdre sa nationalité, menacé dans son existence politique et morale, n'ayant plus d'autre recours qu'en la clémence du vainqueur, produire néanmoins, et lire, dans l'espace d'une année, plus de trois cents ouvrages sur des matières tout à fait étrangères aux nécessités du moment; preuve irrécusable que, dans les provinces au-delà du Rhin, l'arbre intellectuel a des racines profondes qui résistent aux orages, et que la sève dont il est doué peut produire en lui une exubérance de vitalité qui consolera l'avenir des obstacles que la civilisation a éprouvés dans sa marche à travers les siècles de barbarie, de fanatisme et de conquêtes, car ces trois états sont liés l'un à l'autre.

Vers la même époque, Villers, abordant l'arène de la haute politique, s'est élevé, avec le langage énergique d'un homme convaincu de la justice de sa cause, contre le système continental de Napoléon (3). Il défendit les droits du

---

(1) *Coup d'œil sur les Universités et le mode d'Instruction publique de l'Allemagne protestante.* Cassel, imprimerie royale. Brochure in-8.° de 110 pages, dédiée à Jérôme, roi de Westphalie. Elle contient un tableau schématique représentant deux cent quatre cours publics et particuliers d'une université allemande, pendant un seul semestre.

(2) *Coup d'œil sur l'état de la Littérature ancienne et de l'Histoire en Allemagne; rapport fait à la troisième classe de l'Institut de France.* Amsterdam et Paris, 1809, in-8.° de 153 pages.

(3) *Doléances des Peuples du continent, au sujet de l'interruption du commerce*, traduit de Reimarus. Cet ouvrage a été également publié

Digitized by Google

commerce et les intérêts de la civilisation ; et comme si la nature, en lui imprimant le génie dont il était doué, lui eût confié l'honorable mission de protéger les peuples contre l'ambition sans cesse envahissante de la puissance, il proclama des vérités méconnues, des principes foulés aux pieds ; il jeta dans la voie progressive des améliorations sociales ces semences fécondes qui, négligées pour un temps, finissent toujours par germer et porter leur fruit ; il fit voir, dans l'établissement d'un grand empire, le retour au funeste système d'après lequel les peuples, parqués comme des esclaves, deviennent les instruments passifs de l'ambition démesurée d'un seul homme ; et, dans différens ouvrages, il considéra l'anéantissement des petites principautés allemandes comme un crime de lèse-humanité, comme l'extinction d'un foyer moral. Mais alors, que pouvaient les plaintes d'un écrivain philosophe, qui n'avait pour lui que la justice et la raison ? L'humanité, colosse aux pieds d'argile, s'était affaissée sous le poids de l'aigle impériale de France. Elle attendait, pour se relever, que la coupe d'amertume dont elle était abreuvée eût coulé à pleins bords, et que la liberté lui eût ménagé une émancipation nouvelle et définitive.

La destruction de l'indépendance des villes anséatiques où Villers avait trouvé une seconde patrie, et reçu tant de preuves d'affection et d'estime publique (Brême venait de lui conférer le droit de bourgeoisie), ne pouvait manquer de faire sur lui une impression douloureuse ; sa santé en fut altérée : d'autres chagrins s'étant joints bientôt à ce deuil patriotique, elle alla désormais en déclinant, et l'on peut même dire qu'il ne la recouvra jamais complètement. Depuis

---

avec le titre suivant, ce qui est cause que plusieurs bibliographes en ont fait deux livres distincts : *Le Commerce, par J.-A.-H. Reimarus*, professeur de physique à Hambourg. Amsterdam et Paris, 1808, petit in-8.°

Digitized by Google

lors, aucun ouvrage de haute portée n'est sorti de sa plume.

Cependant, comme il ne se pouvait guère qu'une imagination aussi riche demeurât sans produire, il mit au jour, entre 1809 et 1811, un *Catéchisme de morale* (1), écrit avec autant de grâce que de clarté; un *Précis historique sur Martin Luther* (2); un travail *sur les villes anséatiques* (3). Ce fut à la même époque qu'il composa l'*introduction* de l'ouvrage de M.me de Staël *sur l'Allemagne*; l'*avant-propos* et les *notes* de la traduction du *Walstein* de Schiller, par Benjamin Constant.

La chute de la maison de commerce de M. Rodde, et la dureté avec laquelle les créanciers faisaient valoir une ancienne loi d'autorité problématique, pour s'emparer de la fortune personnelle de madame de Rodde, ajoutèrent de nouvelles peines et de nouvelles inquiétudes à celles dont l'âme sensible de notre compatriote était déjà pénétrée. Voir dans la misère une famille qui avait tout fait pour lui, une femme bien-aimée qui, par ses conseils, son sens droit, ses connaissances profondes et variées, l'avait lancé au premier

(1) *Kleiner Volks Catechismus, oder Lehren des Edlen und Guten, für Linder. In v gesprächen.*

Petit Catéchisme préparatoire, ou Doctrine du Noble et du Bon, pour la Jeunesse. En six entretiens, avec cette épigraphe tirée d'une exhortation du comte de Stolberg à ses enfants:

> « Toute la valeur de l'homme dépend de cette alternative: aspire-t il à s'unir par l'amour à l'amour divin, ou se replie-t-il tellement sur son *moi*, que, dans tout ce qui l'attire et lui plaît, il ne cherche que les moyens d'une jouissance personnelle plus ou moins fine ou grossière? »

(2) *Précis historique de la Vie de Martin Luther,* traduit du latin de Melanchton, avec des notes, 1810. (Almanach des Protestants.)

(3) *Constitutions des Villes anséatiques* (Brême, Lubeck et Hambourg), suivies de considérations pleines d'esprit et de sagacité sur le rang qu'elles occupent dans la civilisation européenne.

Digitized by Google

rang de la littérature contemporaine, et lui avait fait trouver un ami sûr dans un sexe si sujet à l'inconstance; sentir toutes ces choses; s'apercevoir pour la première fois qu'on est sans fortune; être réduit à gémir sur la fatalité du sort..., telle fut la position pénible de Villers. Mais ayant tout à coup réuni, par un dernier effort, les facultés de son esprit, il voulut au moins les appliquer à la défense de madame de Rodde et soutenir ses droits attaqués. Deux mémoires, publiés à cette occasion, excitèrent l'étonnement des hommes de loi, par la solidité et la sagacité des raisonnements, la spécialité des connaissances, et Villers eut la consolation d'avoir sauvé une portion de patrimoine qui laissa quelques ressources à la famille infortunée dont il devait être désormais le seul appui (1).

Lorsque le gouvernement français fit prendre possession des villes anséatiques, il offrit vainement à Villers une place, à son choix, dans la nouvelle administration. Ne voulant ni entrer en partage d'une domination qu'il abhorrait, ni renoncer à la noble mission de se porter médiateur pacifique entre deux grandes nations, en les engageant à un échange mutuel de leurs richesses intellectuelles, il préféra les modestes travaux de professeur de littérature française à l'université de Gœttingue. Sa nomination à cette chaire venait de lui parvenir, dans les premiers jours de janvier 1811, lorsqu'au milieu de ses préparatifs de départ pour son nouveau poste, il vit paraître dans sa chambre, à Lubeck, le 19 février, le colonel de gendarmerie Charlot, envoyé par le maréchal Davoust, aux mains duquel la lettre

(1) *Mémoire sur la question de savoir si la femme d'un failli est tenue de payer les dettes de son mari, d'après le droit de Lubeck.* 1811.

Exposition de la nature de la communauté des biens entre époux, suivant le droit de Lubeck. 1811.

Digitized by Google

de Villers, sur les horreurs commises à Lubeck, était tombée peu auparavant, et dont elle avait allumé la colère. L'agent de ce gouverneur, à la fois civil et militaire, des états de basse Saxe et Westphalie, récemment incorporés à la France, mit les effets de Villers sous le scellé, et l'arrêta comme *coupable de trahison et d'attentat contre les intérêts de l'empereur et l'honneur du nom français*. Les papiers de Villers ne présentaient heureusement aucun motif légal à la prolongation de sa détention: la considération qui l'environnait ne permettant pas d'ailleurs à son persécuteur d'en user avec un tel accusé comme envers un homme obscur et moins protégé, le maréchal Davoust se vit contraint de lui rendre la liberté, et de se contenter d'exhaler sa colère dans un article diffamatoire, inséré le 3 mai dans le *Correspondant* de Hambourg, et dans un ordre du jour, qui bannit Villers des pays compris dans le gouvernement du maréchal, comme calomniateur de l'armée française. Villers, retiré à Gœttingue où il se disposait à remplir ses nouvelles fonctions de professeur dans la faculté de philosophie, ayant appris que le maréchal Davoust continuait de se livrer envers lui aux plus violentes menaces, et qu'il n'était pas à l'abri de tout danger dans la ville de Gœttingue, courut se réfugier d'abord à Cassel, où le comte Reinhart, son ami, ministre de France auprès du gouvernement de Westphalie, pourrait le protéger plus efficacement. Mais on l'avertit bientôt de l'impossibilité où cet ambassadeur se trouvait de le préserver d'un acte de violence, surtout pendant l'absence du roi Jérôme, qui allait se rendre à Paris. Villers suivit, en conséquence, les conseils de l'amitié, et s'éloigna des contrées où le gouverneur général exerçait une autorité presque illimitée. Le voyage qu'il fit alors dans la capitale de l'empire lui procura des garanties suffisantes contre de nouvelles persécutions; il y passa sept à huit mois avec madame de Rodde,

Digitized by Google

et revint ensuite en Allemagne partager son temps entre le séjour de Gœttingue, que la famille de Rodde était venue habiter après ses revers de fortune, et celui de Cassel, où l'appelait souvent le désir de rendre service aux universités du pays, à l'aide de ses relations personnelles, de sa franchise courageuse, et de l'ascendant qu'exerce toujours un noble caractère. Voulant se ménager plus de moyens encore d'être utile à ses collègues, ainsi qu'aux étudiants, il accepta une tâche que ses goûts lui eussent fait repousser dans toute autre circonstance, ce fut de prendre part à la rédaction du *Moniteur westphalien*, et d'y plaider la cause des lettres et des universités. Son crédit était si grand à la cour du nouveau roi, qu'on lui offrit, à plusieurs reprises, l'emploi de gouverneur des pages et le titre de conseiller d'état; mais il lui répugnait de consacrer ses travaux à un autre but qu'aux progrès des sciences et des lettres. Cependant, à la suite des évènements de 1813, l'occasion de rendre d'éminents services le tira de nouveau d'un isolement littéraire qui avait pour lui chaque jour de plus puissants attraits. Il eut le bonheur de contribuer au maintien de l'ordre, et de soustraire à la fureur d'une populace égarée son ami, M. Bolius, préfet westphalien. Dans le même moment, il obtint du prince royal de Suède, dont l'armée avait occupé Gœttingue, le retrait de réquisitions écrasantes pour la contrée, et mérita toute la confiance du vainqueur de Leipsick, qui l'ayant déjà distingué aux jours désastreux de la prise de Lubeck, se plut à le combler des marques les plus honorables de sa bienveillance et de son estime. Bernadotte lui envoya même, dès son retour en Suède, l'ordre de l'Étoile-Polaire.

Cet homme illustre, devenu dans sa patrie adoptive l'objet de la reconnaissance universelle, et dans toute l'Allemagne un modèle de désintéressement et de fidélité

Digitized by Google

au culte politique sous la bannière duquel il s'était rangé depuis la marche ambitieuse de Napoléon, ne pensait pas que le moment où ses plus chers désirs allaient s'accomplir, par la délivrance de la nation allemande et le retour des anciennes dynasties, serait celui où une cour allemande frapperait son cœur du coup le plus douloureux qu'il ait jamais ressenti, et le punirait de la *germanomanie* que lui avaient si amèrement reprochée les satellites de l'empereur des Français. Au lieu de récompenser d'une manière éclatante tout ce que Villers avait fait depuis vingt ans pour la gloire et la liberté de l'Allemagne; au lieu de sanctionner par de nouveaux bienfaits cette naturalisation que le talent et les travaux de Villers semblaient devoir lui assurer dans un pays qu'il avait adopté pour patrie, le cabinet ministériel de Hanovre, par un arrêté du 21 mars 1814, le destitua de ses fonctions de professeur de l'université de Gœttingue. Les réclamations qu'il adressa au ministère hanovrien et au prince régent furent sans effet. On lui répondit, au nom de ce dernier, que toute démarche serait désormais inutile; que son prochain retour en France paraissait devoir mieux convenir et à lui-même et à l'université, à laquelle il pouvait être plus utile à l'étranger par ses relations que par sa résidence. Villers croyant devoir sa destitution à un article d'opposition qni avait été inséré dans le *Moniteur* de Westphalie en 1812, et dont on le croyait auteur, écrivit de nouveau pour déclarer que cet article était de M. Charles Viennet. Il lui fut répondu, peu après, qu'il n'existait au ministère aucune trace de cette prétendue accusation; et, par une lettre du 26 mai, le ministre B.... lui déclara que la résolution du prince était immuable. Villers répliqua qu'une semblable expulsion ayant un caractère déshonorant, il devait insister pour connaître les motifs qui avaient provoqué contre lui seul, parmi tous les savants étrangers do-

Digitized by Google

miciliés à Gœttingue, la peine arbitraire du bannissement; mais cette nouvelle plainte, demeurée sans réponse, lui fit présumer que le ministère obéissait à quelque inimitié secrète.

Résolu de s'exposer à tout, plutôt que d'obéir à des ordres aussi humiliants qu'injustes, Villers ne quitta point Gœttingue. Ses amis l'y retenaient, et usaient de leur iufluence pour empêcher cet odieux ostracisme contre un savant qui avait si bien mérité du pays. Enfin, des hommes d'état du premier rang, parmi lesquels figurait le comte de Munster, ministre de Hanovre à Londres, arrachèrent, le 19 août 1814, un nouveau décret qui portait à 4,000 florins la pension de Villers, qu'une première décision avait fixée à 3,000, et qui le laissait libre d'en jouir partout où il jugerait convenable d'établir sa demeure: mais le mal était fait; le trait mortel avait pénétré dans son cœur; il ne pouvait plus en sortir désormais qu'avec sa vie. La nation lui donna vainement des marques de la plus haute estime; vainement les premières illustrations de l'Allemagne redoublèrent de soins pour lui faire oublier l'outrage qu'il avait reçu; l'amitié du baron de Stein, celle de M. Dohm qui l'engageait à venir puiser des consolations chez lui; l'attachement si vif des élèves de l'université de Gœttingue, les marques de reconnaissance que lui prodiguèrent les principaux magistrats d'une ville anséatique qui voulaient l'avoir au milieu d'eux; les témoignages d'estime de plusieurs souverains, de Louis XVIII, entre autres, qui le nomma chevalier de Saint-Louis; les soins assidus de cette digne et constante amie que nous avons déjà citée plusieurs fois, rien ne put cicatriser la profonde blessure de Villers; en quelques mois un chagrin dévorant l'eut consumé, et, peu de temps avant sa mort, ses traits étaient altérés au point que ses intimes amis le reconnaissaient avec peine. Il l'exprime dans quelques lettres qui nous restent de lui, et fait une peinture touchante des

Digitized by Google

souffrances morales auxquelles son âme était en proie. Cependant, au milieu de cet affaissement progressif qui laisse à l'homme la triste prérogative de compter chaque jour les degrés qui le séparent de la tombe, Villers poursuivit avec courage ses recherches sur la vie de Luther, et se chargea de plusieurs travaux que lui imposait le devoir ou l'amitié. C'est dans ce douloureux intervalle qu'il composa un *Traité de la fausse Valeur et de la fausse Gloire militaire*; des *Considérations sur les Prisonniers de guerre*; une *Histoire de la Littérature française*; un écrit sur le *Retour des Bourbons*; des articles pour la *Biographie universelle* (1); des *Recherches sur l'Allemagne*, pour madame de Staël, etc. Villers, avec qui cette dame n'avait pas cessé d'entretenir des rapports d'amitié depuis 1803, s'était plu à inspirer et à développer chez elle le goût de la littérature allemande: il lui fit connaître les ouvrages de Jean Poole, traduisit pour elle *le Songe d'un Ange*, l'aida de ses conseils dans le choix des morceaux remarquables d'écrivains allemands qui sont traduits dans son ouvrage. Les deux derniers écrits sortis de la plume de Villers sont un *article* inséré dans les gazettes

(1) Plusieurs *articles*, signés V–s, insérés dans la *Biographie universelle* des frères Michaud : *Achenwald (Godefroy)*, célèbre publiciste, t. I, p. 140, 141 ; *Adelung (Jean-Christophe)*, littérateur et grammairien allemand, 220 à 223 ; *Alkmar (Henri d')*, vieux poëte allemand, 582, 583 ; *Asch (Georges-Thomas, baron d')*, médecin des armées russes, II, 562, 563 ; *Beireis (Godefroy-Christophe)*, professeur de chimie et de médecine, IV, 70, 71 ; *Brandès (Ernest)*, homme de lettres et homme d'état, V, 494, 496 ; *Brunet (Claude)*, médecin et philosophe distingué du 18.ᵉ siècle, VI, 114, 16 ; *Caffarelli du Falga (Louis-Marie-Joseph-Maximilien)*, général de division, parent de Villers du côté maternel, 461, 462. L'article *Adelung* n'est pas de Villers seul, son ami Stapfer y a coopéré. Notre compatriote avait encore rédigé d'autres articles, entre autres celui de *Luther*. Ils sont restés manuscrits.

Digitized by Google

allemandes *sur l'Histoire de Bonaparte* par Salsfeld, et un *Discours préliminaire* pour une nouvelle édition de la *Confession d'Augsbourg*. Sa fin était bien prochaine lorsqu'il en termina la rédaction. Le dix-septième volume des *OEuvres de Jean Müller* fixa ses dernières pensées : il en interrompit la lecture à cette phrase : « Que reste-t-il à un mourant? Regarder autour de soi et mourir ! »

Villers, sujet, comme sa mère, à de très-fortes migraines, avait éprouvé, le 11 février 1815, une attaque d'apoplexie. Cet accident se renouvela quinze jours après, et il mourut, le 26 du même mois, entre les bras de ses amis, qui ne l'avaient point quitté dans ses derniers moments. Quelques jours avant sa mort, lorsqu'un délire continuel troublait déjà ses sens, il reçut du grand-duc de Bade une lettre gracieuse par laquelle ce prince l'appelait à une chaire de professeur à l'université de Heidelberg ; mais notre compatriote n'eut point la satisfaction de connaître cette nouvelle marque d'intérêt et d'estime. Ce ne fut que le 2 mars qu'on rendit à Villers les honneurs funèbres. Les élèves de l'université, qui n'avaient pas cessé jusque-là de lui donner des témoignages d'une tendresse vraiment filiale, un grand concours de monde, et les nombreux amis qui lui restaient à Gœttingue, malgré les vicissitudes de sa fortune, l'accompagnèrent à sa dernière demeure. Là plusieurs orateurs, sortis de la foule ou choisis parmi ses anciens collègues, exprimèrent les regrets de l'amitié, de l'Allemagne savante, et le deuil où se trouvait plongée l'université de Gœttingue depuis le jour où la chaire de philosophie était devenue veuve du grand homme dont cet infâme ostracisme avait précipité le trépas. L'Institut royal de France s'associa à la douleur que ressentirent tous les corps littéraires ; et malgré la nouvelle commotion politique dont la France fut le théâtre quelques mois plus tard, la mort de Villers ne passa point ina-

Digitized by Google

perçue. Son éloge fut prononcé au sein de plusieurs sociétés savantes, et publié dans différents recueils, notamment dans *le Mercure* par M. Michel Berr, qui avait eu avec lui des relations d'amitié. La voix touchante de la poésie ne resta pas non plus muette sur son tombeau.

Cet homme illustre, mort sans avoir été marié, loin de sa famille et de son pays, avait légué à madame de Rodde ses manuscrits, ses notes, ses livres et sa correspondance (1); elle en eût profité pour élever un monument impérissable à notre compatriote, en publiant une édition de ses œuvres complètes; mais la mort l'ayant enlevée elle-même avant que son projet fût mis à exécution, nous ne savons ce que sont devenus ces précieux débris, enfouis peut-être dans quelque bibliothèque d'où ils ne sortiront jamais (2).

L'existence littéraire de Villers se partage en deux époques bien tranchées : la première, frivole, enjouée, inégale, remplie d'incidents bizarres, diversifiée par les caprices d'un

---

(1) Plusieurs *tragédies*, et, entre autres, celle d'*Ajax, fils d'Oïlée.*

Vie de Luther, inachevée. Villers en avait fait un abrégé pour la *Biographie universelle.*

Histoire de la Littérature française.

Traité de la fausse Valeur et de la fausse Gloire militaire.

Considérations sur les Prisonniers de guerre.

Mémoire sur le retour des Bourbons.

Mélanges de Philosophie et de Littérature allemande. Villers se proposait de publier ce dernier ouvrage de concert avec son ami M. Philippe-Albert Stapfer, qui, d'une chaire de philosophie à l'académie de Berne, s'est élevé par son mérite aux fonctions éminentes de ministre des cultes et des sciences de la république helvétique, etc.

Recueil de Poésies diverses.

(2) Madame de Rodde, brouillée avec sa famille, est venue à Metz depuis le décès de Villers. Elle était monstrueuse. On assure qu'elle mourut en Provence dans une situation voisine de la misère.

Digitized by Google

amour volage, partagée entre des expériences de magnétisme, des succès de salon et de coulisses, fut plus féconde en productions érotiques et légères, en poésies badines et gracieuses, qu'en ouvrages de longue haleine. La seconde eut un caractère grave, empreint de germanisme; une teinte rêveuse et sentimentale, sous laquelle disparurent, quoiqu'en ait dit madame de Staël, l'aimable abandon, la diction légère et correcte de l'écrivain. Comme prosateur, Villers était à vingt-cinq ans ce qu'il n'a jamais été depuis; comme penseur et philosophe, je l'aime mieux discourant sur le magnétisme, sur la liberté, sur l'émancipation du genre humain, que cherchant à populariser la philosophie transcendantale, qui l'enveloppa de ses nuages. Villers, en France, n'eut sans doute pas cessé d'être un littérateur aimable et de bonne compagnie; il eut mis au jour la traduction des odes d'Anacréon, composée dans sa jeunesse, terminé ses tragédies et pris une direction toute poétique; en Allemagne, il perdit une partie de son originalité, et vécut des idées d'autrui plus que des siennes propres. Le style de ses dernières productions ne présente ni l'éclat, ni la correction des premiers ouvrages sortis de sa plume. On dirait un Allemand qui cherche à se faire français, plutôt qu'un Français dominé par de nouvelles habitudes. Ces réflexions, cependant, ne peuvent s'appliquer à l'attitude de Villers dans le monde. Il y fut toujours aimable et spirituel, d'une galanterie recherchée près des femmes, d'une conversation attachante, pleine de verve et de poésie. On ne pouvait le voir sans en être charmé, ni l'entendre sans concevoir une haute idée de sa personne; il le savait, et ne négligeait aucuns frais pour perpétuer l'influence particulière qu'il exerça toujours sur le cœur des femmes. Plein d'amour-propre, posant avec prétention et s'écoutant parler, Villers passait avec raison pour *le plus beau diseur* de Gœttingue. Il avait le cœur généreux,

Digitized by Google

l'âme noble, aimait à rendre service, se faisait beaucoup d'amis, et savait les conserver.

Nous lisons dans une biographie allemande que Villers ne s'est pas toujours montré assez difficile dans le choix de ses connaissances, et que la légèreté avec laquelle il se liait aux personnes qui l'entouraient, avait souvent fait porter sur lui une opinion défavorable. Ce reproche tient peut-être aux rapports qu'il eut, étant jeune, avec les membres de la société des *Amis de Gœttingue*, joyeux épicuriens, parmi lesquels se trouvaient des hommes fort estimables et d'un commerce aussi instructif qu'amusant. Dans la dernière période de son existence, il vivait retiré, par raison de santé et par goût, n'admettant dans ses relations intimes que les personnes qui avaient sa confiance depuis un certain nombre d'années.

Les détails dans lesquels nous sommes entré jusqu'ici n'ayant pu servir qu'à peindre la physionomie morale du grand homme dont nous retraçons l'histoire, ainsi que le caractère de ses œuvres, quelques mots sur son physique satisferont la juste curiosité de ceux qui n'isolent point l'homme matériel de l'homme intellectuel. Villers était d'une haute stature, d'un maintien noble et aisé; sa figure exprimait la bonté; sa parole était douce; son regard tendre, spirituel, vif et perçant; son front élevé; son nez long et largement ouvert; sa bouche avait de la grâce. Divers autres traits de sa physionomie lui donnaient quelque ressemblance avec les portraits de Paul Véronnèse.

Le rang qu'occupait Villers dans le monde savant et littéraire l'a rendu l'objet d'une infinité d'hommages qui n'avaient point leur source, comme ceux qu'on adresse aux personnes élevées en dignité, dans le sentiment d'une basse flatterie. Beaucoup d'élèves des universités allemandes lui ont dédié leurs thèses, et plusieurs écrivains ont sollicité

Digitized by Google

l'honneur d'inscrire son nom en tête de leurs ouvrages. Au nombre de ces derniers, nous citerons J.-S. Ersch, qui dédia à l'évêque Grégoire et à Ch. Villers le cinquième volume de sa *France littéraire*, imprimé à Hambourg, en 1806. Gerstenberg, poète dramatique et lyrique, après s'être rencontré avec Villers sur le terrain du kantisme, lui écrivit une *Lettre sur le Principe commun aux deux divisions de la Philosophie critique* (1).

Ainsi, la vie de notre savant fait époque dans le mouvement intellectuel qui rapprocha la France et l'Allemagne; il fut un des chaînons qui lient les compositions littéraires des deux peuples, un point de contact entre le nord et le midi de l'Europe.

EMILE BÉGIN.

ERRATA

DU PREMIER ARTICLE DE VILLERS.

Page 83, ligne 32, *au lieu de* abbé commendataire de Fécamp, *lisez :* abbé commendataire de Tréport.

—— 84, ligne 1.re, *au lieu de* Grimer, *lisez :* Rimmel.

——— ligne 4, *au lieu de* Galonnier, *lisez :* Galonnyé.

————— ajoutez les familles Derquin, Montpesat, Soucelier.

——— ligne 20, ajoutez *le Tonnelier*, où Anthoine jouait le rôle du père Cop.

——— ligne 23, *au lieu de* Grimer, *lisez :* Rimmel.

---

(1) Tome III des *OEuvres de Gerstenberg*, et *Philosophie de Kant*, par Villers, p. 110 et suivantes.

Digitized by Google

ESSAI D'INSTRUCTION

POUR APPRENDRE A MAGNÉTISER (*).



D. Qu'entendez-vous par magnétiser?

R. C'est toucher un malade à l'endroit de son mal, ou aux parties les plus sensibles de son corps, afin d'y porter une action de chaleur.

D. Croyez-vous que cette chaleur puisse pénétrer dans le corps d'un malade?

R. Oui, c'est à quoi on doit tendre; si cette chaleur n'était que superficielle, elle ne ferait pas beaucoup d'effet.

D. Comment donc considérez-vous cette chaleur?

R. Comme un fluide qu'il faut chercher à répandre dans le corps du malade.

D. Qu'est-ce donc que le magnétisme animal?

R. C'est l'action que l'on fait de porter du fluide sur un autre.

D. Tous les hommes ont-ils du fluide?

R. Oui; sans cela ils n'existeraient pas.

D. Et tous les hommes peuvent-ils en communiquer aux autres?

R. Oui, plus ou moins, en raison de leur plus ou moins de santé ou de leur force physique.

D. En ce cas, tous les hommes en santé peuvent donc magnétiser également?

R. Non pas; il faut, outre leur force physique, qu'ils aient une volonté bien décidée de faire le bien.

(*) Cette instruction, écrite de la main de Villers, nous a été communiquée par M. de Bony-Lavergne.

Digitized by Google

D. Je ne vois pas quelle nécessité il y a d'avoir une volonté ferme de faire le bien ; pourvu que je veuille faire entrer le fluide, cela doit suffire ?

R. Cela ne suffit pas : en portant ce fluide, il faut encore qu'il soit bien dirigé ; et c'est la volonté qui dirige toutes nos actions.

D. C'est donc une action de magnétiser ?

R. C'est une action aussi physique que de battre, caresser, piler quelque chose, travailler à un métier qui demande de l'application ; enfin, comme tout ce qui exige du mouvement de notre part.

D. A-t-on besoin d'instruction pour magnétiser ?

R. Oui ; sans instruction, on ne réussirait pas à bien magnétiser.

D. Donnez-m'en un exemple ?

R. Supposez un homme n'ayant aucune notion de peinture, qui, voyant un habile peintre travailler à un tableau, serait assez fou pour vouloir l'imiter, parce que, dirait-il, il n'est question, pour peindre, que de prendre différentes couleurs et de les appliquer sur une toile. Voyant ensuite le barbouillage qui résulterait de son essai, il supposerait qu'il y a un secret qu'on lui a caché, tandis qu'un élève de bonne foi, se laissant montrer et diriger, parviendra peu à peu, en travaillant beaucoup, à égaler et peut-être à surpasser son maître. Cet homme assez fou pour vouloir peindre sans être instruit est l'exemple de tout mauvais magnétiseur : le résultat de son action mal dirigée produit souvent plus de mal que de bien.

D. Avec cette volonté forte de faire pénétrer le fluide, il peut donc quelquefois faire du bien, sans que cette volonté soit bien dirigée ?

R. Oui, mais bien rarement, et toujours accidentellement.

D. Pourquoi ne résulte-t-il de bien qu'accidentellement quand, en magnétisant, la volonté n'est pas bonne.

R. C'est qu'alors, chez le malade, la nature n'étant point dirigée, suit une marche indéterminée.

D. Qu'entendez-vous par diriger la nature ?

R. Je veux dire donner au fluide une direction constante et soutenue.

D. Mais si le fluide entre dans le malade de quelque manière que ce soit, cela doit suffire ?

R. Non pas : en agissant ainsi, on peut occasionner des convulsions, des maux de nerfs et autres affections qui peuvent effrayer

Digitized by Google

le malade et le médecin. La guérison pourra quelquefois s'en suivre, mais ce sera toujours par hasard ; et pour un de guéri, il y en aura vingt qui deviendront plus malades.

D Quel est donc le moyen de guérir avec plus d'efficacité?

R. C'est de ne jamais toucher un malade sans une volonté ferme de lui faire du bien, parce qu'on trouve du plaisir à en faire.

D. Est-on sûr alors de ne jamais faire de mal?

R. On doit être sûr de ne jamais faire de mal, quand toujours et constamment on veut fermement faire du bien.

D. Comment le fluide qui entre dans un malade participe-t-il de la bonne volonté du médecin?

R. Par la raison très-simple que les effets sont proportionnels aux causes. Je veux faire mal à quelqu'un, je le pince et je le bats : je suis sûr de lui faire du mal, parce que je l'ai voulu ; si je veux lui faire du bien, je le caresse, je le soigne, et l'effet qui s'en suit est proportionnel à ma volonté de lui faire du bien ; si je ne lui veux ni bien ni mal, alors il n'éprouve aucune sensation : point de mal de ma part, ni aucun bien. Mais si cet homme vient à tomber malade ou à mourir de faim, quoiqu'il me soit indifférent, si je ne lui fais pas de bien dans ces occasions, ce sera lui faire du mal.

D. Si je touche un malade sans vouloir lui faire du bien, est-ce que ce sera la même chose que de lui faire du mal?

R. La même chose absolument : il a besoin de bien, étant malade, et le touchant sans vouloir lui procurer du bien, c'est lui faire du mal.

D. Quelle est la manière de s'y prendre pour magnétiser?

R. Il faut se considérer comme un aimant dont nos bras et nos mains sont les pôles. Toutes les fois donc que l'on embrasse un malade en posant une main sur son estomac, et l'autre en opposition sur son dos, on le met entre deux pôles, et le fluide tend à circuler d'une main à l'autre en traversant le malade.

D. Ne peut-on pas varier cette position?

R. Oui, l'on peut porter une main sur la tête sans déranger l'autre main, et continuant toujours à faire la même attention et à avoir la même volonté de faire du bien, la circulation d'une main à l'autre continuera ; la tête et le bas de l'estomac étant les parties du

Digitized by Google

corps où il y a le plus de nerfs, ce sont les deux parties où il faut porter le plus d'action.

D. Faut-il frotter fortement ces parties ?

R. Non, il faut les frotter légèrement, et s'arrêter ensuite, en cherchant à reconnaître une impression de chaleur dans le creux des mains : ce sentiment est la marque la plus sûre de l'effet que l'on produit. Si l'on s'aperçoit, en magnétisant, que le malade ferme les yeux, alors il faut les lui frotter légèrement avec les pouces, de même que les deux sourcils, pour empêcher le clignotement ; quelquefois même il n'est pas nécessaire de toucher les yeux : à une petite distance, le fluide pénètre avec autant et plus même d'activité.

D. Quel est donc le résultat le plus satisfaisant qu'il faut chercher à obtenir en magnétisant ?

R. C'est de mettre les malades dans l'état de somnambulisme magnétique.

D. Quoi! il n'y a pas autre chose à faire pour obtenir cet état singulier, que ce que vous venez de dire ?

R. Non ; en touchant un malade de la façon que je viens de l'indiquer, avec beaucoup d'attention et avec une volonté bien ferme de lui faire du bien, vous obtiendrez souvent l'état de somnambulisme, autrement, l'état de crise magnétique.

D. A quoi pourrai-je reconnaître qu'un malade est en crise magnétique ?

R. Lorsque vous le verrez sensible de loin à vos émanations, soit en présentant le pouce devant le creux de son estomac, soit en le lui portant sous le nez.

D. N'y a-t-il pas encore d'indications plus fortes ?

R. Un malade en crise magnétique ne doit répondre qu'à son magnétiseur, et ne doit pas pouvoir souffrir qu'un autre le touche. L'approche des chiens et de tous les êtres animés doit lui être insupportable ; et lorsque par hasard il en a été touché, le magnétiseur seul peut calmer la douleur qu'il en a ressentie.

D. Le magnétiseur a donc un empire tout-puissant sur le malade qu'il a mis en crise magnétique ?

R. Cet empire est absolu en tout ce qui peut concerner le bien-être et la santé du malade. Il obtiendra encore des choses indifférentes

Digitized by Google

en elles-mêmes, comme de le faire marcher, boire, manger, écrire, etc., enfin tout ce qu'on peut demander à la complaisance d'un être quelconque dans son état naturel; mais si l'on exigeait de lui des choses désagréables, alors on le contrarierait beaucoup, et il n'obéirait pas.

D. Si l'on voulait s'obstiner à vouloir lui faire exécuter des choses qui ne lui conviendraient pas, qu'en résulterait-il?

R. Le malade, après une vive souffrance, sortirait subitement de l'état magnétique, et le mal qui en résulterait pour lui aurait bien de la peine à être réparé par le magnétiseur.

D. L'état magnétique, autrement dit le somnambulisme, est donc un état qui exige le plus grand ménagement?

R. Il faut considérer l'homme en état magnétique comme l'être le plus intéressant qui existe, par rapport à son magnétisme. C'est sa confiance en vous qui l'a mis dans le cas de vous en rendre maître; ce n'est que pour son bien seul que vous pouvez user de votre pouvoir. Le tromper dans cet état, vouloir abuser de sa confiance, c'est faire une action malhonnête, c'est enfin agir en sens contraire à celui de son bien; d'où doit résulter par conséquent un effet contraire à celui que l'on a produit en lui.

D. Y a-t-il différents degrés de somnambulisme?

R. Oui; quelquefois l'on ne procure au malade qu'un simple assoupissement; à un autre, l'effet du magnétisme est de lui faire fermer les yeux sans qu'il puisse les ouvrir de lui-même; alors il entend tout le monde, et n'est point dans l'état magnétique: cet état de demi-crise est très-commun.

D. Ces deux effets sont-ils aussi salutaires que le somnambulisme complet?

R. Ils ne sont pas aussi satisfaisants pour le magnétiseur, parce qu'il ne peut connaître le terme de la maladie; mais ils sont aussi très-salutaires.

D. Y a-t-il quelques précautions à prendre envers un malade qui entre dans l'état de somnambulisme?

R. Dès qu'on s'aperçoit qu'un malade a fermé les yeux, et a manifesté de la sensibilité à l'émanation magnétique, il ne faut pas d'abord l'accabler de questions, encore moins vouloir le faire agir

Digitized by Google

d'aucune manière : l'état où il se trouve est nouveau pour lui, il faut, pour ainsi dire, lui en laisser prendre connaissance. On doit d'abord lui demander : *comment vous trouvez-vous ?* puis : *sentez-vous si je vous fais du bien ?* Exprimez-lui ensuite le plaisir que vous ressentez à lui en procurer.[1] De là, peu à peu vous venez aux détails de sa maladie ; mais que l'objet de vos premières questions ne s'étende pas au-delà de sa santé.

D. Pourquoi cela ?

R. C'est que votre but, en le magnétisant, étant sa guérison, toutes les facultés du malade se tournent vers l'objet qui vous a intéressé en le magnétisant ; c'est donc de sa santé seule qu'il s'occupe, et en raison de sa plus ou moins grande sensibilité, il est plus ou moins clairvoyant sur son état présent, comme sur sa guérison future.

D. Quelle est la conduite qu'il faut tenir avec un somnambule magnétique ?

R. C'est de ne jamais rien faire qu'avec sûreté, de ne pas lui déplaire ; c'est ensuite de le consulter sur les heures où il veut être magnétisé, sur le temps qu'il veut rester en crise, sur les médicaments dont il a besoin, et de suivre à la lettre ses indications, sans jamais y manquer d'une minute.

D. Est-ce qu'un être en état magnétique ne peut pas s'ordonner des médicaments contraires à son état ?

R. Jamais cela ne peut être : quelque éloignée que soit l'ordonnance d'un somnambule des règles généralement suivies en médecine, sa sensation est plus sûre que toutes les données arbitraires que l'on peut avoir. La nature s'exprime, pour ainsi dire, par sa bouche ; c'est un instinct véritable qui lui dicte ses demandes : n'y point obéir à la lettre serait manquer le but qu'on se propose, qui est de le guérir.

D. Comment fait-on sortir un malade de l'état magnétique ?

R. Lorsque vous l'avez magnétisé, votre but était de l'endormir, et vous y avez réussi par le seul acte de votre volonté ; c'est de même par un autre acte de volonté que vous le réveillerez.

D. Quoi ! il n'est besoin que de vouloir qu'il ouvre les yeux, pour opérer son réveil ?

R. C'est la principale condition ; ensuite, pour mieux fixer votre

Digitized by Google

idée à l'objet qui vous occupe, vous pouvez lui frotter légèrement les yeux en voulant qu'il les ouvre, et jamais cet effet ne manque d'arriver.

D. Est-il d'autres renseignements à prendre dans la conduite du magnétisme ?

R. Il peut arriver quelquefois qu'un malade éprouve des tremblements, des convulsions ou autres souffrances quelconques, les premières fois que vous le magnétisez ; dans ce cas, il faut aussitôt abandonner votre première volonté de le rendre somnambule, pour ne plus vous occuper que de calmer ses douleurs.

D. Quel moyen faut-il employer pour cela ?

R. Toujours une volonté constante et ferme de ne pas le laisser souffrir, et porter en même temps toute son attention et ses attouchements aux parties souffrantes ; étendre, pour ainsi dire, le fluide dans toute l'étendue de son corps, et ne jamais abandonner le malade, qu'il ne soit dans un état calme et tranquille.

D. Est-on toujours le maître d'arrêter les convulsions ou les souffrances d'un malade ?

R. Oui, lorsqu'elles sont causées par votre magnétisme ; car vous devez vous rappeler que nous avons dit que le magnétisme animal prend toujours le caractère de la volonté du magnétiseur ; toutes les fois donc qu'on n'aimera pas à voir souffrir, l'influence du magnétisme doit apaiser les maux accidentels provenant de la première impression qu'on a donnée.

D. Et les souffrances habituelles d'un malade, sont-elles de même dans le cas d'être anéanties par le magnétisme ?

R. Non, parce que le mal a fait quelquefois de si grands progrès, et jeté de si profondes racines, que l'influence du magnétisme ne peut en détruire les symptômes qu'à force de temps et de soins.

D. Si, après avoir fait tous ses efforts pour arrêter les convulsions que le magnétisme a produites, on n'en vient point à bout, que faut-il faire ?

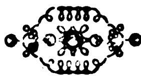
R. Alors, il ne faut pas s'en effrayer, et croire qu'apparemment la nature de la maladie exige une pareille crise pour débarrasser entièrement le malade ; mais cette tranquillité ne doit être entière qu'après que l'on n'aura rien à se reprocher dans la conduite que

Digitized by Google

l'on a tenue. En général, le cas où un malade conserve des impressions fâcheuses envers son magnétiseur est très-rare : cela ne m'est jamais arrivé qu'une fois ; et l'on sera toujours dans le cas de douter des bonnes dispositions d'un magnétiseur, quand plusieurs fois de suite on saura qu'il n'a pu empêcher des convulsions de se manifester.

D. N'avez-vous plus rien d'intéressant à m'apprendre sur la pratique du magnétisme ?

R. Non, si ce n'est de vous ressouvenir du grand principe sur lequel est fondée la doctrine du magnétisme animal, telle que je l'ai conçue, et telle que je vous l'ai enseignée dans nos leçons. Souvenez-vous que l'homme n'agissant jamais que pour son plus grand intérêt, fera rarement le bien s'il ne trouve pas un grand avantage à le faire, et ce n'est qu'en reconnaissant en lui un principe spirituel émané immédiatement du principe créateur de tout l'univers, qu'il peut sentir la nécessité de satisfaire le besoin continuel de son âme, laquelle, de même que son principe, ne peut se plaire que dans le bien, l'ordre et la vérité. Rapprochez quelquefois votre âme de son principe, que votre pensée le reconnaisse sans cesse, ce sera l'hommage le plus pur que vous puissiez lui rendre, et cette conviction intime augmentera beaucoup votre pouvoir de faire du bien. Si nous sommes tous liés par le même principe, si la même loi nous gouverne sans cesse, si le désir du bien nous anime également, il ne pourra naître entre nous aucune jalousie du succès avec lequel opéreront nos amis, dût-il être plus grand que le nôtre ; nous en jouirons au contraire dans la plénitude de notre âme ; l'amitié, l'indulgence régneront parmi nous, et plus la somme du bien s'augmentera, plus notre bonheur croîtra dans la même proportion.



Digitized by Google

LA MOTHE.

CHRONIQUE BARROISE.

(17.e SIÈCLE.)

Vous est-il arrivé, lecteur, de parcourir le chemin de Neufchâteau à La Marche ? Si vous l'avez fait, surtout à pied, l'étape a dû vous paraître un peu longue ; car cette route suit la vallée du Mouzon, et serpente pendant huit lieues sur la lisière de terrain accidenté qui se trouve entre les Vosges et la Haute-Marne, territoire connu jadis sous le nom de *Bassigny lorrain*. A mi-chemin, vous apercevez à gauche, au-dessus de Soulancourt, un mamelon isolé, d'une configuration analogue à celle du rocher qui porte le fort de Bitche. C'est la plate-forme de ce même mamelon qu'occupait autrefois la ville de *La Mothe*, la plus forte place de l'ancienne Lorraine, et qui a disparu de la carte du pays à la suite des deux catastrophes dont nous allons retracer l'histoire.

Digitized by Google

La Mothe, anciennement *Saint-Alairmont* ou *Hilairemont*, avait été réunie au Barrois et distraite du comté de Champagne avant 1260; car, en cette année, Thibaut, comte de Bar, rendit hommage au comte de Champagne pour son château de Saint-Alairmont. Lors de la réunion de la Lorraine et du Barrois, elle suivit le sort de ce dernier duché; et, malgré l'opposition des rois de France, les ducs de Lorraine fortifièrent cette *Mothe*, pour en faire l'un des boulevards de leurs domaines. Aussi, la cour de France, après les guerres de religion, fut-elle toujours disposée à saisir la première occasion de mettre la main sur cette place forte. C'est ce qui eut lieu sous le règne de Louis XIII, je veux dire de Richelieu, et je prie le lecteur, s'il m'échappait de nommer le souverain couronné, d'y substituer le nom du souverain revêtu de la pourpre et coiffé du chapeau.

§ I.er

PREMIER SIÈGE.

.... *Inclyta bello*
Mœnia Dardanidûm ! ....

VIRGILE.

C'était en 1634. Charles IV, duc de Lorraine, prince brave, mais léger et inconséquent, ayant embrassé le parti des princes du sang de France, et reçu à sa cour le fugitif Gaston d'Orléans, avait attiré sur ses états le fléau de la guerre et la vengeance du terrible cardinal. En cette malheureuse année, la peste et la famine désolaient notre province, inondée par les partis suédois, hongrois, allemands, cravates, pandours, talpaches (précurseurs des Baskirs et

Digitized by Google

des Kalmouks de 1814) ; et saint Vincent de Paule s'écriait avec un accent pénétré de douleur : *Sola Lotharingia Hierosolymam calamitate vincit !* La Lorraine seule l'emporte en désolation sur Jérusalem ! Richelieu, maître de Nancy et de tout le duché, excepté Bitche et La Mothe, ne visant à rien moins qu'à éteindre le nom et la nationalité de la Lorraine, en la réunissant à la couronne, comme avait fait Henri II des Trois-Évêchés, résolut de s'emparer de La Mothe, à quelque prix que ce fût. Le maréchal Nompar-Caumont de la Force fut donc chargé d'en faire le siège. La place, comme nous l'avons dit, était dans une position formidable, sur une hauteur isolée et dominant toutes les collines voisines. Huit bastions formaient son enceinte, avec quelques dehors, ravelins, ou demi-lunes. Le mamelon qui la portait présentait presque partout des escarpements de roc d'une grande élévation. Malheureusement la force de sa garnison ne répondait pas à celle de ses murailles ; car elle était réduite à un effectif de 400 hommes de troupes et environ 150 bourgeois organisés en compagnie armée. Elle n'était pourvue ni de munitions de guerre, ni de vivres en suffisance. Mais cette faible troupe suppléait à son petit nombre par une grande énergie, un attachement sans bornes à son pays et à son souverain, et par un choix d'excellents officiers. Il n'est pas hors de propos de consigner ici les noms de ces courageux Lorrains, qui déployèrent, pendant ce siège, tant de valeur et de patience. On avait confié le gouvernement de la place à messire Antoine de Choiseul d'Ische, et il ne pouvait être en de meilleures mains. Les capitaines de la garnison étaient les sieurs de Stainville, gendre du gouverneur, de Montarby, de Saint-Ouen, de Germainvilliers, des Loges, Leroux de Prinsay, de la Bretonnière, de Vatteville et Dubuisson. Les chefs de la bourgeoisie s'appelaient Roncourt, Dillond, Collin et Guillot, noms

Digitized by Google

obscurs, mais dignes émules de leurs nobles compagnons. Le sieur Duboys de Riocour, conseiller du duc Charles, avait été envoyé par lui à La Mothe comme lieutenant-général du bailliage. Enfin un capucin, nommé frère Eustache, frère du gouverneur, s'était aussi enfermé dans la place pour partager les dangers de la défense, et prodiguer les secours de son ministère à ceux qui en auraient besoin.

Dès le 8 mars, les troupes françaises parurent aux environs et occupèrent tous les villages circonvoisins. Mais la configuration du terrain et la position de la ville jetèrent les généraux français dans une grande perplexité. Comment aborder une place si avantageusement située? Par quel front l'attaquer, quand tous paraissaient également forts, et d'un abord également difficile? Enfin, les assiégeants se résolurent à construire, on ne sait dans quel but, un fort considérable sur la hauteur de Frécham, séparée du mamelon de La Mothe par un petit vallon. Ils élevèrent une digue pour inonder la prairie avec les eaux du Mouzon, et placèrent le 29 avril, sur une hauteur assez rapprochée, une batterie de quatre pièces, qui tira une cinquantaine de coups inutiles contre les défenses de la place. Le lendemain, le maréchal, qui croyait déjà avoir intimidé les assiégés, envoya un trompette au gouverneur, avec sommation de capituler, et même, s'il n'obtempérait, de le traiter en toute rigueur, lui accordant un seul jour de réflexion.

Le gouverneur, pour sonder les dispositions de ses officiers, les convoque sans délai, leur communique les propositions du maréchal, et feint même d'être disposé à y acquiescer par diverses considérations. Le capitaine Vatteville se lève alors: « Têtebleu, dit-il, mieux vaudrait s'arracher la langue, que parler d'une telle couardise; ce serait une vraie trahison et félonie, de rendre ainsi, sans coup férir, la première et dernière place de la Lorraine: première par

Digitized by Google

sa force, et dernière qui reste à son souverain et légitime seigneur. » Cette réponse fut applaudie de tous, et surtout du gouverneur, qui embrassa étroitement Vatteville, et répondit à l'instant au maréchal, pour l'instruire des dispositions des assiégés.

M. de la Force, jugeant par ces antécédents que le siège serait long, pressé d'ailleurs par le cardinal de se rendre d'abord maître de Bitche, laissa devant La Mothe le vicomte d'Arpajon et le colonel Esbron, qui commencèrent enfin leurs travaux d'approche, non sans perte; car le canon des assiégés et de fréquentes sorties leur tuèrent beaucoup de monde. Les bourgeois rivalisaient de dévouement et d'ardeur avec les troupes, faisant partie de toutes les sorties et occupant les postes les plus périlleux. Il n'y eut pas jusqu'aux jeunes personnes qui ne voulussent participer activement à la défense. Un jour qu'elles étaient sorties avec des garçons aussi déguisés en filles, et qu'elles semblaient occupées à couper de l'herbe au pied des murailles, quelques gardes de tranchée les attaquèrent; mais elles se défendirent si vigoureusement, qu'elles les repoussèrent avec perte. Dignes compatriotes de Jeanne d'Arc, ces femmes courageuses se montrèrent en cette occasion animées du même esprit que l'héroïne vosgienne, qui avait pris naissance non loin de leur cité.

Sur la fin de mai, le duc de Lorraine fit parvenir à M. de Choiseul un émissaire, par lequel il lui manda qu'il approuvait sa conduite et sa réponse à la sommation du maréchal, et qu'il espérait le secourir avant un mois; il lui témoignait ensuite son estime et sa reconnaissance, lui recommandait la pauvre bourgeoisie de La Mothe, qui souffrait pour sa cause avec tant de persévérance, promettait mille récompenses, et finissait en exhortant le gouverneur à lui conserver cette place, ainsi que les précieux dépôts qu'il y avait fait renfermer: par là, le prince voulait désigner

Digitized by Google

plusieurs bahuts ou coffres-forts dans lesquels, au commencement de la guerre, il avait fait serrer toutes les pièces originales les plus importantes extraites de son trésor des chartes.

Ces lettres flatteuses d'un souverain généralement aimé redoublèrent le courage des assiégés, qui résolurent de justifier de plus en plus, par leur bonne conduite, l'estime du monarque. Peu après, le maréchal de la Force, ayant réduit le château de Bitche, reparut devant La Mothe, et, dès le 5 juin, pressa et battit la place plus vigoureusement qu'on ne l'avait encore fait. Les batteries, au nombre de trois, endommageaient et détruisaient même les édifices de la ville, mais leur effet sur les fortifications était à peu près nul. La garnison souffrait principalement de la pénurie du numéraire; le duc n'y ayant fait entrer, avant le siège, que 12,000 francs barrois, la solde des troupes était réduite et fort arriérée. On fut donc obligé, pour obvier à cet inconvénient, de hausser le prix des monnaies, et enfin d'en fabriquer de nouvelle espèce, portant pour légende: *Aut pereundum, ant vincendum.* C'est ainsi que, de nos jours, un célèbre général français, assiégé dans Anvers par les troupes de la coalition européenne, fit frapper une monnaie dite *obsidionale,* dont on voit encore des espèces en circulation.

Voyant le peu de succès de ses batteries, le maréchal imagina de tirer de l'arsenal de Nancy force bombes, grenades, pots à feu et paniers incendiaires, pour achever de ruiner les maisons et réduire les bourgeois à se rendre. Ces bombes étaient en fonte, et du poids de deux à trois quintaux: jusqu'alors on n'avait employé ces projectiles destructeurs qu'isolément, et dans un petit nombre de circonstances. Le siège de La Mothe est remarquable dans l'histoire militaire, en ce qu'il fut le premier où les bombes

Digitized by Google

furent lancées avec précision, et où l'on en fit un usage régulier (1). Les paniers incendiaires étaient faits d'un tissu de cordage goudronné, et remplis d'une cinquantaine de petits canons en fer de quelques pouces de longueur; ces canons étaient chargés de poudre, et armés, à leurs extrémités, d'une pointe de fer et d'une balle de mousquet. Le panier se trouvait d'ailleurs *farci* d'une composition à laquelle une mèche placée à l'orifice communiquait le feu. De la sorte, tous les petits tubes éclatant simultanément, disséminaient la flamme et la mort dans les maisons que les bombes avaient écrasées. Ce fut, en effet, à écraser les édifices par leur poids que se borna, dans ce siège, le rôle des gros projectiles; car, au bout de quelques jours, les assiégés, aguerris à ce nouveau mode de balistique, arrachaient les mèches des bombes, qu'on ne savait pas encore adapter invariablement à ces globes. Cependant, comme ils n'avaient aucun abri pour se garantir de leur chute, ils en éprouvaient complètement les terribles effets, sans montrer moins de confiance et de courage.

Le délai après lequel le duc avait fait espérer du secours était expiré, et ce secours n'arrivait point. L'ennemi ayant poussé ses tranchées jusque près de la contrescarpe, commençait à se loger dans les fossés; la garnison diminuait de plus en plus, moissonnée par les maladies, les fatigues, et le feu de l'assiégeant. On résolut donc d'informer Charles IV de l'extrémité cruelle où l'on se trouvait réduit. Le gouverneur lui envoya d'abord une lettre par un homme sûr; puis, craignant qu'il ne lui fût arrivé malheur, il en expédia une seconde par un laquais à son service. Celle-ci parvint heureusement à son adresse; mais, à son retour,

(1) L'invention de la bombe remonte à l'an 1580.

Digitized by Google

le laquais, porteur d'une réponse, tomba entre les mains des assiégeants. Menacé du gibet, il remit au maréchal la réponse du duc, enveloppée d'une boulette de cire, et cachée en un lieu qu'il n'est ni propre ni séant de nommer. Cette lettre, écrite en chiffres de convention, ne put être lue par les assiégeants. Le porteur de la première missive fut plus heureux ; il parvint auprès de Charles, revint sans accident, et remit au gouverneur une lettre cachée comme l'autre, dans laquelle le duc de Lorraine annonçait l'arrivée, avant quinze jours, d'une armée qui devait délivrer la place. En effet, cette armée, de 3000 hommes au plus, s'était mise en marche pour porter secours à La Mothe ; mais, surprise en un défilé désavantageux par un corps suédois supérieur en nombre, elle fut défaite, et ses chefs faits prisonniers. Tout semblait donc conspirer contre la malheureuse ville ; heureusement ses braves défenseurs ignoraient le sort de l'armée de secours, s'attendant de jour en jour à la voir paraître, et continuaient à soutenir le siége avec la plus louable intrépidité, malgré les grandes souffrances que causait surtout la disette d'eau. Car, dans les mois de grandes chaleurs, les citernes avaient été tout à fait épuisées pour éteindre les incendies, et toute l'eau potable se tirait d'un puits très-profond situé près de la grande poterne.

Le 21 juin fut encore pour la garnison un jour plus funeste que les précédents. Le gouverneur sortait du château, sorte de petite citadelle dont le bastion de *Danemarck* et la courtine attenante formaient un des côtés ; il était accompagné de son frère et de son gendre, et franchissait le pont qui joignait la courtine au château, lorsqu'un éclat de boulet qui s'était brisé contre une des tours bastionnées de l'enceinte, le prit en travers des reins, lui fracassa le bras gauche, et lui enleva une partie des entrailles. Tombant alors dans les bras de frère Eustache, il n'eut que le temps de

Digitized by Google

s'écrier : *Jésus ! Maria !* et mourut sur le champ. En lui périt un des plus vaillants soutiens de son pays, digne par son intrépidité de voir le succès couronner ses travaux.

On chercha, par tous les moyens, de cacher cette perte à la bourgeoisie et à la garnison ; mais elle fut universellement connue le lendemain. Les officiers s'étant assemblés, le sieur de Germainvilliers, lieutenant du gouverneur, et son successeur dans le commandement, assura qu'il ferait tous ses efforts pour s'en rendre digne. Il pria les assistants de le seconder dans cette occurrence, comme ils avaient secondé le brave chef qu'ils venaient de perdre. Puis, ayant réuni la bourgeoisie, il s'en fit pareillement reconnaître comme gouverneur.

Sur le bruit qui courut, peu de jours après, que l'ennemi travaillait à miner les bastions de *Danemarck* et de *Saint-Nicolas*, on travailla à y construire des retranchements intérieurs. Tout le monde mit la main à l'œuvre ; les femmes mêmes et les *damoiselles* voulurent prendre part à ces travaux, et on les vit rivaliser avec les soldats et les manœuvres, manier la pelle et la pioche, rouler la brouette et porter la hotte. Mais la place n'était plus qu'un monceau de décombres. La garnison et la bourgeoisie, réduites à moins de 200 hommes, n'osaient plus faire de sorties, dans la crainte de diminuer encore ce faible effectif. Toutefois, on résistait encore, dans l'espoir du secours promis.

Plusieurs capitaines français, entre autres MM. de Praslin et de Vaubecourt, qui ignoraient la mort de M. de Choiseul, leur parent, avertirent alors le gouverneur et les assiégés de l'impossibilité d'être secourus, et de l'avancement de leurs travaux d'attaque souterraine ; les conjurant d'avoir pitié d'eux-mêmes, et de ne pas exposer d'aussi braves et loyales gens aux suites d'une prise d'assaut. Rien n'ébranla les assiégés, qui regardaient ces avis comme donnés à dessein, de

Digitized by Google

les intimider, et ils résolurent d'attendre l'assaut de pied ferme.

Il eut lieu le 25 juillet. Vers sept heures du soir, quatre-vingts mousquetaires sortirent d'abord de la tranchée, disposés comme pour assaillir; mais ils furent repoussés, avec perte de quelques-uns des leurs. Ils n'étaient venus là que pour juger de l'effet de la mine qui devait jouer à cette heure, et qui, par on ne sait quels incidents, ne fit explosion que vers minuit. Elle ébranla toute la montagne, emporta vingt-cinq autres mousquetaires français envoyés pour reconnaître la cause de ce retard; et, renversant une grande partie du bastion *Saint-Nicolas*, combla entièrement de décombres le fossé de ce bastion, *en sorte qu'il eût été aussi facile à un cavalier de monter à la brèche qu'à un fantassin* (1). Mais les ténèbres dérobèrent aux assiégeants les effets de l'explosion; et les assiégés s'étant portés sur la brèche, repoussèrent les assaillants, et se mirent à déblayer les décombres, et à rendre la brèche impraticable par des gabions, des tonneaux, des pieux, des chausse-trappes, etc.; de sorte qu'au jour, les ennemis la virent en quelque sorte réparée, *mais si large, que trente hommes pouvaient y passer de front.*

Dans cette conjoncture critique, Germainvilliers assembla le conseil de défense pour délibérer. On résolut de soutenir encore l'assaut sur cette brèche; mais le sieur Duboys arrivant sur ces entrefaites, représenta que, vu l'état de quasi-destruction de la ville et la faiblesse de la garnison, il était plus convenable, conformément aux instructions écrites que le duc de Lorraine avait laissées au feu gouverneur, de se rendre à des conditions honorables, pour sauver la

---

(1) Texte du mémoire de M. Duboys de Riocour, où nous avons puisé la plus grande partie des matériaux de ce récit.

Digitized by Google

ville, la garnison, la bourgeoisie, ainsi que les archives et autres objets précieux que le duc leur avait confiés, et dont il avait recommandé la conservation. Ces instructions, renfermées dans un des coffres, furent effectivement trouvées conformes à la teneur qu'énonçait le lieutenant-général.

On alla donc aux voix. L'intrépide Valteville, qui opina le premier, insista pour qu'on attendît un assaut sur une brèche rendue impraticable par les travaux de la nuit précédente, et derrière laquelle, d'ailleurs, on avait encore un retranchement intérieur; ajoutant que peut-être un jour de retard dans la capitulation leur amènerait le secours attendu. Son avis ne prévalut point, et tous opinèrent pour la capitulation. Lui seul,

........................Servatus ad imum
qualis ab incœpto processerat, et sibi constans,

protesta contre la décision de la majorité, et sortit du conseil.

En conséquence, un tambour fut expédié au maréchal de la Force pour lui donner connaissance de ces dispositions. Celui-ci envoya sur le champ M. de Vaubecourt, et reçut M. de Stainville, comme ôtages pendant les pourparlers. Après diverses discussions de part et d'autre, les articles de la capitulation furent enfin arrêtés le 26 juillet, et le surlendemain 28, le gouverneur, les officiers et les soldats de la garnison, au nombre de cent cinquante hommes environ, dont moins de cent valides, sortirent vie et *bagues* sauves, avec armes et bagages, tambour battant, mèche allumée, balle en bouche. Ils furent conduits jusqu'à Jouvelle par un détachement de l'armée assiégeante, qui vit, avec une respectueuse admiration, cette poignée d'héroïques Lorrains défiler devant elle. Les habitants qui voulurent demeu-

Digitized by Google

rer dans la ville purent, aux termes de la capitulation, le faire en toute sûreté, et jouir de leurs biens et privilèges. Le maréchal, sans doute en vertu d'instructions souveraines, n'ayant pas voulu accéder à ce que les archives et autres pièces précieuses déposées dans La Mothe fussent restituées au duc de Lorraine, on conduisit à Nancy les bahuts qui les renfermaient, et l'on en dressa l'inventaire. L'année suivante, ces chartes originales furent transférées à Paris et déposées à la sainte Chapelle, où elles demeurèrent depuis lors, même après que la Lorraine eut été rendue au duc Léopold.

Ainsi tomba, après un siège de près de cinq mois, La Mothe, dernier boulevard de la nationalité lorraine. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, dans cette défense, ou l'énergie de la garnison et la noble opiniâtreté contre des moyens d'attaque inconnus jusqu'alors, ou la valeur et le dévouement avec lesquels elle fut secondée par les bourgeois, ordinairement peu portés à contribuer à la prolongation d'une résistance funeste à leurs personnes, à leurs affections et à leurs intérêts.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

PROMENADE ARCHÉOLOGIQUE

AU VILLAGE

DE FAILLY.

Au moment où, d'une extrémité de la France à l'autre, tous les esprits, préoccupés d'élections, calculent les chances d'avenir des 213 et des 221, modifient la chambre, le ministère, au gré de leur opinion personnelle, et font surgir presque partout des majorités factices, on voit au village de Failly une réunion de graves électeurs, esclaves d'un usage traditionnel qui remonte à plusieurs siècles, procéder sans trouble, mais non sans brigue, à la création d'une haute magistrature, la magistrature du *queulot*. N'est pas queulot qui veut, je vous prie de le croire; et si, pour mon compte,

On désigne généralement sous le nom de *queulot*, dans le Pays-Messin, le dernier rejeton d'une famille, le dernier poulet éclos dans une couvée, etc. On appelle aussi *culot* le coin du feu. Nous ignorons l'étymologie de cette dénomination, dont nous demandons l'explication à notre savant ami Éloi Johanneau.

Digitized by Google

j'avais à choisir entre les fonctions de conseiller municipal, voire même de député, et celles de queulot, je préférerais ces dernières, car elles sont inamovibles pour une année : or, mener douze mois une existence paisible, c'est vivre douze siècles en politique. Le ciel protège à tel point le villageois *queulé,* qu'il ne lui arrive jamais de mourir tant que dure son administration. J'en appelle aux paroles sacramentelles de ce jeune homme de Failly, qui, succombant aux désordres d'une phthisie pulmonaire, reprochait à sa femme, en 1836, de l'avoir empêché d'être *queulot.* (Historique.)

Mais, avant de vous entretenir de l'importante cérémonie du *queulage,* voici quelques détails sur une localité où se passent bien d'autres choses.

Le village de Failly, situé non loin de Metz (8 kilomètres), bâti sur le penchant d'une colline au bas de laquelle coule la Moselle, présente une seule rue, dirigée de l'est au nord-ouest. Ses maisons, solidement bâties, ne sont pas toutes modernes. Quelques-unes d'entre elles remontent au XVI.ᵉ siècle. Il y a quinze ans, elles n'avaient pour ouverture qu'une petite porte très-étroite, et une fenêtre ayant douze pieds de large sur dix-huit pouces de haut, avec un barreau de fer en double croix. Ce genre de construction, qui se retrouve dans la plupart des villages du département dont la bâtisse n'a point été renouvelée, était exigé pour la défense commune, en cas d'invasion de quelque compagnie franche.

Il y avait à Failly une commanderie de l'ordre de Malte, et un château qui lui appartenait. Cette commanderie occupait toute la partie du village que les habitants appellent *en Cheu, en Chambre.* On dit encore : je vais au bas de Chambre, pour désigner la partie basse de la commune. Les biens des templiers étant devenus la propriété de l'ordre de Malte, Failly passa à de nouveaux maîtres, qui en conservèrent la seigneurie jusqu'au XVI.ᵉ siècle, époque où elle fut acquise

Digitized by Google

par une famille protestante qui prit le nom de Failly, et par les bénédictins. Le dernier seigneur de Failly habitait Deux-Ponts. Il avait pour régisseur M. Simony, avocat. Mais sa propriété ne lui rapportant que 5 à 600 francs, il la vendit pour plus de 60,000 fr., quelques années avant la révolution. Le château qui se trouve *en Chambre* est d'une construction qui ne remonte pas au-delà du XVIIe siècle. Des paysans l'occupent. Il ressemble plus aujourd'hui à une chétive maison de campagne qu'à une résidence seigneuriale. L'église, restaurée différentes fois avec plus ou moins de goût, occupe, avec le presbytère, le point le plus élevé du village. Sa première construction pourrait fort bien remonter au XIe siècle, ou tout au moins au XIIe; car on remarque, au fond du collatéral à droite, un genre d'ogive très-élargie, très-indécise, des colonnes rondes, dont les chapiteaux sont formés de feuilles plates, avec nœuds sans filets, caractères qui signalent, dans nos contrées, l'époque de passage du plein cintre classique à la romantique ogive. Les chapelles latérales, dont la forme extérieure est parfaitement conservée, se trouvaient enclavées chacune sous deux tours crénelées, garnies de meurtrières, tours aujourd'hui tronquées, moins élevées que l'église, mais qui devaient la dominer autrefois. Elles correspondaient à deux autres tours placées au bas de l'église, et sous lesquelles existait une prison. Le mur actuel du cimetière, crénelé jadis, servait d'enceinte à cette forteresse religieuse. Assiégée souvent, la dernière attaque qu'elle subit, au XVIIe siècle, fit écrouler les deux tiers supérieurs de la muraille qui ferme le collatéral gauche. Elle a été grossièrement rétablie. On y a pratiqué plusieurs ouvertures étroites en plein cintre, ressemblant à de longues meurtrières, et l'on appelle cela des fenêtres. Au-dessous d'elles se trouvent encore de véritables meurtrières, appartenant à l'ancienne muraille. Le chœur est d'un style ogival, que nous croyons du XVe siècle. Il est éclairé

Digitized by Google

par des fenêtres en lancettes, qui étaient ornées de vitraux peints. La fenêtre centrale possède encore un tableau en verres de couleur, où l'on voit la présentation de saint Trond ou Trudon par son père, à Cléodulphe, évêque de Metz, qui le soumit aux plus rudes épreuves. Saint Trond est le patron de la paroisse. Le collatéral à droite est éclairé par deux croisées; l'une géminée, fort ancienne, l'autre triminée et trilobée, d'une date postérieure; devant cette croisée, les arceaux de la voûte se sont contournés. Le bas de l'édifice, surmonté d'un clocher d'architecture nouvelle, est soutenu par d'énormes pilastres cintrés, qui contrastent péniblement avec le reste de l'église. Le clocher a subi avec le reste du monument une restauration en 1827. Aucun charnier, dans le pays, n'est aussi riche en ossements que celui de Failly. Il est impossible qu'une simple commune, presque dépourvue d'habitants, ait fourni tant de cadavres. J'ai remarqué d'ailleurs, à l'inspection des têtes, qu'elles avaient généralement le front large et haut, les bosses coronales saillantes, la mâchoire large, à condyles développés, caractères qu'on rencontre peu dans les squelettes de nos compatriotes. Cette différence, jointe aux renseignements que nous a laissés l'histoire, donnerait à penser que dans le charnier de Failly se trouveraient quelques milliers de ces hommes du Nord qui ont, au moyen-âge, ravagé si cruellement la Lorraine.

Les archives manuscrites de Lorraine, les histoires et les statistiques provinciales ne renfermant rien sur Failly, nous nous trouvons réduit à nos propres ressources. Parmi ces documents se trouve une sentence arbitrale sur parchemin, datée de 1377, rédigée sous la présidence de M. Delacour, archidiacre de Metz, par le curé, les échevins de la paroisse, le maire de Servigny, etc. Elle n'offre pas grand intérêt, car il n'y est question que du cérémonial de l'église; mais on voit qu'à cette époque reculée, Failly avait déjà des annexes, et

formait un point central de communion entre les fidèles. Le célèbre Meurisse, évêque de Madaure, suffragant de Metz, y confirma huit cents personnes en 1630, et trois cents en 1635.

Au XVIII.e siècle, la paroisse de Failly, composée de cinq villages, offrait une population assez considérable (1) : l'église ne pouvant contenir tous les fidèles, on y avait construit une tribune, devenue plus tard un sujet de scandale, et la cause d'un évènement extraordinaire qui faillit avoir des résultats funestes.

M. Auburtin, homme de mérite, car il prêcha deux carêmes à Metz avec un grand succès, étant devenu curé de Failly, ne fut pas peu surpris de voir les jeunes gens, pendant les offices, assis à la tribune comme sur les bancs d'un cabaret, jouer aux cartes, boire, lancer des noyaux de fruit et même des billets doux aux filles du village. Il employa, mais en vain, tous les moyens possibles pour arrêter ce désordre ; enfin, poussé à bout, il déclara ne vouloir plus dire la messe tant que la tribune existerait, et fit interdire l'église. Le conseil résista ; le curé fut obligé de céder ; mais le jour de Pâques de l'an 1757 (2), il annonça en chaire que la cérémonie de la Fête-Dieu n'aurait point lieu, si la veille de cette fête la tribune existait encore. Il espérait qu'une grande solennité religieuse faisant époque dans une petite localité, déterminerait, plus que toute autre considération, ses paroissiens récalcitrants à prendre une mesure d'ordre et de convenance : il se trompait. Les paroissiens s'étaient monté la tête, et cette dernière menace du curé n'avait fait que les aigrir. Cependant, M. Auburtin, appuyé des conseils de l'évêque Saint-Simon, dont le caractère violent luttait toujours, même sans espoir de succès,

(1) Ces villages étaient Villers-l'Orme, Vany, Poiche, Servigny-lès-Sainte-Barbe. Cependant Failly n'avait en 1757 et 1758 que 39 feux.

(2) M. Grasset de Failly était alors seigneur.

Digitized by Google

résolut de prendre un parti extrême : il fit venir secrètement chez lui trois charpentiers, et le mercredi, à huit heures du matin, les conduisit à l'église, dont la tribune tomba bientôt avec un fracas épouvantable. Les femmes du village, attirées vers le point d'où partait le bruit, escaladent les murailles du sanctuaire, et poussent des cris de vengeance dès qu'elles voient la tribune en éclats. Courir comme des bacchantes, traverser les champs, exciter la colère des maris qui étaient occupés de la fenaison, les ramener au village, fut l'affaire de quelques instants. Ils cernèrent l'église en poussant toutes les vociférations possibles, et tâchèrent d'y pénétrer; mais les croisées étaient à petits barreaux, et la porte présentait une grande solidité. Celle-ci ne céda qu'aux coups redoublés d'une poutre dont on se servit en guise de bélier. C'en était fait du curé, s'il n'avait pas eu le temps de gagner le clocher avec ses trois ouvriers. Le siège alors, après le jet d'une grêle de pierres, se convertit en blocus. A six heures du soir, l'église se trouvait encore cernée, lorsque le curé-archidiacre d'Argancy, prévenu de ce qui se passait, arriva dans le lieu de la scène, revêtu de l'aube et du surplis, tenant un crucifix à la main, et conjurant les rebelles de rentrer dans le devoir. Il eut beaucoup de peine à les apaiser; il fallut qu'il les prît alternativement tous à part; les femmes surtout étaient difficiles à convaincre; enfin tous promirent la paix, et les quatre assiégés descendirent du clocher. Mais à peine le curé eut-il mis le pied hors de l'église, qu'un furieux qui l'attendait se précipita sur lui et le blessa d'un coup de baïonnette. Le coup ayant porté à faux, la plaie fut peu profonde, et M. Auburtin put gagner, sans autre accident, la maison curiale. On craignait de nouveaux désordres pour la nuit. Le curé d'Argancy coucha au presbytère, et aucun autre évènement n'eut lieu.

Ce fut vers la même époque qu'arriva un long débat judi-

Digitized by Google

ciaire, sur la redevance d'un dîner, entre le chapitre de la cathédrale et les habitants de Failly.

Ces villageois nommaient annuellement vingt et un jurés chargés de lever la dîme, dont les deux tiers appartenaient aux chanoines de Hombourg, et l'autre tiers au curé.

Après le paiement de la contribution, les chanoines et le curé devaient un dîner aux vingt et un jurés. Ils s'en acquittaient avec scrupule. Mais M. de Saint-Simon ayant réuni le chapitre de Hombourg à celui de la cathédrale de Metz, les chanoines de cette église se refusèrent à payer le dîner; le curé, de son côté, ne voulut pas en faire seul les frais. Il s'en suivit un procès entre la commune et le chapitre, procès que les habitants perdirent au bailliage et gagnèrent en appel au parlement. Toutefois, les possesseurs de la dîme eurent la facilité de payer une somme annuelle de trente francs au lieu du dîner.

La révolution fit disparaître, avec la dîme, le privilège des vingt et un jurés, mais elle ne détruisit chez les habitants ni le goût des repas, ni les usages qui peuvent perpétuer leurs plaisirs.

Lorsque les confréries de *fous* s'organisèrent en Europe, le village de Failly eut la sienne, sous le nom de *chaty*, présidée par un *maire* et quatre conseillers. Aujourd'hui encore, le jour de la Purification, à l'issue des vêpres, le *maire de chaty*, accompagné de ses conseillers, portant à la main une lance, dont le millésime est 1514, se place au bas de l'escalier du cimetière, pendant qu'un autre individu, nommé *queulot*, armé lui même d'une perche fendue, à l'extrémité de laquelle se trouve un torchon imprégné des matières les plus dégoûtantes, attend la sortie de l'office pour barbouiller les passants, et surtout les plus belles toilettes. Tout le monde est *queulé*, même le pasteur, lorsqu'il passe imprudemment près du fatal torchon; et s'il survenait quelque opposition sérieuse, le

maire et ses assesseurs maintiendraient l'usage en toute rigueur. Au besoin, tout le village prendrait fait et cause.

Cette cérémonie est continuée chaque dimanche jusqu'au mardi gras, jour auquel l'on nomme un nouveau *maire de chaty* pour l'année.

La promotion du *maire* se fait de la manière suivante. Les électeurs jettent dans un van autant de sous qu'il y a de prétendants; celui qui réunit le plus de têtes est élu. On le porte aussitôt en triomphe sur le manche de la lance, jusqu'à chez lui. Arrivé dans sa maison, il fait dresser la table, et régale les quatre anciens maires, qui deviennent ses assesseurs. Les libations commencent par une chopine de vin, et vont en augmentant jusqu'à un chaudron.

Pendant ces nombreuses rasades, nul autre que le *maire de chaty* n'a le droit de s'asseoir, sous peine de recommencer les mêmes libations à ses frais.

Le premier dimanche de carême, on procède à l'élection du *queulot* pour l'année suivante. A cet effet, dès que la nuit est fermée, on allume une bure de javelle préparée d'avance, et les trois orateurs du village viennent débiter en patois des bouts-rimés, composés sur le compte du jeune marié qui a donné le plus de prise à la critique. On appelle *item* cette sorte de versets. A la fin de chaque *item*, qui finit toujours par ces mots : *ne mérite-t-il me d'éte queulot?* l'assemblée répond en chœur: *queulot, queulot, queulot*, et les boîtes se font entendre. Le troisième *item* terminé, l'un des orateurs monte sur un tonneau et proclame le queulot à haute voix. L'assemblée y répond par des acclamations répétées.

Presque jamais on ne refuse cette dignité. S'il arrivait qu'une personne ne voulût pas l'accepter, elle s'appellerait *queulot* toute sa vie, et ses derniers descendants hériteraient du sobriquet. Il y en a des exemples.

Digitized by Google

C'est après l'institution du *queulot* que se donnent les *valentines*.

Fiançailles. A Failly et dans les communes environnantes, lorsqu'un jeune homme sollicite l'entrée d'une maison, c'est toujours après le coucher du soleil; il attend le plus tard possible pour s'informer de la jeune fille, et ne la demande guère avant minuit. Dès que le mariage est convenu, les parents se rassemblent avec les plus proches voisins de chaque côté, et toute la parenté. Le prétendu se présente seul, et le plus souvent accompagné de l'orateur du village. Après le salut d'habitude, « père un tel, dit le garçon, avez-vous une fille à marier? — Oui, répond le père, j'en ai une. Elle se nomme de telle manière; c'est une fille sage, laborieuse, modeste, etc. Suit l'éloge complet de la marchandise. Je ne la donnerai, ajoute-t-il, qu'à un garçon qui réunira les qualités suivantes, etc. — Père un tel, reprend le futur ou son interprète, je possède toutes ces qualités. » Alors les deux futurs se prennent la main, promettent de s'unir, et les jeunes villageois, groupés en dehors de la maison, font entendre une salve de mousqueterie. Cette convention est accompagnée d'un rouge-bord versé à pleine rasade, et tous les gens du village s'écrient, dès que la détonation part : *voilà la chèvre qui est liée.* On ne parle que des propriétés : un morceau de terre a plus de poids dans la balance que les plus brillantes qualités morales ou physiques. Il n'est même jamais question de ces diverses qualités; et souvent il est arrivé que des fiançailles préparées pour un jeune homme ont servi pour un autre, arrivé le jour même, avec plus d'avantages pécuniaires que son devancier.

Quand le futur est étranger au village, les garçons lui portent un bouquet chez sa fiancée; il le reçoit gracieusement, l'attache à sa boutonnière, et donne en retour aux garçons 10, 15, 20 fr. et plus, selon sa fortune. Chacun arrose le bouquet, les garçons se retirent, et la famille se met à table.

Digitized by Google

Après les fiançailles, dans les rapports journaliers, les époux futurs traitent leurs parents à venir, de père, mère, frère, etc., et jamais la femme ne sort de chez elle sans être accompagnée du futur.

C'est peu de jours après les fiançailles que se font les cadeaux de noce : la jeune fille donne à son futur une chemise ainsi qu'une cravate.

Si les conjoints sont étrangers au village, le prétendu y arrive toujours à cheval derrière la voiture de sa future.

Mariages. Le jour de la noce arrivé, les boîtes se font entendre dès la pointe du jour ; les deux époux reçoivent une *aubade*, et vers huit heures du matin, la première fille d'honneur fait seule le tour du village pour engager les conviés du côté de la future à s'apprêter ; le premier garçon en fait autant à l'égard des conviés du futur. *Eppraleuve po venir au d'junon*, disent-ils, et chacun se rend vers neuf heures chez le marié, où tous les repas se font à frais communs. On ne sert au déjeûner que la soupe, le bœuf et du gâteau.

Entre dix et onze heures, le marié arrive chez la mariée pour la demander dans les formes en usage. Ce n'est pas lui qui parle, mais un orateur *ad hoc*.

Cette cérémonie terminée, on se rend à l'église, ou à la commune, si l'on n'y a pas été la veille.

La mariée est vêtue d'une robe de drap, de mérinos, ou de soie noire ; son bonnet et son mouchoir sont blancs ; elle porte à la main un pied de romarin ; les grands parents sont tous en noir.

Le premier garçon et la première fille se distinguent par un gros bouquet duquel tombe un ruban jusqu'au genou.

La mariée a une couronne sur la tête, à moins que .... dans ce dernier cas, elle se rend à l'église sans couronne. Ce n'est qu'après le *Veni creator* que le mari la lui attache. La mariée donne aussitôt le plus beau ruban de son bouquet

Digitized by Google

à la première fille, qui va le consacrer à la Vierge. Il faut qu'il reste huit jours dans la main de Marie.

Après la messe, les mariés vont prier sur les fosses de leurs parents ; ils commencent par celles des parents d'adoption, et passent ensuite à leurs propres parents.

Lorsque la jeune femme arrive à l'entrée de la maison du marié, elle fait quelques difficultés pour franchir le seuil ; mais la mère de l'époux, ou la femme chargée de la représenter, prend sa bru par la main et y met une pièce d'or ou d'argent. Dès lors, plus d'hésitation ; elle entre, et l'on se met à table. Les légumes sont interdits du festin, lequel dépasse fort souvent les facultés pécuniaires des deux familles. Il y a dix ans, chez un particulier aisé de Failly, on comptait cent cinquante personnes aux premiers galas. La noce dura trois jours. On y consomma cent cinquante livres de bœuf, trois veaux, trois moutons, douze cochons de lait, vingt oies, trois fournées de pain, neuf fournées de tartes, vingt-quatre hottes de vin.

Après dîner, les garçons viennent demander la mariée pour la conduire à la danse. Comme elle est placée à côté de son beau-père, c'est à lui que le premier garçon s'adresse ; et lorsqu'elle lui est accordée, toute la jeunesse sort de table, et l'on se rend devant l'église pour courir la jarretière.

La mariée tient la jarretière qu'elle a détachée, et la propose aux champions placés en ligne. A un signal de mousqueterie, ils partent ensemble, et le premier arrivé au but obtient les deux rubans qu'il découpe et distribue.

Le bal commence immédiatement après. On n'y admet d'abord que les gens de la noce ; mais le soir, tous les étrangers sans distinction sont reçus à la danse, qu'on appelle à cause de cela le bal des *peurcheux* ou *peurchats*, c'est-à-dire des vilains habits ou des pauvres.

Le souper se fait à neuf heures.

Digitized by Google

Le lendemain on déjeûne, puis on se rend à la messe des trépassés. Après la messe, on danse jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi; on fait ensuite le repas d'adieux, quand les parents ne sont pas riches; lorsqu'ils se trouvent, au contraire, dans l'aisance, les festins et les libations se prolongent.

A la fin du dernier repas, on apporte un gâteau ayant la forme d'un enfant; on lui donne un simulacre de baptême; on nomme un parrain et une marraine qui distribuent des dragées, et l'on mange le gâteau.

Le dimanche suivant, un repas a lieu chez les parents de la mariée.

Inhumations.—Cérémonies funèbres. Quand une femme meurt en couche, on enfonce un petit piquet aux quatre angles de sa fosse, et l'on s'en sert pour former, avec du fil de coton, un encadrement quadrilatéral. Cet encadrement doit être renouvelé, s'il se détruit avant l'expiration du quarantième jour.

Dès qu'un homme est décédé, on le pose enseveli sur une table longue, la tête à la croisée, les pieds à la porte. On ne le met dans le cercueil qu'au moment de le porter en terre. Le cercueil est toujours couvert de fleurs et de rubans. Après la messe, tout le deuil se rend à la maison mortuaire, pour y *banqueter* autour de la table qui supportait le défunt. On ne fait qu'un simple déjeûner, si c'est un garçon ou une fille qui a passé de cette vie à l'autre; mais on dîne, lorsque c'est un chef de famille.

Les rôtis, symboles de joie et de prospérité, sont proscrits de ces repas funéraires. On n'y mange que des viandes bouillies et des légumes. A la fin du banquet, on allume un cierge, on dit les grâces en commun, la cloche du presbytère fait entendre ses tintements lugubres, et l'on se sépare.

Solennités annuelles. Indépendamment des usages que

Digitized by Google

nous venons de signaler, il y en a plusieurs autres qui tendent à prouver combien *li bonnes gens de Failley ont été de tous tems besoigneux de leurs plaisirs.* Tels sont la *fête du cochon gras*, à laquelle il ne doit paraître sur les tables que de la viande de boucherie et le foie du porc, connu sous le nom vulgaire de *hâteret ;* la *fête des trimâzos*, celle de la *fenaison*, de la *moisson*, la *fête patronale*, etc. Dans toutes ces solennités, les hommes seuls ont le droit de faire la cuisine ; et les jeunes gens, poètes naturels, composent des rondeaux en patois, qui ne sont dénués ni de sel ni d'intérêt. Ce n'est donc pas sans motif que Brondex a choisi le ban de Failly pour son horizon poétique. *Chan Heurlin, lo plagiant home, et lo pt'iat Morice*, ne pouvaient, ne devaient naître que là.

Les usages de Failly remontent tous à une haute antiquité, mais il n'en est peut-être pas de plus anciens que ceux des *trimâzos*, qu'on croit d'origine romaine, et qui peuvent bien dater d'une époque antérieure. A Rome, le 1.er mai, au point du jour, la jeunesse des deux sexes sortait en dansant, allait cueillir dans la campagne des rameaux verts, et chacun en décorait la porte des parents, des amis de la famille, d'un amant, d'une amante, etc. Des fêtes commençaient alors, et duraient plusieurs jours. Dans quelques parties de la France, la veille du 1.er mai, les jeunes gens de la campagne rendent un hommage solennel aux filles nubiles du lieu, en ornant la façade de leur habitation de trophées d'amour, appelés *meyen* ou *mey-tahen*, du mot *meymaend*, mois de mai, mois consacré au beau sexe ainsi qu'à l'amour. En Lorraine et dans le Pays-Messin, comme aux environs de Paris et de Chartres, le 31 avril, les amants attachent à la porte et aux fenêtres de leurs belles de grands rameaux de hêtre, couverts de fleurs ; et, le lendemain, les jeunes filles de presque toutes les communes, attroupées, vêtues de blanc, avec des fleurs dans les cheveux, des rubans croisés sur le

Digitized by Google

corsage de leur robe, font une danse, et quittent le village pour parcourir la campagne. Quelquefois elles viennent même jusqu'à la ville, et chantent devant les portes des personnes distinguées plusieurs couplets, appelés *trimâzos*, qui commencent et finissent par ces mots :

O trimâzo !
S'at lo maye, ô mi-maye !
S'at lo joly moys de maye,
S'at lo trimâzo !

Une quête a lieu après la chanson, et chacun donne selon ses moyens. Autrefois, les jeunes filles étaient accueillies dans les maisons, où toute la famille dansait avec elles, en fredonnant la ronde d'usage. A Failly, quand les collectes sont terminées, les grandes filles donnent un repas aux garçons, lequel se termine, bien entendu, par des *trimâzos*.

Les travaux agricoles servent quelquefois de texte à ces pièces de poésie; mais, le plus souvent elles sont satiriques; en voici un exemple :

J'a vu trabeun de freluquets
Aus'beun instrus qu' des pérouquets;
J'a yu des dèmes bien ferdayes,
Que n'attint rien qu' des mijaurayes.
O trimâzo !

Les bacelles de lè p'tiat Rau
Que feyeu ben leur resolâu,
L'atin habliai com' des popes;
I n'savèm seulement fare èn sope.
O trimâzo !

On n' wouèt dans tos les environs
Que des grigous et des guenons;
Et let veile, com' dans les v'leiges,
Les bliancs bonnats n'sont oua pus seiges;
O trimâzo !

Digitized by Google

Ces trois couplets appartiennent à trois rondes différentes, composées dans le patois du canton de Vigy.

Lorsque la quête se fait, chaque rondeau se termine de la manière suivante :

O bone fème de céans,
Fayeu don bien aux poures gens ;
Bayeum' des yeux plien nat' chevan.
Si j'en évan de tran,
Je v'en rendran.
O trimàzo !

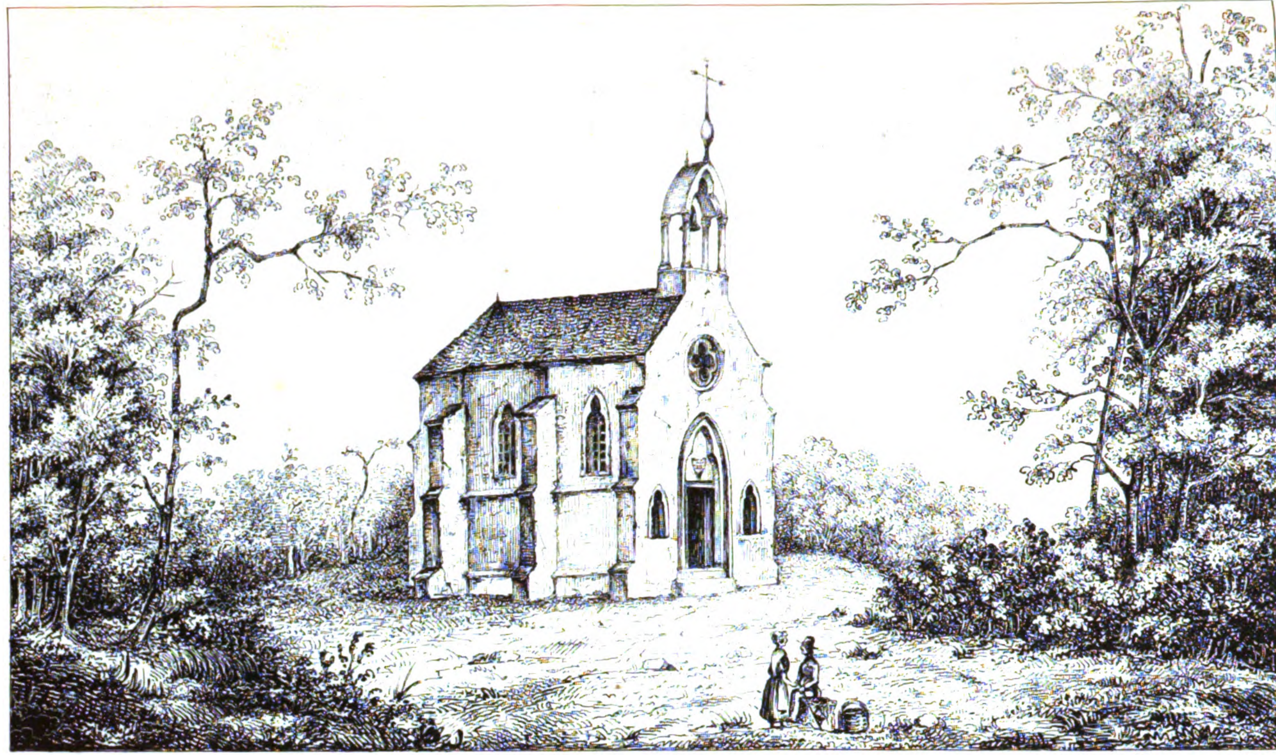
Méd'me, nos vos remercions.
S'at nom' por nos que nos chantons,
S'at por la Vierge et son affant,
Que prient por nos au firmament.
O trimàzo !
S'at lo maye, ó mi-maye !
S'at lo joly mois de maye,
S'at lo trimàzo !

Une population esclave des traditions comme l'est celle du canton de Failly, croit naturellement aux sorciers, aux revenants, aux sauterets, à tous les personnages infernaux envoyés sur terre pour tourmenter la pauvre humanité.

En 1834, il y eut, à la justice de paix de Vigy, une affaire entre deux particuliers de Failly, qu'on croirait empruntée aux annales du moyen-âge. Pierre accusait Jean d'avoir, par un sort, fait passer le lait d'une de ses vaches dans le pis d'une vache de Jean qui n'en avait point. Les débats judiciaires qui suivirent se terminèrent sans amener la conviction dans l'esprit de l'accusateur.

Digitized by Google

Digitized by Google



Lith. de Verronnais, à Metz.

Ermitage du Mont-S.t-Michel.

Digitized by Google

RESTAURATION

DE LA CHAPELLE DE L'ERMITAGE

DU

MONT S.T-MICHEL.

L'ermitage du mont Saint-Michel, à une lieue de Thionville, fut, il y a quinze mois, le sujet d'un de nos articles (1). Nous avons dit ses pieuses légendes, les outrages de la lourde main des hommes, et nous en avons appelé au zèle des populations environnantes; notre voix a été entendue : la chapelle de l'ermitage du mont Saint-Michel sera relevée. M. le maire de Wolkrange nous conserve cette page des vieux âges, et il a bien voulu nous associer à son œuvre de restauration. Chargés d'en faire dresser les plans, nous avons recueilli fidèlement tous les souvenirs, toutes les traces que le temps avait épargnées, et nous pensons que la petite chapelle dont nous donnons la vue à nos lecteurs, sera une reproduction fidèle de celle qu'Arnould de Wolkrange fit ériger en 1251. Elle a dix-sept pieds de long, autant de large, sur vingt et un pieds de hauteur. Nous la surmonterons d'un clocher, porté

(1) *Le Lépreux de Wolkrange*, revue du 15 décembre 1837.

Digitized by Google

sur quatre petites colonnes de l'époque romane, que M. le comte du Coëtlosquet a mises à notre disposition. Mais le chiffre des recettes est encore loin d'avoir atteint celui de la dépense, estimée 2,000 francs.

Nous l'avons dit, la toiture du monument, contemporain de saint Louis, est entièrement à refaire ; sa voûte ogivale est lézardée, son pignon est abattu, les fenêtres et l'autel sont brisés, et la cellule, qu'Irmengarde de Wolkrange se plut à orner de ses propres mains, a disparu dans la tourmente. L'effigie de l'archange Michel n'avait pas été épargnée, mais elle vient d'être habilement réparée par M. Renaud, statuaire. C'est un bas relief de quatre pieds de haut, sur un pied neuf pouces de large. Le saint est représenté ailes déployées, armé de pied en cap, tenant de sa main droite une épée flamboyante, et de sa gauche un écu blasonné d'une tête de vieillard, qu'il présente au prince des ténèbres.

Au bas on lit cette inscription en mauvais allemand :

Im Jar 1586, hat herr Johanes pastor zu Wolkringen, mit Sampt den Kirchen seinner, und Brudermeister Johan Metzinger, und Kurtz Johan vun Bouvingen, dis Bild lasen macien zu erren Got dem almechtigen ! Amen.

En voici la traduction :

En l'année 1586, M. Jean, curé de Wolkrange, conjointement avec les fidèles de sa paroisse, assistés du frère-maître Jean Metzinger et de Jean Kurtz de Beuvange, ont fait faire cette image en l'honneur de Dieu tout-puissant. Amen.

Pour parvenir à la restauration de l'antique ermitage, une souscription est ouverte chez M. le curé de Wolkrange, et une commission de cinq membres, formée sous la présidence de M. Remlinger, maire de Wolkrange, est chargée de l'emploi des fonds et de la direction des travaux.

Digitized by Google

CHANSON D'UN GUISARD.*

1552.

Chanson nouvelle composée par un soudart faisant la sentinelle sur les remparts de Metz, et se chante sur ce chant :

Les Bourguignons mirent le camp, etc., ou
Les regrets que i'ay de ma mye, etc.

Le mardy deuant la Toussaints
Est arrivée la Germanie
A la Belle-Croix de Messens,
Faisant grande escarmoucherie :
Mais les François, de chère hardie,
Au-deuant d'eux s'en sont allez ;
C'était pour rompre leur follie
De recognoitre en noz fossez.

Doubles canons ont amenez
A la Belle-Croix dessus dite
Pour batre le palais de Metz,
Les grandes églises et petites :
Mais ils ont trouué les reliques,
Aux Carmes et aux Cordeliers,
De deux pièces d'artillerie
De quoi on lez ha saluez.

Le samedy iour ensuivant
Est retournée la Germanie ;
Les Espagnolz, Italiens,
Le duc d'Albe et sa compagnie
Se sont campez en l'abbaye
De Saint-Arnold, près noz fossez :

---

* Nous devons cette curieuse communication à M. le vicomte Léon du Coëtlosquet.

15

Digitized by Google

C'était pour assiéger la ville
Et la batre de tous costez.

Ils ont fait faire gabions,
Mener canons en abondance,
C'est pour batre noz bastillons,
Nos rempars, murailles, defenses,
Tranchée, par bonne ordonnance,
Ils ont fait touchant noz fossez,
Pensant prendre soudars de France
Et la noble ville de Metz.

Monsieur de Guise est dedans
Auecques beaucoup de noblesse,
De Vandosme les deux enfans,
De Nemours plein de hardiesse,
Le seigneur Strosse, sans cesse
Se promenant sur les rempars,
Nuit et jour plein de grand' adresse,
Faisant Metz fort de toutes pars;
Et monsieur de Montmorency,
Aussi le vidame de Chartres,
Le vieil gendarme Saint-Rhemy
Nuit et jour cerchant dans les caves
Et escoutant sur les murailles
L'ennemi qui nous veult miner :
Mais il leur a donné la baye,
Car il lez ha contreminez.

Vingt-deux pièces ont amenez
Tout auprès de nos faulses brayes,
De quoy ils nous ont canonez
La tour d'Enfer, et noz murailles,
Faisant de bresches assez larges
Environ cent pas pour le moins;
Mais ilz n'ont pas eu le courage
De venir combatre François.

Digitized by Google

Le dernier mercredy de l'an,
François ont fait une sortie
Dessus les poures Alemans,
Gens de pied et caualerie,
Se rencontrans au hault des vignes,
Tirant au camp de Barbanson :
Et la iouèrent à l'escrime
Dont l'Alemant n'eut pas le bon.

Quand les Alemans ont cogneu
Qu'ilz n'ont que rompu la muraille,
Leurs munitions desperdu,
Et mangé leur vitaille,
Ils ont dit à monsieur d'Espagne :
Retirons-nous en nos païs,
Dedans les terres d'Alemagne,
Afin qu'au printemps n'ayons pis.

Pour conclusion ont levé
De deuant Metz l'artillerie
Et tout leur camp ont fait marché,
Qui leur est grande moquerie.
Le noble seigneur de Guise
Sur la Queue leur fait aller
Grand nombre de caualerie
Pour les apprendre à cheminer.

Et toy, marquis de Brandebourg,
Alleurs te faut iouer ta chanse :
Retire-toy dedans un bourg,
D'entrer à Metz n'aye fiance,
L'on ha bien cogneu ta meschance :
La Croix-Blanche auais chargé,
C'est pour tromper le roy de France
Sans iamais l'auoir merité.

Digitized by Google

Empereur, tu peux bien plourer,
Prendre tristesse et doleance
D'auoir perdu si beau miroër,
Chemin et passage de France ;
Tu as bien cogneu la puissance
Du roy Henry asseurément.
Des quatre villes de l'empire
La plus belle tient maintenant.

Celuy qui ha fait la chanson
Est un soudart, ie vous asseure,
Estant à Metz en garnison,
Nuit et iour couchant sur la dure,
Endurant aux pieds grand' froidure,
Voyant les ennemis si prez,
Luy souuenant de son amye,
Pensant ne la revoir jamais.



Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

SOCIÉTÉ CATHOLIQUE NANCÉIENNE POUR L'ALLIANCE DE LA FOI ET DES LUMIÈRES.

RÉGLEMENT CONSTITUTIF,

SUIVI DU

DISCOURS D'OUVERTURE,

ET PRÉCÉDÉ

DE CONSIDÉRATIONS SUR LES RAPPORTS ACTUELS DE LA SCIENCE ET DE LA FOI.

Deus scientiarum (est) Jehova. *I Reg. II*, 3.
Rationabile obsequium vestrum. *Ad Roman. XII*, 1.

Nancy, Conty, libr.-édit. 1838. Brochure in-8.° de 111 pages.

Cette brochure, que la marche de *l'Austrasie* ne nous permet pas de juger sous le rapport religieux et philosophique, est une œuvre remarquable sortie de l'intelligence et de la plume de M. Guerrier de Dumast, dont chacun apprécie les lumières, le zèle et la foi. Elle se compose, 1.° de *considérations préliminaires sur les combats de la vertu, la lutte du mal et du bien, les efforts de l'abime contre les doctrines du ciel;* 2.° du *réglement de la société;* 3.° d'un *discours d'ouverture* prononcé par M. P. Guerrier de Dumast dans la séance d'inauguration définitive du 25 juillet 1838.

I. Les *considérations préliminaires*, lues dans une réunion préparatoire, le 27 décembre 1837, ont pour but de faire ressortir cette idée que l'Eglise, bâtie sur un rocher constamment assailli de tempêtes, résiste depuis dix-huit siècles aux erreurs, aux vices, aux crimes qui cherchent à prévaloir contre elle; que les époques critiques où l'existence du christianisme parait le plus sérieusement

Digitized by Google

menacée, sont toujours celles de son plus grand triomphe. Après un coup d'œil rapide jeté sur l'état de l'Église au XVIe siècle, l'auteur consacre plusieurs pages à déchirer, pièce à pièce, l'image de Voltaire; puis il montre le christianisme, ébranlé sous les coups de la révolution, se réveillant avec énergie, faisant de nos jours des pas immenses, mais soulevant des besoins nouveaux, des difficultés nouvelles. « Toujours, dit l'auteur, les disciples de Jésus-Christ auront à combattre le *monde*, malgré ses lumières prétendues, qui sont un bien faible code en morale; mais le monde qu'il s'agit de combattre n'est plus celui de l'antiquité, ni même celui du moyen-âge. Avoir vaincu ces deux derniers n'est pas avoir triomphé du troisième. — Pour le soumettre, ce troisième, il ne suffit pas de le poursuivre: il faut l'atteindre et le dépasser. Pour le plier aux lois chrétiennes, il faut, comme firent autrefois les Tertullien, les Eusèbe et les Origène, lui prouver que si l'on méprise ses arguments, ce n'est pas faute de les bien connaître. Plus que jamais, par conséquent, la lutte est devenue virile; et c'est par des études viriles que l'athlète chrétien doit s'y préparer. »

M. Guerrier de Dumast termine ses *considérations* en faisant la revue sommaire du tribut que la foi doit à la science, depuis que des travaux larges et consciencieux ont éclairé les champs de la physique, de l'histoire naturelle et de l'archéologie. C'est la partie la plus substantielle et la plus remarquable d'un discours où des recherches profondes se produisent sous le coloris séduisant d'un style presque toujours pur, clair, rempli de force et d'images.

II. Le *réglement* constitutif de la société repose sur la formation d'une sorte d'académie libre, dite *société catholique*, laquelle a son bureau, ses archives et sa bibliothèque. Pour y être admis, il faut réunir les cinq sixièmes des voix; on paie 20 fr. de cotisation par an. La société tient une séance tous les trimestres, et une grande assemblée annuelle.

III. Dans son *discours d'ouverture*, M. Guerrier de Dumast rappelle la naissance et les progrès de la *société nancéienne catholique*, dont la pensée remonte à l'année 1833, donne des conseils pour le maintien de sa prospérité, et déclare qu'en fait de partis, les sociétaires ne seront que *du parti de Dieu*.

Digitized by Google

CONSIDÉRATIONS
SUR L'ÉTUDE DES SCIENCES
DANS SES RAPPORTS
AVEC LA RELIGION.

Par le comte *Du Coëtlosquet*.

Metz. Ch. Dosquet. 1839. In-8.° de deux feuilles.

L'opuscule de notre estimable concitoyen, rédigé dans le même esprit que le précédent, est une sculpture délicate et soignée destinée au temple que veut élever M. Guerrier de Dumast; c'est le résultat d'une alliance établie entre la religion et la foi, moyen puissant qui changea l'attitude du monde, lorsque le monde croyait, mais dont l'influence actuelle sera moins féconde. Quoi qu'il puisse arriver, tous les hommes raisonnables adopteront la proposition de M. du Coëtlosquet, ainsi conçue :

La science, pourvu que son étude soit bien dirigée, conduit à Dieu, à quelque degré qu'elle soit; mais elle y conduit d'autant mieux, qu'elle est plus étendue.

L'auteur indique ensuite la direction rationnelle qu'il conviendrait d'imprimer à l'étude, et termine son opuscule par des notes appropriées au sujet.

Cette petite brochure, écrite avec la profondeur de pensée qui caractérise les consciencieuses recherches de M. le comte du Coëtlosquet, est le fruit des veilles de l'homme de bien, de l'érudit modeste voué à l'amélioration morale de ses semblables.



Digitized by Google

DE LA DESTINATION DU SAVANT ET DE L'HOMME DE LETTRES,

PAR FICHTE,

Traduit de l'allemand par M. NICOLAS, Professeur à la Faculté de Théologie de Montauban.

Cette traduction, précédée d'une notice sur la vie et les écrits de Fichte, vient fort à propos, au moment où beaucoup d'esprits se préoccupent de la philosophie allemande, et recherchent avec empressement tout ce qui se rattache aux travaux qui lui ont imprimé, depuis un demi-siècle, une marche si remarquable.

Fichte eut une grande part à ce mouvement; il commença par l'éprouver sous l'influence de Kant, puis il y contribua puissamment lui-même par ses divers ouvrages, et surtout par celui qui parut en 1794, sous le titre de *Doctrine de la Science*. Les théories qu'il y expose ont été analysées, commentées, censurées de diverses manières, et ces critiques ont fréquemment, depuis quelques années surtout, fait retentir son nom aux oreilles françaises. Mais ces écrits eux-mêmes sont encore presque inconnus chez nous. Un seul, celui qui traite de la *destination de l'homme*, a été traduit en 1832 par M. Barchou de Penhoën (1). Les autres, ou du moins plusieurs d'entre eux, mériteraient l'attention de ceux qui désirent s'initier aux doctrines professées en Allemagne, et suivre les développements de l'idéalisme transcendantal qui y a pris naissance. C'est donc un véritable service que M. Nicolas vient de rendre aux études philosophiques, en publiant la traduction d'un nouvel ouvrage de Fichte. L'analyse de cet ouvrage suffira pour nous en convaincre.

(1) M. Barchou de Penhoën a aussi donné une analyse générale des doctrines de Fichte dans son *Histoire de la Philosophie allemande depuis Leibnitz jusqu'à Hegel*, 2 vol. in-8.° 1836.

Digitized by Google

Les cinq leçons que le professeur d'Iéna fit en 1794 sur la *destination du savant et de l'homme de lettres* ne peuvent être appréciées à leur juste valeur, qu'autant qu'on se reporte, par la pensée, à cette époque de si triste mémoire, surtout pour la France, où les désolantes doctrines du matérialisme régnaient pour ainsi dire exclusivement. Partant des chaires de l'école normale, les seules qui fussent alors dressées, elles allaient, comme autant d'échos, retentir dans toutes les villes qui possédaient une école publique. Elles menaçaient, ainsi que nos armées, d'envahir l'Europe, lorsque du sein de l'Allemagne s'élève une voix, jeune encore, mais noble et courageuse, qui proteste contre ces abrutissantes théories, en combat les funestes conséquences, essaie de relever l'homme à ses propres yeux, de lui apprendre qu'il est autre chose qu'une masse de matière organisée, qu'il a d'autres facultés que les sens, et une autre mission ici-bas que d'y chercher des jouissances souvent trompeuses. Cette voix, c'était celle de l'idéalisme qui s'énonçait par la bouche de Fichte. Peut-être que l'éloquent interprète, dans la vivacité et la profondeur de ses convictions, dans l'ardeur de la lutte, et surtout dans la crainte de l'influence qu'exercent sur l'humanité les opinions qu'il combat, ne saura pas lui-même s'arrêter dans la voie où il marche, et poussera jusqu'à l'excès les théories idéalistes; peut-être que le disciple de Kant, tirant des doctrines de son maître de rigoureuses conséquences, inclinera, pour échapper au scepticisme, à un panthéisme nouveau, où l'homme tiendra la place de Dieu.... mais cet examen n'entre point dans l'analyse que nous avons à faire, et ces étranges opinions ne se montrent pas dans l'ouvrage où, en assignant au savant sa vraie destination, Fichte a rendu à l'humanité sa dignité et sa noblesse.

La question de la *destination du savant* lui semble ne pouvoir être résolue qu'après ces deux autres questions: Quelle est la destination de l'homme en lui-même? Quelle est la destination de l'homme dans la société? Le savant, en effet, est homme d'abord; de plus, il n'est savant que relativement aux autres hommes dans la société desquels il vit, et il n'a, comme tel, une mission particulière, qu'autant qu'il se trouve, dans cette société, des hommes d'états ou de professions différentes, qui ont chacune leur but spécial.

Digitized by Google

La première leçon est consacrée à déterminer la destination générale de l'homme, à faire voir que sa mission est de tendre à la perfection morale, d'y marcher indéfiniment. L'homme n'existe, il n'a reçu l'activité et la liberté en partage que pour se rendre *moralement* meilleur, et pour rendre ce qui l'entoure meilleur *sensiblement*.

Dans la seconde, Fichte considère l'homme dans la société, qu'il appelle *un commerce fondé sur la liberté*. Ce commerce, dit-il, a lieu *seulement et uniquement pour avoir lieu*, mais par lui s'accomplit le perfectionnement indéfini de l'espèce humaine. « Notre destination dans la société est donc le perfectionnement commun : perfectionnement de nous-mêmes par l'action librement reçue des autres sur nous; perfectionnement des autres par notre action sur eux comme sur des êtres libres. »

Pour arriver de là à la destination spéciale du savant, une transition était nécessaire. Les savants composent une classe particulière de la société humaine; mais celle-ci renferme aussi différentes autres classes ou états, qui ont chacun une mission spéciale, et occupent des rangs plus ou moins élevés. De là, entre les membres de la société, une *inégalité*, tout autre que celle qui, résultant des forces corporelles, se nomme *physique*, parce qu'elle vient de la nature. Cette autre inégalité paraît au contraire toute *morale;* et, en effet, elle prend sa source dans la libre activité de l'homme. Elle vient de ce que chaque individu, au lieu de perdre les efforts de toute sa vie à perfectionner, sous tous les rapports possibles, lui-même et l'humanité, s'attache à un côté spécial qu'il entreprend d'améliorer, non seulement en lui et pour lui, mais chez les autres et pour tous ; tandis qu'à l'égard de ses autres facultés, il s'en remet à l'action de la société entière, qu'il ne cherche lui-même à perfectionner qu'en ce qui est devenu sa spécialité. C'est ainsi que chaque homme se fait un état, accepte une mission de choix, et que ce choix est tout à fait moral et légitime. Telle est l'idée exposée et développée dans la troisième leçon.

Alors le professeur touche lui-même à la question qu'il voulait résoudre. Si l'origine et la cause morale des différents états dans la société sont le libre choix que fait chaque individu de perfectionner

Digitized by Google

en lui et chez les autres telle ou telle des facultés humaines, et d'abandonner la culture des autres à l'influence ; ou de la société entière, ou de ceux qui ont spécialement pris la tâche de travailler à leur amélioration, non seulement les états se distinguent par leur but et leur destination spéciale, mais encore ils se coordonnent et s'étagent, tout en s'harmonisant ; et bien que chacun ait en vue le perfectionnement général de l'homme, et soit, sous ce rapport, aussi noble, aussi digne, aussi élevé qu'aucun autre, cependant ceux-là paraissent supérieurs qui entreprennent de cultiver les facultés les plus puissantes, celles dont le développement exerce le plus d'influence sur celui des autres. D'après cela, il devient facile d'assigner au savant et son rang et sa mission. Son rang sera un des plus élevés, puisqu'il entreprend de cultiver en lui et chez les autres la faculté de connaître, au perfectionnement de laquelle est attaché celui de presque toutes les autres facultés. Sa mission sera de satisfaire de plus en plus au besoin de savoir, qui naît dans l'homme de la faculté même de connaître ; d'étendre donc le domaine de la science, et d'opérer en même temps le développement des autres facultés, dont l'amélioration est subordonnée à celui de l'intelligence. Ainsi le savant est celui qui peut et qui doit le plus contribuer au progrès réel de l'humanité ; sa destination est d'en diriger la marche continuelle dans la voie du perfectionnement moral, et pour cela, de veiller sur lui-même et sur les autres états, afin de les y faire avancer d'un pas sûr et régulier. Et comme des progrès qu'il fait lui-même dans la science, dépendent ceux que feront vers le bien toutes les autres parties de la culture humaine, « il doit toujours être en avant, pour frayer le chemin, l'examiner, et y diriger l'humanité. S'il voulait rester en arrière, dès ce moment il cesserait d'être ce qu'il doit être ; et comme il ne serait pas autre chose, il ne serait rien. »

Après cette conclusion, Fichte ajoute : « Le but absolu de chaque homme, comme celui de toute la société, et par conséquent aussi de tous les travaux que le savant entreprend pour elle, est l'ennoblissement moral de l'homme tout entier. Il est du devoir du savant de se représenter toujours ce but final, de l'avoir toujours devant les yeux dans tout ce qu'il fait ; mais personne ne peut travailler avec bonheur à l'ennoblissement moral des hommes, s'il n'est lui-

même un homme de bien. Ce n'est pas seulement par des discours que nous enseignons, c'est surtout par notre exemple; et quiconque vit dans la société, doit lui donner de bons exemples, puisque la force de l'exemple naît de notre conduite dans la société. Avec combien plus de raison lui doit de bons exemples le savant, qui, dans toutes les parties de la culture, doit être en avant de tous les autres états. S'il est en arrière pour ce qui est le principal, pour ce qui est le but de toute culture, comment peut-il être un modèle comme il doit l'être, et comment peut-il espérer que les autres suivront ses leçons, quand elles sont, en présence de tous, contredites par ses actions? Ce que le fondateur de la religion chrétienne disait à ses disciples, peut s'appliquer aux savants: « Vous êtes le sel de la terre: si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on? » Si les hommes de choix sont corrompus, où doit-on chercher la bonté morale? — Considéré sous ce dernier rapport, le savant doit être l'homme moralement le meilleur de son temps; il doit présenter en lui le plus haut degré de développement moral atteint jusqu'à lui. »

Cette citation résume toute la pensée qui a présidé à ces leçons; elle fait connaître à la fois l'auteur et le traducteur, et montre combien l'un et l'autre ont su comprendre leur mission parmi les hommes. L'idée en est peut-être plus chaleureusement encore exprimée dans le passage suivant: « J'avoue franchement que dans cette position où m'a mis la Providence, je voudrais contribuer à remplir les cœurs de pensées plus morales, de sentiments plus forts pour ce qui est grand et noble, d'un ardent désir de remplir à tout prix sa vocation, partout où se parle ma langue, et plus loin même, si je le pouvais, afin que je susse que, quand vous aurez quitté ces lieux pour vous répandre en d'autres pays, où vous vivrez, vous serez, dans toutes vos fonctions, des hommes qui ont choisi pour amie la vérité; qui lui sont attachés à la vie et à la mort; qui la recevraient quand bien même elle serait proscrite de toute la terre; qui la défendraient quand elle serait calomniée et blasphémée; qui, pour elle, supporteraient gaîment la haine envenimée des grands, les fades railleries des esprits faux, la pitié moqueuse des esprits étroits... »

Ces mots terminent la quatrième leçon, et dès ce moment la tâche

Digitized by Google

est remplie, le but était atteint. La protestation contre les conséquences d'une philosophie égoïste et toute sensuelle a été aussi complète qu'énergique : et si le tumulte des commotions politiques et le bruit des armes qui commençait à ébranler l'Europe, n'eussent étouffé cette voix généreuse, elle eût sans doute retenti au loin, et trouvé des échos dans tous les cœurs qui sentaient encore la dignité de l'homme. Il semble donc qu'il ne restait rien à faire à l'auteur. Mais un peu avant cette époque, un écrivain dont la célébrité était grande, le nom imposant, l'éloquence entraînante, et dont les œuvres étaient dans toutes les mains ; un auteur à qui l'on donnait aussi le titre de philosophe, et qui lui-même avait pris pour devise : *vitam impendere vero ;* Jean-Jacques Rousseau, enfin, avait développé avec beaucoup d'art une doctrine tout opposée, non seulement sur le but et la destination de la science, mais encore sur les effets de la culture de l'esprit et du développement intellectuel.

Dans un discours célèbre, couronné par une académie, il avait prétendu que la culture des sciences et leurs progrès sont pour l'homme une cause de dépravation ; que, pour lui, avancer, c'est revenir en arrière, se laisser ramener à l'état primitif ou *de nature* dont il s'éloigne, à mesure que marche ce qu'on appelle la civilisation. Il en concluait que la classe des savants, et de tous ceux qui travaillent à faire l'éducation du genre humain, devient pour lui la source et le centre de toute corruption et de toute misère.

Cet étrange paradoxe, avancé et soutenu avec une grande supériorité de talent, avec un charme de style irrésistible, s'était glissé jusque dans les meilleurs esprits, et avait trouvé faveur même chez ceux que les théories matérialistes n'avaient point gagnés. La tendance idéaliste des opinions de Jean-Jacques, la couleur sentimentale qu'il avait répandue sur elles, une diction toujours naturelle et simple, tout avait charmé les cœurs, séduit les esprits. Ses doctrines avaient, plus que toute autre, été accueillies par les penseurs d'outre-Rhin ; et Fichte ne pouvait regarder son œuvre comme achevée, tant qu'il n'avait pas réfuté une opinion si puissante, et si opposée à celle qu'il voulait établir. En venant dire au savant que sa noble mission est de « veiller sur la marche et l'uniformité du mouvement progressif de l'humanité dans la voie du perfectionnement moral, » il fallait montrer

Digitized by Google

que ce progrès mène au bien, et détruire l'opinion qui prétend qu'il en éloigne.

C'est à la saper jusque dans ses fondements qu'est consacrée sa cinquième et dernière leçon, et voici la conclusion à laquelle il arrive : « Devant nous se trouve ce que Rousseau, sous le nom d'état de nature, et les poètes sous celui d'âge d'or, voulaient placer derrière. »

Ne serait-ce point là le germe de la théorie du progrès, qui, sous tant de faces diverses, s'est montrée dans les derniers temps ? Nous n'en discuterons pas ici la valeur, nous nous bornerons à faire remarquer qu'elle a remplacé dans beaucoup d'esprits généreux les opinions de Jean-Jacques, et qu'il se trouve aujourd'hui bien peu de partisans d'une doctrine qui, pour conduire l'homme au perfectionnement, voulait le faire rétrograder.

Nous désirons que cette analyse succincte d'un ouvrage consciencieux et consciencieusement traduit, fasse naître le désir de le lire et de l'étudier à fond. Quiconque l'entreprendra, ne regrettera ni son temps ni sa peine.

THIEL.



Digitized by Google

CHRONIQUE.

Les réparations que l'on fait à l'hôpital Saint-Nicolas (de Metz) ont fait découvrir les armoiries des gouverneurs de cette maison de charité en 1690 ; elles sont au nombre de dix-sept, et peintes à fresque sur les murs de l'ancienne salle du conseil.

Leurs blasons ont été soigneusement dessinés par M. Migette, et c'est d'après son travail que nous les décrivons.

1. CHÉRISEY.

D'azur coupé d'or, au lion naissant de gueules, armé, lampassé et couronné de même.

2. MAGUIN.

De gueules, à six molettes d'or, posées 3, 2 et 1.

Un Maguin était maître-échevin de Metz en 1615. Famille éteinte au 18.ᵉ siècle en celle de Custine.

3. *Armoiries inconnues.*

D'azur, à la face d'or et à trois quintes, feuilles d'argent, deux en chef et une en pointe.

4. JOFFROY.

D'azur, à la face d'or, à deux étoiles d'argent en chef, et au coq naturel en pointe, tenant dans sa serre un glaçon d'argent.

Un Joffroy était conseiller-échevin en 1690.

5. GEOFFROY.

De gueules, à quatre bandes d'argent et au chef d'azur, chargé de trois croix d'or.

Un Geoffroy était échevin en 1324. Un autre Geoffroy était chanoine de la cathédrale en 1631. Un troisième était conseiller-échevin en 1690.

6. COUET DU VIVIER.

D'azur, à trois fers de flèche d'argent, posés 2 et 1.

7. AUBURTIN.

D'azur, à une gerbe de blé d'or, liée de même, accostée de deux soucis d'or, le tout surchargé d'un chevron d'argent et surmonté en chef de trois étoiles d'or.

Nicolas d'Auburtin, seigneur de Cheny, était maître-échevin en 1676. Madame Dumoulin est la dernière de cette famille.

Digitized by Google

8. EVRARD.

Coupé d'azur et d'or, à une montagne d'or en pointe et à un lion issant de sable en chef.

Un Evrard était conseiller-échevin en 1692. Famille éteinte en celle de Le Duchat.

9. GOEURI.

De sable, à une gerbe de blé d'or, liée de même, accostée de deux étoiles d'argent.

Un Gœuri était conseiller-échevin en 1690.

10. LE JEUNE.

D'azur, au chevron d'argent, à deux étoiles de même en chef, et à un cygne également d'argent en pointe.

Un Le Jeune était conseiller-échevin en 1690.

11. FETIG.

D'azur, au chevron d'argent, accosté de deux gerbes de blé d'or, liées de même, et au lion également d'or en pointe.

Un Fetig était conseiller-échevin en 1690.

12. GEORGES.

D'azur, à un vase de soucis d'or, tigés de même, surmonté de deux étoiles également d'or.

Un Georges était conseiller-échevin en 1690.

13. GEOFFROY.

Armoiries n.° 4.

14. MONTIGNY.

D'argent, à trois étoiles de gueules en bandes, côtoyées de deux cotices de même, et accompagnées de deux croissants de sable.

15. POUTET.

D'azur, à la montagne d'or, à deux écureuils rampants et affrontés d'argent, surmonté en chef de deux étoiles d'or.

Un Poutet était maître-échevin en 1684. Famille éteinte dans celles de Marion, de la Chapelle et de Bouchepora.

16. *Armoiries inconnues.*

D'azur, au chevron d'argent et à trois molettes d'or, deux en chef et une en pointe surmontée d'un lion de même.

17. *Armoiries inconnues.*

De sable, au chef d'azur chargé de trois étoiles d'or.

Digitized by Google

FLORANGE.

A une lieue de Thionville, sur les bords de la petite rivière de la Fensch, se trouve le village de Florange (1). C'était une de ces grandes fermes où les rois francs tenaient leur cour, et qu'ils préféraient aux plus belles villes de la Gaule. « L'habitation n'avait rien de l'aspect militaire des châteaux du moyen-âge. C'était un vaste bâtiment entouré de portiques, d'architecture romaine, quelquefois construit en bois, poli avec soin et orné de sculptures qui ne manquaient pas d'élégance. Autour du principal corps-de-logis se trouvaient disposés par ordre les logements des officiers du palais et ceux des chefs de bandes qui s'étaient mis avec leurs guerriers dans la *truste* du roi, c'est-à-dire sous un engagement de vasselage et de fidélité. D'autres maisons, de moindre apparence, étaient occupées par des familles

(1) *Floringia*, *Floringuas*, *Floriking*, *Florehenges*, *Fleurange*, et enfin *Florange*.

Digitized by Google

qui exerçaient, hommes et femmes, toutes sortes de métiers, depuis l'orfévrerie et la fabrique des armes jusqu'à l'état de tisserand et de corroyeur, depuis la broderie en soie et en or jusqu'à la plus grossière préparation de la laine et du lin. Des bâtiments d'exploitation agricole, des haras, des étables, des bergeries, des granges, les masures des cultivateurs et les cabanes des serfs du domaine, complétaient le village royal, qui ressemblait parfaitement, quoique sur une plus grande échelle, aux villages de l'ancienne Germanie. »

Tel était Florange au temps du roi Lothaire, arrière-petit-fils de Charlemagne. C'était sous ses frais ombrages que ce prince oubliait, aux pieds de la belle Waldrade, les soins de son royaume, les larmes de la reine Theutberge, et les sages remontrances des évêques de Metz et de Verdun. Un de ses successeurs, le roi Arnoult, bâtard de Carloman, donna à Florange, en 893, une charte en faveur de l'église de Toul (*actum in Floringuas curiâ regiâ in Dei nomine feliciter* (1). Sept ans après, Zwentibold, autre bâtard du sang de Charlemagne, vaincu par les généraux de son frère Louis IV, dit *l'Enfant*, se réfugia à *Floriking*, y réunit ses leudes, et courut chercher sur la Meuse une mort glorieuse. Il nous est resté plusieurs actes de ce prince, datés également de Florange. Ajoutons que Zwentibold laissa un fils nommé Guillaume, qui eut pour apanage le château de Manderscheidt, situé sur la Liser, à dix-huit lieues de Luxembourg, et que ses descendants prirent le titre de comte, qu'ils ont dignement porté pendant neuf siècles (2).

(1) Fait heureusement au nom de Dieu au palais royal de *Floringuas*.
(2) Berthollet, *Histoire de Luxembourg*, tome III, p. 426.

Digitized by Google

Louis IV mourut en 912, et avec lui s'éteignit, sur le trône de Germanie, la race carlovingienne. Les Lorrains, sans attachement pour les empereurs de la maison de Saxe, s'affranchirent de leur dépendance, et l'on vit se consolider parmi eux une foule de gouvernements particuliers, tels que les duchés de Lorraine et de Bar, les comtés de Luxembourg, de Chiny, d'Alsace, etc. Dans ce morcellement de l'antique Austrasie, Florange échut à Sigefroy, premier comte héréditaire de Luxembourg (963).

Cependant les empereurs, attirés en nos parages par l'exploitation de leurs forêts et l'administration de leurs domaines particuliers, continuèrent à constater leur présence par des actes de suzeraineté.

En 1136, à l'extinction de la postérité masculine de Sigefroy, l'empereur Lothaire III, duc de Saxe, revendiqua le Luxembourg, l'inféoda à Othon, duc de Bourgogne, et gratifia du domaine de Florange (par lettres datées de Thionville) son neveu Robert, fils de Simon I.er, duc de Lorraine, et d'Adelaïde de Saxe-Querfort. La donation en faveur d'Othon demeura sans effet. Mais Robert, en se reconnaissant vassal de Henri de Namur, chef d'une nouvelle lignée de comtes de Luxembourg, entra paisiblement en possession du *palais de Charlemagne*, et devint la tige de la maison de Florange, qui, par Jeanne, dame de Chamblay, aïeule d'Isabelle de Beauveau, mariée à Jean de Bourbon, comte de Vendôme, a donné une mère à Henri IV (1). — Robert épousa Demunde, fille et héritière d'Oalde, comte de Boulay; il mourut en 1194 et fut enterré à Stultzelbronn.

(1) Le Laboureur, historiographe de France.

Digitized by Google

Son épitaphe portait :

Qui jacet ad lævum cum Christo vivit in æternum ,
Nomine Rubertus , in cunctis valdè disertus (1).

Il légua à l'abbaye de Justemont le moulin de Knutange, et fit de grandes largesses à celle de Freistroff.

Son fils, Philippe I.er, eut de fréquents démêlés avec le comte de Bar et la cité de Metz. Ses domaines furent ravagés ; les Messins assaillirent par trois fois son château.

Et quant ils eurent faict retraite ,
Pour ce ne fust pas la paix faicte;
A ceux de Metz pour abreger,
Convint jouer à revencher.

Philippe laissa trois fils, Albert, Philippe et Gilles. Albert prit l'habit de prémontré à Justemont, et fit présent à cette abbaye, le jour de sa profession, d'un fils naturel qu'il avait eu d'une servante. Il le donna, selon toute apparence, à titre d'esclave ; car dès que l'enfant eut atteint l'âge de raison, Albert le racheta moyennant une certaine quantité d'huile de noix qui devait être livrée au commencement du carême, pour la nourriture des religieux (2).

---

(1) Celui qui repose à gauche vit éternellement avec le Christ.
Il avait nom de Robert, et fut très-érudit en toutes choses.

M. Duprey, de Rembervillers, possède un sceau de Robert de Florange. Il représente un aigle éployé tenant une épée dans sa serre, et a pour légende : *Sigillum Roberti fratris ducis Mathæi.* (Sceau de Robert frère du duc Mathieu.)

(2) Cette redevance se payait encore en 1790 à l'abbaye de Justemont, où la maison de Florange avait sa sépulture. On trouve inscrits dans son nécrologe Elisabeth, Ide, Marguerite, Euphémie, Mathilde, Adelaïde, Jacques, Herbert, Isembart, Philippe, Warnier et Robert de Florange.

Digitized by Google

Philippe fut évêque de Metz et grand prévôt de Saint-Dié. Vigneulles le proclame « un grant preslat large et courtois. » Il prit et rasa la forteresse de Lucelbourg, située dans les montagnes des Vosges, et bâtit le château de Condé-sur-Moselle, l'un des plus beaux et des plus forts du pays. « Et s'il fust demouré évesque, continue Vigneulles, il eust faict moult de biens à l'éveschié. » Mais son élection fut violemment contestée, et Philippe sacrifia généreusement ses droits à la paix de son église. Il abdiqua en 1263, se réservant, pour soutenir dignement son rang, une prébende de la cathédrale, la trésorerie, qui était alors fort riche, et le ban de Remilly. Il vécut encore trente-trois ans, vit quatre évêques lui succéder, et mourut en 1297. Il fut enterré à la cathédrale, dans la chapelle Saint-Nicolas. Lorsqu'en 1521 on ouvrit son tombeau, on lui trouva une mitre de drap d'or, fort belle, des gants ornés de boutons d'argent, un anneau d'argent doré avec un doublet, un calice, une tunique, une dalmatique, des sandales, et une croix de plomb suspendue au cou, avec cette inscription :

Anno millesimo ducentesimo nonagesimo septimo, obiit dominus Philippus, metensis episcopus et thesaurarius magnæ ecclesiæ, decimo tertio calendas januarii, dictus Florehanges (1).

Gilles, troisième fils de Philippe I.er, épousa Alix de Passavant, dont il eut Robert II, père de Philippe II, marié à Alix de Sept-Fontaines. Ce furent trois générations de preux dont les noms se trouvent mêlés aux actes de la sage Ermesinde, comtesse de Luxembourg, et aux brillants

(1) L'an mil deux cent quatre-vingt-dix-sept, le 13.e jour des calendes, mourut le seigneur Philippe de *Florehanges*, évêque de Metz et trésorier de la grande église.

Digitized by Google

exploits de ses descendants. Philippe II périt glorieusement à la bataille de Woringen (1288), laissant un fils, Philippe III, qui joignit à son domaine héréditaire de Florange celui de Buzy, par inféodation de Henri d'Apremont, évêque de Verdun. L'épiscopat de ce prince ecclésiastique fut très-agité. Chassé de son palais, en 1334, par une populace en fureur, il en appela au comte de Bar, gardien de son évêché, et convoqua ses vassaux fidèles. Philippe de Florange accourut à la tête de ses vaillants hommes d'armes. Le siège fut mis devant Verdun et poussé avec vigueur. Les rebelles intimidés ayant demandé à traiter, leur prélat les reçut à composition; mais Philippe, qui avait d'anciens griefs contre la bourgeoisie verdunoise, continua à guerroyer. Il avait fait de son château de Buzy une puissante place d'armes, d'où il s'élançait impunément sur ses ennemis. Ceux-ci prirent si habilement leurs mesures, qu'ils surprirent son repaire dans la nuit du 21 au 22 juin 1336. Philippe se sauva à peine vêtu, réunit en toute hâte les hommes d'armes du sire de Wattronville, et se plaça en embuscade près du pont de Warch. Les Verdunois, après avoir pillé et incendié le bourg et le château de Buzy, revenaient chargés de butin. Enorgueillis de leur facile victoire, ils marchaient sans tenir aucun ordre, glosant sur le *lion* (1) qu'ils pensaient avoir enfumé dans son antre, car nul ne savait ce qu'il était devenu. Tout à coup le formidable cri de *Fleurchenges, tue, tue!* se fait entendre. Les *bonnes gens* de Verdun s'arrêtent interdits; ils veulent former leurs

---

(1) Par allusion aux armes de la maison de Florange. Elles furent d'abord d'or, à la bande de gueules chargée de trois fleurs de lis d'argent; mais, en 1303, elle prit de gueules, à la bordure dentelée d'argent, au lion d'or.

Digitized by Google

rangs, mais Philippe fond sur eux tête baissée, et en fait un effroyable carnage.

Dix ans après, nous le retrouvons à Crécy, mourant pour la France, en couvrant de son corps Jean de Bohême, comte de Luxembourg, « qui si avant se bouta sur les ennemis, qu'il y demoura avec cinquante de ses meilleurs chevaliers. » Les bustes et les armoiries de ces preux furent placés dans la salle d'armes du palais des comtes de Luxembourg, où pendant quatre siècles on célébra l'anniversaire de leur glorieux trépas.

Robert III, fils de Philippe III, hérita de l'ardeur belliqueuse de son père. Les traditions du pays l'ont surnommé *le Batailleur*, et racontent que, constamment à cheval, la lance au poing, il fit pendant vingt ans une guerre à outrance à ses voisins. Elles ajoutent qu'une ligue formidable se forma contre lui; que *la moult belle et seigneurieuse place de Florange fut investie à grande puissance d'hommes*, et qu'après un siège long et meurtrier, Robert fut contraint de se rendre à merci. Elle allait être celle du bourreau, tant le sire de Florange avait soulevé de haine, quand sa femme, Diane de la Marck, qui avait obtenu de la *courtoisie* des assiégeants d'emporter ce qu'elle avait de plus précieux, se présenta à la poterne du château, traînant péniblement Robert *le Batailleur* couvert de blessures. Les vainqueurs, liés par leur parole, voyaient avec rage échapper leur proie; l'un d'eux s'écria que *traîner n'était pas porter*, et aussitôt les jambes de Robert furent abattues à ras de terre. Transporté à l'abbaye de Justemont, il fut secouru par les moines, et mourut sous la robe de prémontré, dernier du nom et des armes de la branche de Lorraine-Florange, qui avait donné sept générations.

On assure qu'il existait encore en 1767, dans l'église de Justemont, un tableau à fresque représentant le dévouement

Digitized by Google

conjugal de Diane de la Marck, qui se retira aux *Dames nobles* de Differdange (1), où elle prit le voile de chanoinesse.

Robert, dont le nécrologe des bienfaiteurs des prémontrés fixe la mort à l'an 1389, institua sa sœur Lise, mariée à Colart de Lenoncourt, héritière de ses vastes domaines. Lise laissa trois filles :

1.° Jeanne, dame de Florange, mariée en premières noces à Jean de Marley (2), seigneur du Saulcy (Sancy), de Dun et de Jametz; elle en eut un fils, et épousa en secondes noces, dans un âge déjà avancé, Henri de la Tour, seigneur de Pierrefort et bailli de Vitry (3);

2.° Marguerite, mariée à Michel de Castres;

3.° Ida, fiancée à Erard d'Eltz, du paraige messin de Porte-Muzelle. « C'estoient, nous disent nos chroniques, deux aussi beaulx personnages que l'on scust regarder. Le seigneur Erard estoit assez grant, bien faict de corps; il avoit les yeux riants, la face vermeille, les cheveux blonds et crespés. Il estoit sage et bon clerc, ayant long-temps estudié, et scavoit jouer de plusieurs instruments; bref, il estoit gracieux, bon et biaul en tous points. Au regard

---

(1) Abbaye de dames nobles, de l'ordre de Citeaux, fondée en 1135 par Alexandre de Soleuvre. Elle fut appelée *Differdange* d'une fontaine qui coule dans un bassin de pierre au milieu de la seconde cour du monastère, et porte le nom de *Fontaine de Marie*.

Le château de Differdange, propriété des barons actuels de Soleuvre, est une des plus remarquables constructions gothiques du pays de Luxembourg.

(2) Fils de Gilles, bâtard de Luxembourg, et de Clémence de la Tour-en-Woëvre.

(3) La maison de Marley, des assises et de l'ancienne chevalerie de Lorraine, portait de gueules au lion d'argent armé, lampassé et couronné d'or, la queue nouée et dentée.

Digitized by Google

de la damoiselle Ida, elle estoit un chef-d'œuvre et l'une des belles personnes, haulte, droite et eslevée que l'on scust trouver entre mille. Elle avoit biaulx crins, biaulx reins, bouche espessette et vermeille, hault front, un peu grosse gorgette qui bien luy advenoit, belle poitrine, la parolle douce, et avecques ce elle estoit de belles manières, gracieuse de toutte pièce, et scavoit ouvrer en soie et en plusieurs ouvrages. »

Les fiançailles furent célébrées le jour de la Saint-Joseph de l'an 1396, dans l'antique église de Florange, contemporaine de Charlemagne. Le mariage fut remis à l'année suivante, car Erard n'était encore que damoiseau, et ne pouvait prétendre à s'unir au beau sang de Lorraine (1), s'il n'était revêtu de la dignité de chevalier. Erard courut la mériter, sous la bannière de Bourgogne, dans les plaines de Nicopolis; mais la fortune trahit son courage: Il tomba au pouvoir du cruel Bajazet, et des pélerins racontèrent que le preux avait péri dans les supplices, fidèle à la foi de ses pères. Ida, trompée par ce faux récit, tourna toutes ses pensées vers le ciel : là était son fiancé, confesseur de leurs saintes croyances; là elle pouvait espérer le rejoindre. Dès le jour même, elle dit un éternel adieu à Florange, entra aux *Dames nobles* de Differdange, et prononça ses vœux après un court noviciat.

Trois années s'écoulèrent; Erard, rendu enfin à la liberté, accourait réclamer sa fiancée. Qu'on juge du désespoir du preux! On craignit pour sa raison; mais il lui fut permis de revoir Ida, et elle sut rendre le calme à son âme.

Sur le revers de la montagne qui domine l'abbaye de

(1) La maison de Lenoncourt, éteinte au dernier siècle, était une branche de celle de Lorraine.

Digitized by Google

Differdange, Erard d'Eltz fit élever un modeste ermitage. Pendant vingt ans, à l'heure de none, on entendit la clochette de l'anachorète; pendant vingt ans, à l'heure de none, Ida en écouta les sons argentins. Mais un jour..... la sainte fille prêta en vain une oreille attentive, les sons avaient cessé pour jamais! Trois mois après, la triste Ida rejoignit frère Erard dans la tombe.

Tandis que la maison de Florange s'éteignait au fond d'un cloître, le Luxembourg, qui avait donné des empereurs à l'Allemagne, des rois à la Bohême et à la Hongrie, des margraves à la Lusace, à la Moravie et au Brandebourg, était en proie à l'anarchie sous l'autorité nominale de l'empereur Wenceslas (1). Ce prince, dont la vie ne fut qu'un tissu de cruautés et de bassesses, dissipa, par les prodigalités les plus folles, les trésors amassés par son père. Cette ressource épuisée, il s'en créa d'autres par d'intolérables impôts, trafiqua des droits, des dignités de l'empire, et aliéna ses provinces héréditaires, comme il eût fait d'une métairie. Il engagea le Luxembourg pour une somme de 56,300 écus d'or à Josse, marquis de Moravie (1388.) Celui-ci l'exploita pendant quatorze ans, puis le céda à Louis, duc d'Orléans, qui le pressura à son tour pour fournir à ses honteuses débauches, et périt dans les rues de Paris avant d'avoir soldé son vendeur. Josse revendiqua le Luxembourg, et le mit de nouveau à l'encan. Élisabeth, duchesse de Gorlitz, nièce favorite de Wenceslas, en opéra le retrait, et le porta en dot à Antoine de Bourgogne, duc de Limbourg et de Brabant, mort sans postérité à la bataille d'Azincourt. Elle

(1) Fils de l'empereur Charles IV, et héritier du comte Wenceslas, créé, en 1354, duc de ce Luxembourg qui, de nos jours, préoccupe si grandement la diplomatie européenne.

Digitized by Google

épousa en secondes noces Jean de Bavière, dit *Sans-Pitié*, mort également sans postérité (1424). L'administration d'Élisabeth fut très-orageuse ; son caractère altier indisposa un peuple fier, belliqueux, que le trafic de son sol avait aigri. Fatiguée enfin des obstacles que rencontrait sa volonté, la duchesse de Gorlitz appela l'étranger à son aide, et nomma Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, neveu de son premier mari, *mambour et administrateur du duché de Luxembourg et comté de Chiny.*

Philippe n'hésita point à accepter une charge qui lui livrait la dix-septième province des Pays-Bas, et se fit suppléer par les sires de Lalaing et de Virnembourg, dont l'avidité acheva d'exaspérer les esprits. Les Luxembourgeois coururent aux armes, expulsèrent de leur ville la duchesse et sa suite, et ouvrirent leurs portes aux Saxons du comte de Click, gendre du duc de Saxe, beau-frère de Ladislas, roi de Bohême et de Hongrie, et duc titulaire de Luxembourg aux droits de sa mère, fille et unique héritière de l'empereur Sigismond, dernier mâle de la maison de Luxembourg. Thionville suivit l'exemple de la capitale, et chassa les Bourguignons.

Mais on n'insultait pas impunément à l'autorité du puissant duc Philippe. Ce prince, que la postérité a cependant surnommé *le Bon*, et qui ne pardonna jamais une offense, envoya l'ordre au comte d'Estampes d'assembler son armée et de la diriger sur le Luxembourg. En même temps il écrivit au comte de la Marck, au damoiseau de Sarrebruck, au sire Henri de la Tour, de lui être en aide dans la guerre qu'il allait entreprendre ; et lui-même, à la tête de quatre mille hommes d'armes, partit de Dijon le 9 septembre 1443. Autour de lui se pressaient l'élite de sa cour et la fleur de sa chevalerie ; mais Philippe les effaçait tous par la majesté de son port, la richesse de son armure et la magnificence de ses

Digitized by Google

équipages. Son casque seul était estimé 100,000 écus d'or: c'était deux fois la valeur de l'engagère qu'il allait conquérir. Sa livrée en velours noir, portant sa devise: *autre n'aurai*, tracée en lettres d'or, était étincelante de diamants et de pierreries.

« Ainsy chevaulcha le duc par le duché de Luxembourg, gagnant places et forteresses qui lui faisoient obéissance au nom de leur duchesse, et venoyent, les nobles hommes du pays, de toutte part offrir leurs services, mesmement ceulx de Metz..... Le duc laissant Luxembourg à main senestre, se tira en une petite ville que l'on nomme Florehenges, appartenant à Henri de la Tour, à cause de sa femme Jehanne de Lenoncourt. Là se logea le duc, menant avec luy sa tante, la duchesse de Luxembourg, qui desjà estoit si goutteuse, qu'il la falloit porter en une selle de maison en maison, et d'un lieu à un autre. Le duc se logea au chastel. Le comte d'Estampes et le bastard de Bourgogne prirent leurs quartiers en un bourg nommé Catenant (Cattenom) et autres villages voisins. Ils se tenoient serrés et près de leurs harnois; car ils n'estoient qu'à une petite lieue de Thionville, ville de guerre très bonne et pleine de gens d'armes très-obstinés contre le duc, mais prudents et qui se gardoient bien. »

La guerre se borna d'abord à des courses et à des escarmouches; la plus remarquable fut conduite par Jehan de la Plume, Bourguignon d'origine et souldoyeur de la cité de Metz, où il avait fait un riche mariage. Apprenant que son maître naturel était dans les environs de Thionville, il voulut lui donner des preuves de son zèle, et fut avec trente cavaliers s'emparer du château de la Grange (1). Trois cents Saxons tentèrent de l'en débusquer. Leur attaque, favorisée

(1) Aujourd'hui propriété du général vicomte de Bertier de Sauvigny.

Digitized by Google

par une nuit très-obscure, fut dirigée si habilement, que les Messins n'eurent que le temps de se réfugier dans une tour; « et là, nous dit Olivier de la Marche, ils se deffendirent moult vaillamment et blessèrent plusieurs de leurs ennemis, » qui, après cinq heures de combat, voyant que le jour commençait à poindre, et craignant qu'un détachement de l'armée bourguignonne ne vînt les prendre à dos, se retirèrent en emmenant avec eux chevaux, bagages et hardes. Jean de la Plume fut grièvement blessé, et perdit ses équipages, mais il acquit la gloire de s'être montré en vaillant homme.

Las de ne point voir les affaires avancer, Philippe voulut essayer s'il réussirait mieux en traitant. Une journée fut indiquée à Florange. Le comte de Click y députa messire de Vitztum, chevalier, et le sire de Bebemberg, écuyer. Toute la noblesse du Luxembourg était présente, ainsi qu'une foule de seigneurs étrangers, entre autres Guillaume de la Marck, troisième fils du sire d'Aremberg, qui, par sa cruauté et sa rudesse dans le métier de routier, avait mérité le nom de *Sanglier des Ardennes*. Le duc, environné de son conseil, et vêtu avec la plus grande magnificence; s'assit dans un fauteuil de drap d'or, placé sur une estrade recouverte d'un riche tapis, et surmontée d'un dais parsemé de pierres fines. Son chancelier, le célèbre Nicolas Raulin, commença par montrer en grand détail le droit de la duchesse Élisabeth. « Quant au fait de la guerre, dit-il en finissant, monseigneur s'en expliquera. » Le sire de Fenestrange, maréchal de Lorraine, qui était venu demander au duc la neutralité de son pays, servit d'interprète, et répéta en allemand le discours du chancelier. Les Saxons exposèrent ensuite les motifs de leur maître. Lorsque le duc en eut écouté la traduction, il prit la parole :

« J'ai bien entendu, dit-il, ce qui vient d'être expliqué

Digitized by Google

de la part du duc de Saxe (1) sur le droit qu'il peut avoir à ce duché, et mon chancelier a, par ma permission, déclaré les droits tant de ma tante que de moi. J'ai voulu que ces deux chevaliers, ambassadeurs de Saxe, pussent, ainsi que chacun, bien savoir que je n'ai point entrepris cette querelle et cette conquête sans grande et évidente cause, et que je n'ai point intention de l'abandonner, Dieu et mon bon droit aidant. Ils me proposent de remettre en main neutre ce que j'ai déjà conquis en ce pays, et de me trouver, à jour marqué, avec autant de gens d'armes que je voudrais dans le pays du duc de Saxe, afin d'y livrer bataille, pour que le duché de Luxembourg demeure à celui à qui Dieu donnera la victoire. Certes, la bataille est ce que je demande, et je ne suis pas venu ici pour autre chose que pour rencontrer mes ennemis; mais aller livrer bataille au pays de Saxe, peut-être à trois cents lieues d'ici, dans un lieu où je n'ai ni droit ni querelle, l'offre n'est pas raisonnable.

« Néanmoins, puisque ce duché est le seul sujet de la guerre, je consens à remettre aux mains de l'empereur les villes, châteaux et forteresses que j'ai conquis, comme aussi le duc de Saxe y remettra tout ce qu'il possède en ce pays; puis, nous y choisirons une place, et là, par l'épée ou la bataille, le droit de chacun sera connu par la permission de Dieu, et le victorieux sera possesseur. Et comme au pays de Saxe il y a une grande noblesse et une chevalerie belle et renommée, de même que dans mes pays il y a aussi une grande et belle noblesse, et beaucoup de gens de bien, et qu'il serait grand dommage si, à l'occasion de nos querelles

(1) Il élevait également, du chef de sa femme, sœur de Ladislas, des prétentions sur le Luxembourg.

Digitized by Google

particulières, nous mettions en péril la vie de tant de nobles hommes, il me semble que nous devrions prendre jour, le duc de Saxe et moi, pour comparaître devant l'empereur; alors, nous soumettant à son jugement, nous combattrions corps à corps jusqu'à ce qu'on eût vu, par l'effet de notre bataille, à qui la terre doit appartenir, sans répandre tant de sang humain, ni faire périr ceux qui n'ont de part à la querelle que par l'amour et le devoir que chacun rend à son seigneur et ami. »

Ce langage où paraissait toute la vaillance, toute la chevalerie du duc Philippe, et sa susceptibilité sur tout ce qui touchait à son honneur, plut beaucoup aux assistants; ils se souvinrent que déjà une fois il n'avait pas tenu à lui de terminer la guerre du Hainaut par un combat singulier avec le duc de Glocester. Lorsque le maréchal de Lorraine eut traduit ces nobles paroles aux Allemands, ceux-ci répondirent que monseigneur le duc de Bourgogne avait très-bien parlé en valeureux prince; mais que, quant à la bataille, leur seigneur à eux était Ladislas, roi de Bohême et de Hongrie, qui n'ayant alors que cinq ans, était trop jeune pour combattre. « J'ignorais, reprit le duc, que notre adversaire ne fût point d'âge suffisant : il n'y a rien à demander aux enfants; mais il a sûrement quelque parent plus âgé, et ce que je dis pour l'un, je le dis pour l'autre (1). »

Cette conférence n'eut point d'autre conclusion. La guerre fut reprise et poussée avec vigueur. Le vieux sire de Saveuse enleva en une seule nuit Luxembourg aux Saxons, et Thionville ouvrit ses portes à la duchesse de Gorlitz. Mais après

---

(1) Barante. *Histoire des Ducs de Bourgogne.*

Nous donnons en entier le discours de Philippe-le-Bon, comme tableau de mœurs d'une époque qui était encore tout imprégnée des souvenirs du grand siècle de saint Louis.

tant d'agitations, Elisabeth aspirant au repos, transporta à Philippe tous ses droits sur le duché, que depuis trente-trois ans elle tenait en engagère, et en nantissement d'une dot de 120,000 florins d'or. Cette cession, si l'on en croit les traditions populaires, fut signée sur une montagne de la forêt de Grünewaldt, appelée depuis lors *la Montagne de la Femme morte,* comme pour perpétuer le souvenir de la mort civile du dernier rejeton de la race ducale de Luxembourg. Maintenant encore, les maraudeurs de la forêt témoin d'un évènement qui changea les destinées du pays ne manquent jamais de jeter dans le fourré les prémices de leurs *récoltes clandestines*, en répétant : *Ceci est pour la Femme morte.* C'est, de nos jours, le seul hommage accordé à la mémoire d'une famille qui porta si haut la gloire et la puissance du Luxembourg !

Toutefois l'abandon d'Elisabeth ne fut pas gratuit : elle se réserva une rente viagère de 8000 florins d'or, outre 11,000 payés comptant. Philippe traita ensuite des prétentions du jeune Ladislas. La négociation fut longue, souvent entravée ; enfin, en 1461, le Luxembourg entra définitivement dans *la riche et fière maison de Bourgogne*, et devint une des dix-sept provinces des Pays-Bas, réunies en 1814 sous le sceptre du prince d'Orange.

Le séjour du duc Philippe à Florange fut de cinq semaines, et marqué par de somptueuses fêtes « dont la dame de céans fist noblement les honneurs ; car elle estoit de grant lignaige, puissante en seigneuries, et avoit esté nourrie en la cour de Lorraine, » où son fils unique Colart de Marley, dit *le hardi chevalier*, brillait par son courage. Le duc René, qui lui dut la vie à la bataille de Bulgnéville, l'avait créé son chambellan, membre de son conseil privé, et gratifié des seigneuries de Dun et de Preny en le mariant à sa belle cousine Ide du Chastelet. Colart justifia de la faveur de son maître par

Digitized by Google

un dévouement qu'il fit rudement sentir à la cité de Metz, lors du siège de 1444. Il mourut en 1448, laissant une fille unique, Jeanne de Marley, dame du Saulcy (Sancy), de Florange, de Dun et de Jametz, qui épousa l'année suivante Robert de la Marck, seigneur de Sedan et duc de Bouillon, par donation de son frère Guillaume, surnommé *le Sanglier des Ardennes.*

Robert devint, par son mariage, vassal de la maison de Bourgogne, puis de l'archiduc Maximilien, qui recueillit l'héritage du belliqueux fils de Philippe-le-Bon. Séduit par l'or et les intrigues de Louis XI, le sire de Florange arma contre son nouveau suzerain, et guerroya pendant douze ans sous les bannières françaises. Profitant, en 1489, d'une révolte des Gantois, il entra dans le Luxembourg, suivi de cinq mille lansquenets, mit le siège devant Ivoy, et fut tué d'un coup de serpentine comme il ralliait ses gens, et les ramenait pour la troisième fois à l'assaut. Son fils, Robert II, duc de Bouillon, seigneur de Sedan, de Sancy, de Dun, de Jametz et de Florange, marié à Catherine de Croüy, comtesse de Chimay, hérita de son dévouement à la France. Il commandait, à la bataille de Novarre (1513), les célèbres bandes *noires* à la solde de Louis XII. Contraint de se retirer devant les Suisses, maîtres de l'artillerie française, il apprend que ses deux fils ont été abandonnés mourants au milieu des ennemis. La Marck furieux, terrible, traverse l'armée victorieuse, arrive à ses fils, charge l'un sur son cheval, l'autre sur celui d'un de ses écuyers; se fait jour de nouveau à travers les bataillons suisses, et rejoint les Français dans leur retraite. L'un des blessés fut depuis le maréchal de Fleurange, qui nous a laissé des mémoires où respire la naïveté libre et hardie d'un chevalier du temps de François I.er

Tandis que La Marck signalait son courage dans les plaines

de Novarre, quatre cents cavaliers et autant de fantassins, en garnison à Florange, portaient le fer et le feu dans la prévôté de Thionville. « Avecque iceulx, dit Philippe de Vigneulles, estoient des Albanais pires que des Sarrazins. » Ils rançonnèrent Richemont à 300 fr., et se ruèrent sur Marange qu'ils pensaient surprendre ; mais ils furent *virilement* repoussés par sept hommes retranchés dans le clocher. Enfin les impériaux les atteignirent près de Fontoy, et les refoulèrent dans leurs murs, après avoir fait justice d'un bon nombre.

Deux ans après, le jeune sire de Fleurange prit à Marignan sa revanche des quarante-six blessures qu'il avait reçues à Novarre. Il arrêta, à la tête des lansquenets de son père, les Suisses, vainqueurs de la gendarmerie française, les fit reculer, et leur enleva quatre pièces de canon. Cette action d'éclat décida du gain d'une bataille que l'histoire a qualifiée de *combat de géants.*

Cependant, d'aussi éclatants services furent méconnus. La duchesse d'Angoulême, mère de François I.er, ne pouvait pardonner à Robert de la Marck son ancien dévouement à Anne de Bretagne, et la haine qu'elle portait à sa rivale survivait à la tombe. Sous un assez léger prétexte, la compagnie d'hommes d'armes du sire de la Marck fut dissoute, et ses pensions cessèrent d'être régulièrement payées. Son frère Erard, prince-évêque de Liége, aspirait au cardinalat. Le roi sollicitait en sa faveur avec une vivacité sincère ; mais la reine-mère, qui s'intéressait à Bohier, archevêque de Bourges, frère du trésorier de l'épargne, déjoua les efforts de son fils, et Bohier fut cardinal. L'évêque de Liége, indigné, oubliant qu'il devait sa fortune à la France, se donna au roi d'Espagne, entraîna son frère, et Charles-Quint n'eut pas auprès des princes électeurs de ministres plus intelligents que les deux La Marck : ils ruinèrent les espérances de François I.er, et firent surgir son heureux

rival (1519). Charles-Quint méconnut à son tour les obligations qu'il leur devait. Il cassa de sa pleine autorité un arrêt des pairs de Bouillon qui déboutait le seigneur d'Emeries de ses prétentions sur la petite ville d'Hierges, en Ardennes, et l'adjugeait aux mineurs de Chimay (1521). La Marck était trop jaloux de sa souveraineté pour souffrir une telle atteinte à son autorité. Il représenta fortement à la cour impériale les droits de ses neveux et les siens; on ne l'écouta pas. Ce mépris fut une nouvelle offense dont sa fierté s'irrita; il ne vit plus dans l'empereur qu'un prince ingrat qui lui devait sa couronne, et payait ses services par des affronts. Le dépit le jeta entre les bras de la France, qui les lui ouvrit avec joie, car elle avait appris à ses dépens de quel prix était un La Marck. Sa compagnie d'hommes d'armes fut rétablie, ses pensions furent restituées, et sa femme devint l'objet des soins et des prévenances de la reine-mère. L'empereur, à qui les états de Sedan et de Bouillon servaient de barrière contre la France, du côté du Luxembourg, essaya, mais trop tard, de calmer Robert. En vain il lui fit dire que le procès d'Hierges serait repris, qu'il en aurait satisfaction; la cour de France aigrissait le ressentiment de l'offensé, et le poussait à un éclat qui devait rendre toute transaction impossible. La Marck fit défier l'empereur au milieu de la diète de Worms, affectant, par cette démarche téméraire, de braver à la fois l'Allemagne et son chef. Le cardinal de la Marck trouva cette saillie d'audace si déraisonnable, qu'il leva lui-même des troupes pour le service de Charles-Quint.

Fleurange, qui était demeuré fidèle à François I.er, s'empressa de seconder la colère de son père. Il alla avec quinze mille hommes d'infanterie et quinze cents chevaux, levés en France contre les défenses publiques du roi, mais avec sa permission secrète, mettre le siège devant Virton,

Digitized by Google

petite ville du Luxembourg, sur les confins de la Lorraine que défendit vaillamment Nicolas de Laistre (1), à la tête des francs hommes et autres sujets de la prévôté de Saint-Mard.

François I.er, sommé de se prononcer sur l'*insolence* du duc de Bouillon et de son fils, les désavoua, et leur intima si impérieusement l'ordre de désarmer qu'ils durent obéir. Charles-Quint s'empressa de profiter du licenciement de leurs troupes, pour tirer une vengeance facile de l'insulte de Worms; il en remit le soin au comte de Nassau, stathouder de Hollande, au seigneur d'Emeries, et à l'aventurier François de Sickingen (2). Nassau remplit fidèlement

---

(1) Il était issu de Jacomin de Laistre, membre du paraige de Porte-Muzelle, banni de Metz et *forjugié* à perpétuité, au xv.e siècle, « pour raison de délits contre le bien, l'honneur, les franchises et libertés de la cité, tendant à usurper le gouvernement d'icelle. » La bibliothèque de Metz possède les originaux de cinq actes de ventes faites de 1430 à 1439, par suite des confiscations prononcées contre Jacomin de Laistre.

Ses descendants, qui habitent le duché de Luxembourg, portent d'azur à la face d'or, à quatre annelets de même, trois en chef, un en pointe.

(2) Cet aventurier était fils d'un Suivik, seigneur de Sickingen, obscur gentilhomme allemand, auquel l'empereur Maximilien, fatigué de ses intrigues, fit trancher la tête sur l'échafaud. Son fils, plus intrigant encore, mais avec plus de succès, mit dans ses intérêts la plupart des princes de l'empire, s'assura d'un grand nombre de places fortes, leva une petite armée, et devint redoutable à Maximilien et à quiconque n'était pas dans ses intérêts. Il courait sans cesse d'un bout de l'Allemagne à l'autre, négociant avec les uns, faisant la guerre aux autres. Tantôt on le voyait, à la tête de ses troupes, attaquer le duc de Lorraine, la cité de Metz, le landgrave de Hesse, brûler leurs châteaux, dévaster leurs domaines, leur imposer des tributs; tantôt, par une fuite rapide, il se dérobait au ressentiment de l'empereur, et par ses machinations secrètes lui suscitait, du fond de sa retraite, une foule d'ennemis. Jamais Sickingen ne paraissait faire la guerre pour son propre compte: c'était toujours un prince, une ville opprimés dont il prenait la défense;

Digitized by Google

sa mission; il rasa les châteaux de Lognes et de Messancourt, fit pendre leurs défenseurs, sous prétexte qu'ils étaient nés sujets de l'empereur, et se rua sur la forteresse de Jametz. Contraint d'en lever le siége, il se dirigea vers Florange, et prit ses quartiers à Thionville, le 10 juin 1521. Son armée comptait dix mille fantassins, deux mille cavaliers, autant de vivandiers et *de poursuivants avec une grosse et impétueuse artillerie* (1). Le sire de Jametz, deuxième fils du duc de Bouillon, s'était jeté dans la place menacée avec six cents lansquenets, quinze à seize hommes d'armes et quelques aventuriers. Florange avait peu d'étendue, mais il était *merveilleusement bien accousté et artillé*. Ses remparts, environnés d'un double fossé, avaient une telle élévation, qu'on ne pouvait du dehors apercevoir les habitations de la ville. Le château, fortifié d'après le même système, était, selon nos chroniques, *une merveille tant en défense qu'en plaisance*. Les magasins étaient abondamment pourvus en vivres, poudre, traits, bâtons à feu et munitions de tous genres. L'argent ne manquait point au sire de Jametz, qui était expert en fait de guerre, et s'apprêtait à une vigoureuse résistance; tandis que son adversaire, instruit que les Français rassemblaient en Champagne une armée de dix-huit mille hommes, n'était pas sans inquiétude sur le succès de son entreprise. Toutefois, avant d'en venir à une attaque de

---

c'était un tort qu'il redressait, une injustice qu'il réprimait, aussi était-il aimé autant qu'il était craint. Il disposait à son gré de presque tous les seigneurs de l'empire.

(1) Les détails que nous donnons sur la prise et la destruction de Florange sont extraits des mémoires du maréchal de Fleurange et des chroniques de Philippe de Vigneulles. C'est à grand regret que nous nous sommes résignés à *moderniser* leurs naïfs récits, mais nous avons craint de fatiguer nos lecteurs par trop d'emprunts au français du XVI.e siècle.

Digitized by Google

vive force, Nassau voulut essayer de la trahison. Il fit venir un lansquenet de la garnison de Florange, qui avait été pris dans une reconnaissance, le gagna par ses largesses, et le renvoya à ses camarades bien recordé. Le lansquenet, qui avait sur eux grand crédit, leur représenta qu'ils auraient bonne récompense, s'ils se rendaient sans coup férir; mais qu'ils seraient traités comme les garnisons de Lognes et de Messancourt, si la forteresse était emportée d'assaut. Les lansquenets commencèrent à avoir peur, et perdirent leur bonne volonté de bien faire. Nassau en étant informé, fit avancer son armée, s'empara du château de Bettange qu'il fallut forcer avec du canon, et ouvrit son feu contre Florange. Pour lors, les lansquenets se mutinèrent, et exigèrent par avance deux mois de solde. Ils espéraient un refus, et voulaient en prendre prétexte de rébellion; aussi ils furent bien ébahis quand le sire de Jametz donna l'ordre de faire droit à leurs prétentions. Ils parurent s'amender, et échangèrent même quelques coups de coulevrine avec les impériaux; mais la nuit du 11 au 12 juin se passa en pratiques séditieuses entre les Allemands de la ville et du château, et quand le jour fut venu, ils allèrent au sieur de Jametz et lui dirent : *Monsieur, si vous ne vous rendez pas, nous nous rendrons.* Puis ils enclouèrent les canons, livrèrent aux gens du seigneur d'Emeries la porte qu'ils avaient en garde, et sortirent tous à la presse, pensant avoir grande récompense de leur forfaiture et trahison, mais les lansquenets de l'empereur qui étaient en bataille dans la plaine, les dépouillèrent et les firent passer sous une pique, en leur déclarant qu'ils étaient des misérables qui avaient faussé leurs serments, et qu'ils les tenaient pour indignes de servir jamais sous enseigne avec d'honnêtes gens. M. de Nassau refusa de les recevoir, et leur fit dire qu'ils avaient mérité d'être pendus pour avoir trahi leur maître et abandonné lâchement leur

Digitized by Google

poste; cependant il leur remit en secret quelques gratifications, et les dirigea, par petites bandes, sur différents points de l'empire, où à grande peine ils trouvèrent de l'emploi.

Quand le sire de Jametz, qui s'était réfugié dans une tour du château de Florange, vit que seul, avec ses gens ordinaires, il ne pouvait opposer une longue résistance, il fit demander un sauf-conduit à M. de Nassau, qui lui envoya, le mercredi 12 juin, à heure de vêpres, plusieurs de ses gentilshommes pour le conduire à sa tente, qui était dressée à un quart de lieue de Florange. Le sire de Jametz parut devant M. de Nassau, vêtu d'un riche manteau d'écarlate, bordé de velours noir, d'un pourpoint et d'un collet en cuir, d'un sayon de soie et d'une subreveste, du plus fin blanc, découpée et tailladée en lansquenet. Il se prosterna par trois fois aux pieds du lieutenant de Charles-Quint, en criant pardon et miséricorde, et dit qu'il n'était pas venu à Florange pour nuire à l'empereur, mais par ordre de son père, qui l'avait commis à la garde et à la défense du douaire de madame sa mère. Après avoir rappelé qu'il avait été long-temps Bourguignon, et qu'il avait servi l'empereur sans fraude ni déception, il ajouta qu'il n'était redevenu Français que dans l'espérance d'être fait capitaine d'une compagnie de piétons, avec gros gages et bons appointements: *par quoi*, il s'écria, *sire, ayez pitié de moi, car je me rends à vous avec la maison de mon père, les biens qui y sont, et vous supplie, au nom de Dieu, de m'avoir pour recommandé*. M. de Nassau le releva, lui prit la main, et l'assura que, puisqu'il se soumettait de bonne grâce, il le traiterait en homme de guerre. Sur cette assurance, M. de Jametz signa l'ordre au capitaine Poincelet, dit Petit-Jehan, de sortir de la tour; ce dernier obéit, et fut enfermé, avec les quatorze hommes qui lui restaient, dans une des salles du château. M. de Nassau, qui savait son monde, fut plein

Digitized by Google

de courtoisie pour son prisonnier; il le fit souper à ses côtés, et buvait toujours à sa santé. Il ordonna qu'une couchette fût dressée à M. de Jametz près de son propre lit, et l'envoya le lendemain sous bonne escorte à Thionville, d'où il fut transféré au château de Namur, et mis à 10,000 écus de rançon. Le congé fut donné gratuitement au capitaine Poincelet et à ses quatorze hommes, qui allèrent renforcer la garnison de Bouillon.

Dès que le comte de Nassau fut maître de Florange, il manda tous les bons hommes de la prévôté de Thionville, et les mit en besogne d'abattre les remparts de sa facile conquête. Pendant que le populaire était occupé à rompre les fortifications, à combler les fossés; que les charpentiers démontaient les toitures du château, et que les maçons en démolissaient les murailles, les seigneurs conducteurs de l'*ost* faisaient vider les magasins. Il y avait telle abondance en blé, vin, lard et viande salée, qu'on employa huit jours à les voiturer de Florange à Thionville. On fit sur place une enchère du reste du butin; on vendit les fenêtres, les vitres, les *travures* et les *avis*; le plomb qui recouvrait la tour principale fut adjugé pour 50 florins, et il en valait trois fois autant; les corps de la fontaine, qui était également en plomb, furent mis à l'encan; ils pesaient neuf milliers, et venaient d'être refaits à neuf. Quant aux écailles (ardoises), le comte de Nassau en fit don à son hôte, pour être employées aux tours de Thionville. Il y eut, pendant les dix jours que dura la démolition de la forteresse qui avait succédé au *palais de Charlemagne*, si grosse foule de curieux, et si grande affluence de marchands forains, que les boulangers de Metz étaient obligés de cuire nuit et jour pour fournir à l'approvisionnement de Florange et du camp des impériaux, où l'on charriait continuellement vivres, provéandes et marchandises de toute espèce. Le,

comte de Nassau ne se borna point à surveiller les travaux de destruction, il envoya assiéger la forteresse du Saulcy (Sancy), qui fut prise, rasée, et ses munitions de guerre et de bouche dirigées sur Thionville, au grand mécontentement des lansquenets. Ils réclamèrent part au butin, et sur le refus des chefs de l'*ost*, cinq cents d'entre eux tentèrent de s'emparer du parc d'artillerie, composé de vingt-cinq canons de gros calibre et de quelques pièces légères; mais il était heureusement sous la garde des Namurois. Les mutins furent repoussés, et prompte justice en fut faite.

Le duc de Bouillon ne se laissa abattre ni par la captivité de son fils, ni par la ruine de l'importante forteresse de Florange. Le héros qui en portait le nom la vengea par des succès; il ravagea les domaines du seigneur d'Emeries, attira les impériaux dans une embuscade, et les mit dans une déroute complète. Son frère, le sire du Saulcy, alla avec sa compagnie d'hommes d'armes tailler en pièces un corps nombreux de leurs piétons, retranché sur une montagne réputée inaccessible à la cavalerie. Les efforts que fit cette généreuse maison de la Marck, abandonnée à elle-même, donna la mesure de ce qu'elle aurait pu faire si elle eût été secondée par la France, comme elle devait s'y attendre; mais seule contre le colosse impérial, la lutte était par trop inégale; elle fut obligée de céder. Robert abaissa son orgueil jusqu'à demander une trève, et il eut bien de la peine à en obtenir une de six semaines par le crédit de son ancien ami Sickingen; encore cette trève (dans laquelle Fleurange refusa d'être compris) fut-elle employée par Nassau à renforcer son armée et à préparer la ruine de la souveraine maison de la Marck (1);

(1) La maison de la Marck, aujourd'hui entièrement éteinte, tirait

mais François I.er, indigné de l'acharnement de Charles-Quint contre un prince allié de la France, embrassa généreusement la querelle du duc de Bouillon, et déclara la guerre à son oppresseur. Elle fut surnommée *la grande guerre;* Fleurange y prit une glorieuse part, et mérita par ses exploits le bâton de maréchal. Il combattit en héros à Pavie, et arrêta, en 1536, par sa belle défense de Péronne, les succès de l'armée impériale, aux ordres de l'*impitoyable* Nassau. Péronne avait pour toute fortification des marais que les assiégeants eurent le secret de dessécher, et une simple muraille que soixante et douze pièces de canon de gros calibre battirent en brèche pendant huit jours et huit nuits. Sommé de se rendre à la suite de trois assauts victorieusement soutenus, Fleurange répondit au lieutenant de l'empereur : « Votre sommation serait indécente, quand bien même je n'aurais pas reçu quatre mille livres de poudre dont j'avais besoin, et quatre cents arquebusiers dont je pouvais me passer. » Nassau, furieux, ordonna

---

son origine des comtes d'Altemberg, dont sont également sortis les ducs de Clèves et de Juliers.

Robert I.er de la Marck descendait au troisième degré d'Érard de la Marck, qui, en 1424, acquit le village de Sedan, et fit commencer la construction de la forteresse de ce nom, que son fils Jean I.er acheva en 1454.

Jean I.er fut père,

1.° De Robert I.er, chef de la branche de Bouillon, éteinte en 1591 dans la maison de la Tour-Turenne.

2.° D'Erard, chef de la branche d'Aremberg, éteinte au XVI.e siècle dans la maison de Ligne;

3.° De Guillaume, surnommé *le Sanglier des Ardennes*, chef de la branche de Lumain, éteinte également dans la maison de Ligne, vers le milieu du dernier siècle.

La Marck portait d'or à la face échiquetée d'argent, et de gueules de trois traits, au lion issant de gueules en chef.

Digitized by Google

une quatrième attaque; mais il fut ramené dans ses lignes à si grande perte d'hommes et d'artillerie, qu'il fut contraint de lever le siège et de se replier sur la Flandre.

Fleurange jouit peu de ce nouveau triomphe; rappelé à Sedan par la mort de Robert de la Marck, il tomba malade à Longjumeau, et une fièvre maligne l'enleva en trois jours à ses compagnons de gloire. François I.er perdit à la fois, dans le père, un allié utile, et dans le fils, un brillant capitaine qui maniait avec une égale habileté la plume et l'épée. Fleurange laissa un fils, élevé aussi à la dignité de maréchal de France; ce fils fut l'aïeul de Charlotte de la Marck, héritière des principautés de Sedan et de Bouillon, qu'elle porta en dot à Henri de la Tour, père de l'illustre vicomte de Turenne.

Quant à Florange, Charles-Quint s'en appropria le domaine utile et seigneurial, après l'avoir dépouillé de ses franchises et de sa prévôté. Philippe III, petit-fils du despote, en gratifia un de ses favoris, Adam de Cromberg (1625), en se réservant une faculté de retrait, que lui enleva la conquête de Thionville et de son bailliage (1642). Enfin, au dernier siècle, Florange fit retour, par droit d'aubaine, à la couronne de France, qui l'engagea au duc de Fleury pour une somme de 300,000 livres.

Il faut de la foi pour retrouver aujourd'hui, dans les soixante à quatre-vingts maisons groupées sur un terrain inégal, la *Floringia* du roi Lothaire, ou le *Fleurange* des sires de la Marck, tant le ministre des fureurs de Charles-Quint a fidèlement servi les vengeances du maître. Cependant, l'église *de Charlemagne* (1) avait été épargnée; mais

(1) La lutte que Florange soutint à cette occasion ruina sa communauté, qui fut obligée de vendre ses biens pour payer les frais du procès. — L'église proscrite était bâtie à dix minutes du village, au hameau de Harling, qui fut incendié et détruit par les Suédois en 1635.

Digitized by Google

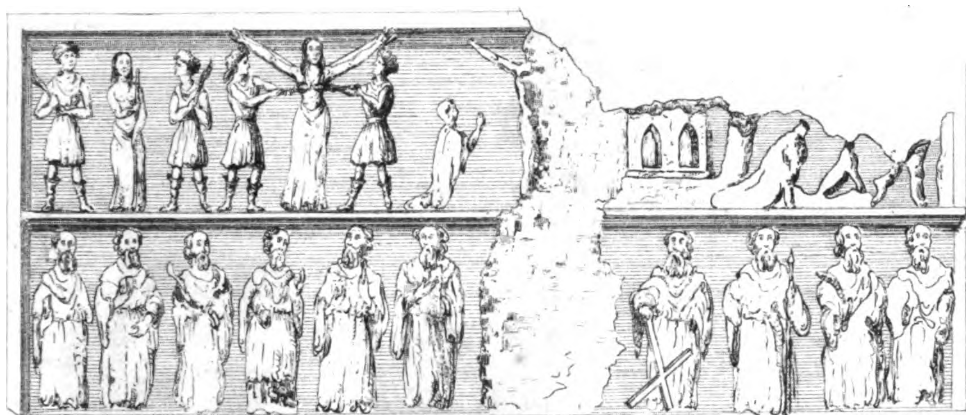
en 1777, de par la haute sagesse de NN. SS. du parlement, elle fut rasée et rebâtie....... *à la moderne!* Un bon arrêt, *dûment* enregistré, transforma d'élégantes rosaces en moellons, et de gothiques bas-reliefs en pavé. L'un d'eux a été retrouvé en 1836, gissant parmi les dalles de l'œuvre *parlementaire;* il représente la vocation et le martyre de sainte Agathe, Jésus-Christ et ses douze apôtres. La sainte, patronne de Florange, est vêtue d'une tunique montante, et ses bourreaux portent le bonnet, les bottes, les braies et le sayon des Gaulois, tandis que Notre-Seigneur et ses disciples sont couverts de la longue robe orientale, jadis d'un usage commun au clergé et à la noblesse. Ce précieux débris des vieux âges a été religieusement recueillis par M. Thil, curé de Florange, et déposé au musée messin.

Au tracé que nous donnons de ce bas-relief, nous joignons celui du blason des anciens sires de Florange, une vue du moulin banal de cette grande seigneurie, et le dessin d'une croix de l'an 1423, portant les armoiries des comtes de Zœtern.

Ce sont nos seuls restes du Florange historique!

EM. D'HUART.









Lith. de Verronnais à Metz.

Digitized by Google

Digitized by Google



Lith. de Verronnais, à Metz.

Moulin de Florange.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE SUR AUSONE.

(4.e SIÈCLE.)

Ausone qui, sous le règne d'Auguste, aurait passé inaperçu entre Virgile et Horace, pourrait, grâce au temps dans lequel il vécut, devenir le sujet d'intéressantes études. Ses œuvres complètent en quelque sorte l'histoire de son époque ; époque de décadence, où l'empire romain était usé, où le vieux monde s'écroulait pièce à pièce, où Gratien faisait abattre le temple de la Victoire ; où la croix, symbole d'une ère nouvelle, poussait au milieu des ruines du paganisme.

L'état où l'Europe se trouvait au quatrième siècle se devine à chaque instant dans les vers d'Ausone. Cette lutte d'une religion qui avait des divinités jusque pour la débauche, et d'un culte qui sortait des catacombes pour envahir le monde ; cette rivalité qui avait fait tant de bourreaux et tant de martyrs, on la rencontre dans un même homme. Ausone célèbre à la fois le dieu chanté par David et les dieux chantés par Homère. Mais c'est en vain qu'Ausone appelle à lui les souvenirs de la poésie antique, la muse de Virgile n'est pas la sienne ; il a perdu les harmonieux secrets du style de l'Énéide ;

Digitized by Google

il ne connaît même plus ces imposants et beaux moules dans lesquels les poètes ses prédécesseurs coulaient leurs pensées. A l'ode, au poème, à la satire, il préfère des distiques, des épigrammes, des formes pour la plupart ignorées avant lui; il dépense follement son esprit sur des sujets sans importance, et à travers ses essais de rénovation, qui témoignent une dégénérescence littéraire, on entrevoit la caducité du colosse romain.

La Gaule, la Germanie occupent plus Ausone que l'Italie; les noms des peuples barbares du Nord reviennent sans cesse dans ses vers; les sept collines, le Tibre, le Capitole, ne lui disent rien. Rome n'est plus dans Rome; elle est dépouillée de son prestige, et les chœurs du peuple et des jeunes garçons ont oublié cette admirable strophe :

« Bienfaisant soleil, dont le char étincelant répand et ravit la lumière; toi qui, toujours le même, renais toujours nouveau, puisses-tu ne rien voir de plus grand que Rome (1) ! »

Ce n'est pas d'un tel point de vue qu'il nous est donné de considérer Ausone; nous ne voulons que présenter sa biographie, qu'indiquer quelques-unes de ses poésies, notamment son idylle sur la *Moselle*, celle de ses productions qui doit avoir pour nous le plus d'intérêt.

L'Italie, épuisée par ses miraculeux enfantements, ne produisait plus que rarement les poètes qui chantaient dans sa langue; ils paraissaient sur d'autres points de l'Europe, comme les éclaireurs d'une nouvelle civilisation. Sénèque et Martial étaient nés en Espagne; Ausone naquit à Bordeaux. Il nous a lui-même donné sa généalogie sous le titre de : *Ausoni bur-*

---

(1) *Alme sol, curru nitido diem qui*
Promis et celas, aliusque et idem
Nasceris, possis nihil urbe Româ
Visere majus ! (Hor. Carmen sæculare.)

Digitized by Google

digalensis Parentalia. Son père, Julius Ausonius, était natif de Bazas, en Aquitaine; il acquit une grande réputation dans les sciences, et fut le médecin de l'empereur Valentinien I.er, qui le nomma ensuite préfet de l'Illyrie, et sénateur honoraire de Rome et de Bordeaux. De son mariage avec Æmilia Æonia, Julius eut, l'an 309, Decius Magnus Ausonius, le poète dont nous nous occupons. Son thème généthliaque fut fait par son grand-oncle maternel Æmilius Magnus Arborius. Il conçut de son petit-neveu une opinion si favorable, qu'il voulut lui-même diriger ses études, et se consola de la perte de son fils qu'il venait de faire. Malgré les soins de cet homme distingué, et ceux que donnèrent à son élève Macrin, Romulus, Corinthius, Menesteus, Minervius, et d'autres célèbres professeurs (1), Ausone ne montra que fort tard du goût pour les belles-lettres; mais il fit des progrès si rapides, qu'encore fort jeune, ses concitoyens le désignèrent pour enseigner l'éloquence.

Peu de temps après cette honorable distinction, il perdit Athusia Lucana Sabina, sa femme, dont il avait eu deux fils et une fille. La douleur lui inspira une touchante pièce de vers, qu'il termine par l'expression de sentiments tout chrétiens. On ne conçoit pas que l'on ait pu mettre en doute la religion d'Ausone, comme l'ont encore fait récemment les auteurs du *Dictionnaire historique, critique et bibliographique* (2). Pour se convaincre qu'il était chrétien, on n'a qu'à parcourir l'*Idylle sur le jour de Pâques*, et les *Éphémérides*, où l'on remarque une paraphrase du *Symbole de Nicée*.

Trithemius ne s'est pas contenté de faire un chrétien d'Au-

---

(1) Ausone a consacré des vers à tous ses professeurs dans les pièces intitulées : *Commemoratio Professorum burdigalensium.*

(2) Publié en 30 volumes in-8.°, chez Menard et Desenne.

Digitized by Google

sone, il l'a ordonné évêque de Bordeaux, et l'a presque canonisé, sans s'inquiéter de ce que l'avocat du diable aurait pu dire d'une certaine Bisula, que notre poète aima et chanta après la mort de sa femme, et du *Cento nuptialis*, production obscène, composée de vers pris à Virgile, et détournés de leur véritable sens.

Ausone n'était plus le chrétien des premiers temps : pour s'en convaincre, il suffit de lire les vers qu'il adressa à son disciple bien-aimé Paulin de Nole, lorsque celui-ci lui annonça son dessein de se retirer du monde, et d'aller mener en Espagne la vie austère d'un anachorète (1). Saint Paulin n'était pas le seul homme remarquable de cette époque avec qui Ausone fût lié; il comptait au nombre de ses élèves ou de ses amis Probus, préfet du prétoire, le poète Drepanius Pacatus, le médecin Théon, et ce Symenaque qui s'opposa avec tant de force à la destruction du temple de la Victoire (2).

La célébrité d'Ausone s'était accrue de jour en jour, et l'empereur Valentinien l'appela à Trèves, où il le chargea de l'éducation de son fils Gratien. Cette faveur en devait amener

(1) Voyez l'épître XXIII.e d'Ausone, adressée à Paulin pour le détourner de ses plans de retraite. Notre poète, dans cette pièce, reproche à son élève de s'être laissé entraîner par les conseils de sa femme, qu'il nomme une Tanaquil.

Si prodi, Pauline, times nostræque vereris
Crimen amicitiæ, Tanaquil tua nescit istud......

(AUSONIUS, *Poetæ latini veteres*; édit. de Molini, Florentiæ, p. 1047.)

« Saint Paulin, ajoute Moreri, pria Ausone de le traiter plus doucement, et lui dit qu'il avait pour femme une Lucrèce, et non pas une Tanaquil. »

Nec Tanaquil mihi, sed Lucretia conjux....

On ne voit pas trop ce que le nom de Tanaquil pouvait avoir d'injurieux; on sait que c'est ainsi que s'appelait la femme de Tarquin l'Ancien, et qu'elle fut remarquable par la pureté de ses mœurs.

(2) La plupart des lettres d'Ausone leur sont adressées.

Digitized by Google

d'autres : Ausone fut nommé questeur; il géra les préfectures des Gaules et de l'Italie; il vit s'élever sa statue sur la place Trajane, et Hesperius, son fils, devint proconsul.

Gratien ayant succédé à Valentinien, appela, en 379, son ancien précepteur au consulat. « Lorsque je pensai, lui écrivit-il, il y a quelque temps, à créer des consuls pour cette année, j'invoquai l'assistance de Dieu, comme vous savez que j'ai coutume de faire en tout ce que j'entreprends, et comme je sais que vous voulez que je fasse. J'ai cru que je devais vous nommer premier consul, et que Dieu demandait de moi cette reconnaissance pour les bonnes instructions que j'ai reçues de vous. Je vous rends donc ce que je vous dois; et sachant qu'on ne peut jamais s'acquitter ni envers son père, ni envers ses maîtres, je confesse que je vous suis encore redevable de tout ce que je puis vous rendre. » La gratitude inspira à Ausone un panégyrique de l'empereur. « L'ouvrage, dit Thomas, bon juge en pareille matière, n'a aucun mérite pour le fond; et à l'égard du style, il est quelquefois ingénieux, mais sans goût, sans harmonie et sans grâce. »

En se voyant combler d'honneurs dont il était digne peut-être, mais que probablement il ne se serait pas attirés, s'il se fût lassé d'aduler les empereurs, Ausone conçut une vanité qu'il ne chercha pas à dissimuler; un *moi* orgueilleux est le refrain de nombre de ses poésies; il met son éloge dans la bouche de son père; à la fin de son poëme sur la *Moselle,* il se pose pour l'avenir, et s'il parle de Bordeaux, c'est pour rappeler les dignités qu'il y a reçues.

Il paraît, du reste, que notre poète se souvint toujours de cette *médiocrité d'or* qu'avait chantée Horace; en position d'acquérir d'immenses richesses, il se contenta d'une fortune ordinaire, et ne posséda jamais que trois maisons de campagne. Il donna aussi des preuves de son peu d'ambition, après l'assassinat de Gratien : il se retira dans la Saintonge, et cepen-

dant il était très-bien vu de Théodose, qui lui adressa une lettre dans laquelle il l'appelait son père, et le priait de lui envoyer le recueil de ses poésies.

Ausone consacra entièrement la fin de sa vie à la littérature. Il était doué d'une prodigieuse facilité : vingt-quatre heures lui suffirent pour composer le *Cento nuptialis*, et ce fut à table qu'il fit son *griphe sur le nombre trois* (1).

On doit regretter qu'il se soit si souvent abandonné à de futiles inspirations, qu'il n'ait pas consacré son talent à la production de quelque grand ouvrage. On peut critiquer dans Ausone des pensées recherchées, un style inégal, une latinité peu correcte, mais on reconnaît en lui plusieurs des qualités qui font les bons poètes; il a beaucoup de brillant, beaucoup de feu et quelquefois une grâce précieuse. Son idylle intitulée *les Roses* est charmante : Catulle aurait signé cette naïve épigramme :

« Il y avait trois Grâces; tant qu'a vécu ma Lesbia, il y en a eu quatre; elle est morte, il n'y en a plus que trois (2). »

Dans Martial on trouve peu de vers valant l'inscription suivante, que Rollin cite comme un modèle du genre :

Infelix Dido, nulli benè nupta marito :
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

Cette inscription a été traduite ainsi par Charpentier :

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort :
L'un en mourant causa ta fuite,
L'autre en fuyant causa ta mort.

---

(1) On nommait *griphe* une sorte d'énigme que l'on proposait dans les repas. Si elle n'était pas devinée, l'auteur avait le droit de faire boire plusieurs coupes d'eau ou de vin aux convives.

(2) *Tres fuerunt Charites; sed dùm mea Lesbia vixit,*
Quatuor; ut periit, tres numerantur item.

Digitized by Google

On peut dire qu'Ausone traita la poésie trop légèrement : pour lui, elle n'est souvent qu'un jouet; les premières choses venues, les jours de la semaine, les âges des animaux, d'autres sujets aussi peu importants lui paraissent dignes d'elle. Il se laisse parfois séduire par l'idée de vaincre des difficultés rhythmiques : il écrit des vers monosyllabiques, puis il commence un vers par le dernier mot du vers précédent, comme le firent souvent nos poètes du XVI.e siècle. Voici un échantillon de cette bizarrerie :

Res hominum fragiles alit, et regit, et perimit fors,
Fors, *dubia æternum labans, quam blanda fovet* spes,
Spes *nullo finita ævo, cui terminus est* mors,
Mors *avida, infernâ mergit caligine quam* nox.....

Si Ausone s'adonne à des matières plus graves, il est rare qu'il laisse prendre à sa pensée toute son extension; il la restreint dans de petits cadres, ou quelquefois encore il cherche à la vêtir de formes nouvelles, et ces innovations lui donnent un aspect un peu barbare Aucun poète du siècle d'Auguste n'aurait écrit le *Jeu des sept Sages*. Ausone, après un prologue, met en scène les sept sages; ils paraissent les uns après les autres, racontent leur vie, et exposent une partie de leurs doctrines. Quelques mots pourraient faire croire que cette espèce de pièce, qui semble préluder aux abruptes créations du moyen-âge, a été faite pour être représentée. Un acteur vient annoncer ce qui va se passer; Cleobolus désigne les spectateurs (1); Bias s'éloigne en disant : « Je pars, adieu; applaudissez, vous qui êtes des hommes vertueux (2). »

---

(1) *Interpretare tu, qui orchestræ proximus,*
Gradibus propinquis in quatuordecim sedes....

(2) *Abeo; valete et plaudite, plures boni.*
Ludus VII Sapientium. Poetæ latini veteres. Florentiæ, Molini, p. 1020.

Digitized by Google

Le *Jeu des sept Sages* est suivi de leurs sentences exprimées dans quelques vers. Il y a loin de cette dernière production à la belle ode d'Horace :

Angustam, amici, pauperiem pati.......

qui pourrait présenter quelque analogie avec elle, puisque le poète, sans chercher de transition, y donne aussi des préceptes. Une pensée à peu près semblable se retrouve dans ces deux pièces, et la manière dont elle est rendue par Horace et par Ausone peut faire mesurer la distance qui est entre eux. L'un dit :

Rarò antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo.

et l'autre :

Felix criminibus nullus erit diù....

Ausone imita souvent les Grecs, dont il avait étudié avec soin les ouvrages. Sous le titre de *Periochæ in Homeri Iliadem et Odisseam,* nous avons de lui une analyse des deux poèmes d'Homère. Il avait aussi entrepris une traduction des fables d'Esope, qui ne nous est point parvenue. Ce n'est pas le seul de ses ouvrages qui se soit perdu; on n'a pu retrouver ses *Fastes consulaires*, dont quelques auteurs ont, il est vrai, mis l'existence en doute.

Peut-être ces *Fastes consulaires* étaient-ils écrits dans le genre des *Inscriptions sur les douze Césars*. Dans ce cas, ils seraient peu regrettables. Les *Inscriptions sur les douze Césars* rappellent un peu les vers placés par Le Ragois sous les portraits des rois de France.

Un autre ouvrage du même genre, mais plus curieux, est

Digitized by Google

l'*Ordo nobilium urbium*, dans lequel notre poète consacre des vers aux principales villes de l'empire (1). C'est en ces termes qu'il s'exprime sur Trèves :

« Depuis long-temps la belliqueuse Gaule et le territoire de Trèves demandent d'être célébrés Trèves, proche du Rhin, s'assied comme au sein de la paix ; elle nourrit, arme et revêt les soldats de l'empire. Ses murs épais s'étendent le long d'une colline ; la paisible Moselle les arrose, et y porte les produits de l'industrie de toute espèce de nations (2). »

A cette époque on voyait à Trèves une magnifique peinture représentant un *amour crucifié*. Cette fresque inspira à Ausone une idylle ; elle atteste encore la splendeur d'une ville qui, avec Soleure, prétendait être l'aînée de Rome. Ce petit poème, traduit par l'abbé de Marolle, est dédié à Gregorius, le fils d'alliance d'Ausone, eût dit Montaigne.

De tous les ouvrages de notre poète, celui qui a le plus de réputation, est son idylle sur la *Moselle ;* elle la mérite par un grand nombre de beaux vers ; mais le touriste qui fait le voyage par eau de Trèves à Coblentz, n'a que peu de renseignements à lui demander. Trarbach (*Thronus Bacchi*), désigné comme ayant été fondé par les Sauromates, Dusemont (*Dumnissum*), Berncastel (*Taberna*), Neumagen (*Nivo-*

(1) Voici quelles sont ces villes : 1. Rome, 2. Constantinople et Carthage, 3. Antioche et Alexandrie, 4. Trèves, 5. Milan, 6. Capoue, 7. Aquilée, 8. Arles, 9. Merida, 10. Athènes, 11. Catane et Syracuse, 12. Toulouse, 13. Narbonne, 14. Bordeaux.

(2) *Armipotens dudùm celebrari Gallia gestit,*
Trevericæque urbis solium, quæ, proxima Rheno,
Pacis ut in mediæ gremio secura quiescit,
Imperiï vires quòd alit, quòd vestit et armat.
Lata per extentum procurrunt mœnia collem ;
Largus tranquillo prælabitur amne Mosella,
Longinqua omnigenæ vectans commercia terræ.

Digitized by Google

magum), sont à peu près les seuls endroits qu'indique le poète (1). Il raconte qu'après avoir traversé la rapide Naha, et contemplé les nouveaux murs ajoutés à Bingen, il s'enfonça dans l'âpre pays que nous connaissons sous le nom de *Hondsruck*, et qu'à Nivomagum il arriva sur la Moselle. Charmé de son aspect, il en fait un portrait qui n'est pas complètement vrai. « Navigable comme la mer, s'écrie-t-il, rapide comme un fleuve, tu imites la profonde transparence des lacs, tu peux te comparer aux ruisseaux par l'agitation de ta course, et te faire préférer aux fontaines par la fraîcheur de tes ondes (2). »

Penché sur les eaux, le poète demande aux nymphes, leurs habitantes, quels sont tous les poissons qu'il voit s'y agiter; et il remarque le chabot, la truite, la truite saumonnée, le redon, l'ombre, le barbeau, le saumon, la lamproie, la perche, le brochet, la tanche, l'ablette, l'alose, le goujon et l'esturgeon.

Les bords de la rivière lui offrent ensuite un autre spectacle: les sommets des montagnes, leurs enfoncements, leurs sinuosités, forment un théâtre couvert de vignes. « Quelle teinte ne se reflète pas sur les eaux, quand le soir obscurcit ses ombres, et répand dans la Moselle l'image d'une montagne verdoyante? Les collines nagent sur les flots crispés, le pampre y tremble, la vendange semble mûrir dans des

---

(1) Nous ne voulons donner ici qu'une idée de la *Moselle* d'Ausone. L'analyse détaillée d'un poème de ce genre ne saurait être que très-froide, et nous avons dû restreindre le nombre de nos citations, parce que le travail le plus ingrat, c'est de traduire en prose de la poésie descriptive.

(2) *Naviger, ut pelagus; devexas pronus in undas,*
Ut fluvius, vitreoque lacus imitate profundo,
Et rivos trepido potis æquiparare meatu,
Et liquido gelidos fontes præcellere potu.

Digitized by Google

ondes limpides, et glissant dans sa barque d'écorce, le pêcheur trompé compte des ceps fertiles au milieu des eaux (1). »

Le poète raconte quels sont les jeux des bateliers sur la Moselle; il s'extasie sur les maisons de campagne, sur les riches colonnades, sur les bains fumants qui en couvrent les bords; il énumère les rivières qui viennent y affluer; puis il s'écrie : « Salut, Moselle, mère d'hommes et de fruits! tes grands, ta jeunesse exercée à la guerre, te rendent illustre; tu possèdes une langue émule de la langue latine. Sous un front grave, la nature a donné à tes fils un esprit enjoué et des mœurs probes (2). » Un temps viendra où Ausone espère pouvoir occuper ses loisirs par l'étude; alors il chantera les actions des Belges; il parlera de l'agriculture, des jurisconsultes, des professeurs, des orateurs, des gouverneurs des villes, et donnera ainsi à son idylle un magnifique complément.

Le poète suit la Moselle jusqu'à sa jonction avec le Rhin. Il engage le fleuve à ouvrir ses flots bleus à la belle rivière; il n'a pas à craindre de paraître moindre qu'elle : elle ne l'envie pas, elle ne lui disputera pas son nom; que riche en eaux, riche en nymphes, il adopte seulement le dieu de la Moselle pour frère; son lit est assez vaste pour recevoir des

---

(1) *Quis color ille vadis, seras cùm protulit umbras*
Hesperus, et viridi perfundit monte Mosellam?
Tota natans crispis juga motibus et tremit absens
Pampinus, et vitreis vindemia turget in undis;
Annumerat virides derisus navita vites,
Navita caudiceo fluitans super æquora lembo.....

(2) *Salve, magna parens frugumque virumque, Mosella!*
Te clari proceres, te bello exercita pubes,
Æmula te latiæ decorat facundia linguæ.
Quin etiam mores, et lætum fronte severâ
Ingenium, natura tuis concessit alumnis.....

Digitized by Google

ondes nouvelles, et par diverses embouchures ses flots transporteront les guerriers si redoutables aux Chamaves, aux Germains et aux peuples de la Franconie.

Ausone ne veut pas que Bordeaux soit jaloux des lieux qu'il a célébrés, et il se propose, dès qu'il sera de retour dans sa patrie, d'en éterniser les fleuves et les rivières, comme il a immortalisé la Moselle, qui, grâce à lui, sera connue partout.

Il est probable qu'il n'entreprit pas ces ouvrages, pas plus que le poème qu'il devait écrire sur les Belges. S'il ne tint pas ses promesses, on ne peut en accuser la brièveté de sa vie, car il ne mourut qu'en 393, c'est-à-dire à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Le poète qui aujourd'hui parcourrait les rives chantées par Ausone, y trouverait encore des inspirations; il pourrait, aux souvenirs du monde ancien, associer les traditions de ce moyen-âge dont les ruines ont succédé aux ruines romaines. Quel dommage que Child-Harold, après avoir promené son spleen sur le Rhin, ne se soit pas embarqué sur la Moselle!

Théodore de PUYMAIGRE.

Digitized by Google

ESSAI DE CLASSIFICATION

ET

OBSERVATIONS SUR LES ROUELLES MÉTALLIQUES

TROUVÉES AU CHATELET (Meuse),

Par M. DUFRESNE, Avocat à Toul. (*)

Nasium, cité leuquoise, maintenant village de Naix (Meuse), était situé dans un vallon arrosé par l'Ornain. Il paraît que cette ville a eu pour défense principale plusieurs forts assis sur les hauteurs environnantes. — Leurs débris sont encore faciles à reconnaître.

(*) Il y a près d'une année que M. Dufresne a eu la bonté de me confier le travail intéressant qui paraît aujourd'hui dans la *Revue*. La marche de ce journal, devenu essentiellement historique et local, se prête plus que jamais aux excursions d'archéologie, et je m'estime heureux de mettre *l'Austrasie* à même de se poser, sinon comme arbitre, au moins comme éclaireur, dans une question sur laquelle les premiers numismates de France et d'Angleterre sont partagés d'avis. L'opinion de M. Dufresne, conforme en quelque sorte à celle d'Ackermann, a le mérite de la priorité; elle repose sur des faits positifs, et nous la partageons en attendant de nouvelles lumières, c'est-à-dire de nouveaux faits, toujours préférables aux hypothèses plus ou moins brillantes dont la science se colore.

EMILE BÉGIN.

Digitized by Google

Une enceinte de près de trois kilomètres de développement couronne une de ces collines, qui porte aujourd'hui le nom de *Châtel* ou *Châtelet ;* les retranchements en sont parfaitement conservés, quoique la charrue ait labouré sa surface intérieure.

Tout porte à croire que le camp du Châtelet a dû être un des derniers boulevards où la liberté gauloise expira sous le génie de Rome ; en effet, les parapets sont encore remplis de javelots et de fers de lances ; le sol est couvert de monnaies gauloises et de débris humains.

Lors de ma dernière excursion à Nasium, en septembre 1838, je me suis procuré plus de deux cents monnaies leukes (1) trouvées dans cette acropole. Les habitants m'ont assuré que chaque année on en recueillait un plus grand nombre, parmi lesquelles il s'en trouvait sept ou huit en or, mais jamais en argent. Cette exception en faveur du métal le plus précieux est facile à expliquer : lors du massacre qui suivit la prise du camp gaulois, les vainqueurs le pillèrent ; l'or, comme de nos jours, caché avec soin, échappa à la cupidité, l'argent fut enlevé ; quant aux grossières monnaies leukes, elles furent jetées pêle-mêle avec les corps de leurs possesseurs dans des fosses communes : maintenant la charrue ramène le tout à la surface du sol.

Une circonstance qui me frappa, fut la présence parmi ces pièces de quelques rouelles métalliques. A force de recherches, je parvins à m'en procurer une suite assez complète, à quatre, six et huit rayons ; monnaie bizarre qui m'a suggéré les réflexions suivantes :

M. de Saulcy, dans un numéro de la première année de la *Revue numismatique*, a mis au jour un système pro-

---

(1) Au côté droit, tête barbare casquée. Au revers, cochon ou sanglier.

Digitized by Google

bable sur l'usage et la classification des rouelles; mais, à cette époque, il n'avait pu comme moi en comparer les différentes séries. Ces pièces ont été trouvées sous mes yeux, et leur variété, leur fabrication plus soignée que celle des monnaies galliques en général, m'ont déterminé à donner aux rouelles une origine tout autre que celle qu'elles ont reçue jusqu'à présent. Je m'empresse donc de soumettre mes réflexions à la bonne amitié et à la haute capacité de mon savant devancier.

M. de Saulcy, adoptant un passage des *Commentaires de César*, dans lequel ce dernier nous apprend que les Bretons se servaient, en guise de monnaie, d'anneaux de fer d'un poids assorti, conclut à ce que les roues, rouelles ou anneaux, pouvaient bien être la monnaie primitive des peuples celtiques, et que plus tard les roues gravées sur les monnaies gauloises en sont devenues peut-être le signe commémoratif.

Le passage de César est un peu étranger à la question: en effet, ce général nous dit plus loin que les Bretons se servaient également de monnaies de cuivre, qu'ils faisaient venir du continent.

On ne peut, je crois, attribuer l'émission des anneaux, comme monnaie, qu'au manque absolu de tout autre métal plus précieux, car le sol de la Bretagne ne produisait que du fer; sa position géographique ne lui donnait également aucun voisin qui pût lui communiquer ses arts et ses trésors.

Les Gaulois, au contraire, tant par la proximité des nations éclairées, que par leurs courses aventureuses, par la fondation de *Marseille*, et l'exploitation de leurs mines, les Gaulois, dis-je, avaient pu, presque au sortir de l'état sauvage, se livrer au moulage et aux procédés monétaires employés par les peuples qui les avaient devancés dans la civilisation: trouvant l'or et l'argent sur leur territoire, ils n'avaient pas besoin de les remplacer par des poids.

Digitized by Google

Au reste, aucun historien ne signale les anneaux comme ayant servi de monnaies aux autres peuples celtiques; ainsi, le passage de César ne saurait avoir rapport qu'aux Bretons seuls, et l'on doit considérer les cercles de fer comme ayant servi spécialement à ces peuples pour remplacer par leur poids les monnaies d'un métal supérieur au cuivre par la valeur matérielle. Rien ne prouve que ces anneaux aient eu la moindre connexité avec le système monétaire des autres nations galliques.

Les rouelles empreintes sur les monnaies gauloises ne peuvent être non plus un signe commémoratif des anneaux bretons; car on ne paraît pas avoir employé ces anneaux ailleurs qu'en Bretagne, où ils circulaient simultanément avec les monnaies de cuivre. Or, ce sont des empreintes de roues et non d'anneaux qui se remarquent sur le flanc des médailles d'or et d'argent coulées en Gaule ainsi que dans les autres provinces conquises par ses habitants. Aucun rapprochement ne peut exister, ce me semble, entre des roues gravées sur les pièces d'un *métal précieux* et les anneaux grossiers des Bretons.

Concluons donc que nos rouelles n'ont aucune analogie avec les cercles de fer dont parle César.

Les archéologues ont interprété différemment le signe de la roue empreint sur les monnaies galliques: quelques uns ont cru y reconnaître la roue de la Fortune; d'autres, l'emblème de la circulation des métaux: cette allégorie dénoterait, je crois, des connaissances bien étrangères à la civilisation un peu barbare de nos aïeux. En présence de ces diverses opinions, essayons d'émettre aussi la nôtre, tant sur les rouelles en bronze que sur les roues gravées au revers des monnaies gauloises.

César nous apprend que les Bretons, les Germains, et en général les anciens peuples galliques, se servaient du

Digitized by Google

chariot de guerre comme principal moyen d'attaque. Les Gaulois en avaient abandonné l'usage (1); mais lors des conquêtes de *Jules-César*, cette arme était encore en vigueur en Bretagne et chez plusieurs peuples germains. Ne serait-il donc pas plus rationnel de considérer le chariot empreint sur les rouelles comme un emblème guerrier accessoire du cheval, type principal des monnaies gauloises. Ce serait dès lors la roue du chariot gallique, encore en usage lors de la conquête romaine; car l'esprit militaire et conquérant des Galls se remarquant sur tous les débris de leurs monuments, il était tout naturel qu'ils missent sur leurs monnaies le cheval et le chariot, attributs essentiels de la guerre, double image où se reflétait leur caractère actif, aventureux et nomade.

La roue a donc été gravée sur les monnaies pour figurer le chariot celtique, signe guerrier plus en harmonie avec le génie d'un peuple valeureux et à demi civilisé que tout autre symbole mythologique ou numismatique. Nous observerons, cependant, que si le spécimen du char n'est pas reproduit en entier, on doit l'attribuer au défaut de place pour le dessiner de flanc, ou à la difficulté qu'éprouvait un art en enfance, pour y reproduire un tel emblème. Ce second principe posé, essayons de démontrer que les rouelles métalliques ont été coulées d'après le modèle des roues gravées sur les monnaies gauloises; opinion

---

(1) Il est probable que, si l'on ne rencontre pas le signe de la roue sur toutes les monnaies celtiques, il faut l'attribuer à l'abandon du chariot parmi le plus grand nombre des peuples gaulois; s'il se trouve placé plus souvent sur les médailles trouvées dans l'ancienne Belgique, c'est que cette province était la plus voisine des bords du Rhin, où l'on conserva plus long-temps qu'ailleurs l'usage des chars de guerre.

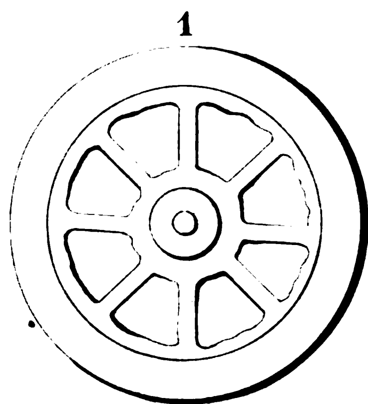
Digitized by Google

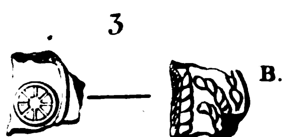
que la découverte faite par nous au camp de Nasium d'un grand nombre de monnaies leukes mêlées à des rouelles de toute grandeur, nous a mis à même de vérifier. J'ai reconnu que le travail des rouelles était généralement supérieur, pour le fini, à celui de toutes les autres monnaies gauloises : les pièces de la plus petite dimension, et par conséquent les plus communes (fig. 5, 6, 7), paraissent être d'une époque et d'un style parfaitement semblables à ceux de l'émission des autres monnaies leukes; les baves du moule et le jet qui reste uni au métal attestent le même procédé pour la fonte. Mais l'examen des exemplaires du plus grand modèle (fig. 1 et 2) nous donne la conviction qu'ils ont été dégrossis et ajustés au tour, travail qui nous indique d'une manière certaine la civilisation importée par les Romains, et qui rejette bien en arrière toute idée de fabrique celtique ou barbare. Chose remarquable, toutes ces pièces offrent la fidèle copie d'une roue; celle à huit rayons (fig. 1.re), qui est de la plus belle exécution, se trouve être identiquement la même que l'empreinte frappée sur une parcelle de monnaie leuke (fig. 3); celle à six rayons (fig. 2) a également son modèle sur une petite monnaie d'or (fig. 4). D'après l'inspection de ces monuments authentiques, les rouelles annoncent une perfection artistique supérieure aux monnaies gauloises sur lesquelles ce signe est gravé; elles n'ont pas dû conséquemment les précéder dans la circulation monétaire; c'est donc avec raison que nous regarderons cet emblème comme celui d'une roue. Plus tard, les rouelles auront été fondues et ciselées, pour en perpétuer le souvenir (1).

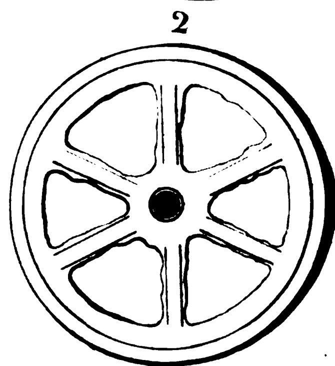
---

(1) Les rouelles métalliques ont toutes, au centre, un simulacre de moyeu. Celle à huit rayons (fig. 1.re) le possède saillant de 4 lignes.

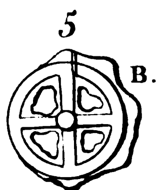
Digitized by Google

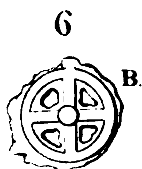


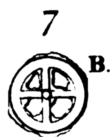












Lith. de Verronnais à Metz.

Digitized by Google

Digitized by Google

Maintenant, quelle a pu être leur destination ?

A l'inspection des rouelles du grand modèle (n.os 1 et 2), une chose frappe tout d'abord, c'est le fini du travail, caractère qui seul peut fixer leur âge aux années postérieures à la conquête romaine.

Les populations gauloises, ruinées alors et dépouillées par les premiers empereurs, prirent maintes fois les armes, et les rouelles à claire voie, pour économiser le métal, seront devenues le symbole de résistance, de coalition armée, le gage sacré distribué à tous les adeptes pour la guerre d'indépendance.

Même en admettant cette hypothèse, les rouelles devraient toujours être classées parmi les monnaies gauloises, et le nom de *druidiques* pourrait bien leur être applicable.

En effet, les druides, chefs religieux et politiques des peuplades gauloises, proscrits et persécutés par les Romains, furent en partie les auteurs de tous les efforts que l'on tenta pour échapper à la puissance de Rome ; c'était du sanctuaire de leurs forêts sacrées que partait toujours le signal des levées en masse pour écraser les conquérants. Une marque mystérieuse était donc nécessaire à tous les conjurés, et sans doute la rouelle se trouvait transformée en amulette sacrée aussi bien qu'en monnaie. Les rouelles recueillies à la surface du sol gaulois ne pouvant être considérées comme monnaies spéciales de localité (1), reconnaissons en

---

Sur la médaille gallo-romaine des *Rhémois*, la roue du bige est une vraie rouelle à quatre rayons.

(1) Les rouelles se rencontrent dans toutes les provinces de la France. La *Revue numismatique* a signalé des découvertes de ce genre faites à Lyon, à Châlons, dans l'Anjou. Il m'en a été communiqué qui furent trouvées à Lille. Au camp de Nasium, leur nombre est à peu près d'un pour cent, relativement à la quantité des monnaies leukes. On en a recueilli en or et en argent, provenant assurément des chefs.

Digitized by Google

elles un signe symbolique et guerrier, fabriqué en plusieurs métaux différents, selon l'importance du personnage qui le recevait, lorsque les enfants de la Gaule, associés pour défendre le pays natal, luttaient avec acharnement sur les pas des *Classicus*, des *Cutor*, des *Sabinus*, des *Velléda*, et de tant d'autres martyrs.

D'après tout ce qui précède, je crois pouvoir avancer avec certitude,

1.° Que les rouelles métalliques n'ont rien de commun avec les anneaux bretons dont parle César;

2.° Que les roues gravées sur les flancs monétaires ne sont que le symbole du chariot gallique;

3.° Que les rouelles sont la véritable copie de la roue empreinte sur les monnaies;

4.° Que l'époque de leur émission est postérieure à celle de la conquête romaine;

5.° Enfin, qu'elles ont été fabriquées soit par économie du métal, lors de circonstances malheureuses, pour remplacer la monnaie; ou bien, et selon la plus grande probabilité, pour être le gage symbolique et mystérieux que les guerriers recevaient lors de leur adhésion à la guerre sainte de l'indépendance.



Digitized by Google

LES SALINES DE DIEUZE.

(SECOND ARTICLE.)

C'est dans l'enceinte de la saline que se trouve la véritable ville de Dieuze, grande par son industrie, imposante par son antiquité.

Le premier bâtiment que je visitai, contient une forge et un atelier de menuiserie. Là se fabriquent toutes les machines nécessaires à l'exploitation de la saline; j'examinai avec curiosité une scierie-mécanique et plusieurs autres inventions nouvelles. De ces ateliers le cicerone obligé nous conduisit dans un magasin de sel. Il faut avoir vu ces masses blanches pour comprendre l'effet que produit un tel spectacle. Elles m'ont rappelé la cime du mont Blanc, toujours couvert de neige, ou bien quelques pics des Pyrénées, dont le soleil fait briller au loin l'éclatante blancheur.

« Ici, nous dit le cicerone, en nous introduisant dans une immense salle où règne une température modérée, se

Digitized by Google

fait le *sel des quatre jours*, c'est-à-dire que le sel, extrait de la mine et amené au jour par des moyens mécaniques, est directement soumis au raffinage, opération très-simple, qui ne consiste que dans la solution et l'évaporation dans une vaste chaudière plate et carrée, composée de feuilles de tôle assemblées par de petits boulons. Sous ces chaudières existent de grands fourneaux, dans lesquels on entretient un feu égal pendant quatre jours avant d'extraire le sel, d'où vient la dénomination de *sel des quatre jours*. A mesure que l'eau s'évapore, le sel se précipite sous la forme de petits cristaux, qu'on enlève avec une cuiller percée d'une multitude de petits trous, et qu'on dépose sur des plans inclinés, appelés talus d'épuration. On rejette les sels moins solubles dont la précipitation précède celle que l'on recherche.

De cette salle nous passâmes à celle des *quarante-huit heures*, et enfin à celle où se fait le *sel à la minute*. C'est là qu'au milieu d'une chaleur suffocante, des ouvriers plongent constamment dans les cuves la cuiller percée dont nous avons déjà parlé, et laissent à peine égoutter le sel avant de le jeter dans les trenices. Les chauffeurs jouent ici le même rôle que dans les bateaux à vapeur; c'est tout au plus s'ils ont le temps d'essuyer la sueur qui coule de leurs fronts, tant ils doivent mettre de promptitude à fournir le charbon nécessaire à l'activité du feu. Ce qu'il y a de singulier, et ce qui prouve l'immense pouvoir de l'habitude, c'est que chaque jour on fournit aux différents chauffeurs la quantité de charbon nécessaire pour entretenir un feu toujours égal dans les fourneaux, selon le degré de chaleur qu'ils doivent produire; ils ne se servent d'aucune mesure, et arrivent toujours à la fin de leur opération sans qu'il y ait trop ou trop peu de charbon.

Après avoir donné quelques instants à l'étude de ces procé-

Digitized by Google

dés si simples, qui rendent le sel gemme propre à la consommation, nous nous sommes dirigés avec empressement vers la mine, but principal de notre curiosité. Nous passâmes d'abord au vestiaire, pour nous revêtir du costume de mineur, consistant en un pantalon et une veste de coutil rayé. Ma toilette fut bientôt faite ; mais ne voilà-t-il pas que mon ami le baron C***, d'une corpulence peu commune, ne put trouver de veste ni de pantalon assez large pour recevoir son colossal abdomen. Grand fut son embarras, et déjà il s'apprêtait à faire le sacrifice de son pantalon, quand notre conducteur se souvint qu'une haute notabilité du jour avait naguère visité la saline, et qu'il avait fallu tailler d'avance une veste et une culotte à sa prodigieuse rotondité. Il courut aussitôt les chercher, et les apporta en triomphe à mon *puissant* ami. Enfin nous fûmes prêts, et nous nous mîmes en marche, armés chacun d'une petite lampe. Étant arrivés à l'entrée d'un des puits, une machine se mit en mouvement à un coup de sifflet de notre guide, et au bout de quelques minutes, nous vîmes paraître un grand tonneau, dans lequel nous prîmes place. Nous commençâmes aussitôt à descendre, et pendant le voyage, nous remarquâmes plusieurs galeries d'où l'on avait commencé à extraire le minerai, mais qui furent successivement abandonnées pour une autre plus riche actuellement en exploitation, et située à trois cent quatre-vingt-dix pieds sous terre. Un nouveau coup de sifflet fit ralentir le mouvement de la machine, et vint nous avertir que nous touchions au terme de notre voyage. En effet, quelques instants après, nous nous trouvâmes au milieu d'une population entière, habitant ces régions ténébreuses d'où l'on extrait le sel. La première chose qui frappa notre vue fut une niche creusée au milieu d'un bloc de sel plus pur et plus brillant que les autres ; dans cette niche se trouvait une sainte Barbe tenant la palme du martyre. Nos

Digitized by Google

lanternes dont les rayons lumineux tombaient d'abord sur ce tableau, lui donnaient un aspect magique bien propre à nous frapper, nous, gens du monde, qui allions chercher dans les entrailles de la terre tout autre chose que des sensations religieuses. C'est une grande et philosophique idée que celle de placer l'image de Dieu là où les travaux des hommes, commençant à prendre un aspect surnaturel, pourraient lui inspirer de coupables sentiments d'orgueil! Je sais qu'à cette vue, nos idées, toutes mondaines, prirent un autre cours, et que notre admiration se ressentit de cette première impression religieuse.

Arrivés à l'extrémité d'une galerie de deux cents mètres de long, nous tournâmes à gauche, et après avoir marché quelques pas dans cette nouvelle direction, nous nous trouvâmes, à notre grand étonnement, dans une galerie parallèle à la première, et dans laquelle nous vîmes un chemin de fer destiné à transporter rapidement à l'entrée des puits les wagons chargés de sel par les mineurs, qui travaillent constamment au prolongement des galeries. Ces machines à vapeur, ces chemins de fer, ces wagons, à peine en activité sur la surface du sol, et déjà transportés par l'industrie à cinq cents pieds sous terre, excitèrent toute notre admiration, et nous nous répandîmes bientôt en éloges sur tous ces immenses travaux, si bien exécutés. « Ah! monsieur, s'écria notre guide, qu'eussiez-vous dit si vous aviez vu toutes ces galeries lorsque M. le ministre des finances est venu les visiter! douze cents lumières les éclairaient, et leur éclat, réfléchi par les mille facettes qui forment les voûtes, offrait un spectacle inimitable, et dont vous ne pouvez vous faire une juste idée. » En entendant cette description, je me pris à envier les grandeurs de ce monde, qui permettent à certains privilégiés de jouir de l'homme et de ses travaux dans tout ce qu'ils ont de beau et d'admirable.

Digitized by Google

Après cette promenade souterraine, nous regagnâmes notre tonneau. Chemin faisant, le guide nous apprit que le puits avait encore trente-sept pieds de profondeur à partir des galeries que nous venions de parcourir. Les mines de Dieuze sont en couches très-épaisses, stratifiées par des argiles et du sulfate de chaux hydraté ou non; mais, en général, les mines de sel n'existent pas seulement de cette manière, elles constituent aussi des veines, des dépôts et des rognons.

En sortant de la mine, nous sommes allés visiter la fabrique des produits chimiques, qui livre tous les ans au commerce pour un million de soude factice, outre une grande partie d'acide hydrochlorique. Voici ce que rapporte la *Statistique du département de la Meurthe* au sujet de la saline de Dieuze: « On ne saurait apprécier dignement l'étendue de la richesse de cette manufacture qui, par son importance et l'abondance de ses produits, surpasse tout ce que l'on connaît de ce genre en France. On extrait environ quinze millions de kilogrammes de sel à Dieuze; il faut voir ces magnifiques travaux pour avoir une idée d'une pareille industrie. La valeur brute des produits de la saline peuvent s'élever à environ quatre millions de francs. On y manufacture près de trois cent mille quintaux métriques, et l'on y emploie à peu près six cents ouvriers. L'exploitation de cette saline et de toutes celles dites *de l'Est* appartient à une compagnie qui, en 1825, a reçu du gouvernement un bail pour quatre-vingt-dix-neuf années. »

Enfin, la source salée de Dieuze est si abondante, qu'autrefois le superflu de ses eaux était conduit, au moyen de tuyaux de fontaine, jusqu'à Moyenvie, dont elle alimentait la saline; la compagnie y a renoncé, pour concentrer tous ses travaux à Dieuze.

Après la mine de Wieliczka, en Pologne, la plus considérable de toutes celles que l'on connaisse jusqu'à ce jour,

Digitized by Google

et qui, depuis le XII.e siècle, où son exploitation a commencé, occupe un nombre d'ouvriers que l'on porte maintenant à deux mille, viennent celles de Dieuze, en France; d'Iletzkaia, en Russie; de Gmunden, de Salzbourg, en Autriche; de Northwich, en Angleterre; de Salz, en Wurtemberg; de Bex, en Suisse; d'Arbonne, en Piémont; de Cordonna, en Espagne; de Lamarata, de Potalina, et de presque tout le sol de la Sicile, etc.

Au résumé, la saline de Dieuze est un établissement des plus remarquables, et mérite tout l'intérêt des voyageurs désireux de connaître l'une des industries les plus fécondes et les plus utiles du pays.

H. DELPORTE,

Lieutenant au 7.e Cuirassiers.



Digitized by Google

AGRICULTURE.

Lettre à M. le Directeur de la Revue d'Austrasie, *sur l'établissement d'un Comice agricole à Pont-à-Mousson* (Meurthe).

Monsieur,

La Revue d'Austrasie a fait, dans son programme, un appel aux industriels et aux cultivateurs du nord-est de la France ; vous avez voulu, de la sorte, donner à votre publication, si intéressante par ses recherches artistiques et archéologiques, un caractère incontestable d'utilité pour tous ceux qui, comme vous, monsieur, sont convaincus de l'influence sociale que peuvent avoir sur le pays les progrès de l'agriculture; aussi, monsieur, en vous faisant connaitre l'établissement à Pont-à-Mousson d'un comice agricole, je vous soumettrai quelques-unes des réflexions que m'a suggérées cette utile institution. Convaincus qu'en agriculture, comme dans presque toutes les industries, l'isolement est ennemi de tout progrès, et qu'au contraire, le principe d'association concentre les forces et les lumières, plusieurs propriétaires de Pont-à-Mousson viennent de se réunir, et de former dans cette ville un comice agricole, dont le but est de répandre dans le pays d'alentour, en général fertile, mais assez mal cultivé, de bonnes méthodes de culture, résultat d'expériences suffisamment justifiées par l'accroissement des produits; de stimuler par les concours, par la publicité donnée aux travaux utiles, le zèle des cultivateurs, et même de le récompenser, en leur distribuant des primes et d'honorables encouragements ; surtout enfin, de combattre par l'usage des inventions nouvelles la routine et les vieux préjugés, toujours opposés au progrès.

Digitized by Google

L'amélioration des assolements, des races d'animaux, le repeuplement en bois des lieux élevés absolument impropres à d'autres cultures, l'étude des éléments les plus convenables pour assurer de meilleures récoltes de céréales, amèneront, n'en doutons pas, une plus grande quantité de produits, auront un résultat favorable aux classes inférieures de la société, qui se procureront à meilleur compte la nourriture, le vêtement, le chauffage, et rendront plus rare ou moins sensible la transition si rapide que nous venons d'éprouver d'un état d'encombrement et d'abondance à un état presque de disette.

Depuis plusieurs années, l'arrondissement de Toul jouit d'une semblable institution. L'adoption par plusieurs cultivateurs de meilleurs instruments aratoires, la suppression de l'ancienne charrue du pays, son remplacement par l'araire, l'introduction de la houe à cheval pour la culture des plantes sarclées, l'accroissement annuel des prairies artificielles, et d'autres améliorations, font mieux que toutes les phrases l'éloge du comice de Toul.

Le gouvernement a plusieurs fois approuvé formellement l'établissement des comices agricoles. Ces réunions de simples cultivateurs, plus modestes dans leurs travaux que les sociétés d'agriculture établies dans la plupart de nos chefs-lieux de département et dans quelques autres villes, ont une influence plus immédiate sur l'art de la culture, que les théories agricoles soutenues dans ces académies par de nombreux savants. Quoique plus porté, en général, pour le commerce et l'industrie que pour l'agriculture, qu'il traita toujours assez légèrement, M. Thiers, alors ministre du commerce, dans une circulaire remarquable qu'il adressa aux préfets le 15 décembre 1833, leur signala l'utilité des comices, les invita à les protéger, à les encourager, et à en suggérer l'idée là où elle pourrait être accueillie avec avantage : chose même assez remarquable, le ministre, loin de chercher à enlacer ces jeunes établissements dans le vaste réseau de la centralisation administrative, proclama, avec une intention marquée, que leur caractère essentiel est d'être libres et volontaires, et que l'action de l'autorité ne doit se faire sentir sur eux que par une sage protection. M. Duchâtel, qui succéda à M Thiers, s'occupa plus sérieusement que lui de l'agriculture. Plus préoccupé de questions économiques que des discussions politiques qui alors absor-

Digitized by Google

baient presque entièrement le ministère, il donna des preuves non équivoques de l'intérêt qu'il portait aux travaux agricoles. Dans sa courte administration, on le vit souvent présider les comices, et distribuer, à Grignon et ailleurs, des récompenses à ceux qui avaient amené les plus beaux animaux utiles à l'agriculture. Les circulaires qu'il adressa aux préfets furent en général pleines de bonnes intentions. Il promit aux comices agricoles qui s'organisèrent alors, des subventions sur les fonds alloués à l'encouragement de l'agriculture, et enfin s'estima heureux d'appeler les faveurs du gouvernement sur les cultivateurs qui avaient rendu de véritables services au pays. A la suite de l'exposition de 1834, ce fut sur sa proposition que notre compatriote, le modeste inventeur de la charrue qui porte son nom, Grangé fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Mais ces parcelles de bonne volonté que le gouvernement, à de rares intervalles, a montrées à l'agriculture, ne suffisent pas. Depuis long-temps, malgré les restrictions que les principes de la centralisation ont apportées dans l'organisation de nos institutions, le commerce et les manufactures jouissent d'une représentation réelle, dont l'agriculture a été jusqu'ici injustement privée. Les chambres consultatives du commerce et des manufactures sont nommées par les notables commerçants, par les notables manufacturiers; ces chambres ont le droit de nommer la plus grande partie des membres des conseils généraux du commerce et des manufactures: ce sont autant d'organes légaux électifs qui font parvenir officiellement au pouvoir l'expression des vœux locaux ou généraux du commerce et de l'industrie manufacturière. Le conseil d'agriculture se compose exclusivement de membres choisis par le ministre; et tout en reconnaissant le talent et la bonne volonté des agronomes qui composent ce conseil, on est forcé de reconnaître que leur mode de nomination enlève une grande force à l'expression de leurs vœux.

Quelque louable que puisse être l'institution des comices agricoles, quelque avantageux que puissent être les résultats de leurs travaux, on a un reproche à faire à ces sociétés, c'est de ne pas être formées par l'élection; le zèle, la bonne volonté des membres qui les composent, seuls, les ont réunis. Mais aujourd'hui que se discutent les questions économiques les plus graves, les plus suscep-

Digitized by Google

tibles d'avoir sur l'avenir de notre agriculture une influence aussi grande, nul n'a un mandat fort et valable pour la représenter; et ce défaut d'organes a déjà eu les plus fâcheuses conséquences, sans parler de la loi sur les sucres, où les intérêts de l'agriculture seront probablement sacrifiés. Nos lois de douanes sur les fers, les laines, les huiles, sont constamment à son désavantage, et la dernière ordonnance sur les céréales a montré jusqu'où pouvait aller l'aveuglement du pouvoir, non seulement sur les intérêts de l'agriculture, mais encore sur ceux du pays.

Espérons donc, avec la commission exécutive du comice agricole de Seine-et-Oise, que les comices seront le principe et le commencement d'une représentation des intérêts de l'agriculture; que le même motif qui a fait créer les chambres de commerce, doit faire naître des comices agricoles, et que pour être à la hauteur de leur mission, ces sociétés doivent travailler à obtenir une loi qui donne à leur institution, avec l'élection pour base, une stabilité plus forte que la simple autorisation municipale, toujours révocable, autorisation qui est cependant aujourd'hui la seule garantie légale de leur existence.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble serviteur,

A. de M., *Propriétaire*.



Digitized by Google

COMPTE-RENDU

DES SÉANCES

DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE

DU DÉPARTEMENT DE LA MOSELLE.

Novembre et décembre 1838.

MM. Fournel et Haro déposent un exemplaire de leur tableau imprimé des champignons observés dans les environs de Metz.

M. Lasaulce dépose aussi sur le bureau le 2.ᵉ volume de son *Histoire naturelle des Écoles primaires*, qui contient la partie de botanique.

M. Holandre fait communication d'une belle *dent de rhinocéros* trouvée, pendant le mois d'octobre dernier, dans les alluvions anciennes de la Seille, près de Pommerieux.

M. Lasaulce fait don d'une suite d'échantillons de *chaux carbonatée métastatique* du muschelkalk de Malling (Moselle).

M. V. Simon offre un moule intérieur de *carapace de tortue* du calcaire portlandien de Soleure (Suisse).

M. Joba lit une note sur les genres *dressena* et *cyrenoïda*, et présente un corps ligneux auquel sont attachés un grand nombre d'individus de l'espèce *dressena africana* et plusieurs *cyrenoïda*. Ces mollusques proviennent du Sénégal.

M. Lejeune fait une communication sur une excursion qu'il a faite aux bords de la Sarre, en passant par Sierck et Trèves, et remontant la Sarre jusqu'à Metloch, pour étudier principalement les terrains de transition qui s'y rencontrent. M. Lejeune fait part aussi de quelques observations sur le muschelkalk et les marnes irisées, et expose l'opinion de M. Steininger, qui regarde ces deux terrains

Digitized by Google

comme appartenant à une même formation. Le même membre offre ensuite plusieurs fossiles du calcaire portlandien de Soleure, et notamment une *tête* et des *débris de tortue*.

M. Holandre signale une espèce d'oiseau nouvelle pour la faune de la Moselle ; c'est le *plongeon cat-marin*, dont deux individus ont été tués dans nos environs, l'un sur la Moselle, près de Malroy, le 27 novembre, et l'autre a été apporté sur le marché de Metz le 4 décembre. Parmi les passages d'oiseaux qui ont eu lieu en automne, M. Holandre signale encore des *becs-croisés* de divers âges et couleurs, tués près de Remilly.

M. Malherbe lit un rapport sur la situation des collections zoologiques du cabinet de la ville; il est d'avis qu'il serait très-utile d'augmenter ces collections en complétant la série des oiseaux d'Europe, et y joignant une espèce seulement de chaque genre des oiseaux exotiques. M. Malherbe offre ensuite trois oiseaux d'Europe qui manquent à cette collection.

M. Ponbriant, par l'intermédiaire de M. Taillefert, envoie une stalactite des grottes de Saint-Martin-d'Ardèche. Cet échantillon est surtout remarquable par le clivage de la chaux carbonatée, qui est très-distinct.

M. le docteur Désoudin envoie pour le musée de la ville une grande ammonite trouvée dans l'exploitation du lias au-dessous de Belle-Tanche ; c'est l'*ammonites Bucklandi*.



Digitized by Google

CHRONIQUE.

Des bergers ont trouvé près de Singhausen, village situé à un quart de lieue de Zulpich (Tolbiac), dans un champ limitrophe de l'ancienne route romaine qui mène de ce dernier lieu à Cologne, un vase de poterie brisé, du poids de dix-huit livres environ, et contenant des médailles soudées pour ainsi dire par la rouille. Espérant en enrichir la collection de Bonn, M. le professeur Krosch pria M. Schwicht, bourgmestre de Sievernich, de lui en envoyer quelques-unes; il en reçut vingt-cinq qui appartiennent à l'époque des trente tyrans: ce sont des Gallien, Claude le Gothique, Porticus I.er, Tetricus I.er, Victorinus, etc. Toutes celles qu'on a pu détacher remontent aux premiers empereurs romains et vont jusqu'à Constance-Chlore; elles sont dans un état de conservation passable. On ne peut que hasarder des conjectures sur les autres, qui forment une masse adhérente, le propriétaire ayant préféré les garder dans cet état, comme objet de curiosité: désir fâcheux, qui prive le numismate de l'espoir d'y rencontrer des morceaux rares qu'on cherche en vain dans les grandes collections d'Europe: cette présomption est d'autant plus fondée, que la localité a été des plus fécondes en évènements historiques. C'est là que le batave Civilis réunit ses compatriotes pour les soulever contre le joug des Romains; c'est là qu'en 456 le roi franc Klodewig vainquit les Suèves et les Allemands, sous la conduite de leur roi Marzian, et qu'après sa victoire, il reçut le baptême dans la crypte de l'église Saint-Pierre. Le roi d'Austrasie Théoderic y fit précipiter Hermanrich, roi de Thuringe, du haut des créneaux d'un château qu'on voit encore aujourd'hui, et c'est encore là que se décida, en 612, le différend qui s'était élevé entre les deux frères Theudebert d'Austrasie et Théoderic de Bourgogne. Des recherches plus suivies et bien dirigées ne peuvent manquer d'amener des découvertes importantes, et il y

Digitized by Google

a tout lieu de fonder les plus justes espérances sur le zèle des explorateurs de cette contrée.

— Schœpflin, dans son *Alsatia*, cite souvent les pays d'Ottweiller et de Saint-Wendel comme une mine féconde en débris d'antiquités romaines et germaniques d'un haut intérêt pour les études historiques. Depuis, quelques particuliers ont bien pu, à de rares intervalles, arracher quelques-uns de ces précieux restes aux injures du temps, mais la plupart ont été détruits ou dispersés, et maintes médailles ont disparu dans le creuset. Lorsque la principauté de Lichtenberg passa à la maison de Saxe-Cobourg, le zèle commença à se ranimer pour la recherche des antiquités, que l'on trouvait dans des ruines, des excavations, des tombeaux. Un gymnase fut fondé à Saint-Wendel; les professeurs dirigèrent les travaux d'exploration, et commencèrent à rassembler les monnaies ainsi que les objets d'art; le gouvernement lui-même accorda quelques fonds, qui, quoique faibles, stimulèrent néanmoins le zèle et facilitèrent les achats. Mais avec les fonctionnaires qui s'étaient intéressés à ces travaux, s'évanouit l'ardeur qu'avaient montrée les habitants. Enfin, en 1833, le gymnase fut transformé en caserne, et alors disparurent les objets qu'il contenait, et dont quelques-uns étaient d'une assez haute valeur. Depuis quelques années, cette principauté est passée à la Prusse. Par un heureux hasard, le nouveau fonctionnaire placé à la tête de l'administration du pays, M. Engelmann, était un homme animé de l'amour des études historiques, auxquelles il s'était déjà livré avec succès. Il chercha à réveiller le zèle qui s'était éteint; il parvint à réunir quelques hommes animés d'intentions semblables aux siennes, et le 14 mai 1834, fut constituée une société pour la recherche des antiquités dans les cantons d'Ottweiller et de Saint-Wendel. En moins de deux ans, un musée a été créé à Saint-Wendel; des achats bien entendus l'ont complété. Le résultat de ces travaux vient d'être publié tout récemment chez Ritter, à Deux-Ponts, sous le titre de *Première Notice de la Société des Antiquaires*, formant une brochure de 56 pages, avec 3 planches lithographiées, représentant une partie des objets recueillis. Il est vivement à désirer que de semblables associations se multiplient sur tous les points. Elles seules pourront arracher à la destruction les trésors encore enfouis sous le

sol que l'historien et l'archéologue attendent avec impatience, pour combler les lacunes nombreuses que l'on rencontre dans la plupart des histoires locales, sans lesquelles il est impossible de faire une bonne histoire générale.

— Dans les ruines d'une tour qui faisait partie des anciennes murailles de Boppart, on a trouvé, murés l'un sur l'autre, deux morceaux de trachyte semblable à celle qui provient du Drachenfels, et dont la réunion donnait l'inscription suivante en caractères du moyen-âge :

VVESALIEN
SES : CONSTR
VXERVNThA
nC · TVRRIM ·
7QUIR · SIRV

CIVRE · BVR
GENSIC · OPER
ISTENENTVR
ANRO · DA , [
THELONEI · AB
SALVTI · SVNT
hEINRIC' · MAG
ISTER · OPERIS

Les ravages que le temps y avait exercés, peut-être aussi l'ignorance de celui qui rédigea l'inscription, avaient rendu quelques mots inintelligibles, et par suite le sens assez douteux ; la version la plus vraisemblable est sans doute la suivante :

Wesalienses construxerunt hanc turrim, et quià structure burgensis operis tenentur.... dandi thelonei absoluti sunt. Heinricus, magister operis.

Le mot laissé en blanc est probablement *anno*, ce qui donnerait le sens suivant : « Les Wesaliens ont élevé cette tour, et parce qu'ils sont obligés à la construction des ouvrages de la forteresse, ils ont été exemptés de payer l'impôt pour un an. Henri, maître de l'œuvre. »

Le mot *Wesalienses* doit plutôt désigner les habitants d'Ober-

Digitized by Google

Wesel que ceux de Wesel, situé bien plus bas sur le fleuve. La proximité de la première de ces deux villes rend du moins cette supposition plus vraisemblable.

— L'or natif que depuis long-temps on recueille dans le Rhin, au-dessous de la Suisse et de la forêt Noire, ne s'y rencontre ordinairement qu'en grains ou en paillettes; celui que fournissent quelques-uns des affluents de la Moselle, s'y trouve au contraire en morceaux assez considérables. Ce fait, quoique ancien, est assez peu connu pour mériter qu'on entre ici dans quelques détails sur les localités les plus riches. Nous citerons en première ligne le Goldbach (*ruisseau d'or*), qui tombe dans la Moselle à un quart de lieue au-dessous de Berncastel, dans la régence de Trèves. L'or s'y rencontre toujours, surtout après les grandes inondations, en fragments assez considérables: quelques-uns sont du poids de plusieurs ducats. Un des anciens souverains du pays, l'électeur palatin Charles Théodore, avait fondé un établissement pour cette exploitation; mais le produit ne couvrant pas les dépenses, il fallut y renoncer. Cependant on continue à trouver l'or, notamment après les fortes pluies, dans les fentes des rochers, soigneusement explorés alors par les habitants, qui le recueillent en assez gros échantillons. Les musées de Bonn et de Berlin en possèdent plusieurs. La trouvaille la plus remarquable eut lieu dans un autre ruisseau de la même contrée, le Grossbach (*grand ruisseau*), qui se jette dans la Moselle à Kirch, canton de Zell, régence de Coblentz. Un jeune enfant y ramassa un morceau d'or natif pesant 16 gros, auquel tenaient encore quelques fragments de roche. Son père le porta aux employés du cercle, avec l'offre de le céder au prix de son poids, 42 écus et demi (1), s'il pouvait être de quelque intérêt pour une collection scientifique. L'acquisition en fut faite, et l'échantillon passa successivement à la régence de Coblentz, puis à la direction des mines pour les provinces rhénanes, à Bonn, et enfin à l'administration générale du royaume, à Berlin. Celle-ci le fit placer dans la collection minéralogique de l'académie, où on le voit encore.

---

(1) L'écu de Prusse ou thaler vaut 3 fr. 80 cent.

Digitized by Google

Le Guldenbach, autre ruisseau qui coule du Hunsruch à la Moselle, a aussi fourni de l'or natif, à une distance égale de ces deux points. Le morceau le plus considérable qu'on y ait rencontré pesait une once; il fut recueilli près de Stromberg, dans le cercle de Creutznach, régence de Coblentz, et a été vendu à un juif, qui sans doute le fit passer au creuset.

Le nom de ces différents ruisseaux fait présumer que la présence de l'or dans leurs eaux était un fait déjà connu à une époque fort reculée.

Depuis ces diverses circonstances, le ministre de l'intérieur, M. de Schuckmann, a publié une décision dans laquelle il engage les personnes qui pourraient faire de semblables trouvailles par la suite, à remettre les échantillons à l'administration des mines, au lieu de les vendre à des particuliers. Celle-ci est autorisée à payer une prime de 10 p. %, en sus de la valeur intrinsèque, pour tous les échantillons qui offriraient quelque intérêt pour la science. Malgré toutes les recherches auxquelles on s'est livré, on n'a pu découvrir encore les gîtes d'où provenait cet or; ils doivent être abondants, à en juger par les fragments que le hasard a mis au jour jusqu'à présent.

— Ces jours derniers, on se portait en foule au palais de justice de Metz, où M. Marchal, revenu récemment de son voyage en Italie, avait exposé deux vitraux coloriés qui donnent la plus haute idée des talents du peintre et de l'excellence de ses procédés. On sait que M. Maréchal, dans le but de faire revivre à Metz une branche industrielle tombée depuis deux siècles, et d'exécuter de la peinture religieuse dans de larges proportions, s'est associé à MM. Lapied et Gugnon, pour imiter les vitraux coloriés des anciennes basiliques. Ils paraissent avoir complètement réussi dans cette exposition. Les deux vitraux exposés, hauts d'environ dix pieds, représentent la Vierge et l'enfant Jésus, d'après Raphaël, et un évêque placé dans un encadrement ogival. La Vierge et l'enfant laissaient quelque chose à désirer, moins sous le rapport du dessin, que sous celui de la cuisson, et conséquemment du coloris; mais l'évêque était fort bien. Nous avons trouvé à sa physionomie un caractère de moyen-âge bien tranché; et peut-être, si nous avions à choisir maintenant entre ces vitraux et beaucoup de ceux qui dé-

Digitized by Google

corent la cathédrale, préférerions-nous l'œuvre récente de notre compatriote. C'est le cas, puisqu'on trouve 225,000 francs pour opérer une monstruosité architecturale, d'utiliser les heureux essais de MM. Maréchal, Lapied et Gugnon, pour achever la décoration du chœur de la basilique messine.

— Une inscription à la déesse Epona, divinité secourable des chevaux, vient d'être trouvée à Nasium. Nous en donnerons le dessin.

— Étienne, de la Meuse, a été nommé directeur de l'Académie française pour 1839—1840. C'est, nous croyons, la seconde fois qu'il jouit de cette présidence.

— L'académie royale de Metz ayant renouvelé son bureau pour 1839—1840, a choisi pour son président M. le colonel Culmann; pour vice-président, M. Lucy, receveur général; pour secrétaire, M. le docteur Bégin.

— La société des sciences médicales du département de la Moselle a procédé également, le 9 de ce mois, à la création de son bureau pour trois ans. Elle a nommé M. Willaume président; M. Maréchal, vice-président; M. Bégin, secrétaire; M. Gillot, secrétaire adjoint; M. Désoudin, trésorier.

— La séance publique de l'académie royale de Metz est fixée au 11 mai, et la séance générale de la société de médecine aux premiers jours de juin.

— M. de Saulcy, notre collaborateur, vient d'être nommé membre correspondant de l'Institut (académie royale des inscriptions et belles-lettres).

M. de la Saussaye, qui présidait, il y a deux ans, la section d'archéologie du congrès scientifique de Metz, a obtenu la même faveur.

— Le conseil municipal de Metz a voté, dans l'une de ses dernières séances, 7500 francs, pour convertir l'ancien logement du bibliothécaire de la ville en une salle de musée. C'est une détermination qu'on eût mieux fait de prendre il y a dix ans, et à laquelle applaudiront tous ceux qui portent intérêt aux beaux-arts. Reste à savoir si la somme allouée suffira pour faire un plafond en coupole, de manière que les rayons lumineux tombent d'en haut, condition nécessaire dans une galerie de tableaux. Avant d'adopter un devis tel quel, ne serait-il pas bien de consulter les artistes de la localité?

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

ÉDITIONS ILLUSTRÉES.

LIVRE D'HEURES,

IMITATION DE J.-C.,

PUBLIÉS PAR MM. HETZEL ET PAULIN (*).

L'importante librairie de MM. Paulin, Hetzel et compagnie, qui, la première, a eu la pensée d'illustrer par le crayon des plus habiles artistes nos meilleurs écrivains, a conservé parmi toutes les librairies qui ont suivi son exemple, une incontestable supériorité. Les nombreuses éditions de Molière, de Gil Blas, de don Quichotte, attestent les soins et la conscience qui lui ont donné tout d'abord la direction de cette nouvelle exploitation littéraire, et les deux beaux livres récemment publiés, l'*Imitation* et le *Livre d'Heures*, n'ont pas eu moins de succès dans le public.

C'était déjà une heureuse idée que d'appliquer aux ouvrages religieux, trop long-temps négligés, les améliorations introduites dans les ouvrages littéraires; mais l'exécution présentait des difficultés que les éditeurs ont habilement surmontées. Il fallait tout le goût dont ils avaient fait preuve, pour allier à la sévérité de pensée des livres qu'ils voulaient publier, les capricieuses fantaisies du dessin. MM. G. Seguin et D. Ramel ont parfaitement compris cette nécessité, et la pureté de leurs compositions, la simplicité et le style de leurs ornements, s'unissent merveilleusement à l'élévation religieuse des livres qu'ils ont illustrés.

(*) Rue de Seine-St-Germain, n. 38. Paris. 1839.

Digitized by Google

Le livre d'Heures publié par M. Hetzel a été la première tentative accomplie dans cette direction, et le succès qu'il a obtenu peut faire espérer de voir bientôt disparaître ces livres de messe d'un format incommode, mal imprimés, et dont l'exécution, commune et trop souvent incorrecte, repoussait pour ainsi dire la méditation et la prière. Le nouveau livre d'Heures, au contraire, par le choix judicieux de ses encadrements et de ses dessins, ramènerait au besoin la pensée à son véritable but, l'élévation religieuse, si elle tendait à s'en écarter. Ses dimensions élégantes permettent de faire un livre de chaque instant de ces prières qui vous appellent à toutes les heures du jour. Ce progrès, néanmoins, n'était pas suffisant, et pour être complet, il devait l'étendre à un ouvrage qui a toujours tenu le premier rang dans les bibliothèques religieuses, à un livre enfin qui renferme les plus hauts comme les plus purs enseignements du christianisme, et qui est le modèle par excellence de la philosophie religieuse du catholicisme : nous voulons parler de l'*Imitation de J.-C.*

MM. Paulin et Hetzel ont édité ce beau livre avec un soin spécial. Ils ont demandé une traduction nouvelle, qui s'est faite sous la surveillance de l'un des membres les plus honorables du clergé de Paris, M. l'abbé Norel, vicaire général. La correction consciencieuse, l'examen approfondi apportés à ce travail important, faisaient déjà de l'Imitation de J.-C. un livre précieux; l'exécution typographique, les belles compositions dues à Overbeck, à MM. Klein et G. Seguin, les ornements à la fois délicats et élégants de M. Feart, font encore de ce volume un ouvrage d'un luxe également plein de goût et de richesse. Il faut le dire, tant d'efforts ont été couronnés d'un brillant succès; cette double publication a reçu des éloges unanimes. Le livre d'Heures et l'Imitation sont aujourd'hui entre toutes les mains. A l'empressement avec lequel deux éditions ont été enlevées, on peut prévoir que ces deux volumes seront désormais offerts de préférence comme livres de communion et de mariage.

Enfin, l'approbation élevée de M.gr l'archevêque de Paris a recommandé à la piété des fidèles ces ouvrages qui renferment et offrent à leurs méditations les mystères les plus sacrés, les plus saintes doctrines qui sont la base du catholicisme.

HISTOIRE

DE

SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE,

PAR M. LE MARQUIS

DE VILLENEUVE-TRANS,

Membre correspondant de l'Institut,
Auteur de l'*Histoire de René d'Anjou*, des *Monuments des grands-maîtres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*, etc., etc.

TROIS FORTS VOLUMES IN-8.°

PRIX : 22 fr. 50 c.

« Maison de France, réjouis-toi d'avoir donné au monde un si grand prince !
» Réjouis-toi, peuple de France, d'avoir eu un si bon roi ! »
Bulle de Canonisation, 18 août 1297.

« Il n'est guère donné à l'homme de pousser plus loin la vertu ! »
VOLTAIRE. – *Essai sur l'Histoire générale*.

L'auteur a divisé son ouvrage en trois parties différentes.

Le premier volume renferme la série des évènements écoulés depuis le mariage de Blanche de Castille jusqu'aux préparatifs pour la première croisade, de 1200 à 1248.

Le deuxième volume comprend les cinq années d'absence passées outre-mer, de 1248 à 1254.

Le troisième volume commence au retour du royal pélerin à Paris, et se termine à ses obsèques et à sa canonisation, de 1254 à 1297.

Les trois volumes seront publiés ensemble.

On souscrit à Nancy, chez GRIMBLOT, THOMAS et REYBOIS, place Stanislas, 7, et rue Saint-Dizier, 127.

Digitized by Google

ÉLÉMENTS
DE CALCUL ARITHMÉTIQUE,

SUIVIS DE

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES DE GÉOMÉTRIE PRATIQUE,

OUVRAGE DESTINÉ

Aux classes inférieures des Écoles secondaires.

Par l'abbé CHAUSSIER,

Chanoine honoraire, supérieur du petit Séminaire de Metz, ancien professeur de physique et de mathématiques, membre de la société d'histoire naturelle du département de la Moselle.

Metz. COLLIGNON. 1838. In-12 de VIII, 188 pages, avec planche.



Ce petit ouvrage n'est pas, comme le dit l'auteur, un traité d'arithmétique, mais simplement un rudiment de calcul rédigé de telle sorte, qu'il sert de lien entre les études des basses classes et celles plus sérieuses auxquelles on pourrait se livrer par la suite. C'est l'extrait d'un traité complet d'arithmétique. L'auteur y a négligé, avec raison, les démonstrations purement rationnelles, pour s'attacher aux mécanismes les plus simples du calcul; il a tâché de satisfaire aux trois exigences de l'enseignement : *méthode*, *clarté*, *briéveté*, et ses efforts n'ont pas été vains.

Les notions de géométrie qui terminent l'opuscule ont pour but d'initier les jeunes gens aux connaissances les plus vulgaires d'une science pratique introduite chaque jour dans les usages de la vie commune.

E.-A. BÉGIN.

Digitized by Google

JACQUES L'INSTITUTEUR.

ENTRETIENS

SUR

L'HISTOIRE NATURELLE ET SUR SES APPLICATIONS,

MÊLÉS DE RÉFLEXIONS MORALES.

Par AD. LASAULCE,

Directeur de l'École normale de Metz, membre de la société d'histoire naturelle du département de la Moselle.

OUVRAGE POUVANT SERVIR DE LIVRE DE LECTURE DANS LES ÉCOLES PRIMAIRES.

Il faut de tout aux entretiens.
LA FONTAINE.

I.re PARTIE. — LES MAMMIFÈRES.

Metz. Imprimerie de Ch. DOSQUET. In-18 de 232 pages.

Il appartient à l'auteur de l'*Histoire naturelle des écoles primaires* de mettre cette science, aujourd'hui si vaste, tout-à-fait à la portée des esprits les plus superficiels et les moins développés. Je dirai plus, c'est qu'il faut avoir l'esprit affectueux, les mœurs simples, les habitudes paisibles de M. Lasaulce. pour bien parler le langage de l'enfance. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait beaucoup de jugement et même de l'imagination dans la manière dont l'auteur a coordonné ses entretiens. Ils se lisent tous avec intérêt, et laissent dans la mémoire des idées justes qui deviennent ainsi les germes de connaissances plus étendues. Je ne doute pas qu'un jour quelque grand naturaliste, en écrivant sa vie, ne convienne avoir dû à *Jacques*

Digitized by Google

l'Instituteur son penchant pour l'étude, d'ailleurs si belle, du monde que nous habitons.

M. Lasaulce a, je crois, obtenu une médaille d'or de la société d'encouragement pour l'instruction élémentaire. L'estime de tous ceux qui liront ses œuvres lui sera une médaille plus précieuse encore.

E.-A. BÉGIN.

Pour paraître prochainement :

FIEL ET MIEL,

POÉSIE,

PAR EUDE DUGAILLON,

Rédacteur du *Patriote de la Meurthe et des Vosges.*

Avec cette épigraphe :

Facit indignatio versus.
Date ludibria ventis.

PRIX : 5 francs.

Ce volume, imprimé avec luxe typographique, contiendra de 4 à 500 pages.

Il sera illustré de vignettes et dessins dus au crayon spirituel de Granville.

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR LA NAVIGATION ET L'HISTOIRE

DE

LA MOSELLE.

Cette rivière, connue dès la plus haute antiquité, appelée tour à tour *Mosula, Musella, Mosella, Muzelle, Moselle*, est un des cours d'eau les plus remarquables de la France et de la Prusse. Elle part d'un rocher granitique, près du Ballon, au pied de la côte de Taye (département des Vosges), et prend bientôt un accroissement assez considérable pour former au-dessus de Remiremont une nappe d'eau cristalline dont le déroulement s'opère avec bruit sur un lit rocailleux. A mesure que la Moselle avance, ses eaux deviennent moins limpides; elles se troublent surtout au-dessous de Nancy, par l'adjonction de la Meurthe, et plus encore au-dessous de Metz, où la Seille décharge lentement une onde sale et bourbeuse.

La longueur du cours de la Moselle, la fertilité des

Digitized by Google

terres qu'elle arrose, la rapidité de ses flots, et la profondeur de son lit, en ont fait de tout temps une voie fluviale très-importante, dont les rives furent sillonnées par une civilisation contemporaine des premiers âges du monde. On y a trouvé d'imposants monolithes, des traditions, des dénominations locales qui semblent empruntées à ces peuplades voyageuses sorties de l'Orient pour conquérir l'univers; on a reconnu les traces d'autres nations plus modernes, venues des bords du Danube à la suite de leurs prêtres, connus sous le nom de druides; enfin, plusieurs langues, la grecque, la keltique, la germaine, semblent s'être partagé tour à tour le domaine intellectuel de la Moselle.

Il y a deux mille ans que cette rivière servait probablement déjà de limite territoriale entre les Keltes; sous les Romains, elle coupait le territoire des Leucques (*Leuci*), des Médiomatriciens (*Mediomatrices*), des Trévires (*Treviri*), et quelques lieues du pays des Ubiens (*Ubii*); plus tard, elle traversa une partie du royaume d'Austrasie, baignant en totalité le vaste archevêché de Trèves. A l'époque où le royaume de Lothaire se divisa en deux grandes sections, la haute et la basse Lorraine, notre rivière fut le point de jonction, le lien commercial habituel entre ces deux états. Enfin, quand la France et l'Allemagne, morcelées en une foule de petites principautés indépendantes, luttaient avec énergie contre le principe de dissolution sociale dont elles étaient incessamment menacées, la Moselle, chargée de barrières et de péages, obéissait à cent maîtres différents. Depuis le XVI.e siècle, elle devint définitivement *française* dans la partie supérieure de son cours; *allemande* dans sa partie inférieure, quoique, par intervalles, le droit de conquête eût restreint ou étendu ces deux grandes divisions. Sous l'empire, la Moselle baignait les départements des Vosges, de la Meurthe, de la Moselle, des Forêts, de la

Digitized by Google

Sarre, et de Rhin-et-Moselle; aujourd'hui, elle ne traverse plus que les trois premiers de ces départements, la Belgique et la Prusse occupant le territoire des trois autres.

HISTOIRE DE LA NAVIGATION SUR LA MOSELLE.

Les Romains avaient senti tout le parti qu'on pouvait tirer de cette rivière, soit comme moyen de castramétation, soit comme moyen d'industrie.

Lorsqu'ils avaient à porter les armes contre les Trévirois, les Bataves et les Frisons, le matériel de la guerre, les munitions descendaient la Moselle, et ces peuples ne furent vaincus ou contenus qu'à la faveur des moyens de navigation qu'offraient la Moselle, la Meuse et la Sarre. On peut voir par les poëmes d'*Ausonius* et de *Venantius Fortunatus* les nombreux établissements qu'ils possédaient sur les rives de la Moselle, et la splendeur qu'elle avait acquise sous les Césars. Cette rivière reçut même les honneurs de l'apothéose : elle était représentée par les artistes romains sous la figure d'une nymphe vêtue de lin, ayant une urne penchée, dont l'eau allait se confondre avec celle du Rhin, et dont la tête était ceinte d'une branche de vigne, en raison des vignobles situés sur ses bords. A Metz, les bateliers, *nautæ mosallici*, formaient, selon toute apparence, un corps spécial, comme le prouve l'inscription suivante, trouvée, il y a trois siècles, dans les fondations de l'église de Saint-Privat-aux-Champs, banlieue de Metz. Cette inscription est ainsi conçue :

MPVBLICIO SEC
DANO NAVTARV
MOSALLICOR LIBEI
TABVLARIO LIIII LVI
\ AVGVSTALI /

Marco Publicio Secundano, nautarum mosallicorum liberto tabulario, Seviro Augustali. — A Marcus Publicius Secundanus ou Secondain, affranchi, receveur des nautonniers ou bateliers de la Moselle, Sévir Augustale.

Il est à remarquer que le mot *Secundanus* se retrouve sur le monument d'Igel. Peut-être ces pierres votives concernent-elles des membres de la même famille.

Une inscription à peu près semblable à celle que nous venons de citer, consacre le souvenir des bateliers de Paris, d'Evreux et de Sens. Ces trois villes commerçaient sur la Seine comme les Messins sur la Moselle; mais à partir de quel point notre rivière était-elle alors navigable? quel genre de transport permettait-elle.....? C'est ce qu'on ne saurait préciser.

Le moyen-âge ne nous a légué presque aucun renseignement sur la navigation de la Moselle. Il paraît cependant qu'à cette époque on savait en tirer quelque avantage. Du temps des rois d'Austrasie, la bonne société aimait à descendre cette rivière, on y faisait des joûtes, des parties de plaisir, des voyages même de long cours. Tel fut celui qu'entreprit au VI.e siècle le poète *Venantius Fortunatus*. On a tout lieu de croire que les fréquents voyages de Karl-Magne dans nos contrées se faisaient ordinairement par eau, surtout lorsque du palais de Remiremont il descendait à celui de Thionville. Au mois de février 1356, l'empereur Charles de Bohême étant à Metz, sortit par la porte du Pont-des-Morts, *et en alla au long de la rivière, et entra en une grande neif, hors de Mets, sur la rivière de Muzelle, près de la Grainge, qu'on dit la Cornue-Gelline* (pointe de l'île Chambière), *et en alla de là aval l'yawe, jusques à Thionville, car il ne se volloit aventurer par terre.* En 1380, les Messins enlevèrent au sire de Rodemack des trains de bateaux qu'il possédait sur la Moselle. En 1407, un parti

Digitized by Google

nombreux de gens hostiles à la cité de Metz arrivèrent en bateaux jusqu'au pied de ses murailles, avec l'intention de les escalader. Presque toutes ces nacelles appartenaient *à un Messin, Hennequinet, qui se disoit grant faiseur de neifs, maître ouvrier.* (Chronique de Philippe Gérard.) En 1483, le gouverneur de Luxembourg, en guerre avec la république messine, fit saisir les bateaux que les citains de Metz avaient sur la Moselle. Cinq années plus tard, ils reprochèrent aux gens *à la livrée de l'archevêque de Trèves* d'avoir arrêté leurs bateaux *sur la franche rivière de Muzelle* (1). Le 15 juin 1492, *se partirent de Mets pour aller à Triesve à une journée qui estoit assignée par monss.^r l'archevesque et par les SS.^{rs} de Strasbourg LX personnes, et s'en allèrent par la rivière en deux grant neifs.* (Chronique citée.) Cette embarcation fut rendue à Trèves au bout de 48 heures : circonstance qu'il importe de noter; car, en 1517, dans le même mois, *par deffault d'yaw une neif ne fut point allée en VIII jours de Mets à Triesve, tellement estoient les rivières courtes.* Ainsi, jadis comme aujourd'hui, les conditions de navigation variaient singulièrement.

La chronique en vers du doyen de Saint-Thiébault assure qu'en l'année 1507, les Vosgiens firent descendre les premiers trains de planches, dont ils ont tiré depuis de si grands avantages:

> L'an après (1507) comme rivière avale,
> Des Vôgiens les premières valles
> De planches passèrent parmi Metz,
> Où jamais on n'avait passé.

Mais c'est une erreur de Jean Chatelain; car on voit dans

---

(1) *Histoire des Sciences, des Lettres, des Arts et de la Civilisation dans le Pays-Messin, depuis les Gaulois jusqu'à nos jours;* par É.-A. Bégin. Metz, Verronnais, 1829, in-8.° Voir p. 300, 339, 340.

Digitized by Google

les archives de la ville d'Epinal, qu'en 1470, le flottage amenait au port de cette cité vosgienne les planches fournies par les sapinières de la vallée de Remiremont. Le flottage fut actif dans tout le cours du XVI.ᵉ siècle et dans les trente-cinq premières années du XVII.ᵉ; mais il diminua progressivement depuis lors, au point qu'il était presque nul en 1700. Les malheurs du pays ayant détourné l'attention d'un objet aussi important, la Moselle s'encombra, et rendit indispensables les travaux prescrits par une lettre de cachet de Léopold, en date du 11 février 1713 (1).

---

(1) *Lettre de cachet pour faire des chemins des deux côtés de la Moselle, et la rendre navigable autant qu'il est possible.*

« A nos amis et féaux les prévôts de nos villes et prévôtés de Nancy, « Rosières, Charmes et Châtel, salut. Ayant été informé qu'il est de l'in- « térêt public de rendre navigable autant qu'il sera possible le cours de « la rivière de Moselle, et que nos sujets en tireront un grand avantage, « tant pour le transport des bois et autres provisions dont ils ont besoin, « qu'autrement, nous vous mandons et ordonnons de faire tenir et préparer « incessamment deux chemins de 12 pieds, l'un en largeur, mesure de Lor- « raine, sur chaque bord de ladite rivière de Moselle, depuis notre dite « ville de Châtel jusques au village de Méraiville, dépendant de notre dite « prévôté de Nancy; à l'effet de quoi vous commanderez, chacun dans « l'étendue de votre juridiction, les maires, habitants et communautés « des villages voisins de ladite rivière, pour faire tirer les arbres tombés « en icelle et qui peuvent empêcher la navigation, écarter les bois et ra- « pailles, et remplir les trous et fosses qui se rencontreront sur leurs bancs « et finages dans la distance et largeur desdits deux chemins, que vous « ferez ensuite entretenir par les mêmes communautés, etc. Donné en « notre ville de Lunéville, le 11 février 1713. »

Ce document est précieux, en ce qu'il démontre qu'au commencement du XVIII.ᵉ siècle, le cours de la Moselle était obstrué, depuis Châtel jusqu'à Méraiville, par des troncs d'arbres tombés et entraînés par les eaux; que des travaux devenaient indispensables pour rétablir la navigation; qu'il n'existait aucun chemin de halage sur les rives, et qu'aux mesures prescrites, Léopold n'attachait pas l'espoir d'un plein succès, puisqu'il ne prétendait rendre la rivière navigable qu'autant *qu'il serait possible.*

Digitized by Google

Voici dans quels termes parlait Turgot (1) à la fin du XVII.e siècle : « La Moselle n'est pas presque navigable qu'au-dessous de Metz; elle ne l'est point de Toul à Metz, à cause des digues qui traversent et retiennent l'eau pour les moulins, à quoi on pourrait remédier Elle est navigable de Nancy, par la Meurthe, jusqu'à Metz; mais elle est traversée dans la ville de Metz, et ses eaux sont retenues par une digue de près de six pieds de haut, pour conserver quelques chutes pour usines et moulins de la ville, en sorte que cette digue empêche les bateaux de passer, et oblige à décharger les denrées et marchandises pour les faire descendre, ce qui en rend le passage très-difficile. On pourrait remédier à cet inconvénient; mais, au-dessous de Metz, tout le cours de la rivière, à commencer par Thionville, Cattenom et Sierck qui sont au roi, est tellement chargé de péages, que le prix de la marchandise est plus que double quand elle arrive dans le Rhin. Il y en a quatre ou cinq du pays de Luxembourg perçus sans règle, plusieurs à l'électeur de Trèves et à d'autres seigneurs; ce qui rend le secours que l'on devrait tirer de ces rivières presque inutile, et fait qu'elles ne servent presque point à l'issue des marchandises, ni au secours de ces pays-ci, si ce n'est quand elles deviennent extrêmement chères, comme nous avons éprouvé pour les bleds que les juifs font venir par eau de Francfort-sur-le-Mein jusqu'à Metz, parce que alors la cherté de la denrée paie le prix de l'achat et des péages; sans quoi

---

(1) Turgot (Jacques-Étienne, et non Michel-Étienne, comme le marque la *Biographie universelle*), chevalier, seigneur de Sausmons et Brucourt, maître des requêtes ordinaire, intendant de la généralité de Metz, duché de Luxembourg, comté de Chiny, frontières de Champagne, exerça cet emploi depuis 1696 jusqu'en 1700. Il ne peut être né le 9 juin 1690, ainsi qu'on le voit dans l'ouvrage de Michaud. C'est une erreur à rectifier

Digitized by Google

nulle issue ordinaire, et les marchandises dépérissent dans le pays (1). »

Au commencement du XVIII.e siècle, la navigation de la basse Moselle eut une grande activité. En 1700, les maréchaux de Tallard et de Villars ayant organisé sur les rives de cette rivière les corps destinés à agir dans les Pays-Bas, on la vit charrier pendant plusieurs mois des troupes et des munitions de toute nature. L'année suivante, de nombreux trains de bateaux remplis de madriers, de canons, de projectiles, de fourrages, de vivres, etc., partirent de Metz, tantôt pour Coblentz, tantôt pour Pont-à-Mousson. Le but principal de ces envois était, d'une part, d'alimenter le siège de Trarbach et celui de Landau; d'autre part, de pourvoir à l'entretien d'un corps de troupe considérable qui travaillait aux fortifications de Nancy. C'était par centaines de bateaux que se faisaient les expéditions.

En 1705 et 1706, les manœuvres de Villars sur la Moselle, les ponts qu'il fut obligé d'y jeter, la marche des troupes du marquis de Conflans, cantonnées sur nos rives, les préparatifs militaires que le maréchal de Marsin faisait à Metz et à Thionville, rendirent la navigation mosellane d'un immense avantage (2).

Dans le milieu du XVIII.e siècle, le flottage reprit quelque

---

(1) *Mémoires historiques de la Lorraine et des Trois-Évêchés.* In-folio, manuscrit de 468 p. Cet ouvrage peu connu, et dont il existe cependant plusieurs copies, renferme des détails curieux sur l'industrie messine au XVII.e siècle. Il paraît avoir été écrit par ordre de Louis XIV. Turgot, comme l'indique la fin du manuscrit que nous avons sous les yeux, l'a terminé le 30 juillet 1699. Il est bien étonnant que M. Durozoir, auteur de l'article *Turgot*, dans la *Biographie universelle*, n'ait pas dit un mot de cet ouvrage.

(2) Ouvrage précité, p. 502, 503.

Digitized by Google

activité, surtout depuis Pont-à-Mousson jusqu'à Coblentz. On vit descendre de la montagne les chênes et les sapins des Vosges. Voiturés jusqu'au-dessous d'Épinal, ils arrivaient à Metz par eau. La Hollande les achetait, et ils devenaient presque aussitôt l'objet d'une réexportation en France, comme bois sortis des forêts du Nord (1). Les mâts de vaisseaux s'arrêtaient à Toul; transportés ensuite par charrois jusqu'à Bar-le-Duc, ils descendaient l'Ornain, suivaient la Marne, passaient dans la Seine et arrivaient au Hâvre.

Le sel des salines de Rosières descendait aussi la Moselle depuis Frouard jusqu'à Metz (2).

Depuis long-temps, le flottage par trains ou radeaux n'a plus lieu sur la Moselle vosgienne. En 1831, époque où l'on tenta de nouveaux essais de ce genre, il fallait remonter à quarante ans pour trouver un exemple de flottage à bûches perdues. Hors du temps des crues moyennes, le flottage ne sera possible qu'après l'exécution de travaux considérables, car aujourd'hui la rivière ne se prête à aucune navigation par les basses eaux, et quand les eaux s'élèvent, rien ne peut empêcher les flottes d'être entraînées, et de compromettre, par un choc subit, la solidité des ponts élevés sur la Moselle. Aussi, la commission d'enquête réunie

---

(1) *Voyage pittoresque et navigation exécutée sur une partie du Rhône réputée non navigable*, etc., par T.-C.-C. Boissel. Paris, Dupont, an III de la république, in-4.° de 156 p. Voir p. 3. — D'après Turgot (*Mémoires historiques*), la Sarre était la voie fluviale que les Hollandais employaient de préférence, parce qu'elle se trouvait soumise à moins de péages. Ils convertissaient eux-mêmes, dans les Vosges, les sapins en mâts de vaisseaux.

(2) Voir Piganiol, *Description de la France*, t. VIII, p. 289; Bruzun de la Martinière, *Dictionnaire géographique, historique et critique*. Dijon, 1741. 6 vol. in-folio, t. IV, article *Moselle*.

Digitized by Google

à Épinal en 1830, sur la demande expresse présentée le 25 mai par l'ingénieur en chef du département, a-t-elle décidé avec raison que la Moselle vosgienne n'est pas plus navigable que flottable. Espérons qu'une rivière qui traverse le département des Vosges sur une étendue de près de vingt lieues sera mise insensiblement dans des conditions plus favorables au commerce, et que la déclaration sage du conseil de préfecture vosgien, en date du 9 avril 1831, déclaration qui fixe les droits des riverains sur un cours d'eau non flottable, deviendra une raison de plus pour que l'État réunisse à son domaine foncier un cours d'eau dont il n'aura la propriété qu'après s'être occupé de sa canalisation. Mais il ne suffira point de creuser, de rétrécir le lit de la Moselle, il faudra remédier à l'épuisement des forêts qui couvraient jadis la vallée de Remiremont, et défendre le défrichement des montagnes riveraines; car les forêts sont les réservoirs des eaux. « Parcourez nos montagnes, m'écrivait le 23 mars 1837, M. Maud'heux, qui s'est occupé avec tant de zèle du régime de la Moselle, là où il existe des forêts, toutes les petites vallées, tous les replis sont de vrais marécages d'où il sort une source ou un ruisseau. Les ruines des arbres arrêtent les eaux des pluies; les cimes des arbres les protègent contre les ardeurs du soleil; elles ont le temps de s'infiltrer dans le sol, et de retourner, par des canaux souterrains, aux sources ainsi qu'aux fontaines; la rivière ou le ruisseau que celles-ci alimentent, n'éprouve pas des crues subites ou extraordinaires; mais aussi il ne tarit plus; sa hauteur d'eau devient moins variable. Parcourez, au contraire, une vallée bordée de montagnes nues, et voyez comme les eaux des pluies s'en écoulent, lorsqu'elles tombent avec abondance; elles s'échappent en torrents qui entraînent les terres, dégarnissent les socs, grondent quelques jours et disparaissent. La rivière de la vallée croît subitement; elle

Digitized by Google

s'élève à une hauteur prodigieuse, puis elle retombe, se dessèche, et se réduit à un filet d'eau. Or, telle est, dans une certaine proportion, la marche de la Moselle. »

PROJETS DE CANALISATION.

Le voisinage des sources de la Moselle et de la Saône, l'existence entre Xertigny et Raon-aux-Bois d'un étang considérable qui communique avec ces deux rivières au moyen des ruisseaux de la Niche et du Coné, avaient fait naître à Lucius Vetus, lieutenant de Domitius Néron dans les Gaules (an 56 de J.-C.), l'idée de joindre les rivières précitées par un canal, qui eût établi de la sorte une liaison directe entre l'Océan et la Méditerranée; mais l'ouvrage commencé ne fut point achevé. On n'en retrouve même plus aucune trace. La politique ombrageuse de Néron craignit qu'un canal qui ouvrirait une communication facile du nord au midi, n'établît dans les Gaules une centralisation commerciale et militaire, et que Vetus n'eût plus tard l'idée d'en profiter pour lever l'étendard de l'indépendance. Cette considération l'emporta sur l'immense avantage de pouvoir, à cinq cents lieues de la métropôle, transporter en quelques jours plusieurs légions romaines sur les points menacés par les hordes du Nord, et comprimer les Gaulois dans leurs tentatives d'insurrection. La non-exécution du canal de la Moselle à la Saône hâta peut-être la chute de l'empire (1). Ce grand projet, abandonné pendant plusieurs siècles, fut repris sous la reine Brunechilde, comme je me propose de le prouver dans un mémoire spécial; puis on le perdit de vue à la mort de l'illustre Espagnole. Ce ne fut qu'aux dix-septième et dix-huitième siècles que divers ingénieurs français d'un grand

(1) Tacite, *Annales*, liv. XIII.

Digitized by Google

mérite constatèrent, par des données certaines, la possibilité d'unir ainsi les deux mers.

En 1659, le célèbre Vauban, simple capitaine d'infanterie au régiment de La Ferté, occupait avec sa compagnie le village de Foug, près de Toul. Son ardeur pour la chasse lui ayant fait parcourir les forêts environnantes, il battit plusieurs fois une jolie vallée connue sous le nom de *Vaux* ou *Val de l'Ane*, qui s'ouvre d'une part vers la Moselle, près de l'ancien palais de Savonnières, et d'autre part, du côté de Pagny-sur-Meuse. Deux petits ruisseaux (1) nés dans cette vallée, et coulant chacun en sens contraire, ne laissent entre eux qu'un intervalle d'une demi-lieue, dont l'enfoncement est uniforme, quoique légèrement élevé. Cette remarque frappa le jeune officier : il jugea qu'en creusant un canal, on pourrait joindre la Moselle à la Meuse, et se réserva d'en faire plus tard une étude plus approfondie. Effectivement, quand la fortune l'eut mis au faîte des honneurs militaires, il vint à Foug examiner les choses avec attention.

Ce projet, dont les plans et les nivellements avaient été faits par l'ingénieur d'Aubigny, fut renouvelé sous la régence et sous le règne de Léopold I.er, duc de Lorraine. Désireux d'augmenter le bien-être de son peuple, Léopold appela même de Paris à Lunéville le père Sébastien (2), carme de la place Maubert et géomètre très-habile, auquel il confia l'exé-

---

(1) L'un d'eux, le ruisseau d'Ingresshin, qui vient du val de Passy, se perd dans la Moselle après avoir traversé la ville de Toul.

(2) Son nom de famille était Truchet (Jean). Il naquit à Lyon en 1657, mourut le 5 février 1729, et fut au nombre des savants dont Fontenelle a écrit l'éloge. Aucun travail hydraulique important ne s'exécutait sans lui. Sa réputation était européenne. Tandis que Léopold l'attirait dans ses états, le czar Pierre lui faisait des offres séduisantes. Mon savant ami M. Weiss est auteur de son article dans la *Biographie universelle*, t. XLVI, p. 601—602.

Digitized by Google

cution de son plan ; mais des entraves occasionnées par la différence des souverainetés ne permirent pas d'y donner suite.

Le projet de Vauban a été repris, modifié, étendu par M. de Caraman (1), qui voulait, 1.° rendre la Meuse navigable jusqu'à Pagny et au-delà ; 2.° faire communiquer la Meuse avec l'Aisne ; 3.° établir la jonction de la Meuse avec la Moselle, entre Toul et Pagny. L'académie de Metz, attentive à recueillir les idées propres à ranimer le commerce, n'hésita point d'entrer dans les vues de M. de Caraman, en proposant, pour 1782, un prix extraordinaire à celui qui *déterminerait avec le plus de précision possible les avantages résultant des canaux projetés, pour le commerce actif, passif et d'entrepôt pour toutes les parties de la province.* La société royale observa que, pour remplir l'objet qu'elle se proposait d'atteindre, il serait essentiel de considérer la question sous des rapports distincts, selon les différentes villes et les divers pays dont la province se trouvait alors composée (2).

Quelques années auparavant, le baron de Bilistein, conseiller de commerce en Russie, mais natif de la Lorraine, avait, dans un *Essai sur la navigation* du pays, développé de grandes vues sur les moyens de rendre la Meuse, la Moselle et la Meurthe navigables le plus près possible de leurs sources, de faire communiquer ces rivières entre elles, de les joindre au Rhin et à la Saône, et d'établir un système complet de relations internationales. La Lorraine devenait ainsi un vaste entrepôt pour le commerce du midi et du

---

(1) Le comte de Caraman, lieutenant-général des armées du roi, son lieutenant-général en Languedoc, commandant en second dans les Trois-Évêchés, membre honoraire des académies de Metz et de Béziers.

(2) Archives manuscrites de l'ancienne académie de Metz.

Digitized by Google

centre de la France avec les états de l'Allemagne, la Hollande et la Belgique. Mais Bilistein, trompé par son ardent patriotisme, qui lui faisait considérer comme exécutable ce qui ne l'était pas, se trompait d'autant plus qu'il écrivait de mémoire, loin des lieux dont il voulait donner la statistique fluviale.

Lecreulx, qui remplissait depuis vingt ans les fonctions d'ingénieur en chef de la province de Lorraine, et qui, d'après les désirs de l'intendant Galaizière, s'était occupé spécialement des voies navigables du pays, publia sur cet objet, vers 1793, un ouvrage rempli de faits et de judicieuses observations. Après avoir discuté tous les moyens présentés jusqu'à lui pour rendre les rivières lorraines navigables, il proposa lui-même un plan général, dont les moindres détails sont calculés avec une précision rigoureuse.

Ainsi, pour ce qui concerne la jonction de la Moselle à la Saône, Lecreulx pense que les Romains avaient dû nécessairement jeter leurs vues sur l'étang de Cône, qui verse ses eaux, à l'orient, dans le ruisseau du même nom, et à l'occident, au fond d'une gorge aboutissant à la Moselle au-dessus d'Épinal. Mais il trouva convenable de diminuer les frais de canalisation, en faisant une voie de terre d'environ sept lieues d'étendue entre Épinal et Fontenoy-le-Château; il pensa aussi qu'en raison de l'extrême variabilité du cours de la Moselle d'Épinal à Nancy, il faudrait creuser sur cette étendue un canal parallèle au lit de la rivière, avec sas à doubles portes busquées. Lecreulx estima la dépense de son projet de navigation,

1.° Depuis le confluent de la Moselle et de la Meurthe jusqu'à la Saône, à...................... 4,447,000 fr.

2.° Sur la rivière de Coné, depuis la Saône à Corre, jusqu'à Fontenoy............... 699,361

Ce qui fait un total de........ 5,146,361

Digitized by Google

auquel il faudrait ajouter $^{2}/_{5}$ en sus, en raison de l'augmentation du prix de main d'œuvre. La dépense s'éleverait donc à sept millions.

D'après les calculs du même ingénieur, le bassin de l'étang de Cône et sa jonction à la Moselle, si l'on voulait que la navigation continuât sans interruption jusqu'à la Saône, s'éleveraient aussi à la somme de sept millions, parce qu'il faudrait cent soixante-dix-sept écluses, pour racheter les pentes des deux rivières (1). Or, il est évident qu'un chemin de fer serait bien autrement utile; car au canal de jonction se trouveraient attachés les retards incalculables qu'entraîne toujours le passage des écluses.

Lecreulx, plus à même que Vauban de bien étudier la navigation lorraine, puisqu'il habitait le pays, détermina positivement un point sur lequel ce grand homme demeurait incertain, c'est l'insuffisance des sources du Vaux-de-l'Ane pour alimenter le canal de la Meuse à la Moselle. Il reconnut en outre que des obstacles presque insurmontables s'opposaient à ce qu'on mît en pratique les moyens indiqués par Vauban pour subvenir au manque d'eau, et jugea qu'il n'y avait d'autre ressource que de tirer les eaux de la Meuse elle-même, en baissant la vallée (2). A cet effet, il proposa de déblayer le sommet de la vallée de *l'Ane* sur 50 pieds de profondeur, pour arriver à 4 pieds au-dessous du niveau de la Meuse, et de continuer les déblais à cette même profondeur dans toute la vallée jusqu'à Pagny, où se ferait la

---

(1) La pente du côté de la Saône s'élève à plus de 800 pieds sur environ 15,000 toises, et celle du côté de la Moselle à 614 pieds sur 10,200 toises.

(2) Son point le plus élevé est de 46 pieds au-dessus du niveau de la Meuse, du temps des basses eaux; elle surpasse la Moselle de 147 pieds sous les murs de Toul.

Digitized by Google

prise d'eau. On aurait ainsi une portion du canal de 51,070 toises de niveau avec cette rivière : pour racheter les 101 pieds de pente qui resteraient sur l'autre partie jusqu'à la Moselle, on établirait onze écluses, dont une seule à trois sas accolés au-dessous de Foug. La construction du canal, estimée alors 1,600,895 francs, irait peut-être à deux millions aujourd'hui.

En 1798, 1807 et 1812, Robin de Betting, ingénieur des ponts et chaussées, présenta au gouvernement un travail sur la jonction de l'Océan à la mer Noire, par un système de canalisation où la Sarre, la Zorn, la Meurthe, la Vezouze, la Moselle, la Meuse, l'Ingressbin, la Marne, l'Ornain, etc., apporteraient le tribut de leurs eaux (1). Robin s'est également occupé d'un projet de jonction de la Moselle à la Meuse, sur vingt-huit lieues de développement, par l'Orne, l'Oison et la Chiers, passant par Moyeuvre, Conflans, Étain, Mangiennes, Montmédy-Bas, Margut, Carignan et Douzy, en face de Remilly. Cette communication serait très-avantageuse au commerce de la Lorraine, de l'Alsace et de la Meuse, puisqu'elle donnerait une voie fluviale et latérale à nos frontières, de Dunkerque à Strasbourg, de la Belgique à la Suisse et à l'Italie; elle communiquerait avec tous les canaux et les ports de la France. Le point de partage s'effectuerait près de la forêt de Mangiennes, non loin des fermes de Ville-Forêt ou Décrops, et il serait alimenté par les eaux de la Meuse, moyennant une dérivation au-dessus de Verdun.

En 1828, une compagnie industrielle renouvela le projet de jonction de la Moselle à la Saône par le Coné, et

(1) *Essai sur la navigation lorraine*. Amsterdam, 1764. in-8.°

Digitized by Google

M. Cordier, organe de la compagnie, fit paraître un opuscule qui reproduit les raisons de ses devanciers, appuyées des considérations qu'une étude plus approfondie de la chose a pu lui suggérer. Cet habile ingénieur porte à vingt-six millions la dépense du canal, en y comprenant le perfectionnement de la navigation de la Saône depuis Châlons. Il propose une galerie souterraine et une tranchée à ciel ouvert pour obvier à l'élévation du col qui sépare Épinal de Fontenoy. Dans son système, les eaux de la Moselle serviraient d'aliment au bief de partage.

En 1832, M. Perrin, de Remiremont, envoya à la société un mémoire qu'il avait déjà présenté au roi, lors de son passage à Épinal, mémoire relatif à la jonction des deux mers par le canal dont Lucius Vetus avait eu le premier l'idée. M. Perrin, après un examen attentif des travaux de ses devanciers, prétend qu'il serait convenable d'établir le bief de partage des eaux près de Remiremont, au moyen d'un canal souterrain de 3,000 mètres environ de longueur, creusé sous la montagne qui sépare le bassin de cette ville de celui du Val-d'Ajol. L'auteur entra ensuite dans des détails nécessaires pour prendre une détermination sur ce bief de partage, le plus facile à exécuter, le moins dispendieux, et le plus profitable au commerce et à l'industrie de nos montagnes.

La société d'émulation d'Épinal ayant fait étudier par quelques-uns de ses membres tous les projets précités, adopta l'ensemble des conclusions de M. Cordier, mais elle jugea ses chiffres trop élevés. Il lui parut qu'on s'était généralement beaucoup trop préoccupé des ressources fluviales offertes par un étang dont les eaux coulent vers deux mers différentes, et qu'on pourrait trouver entre Épinal et Arches des cols moins élevés et moins difficiles à franchir. Ces idées nouvelles furent soutenues au congrès scientifique de Metz

Digitized by Google

par M. Maud'heux avec une chaleur de conviction remarquable (1).

ESSAIS D'AMÉLIORATION DE LA VOIE FLUVIALE.

Les tentatives indiquées font voir de quelle importance on juge la Moselle comme voie fluviale, importance qui ne ferait qu'augmenter, si nos frontières venaient à s'étendre vers le nord, et si l'on exécutait en même temps tous les travaux de curage que réclame sur divers points le lit de cette rivière. En 1768, l'académie royale de Metz, recherchant les causes de la chute du commerce de la province, avait reconnu que la navigation difficile de la Moselle y avait une grande part. Elle proposa, en conséquence, pour le prix de 1769, la question de savoir *quels étaient les obstacles physiques et politiques qui s'opposaient à la navigation non seulement de la Moselle, mais encore des autres rivières de la province*. Plusieurs mémoires furent envoyés au concours; tous renfermaient des vues utiles; mais comme il s'en fallait de beaucoup que la question fût résolue, on prorogea le concours jusqu'en 1771, et l'on eut soin d'ajouter au programme des indications qui fixassent d'une manière plus précise les désirs de la société académique.

L'année 1771 ne se montra pas plus heureuse que son aînée. On reçut bien de nouveaux mémoires, mais ils n'offraient que des idées vagues, des moyens d'une pratique difficile, impossible même; de sorte que l'académie fut obligée de reculer une seconde fois les bornes du concours. Elle fit mieux: au lieu d'une question trop générale, elle en posa deux bien distinctes, l'une concernant les obstacles

(1) Congrès scientifique de France, cinquième session, 1837, p. 386. *Des communications nécessaires à la Lorraine.*

Digitized by Google

physiques, l'autre les obstacles *politiques*. La première devait être isolément l'objet d'un prix de 1000 francs à décerner en 1772, et la seconde celui d'un prix semblable pour 1773; mais M. de Calonne, alors intendant des Trois-Évêchés (1), désira que les deux questions fussent mises en même temps au concours, et il fit, de ses propres deniers, les fonds de l'une des couronnes à décerner. Ce magistrat, qui s'occupait avec sollicitude, depuis plus de trois années, des moyens de rétablir le mouvement commercial de la province, voulut encore aider à la solution des questions graves posées par l'académie, en établissant chez lui, pendant l'hiver de 1772, de nombreuses conférences auxquelles étaient appelés les savants, les gens de lettres et les industriels les plus distingués de la ville. Tous furent d'avis qu'il n'y avait désormais de prospérité commerciale possible à Metz, qu'autant que la Moselle verrait lever les entraves qui s'opposaient à sa navigation. Calonne, après une étude

---

(1) Calonne (Charles-Alexandre de), né à Douai le 20 janvier 1734, mort à Paris le 29 octobre 1802, avait été nommé intendant des Trois-Évêchés le 7 octobre 1766, et non en 1768, comme le dit la *Biographie universelle*. M. Desportes (Boucheron), auteur de cet article, n'a point parlé des actes administratifs de Calonne dans les provinces qui lui furent confiées, ni des écrits qu'il y publia. Il ne s'est pas non plus suffisamment étendu sur le caractère enjoué, ami du plaisir, sur les habitudes de travail d'un homme qui joua un si grand rôle dans les premières années de la révolution. Sous ce rapport, l'article de la Biographie est à refaire. Calonne fut un des hommes qui contribuèrent le plus à débaucher la société messine. Aucune femme n'était à l'abri de ses attaques, et telle était sa facilité pour le travail, que s'il lui arrivait d'interrompre la dictée d'un discours ou d'un rapport pour se rendre à une fête, il le reprenait le lendemain au point où il l'avait quitté, sans avoir besoin d'en relire les dernières phrases. Calonne avait beaucoup de grandeur et de générosité dans le caractère. Il donnait volontiers, et souvent à propos. Plusieurs pères de famille lui ont dû l'éducation de leurs enfants.

Digitized by Google

mûrement réfléchie, approuva leurs vues, et résolut de descendre lui-même la Moselle, accompagné de l'un des membres de l'académie. Elle choisit son président Gardeur-Lebrun (1); et le maréchal d'Armentières (2) voulut que toutes les autres occupations de la société fussent suspendues, afin qu'elle apportât le tribut complet de ses lumières à l'examen d'un fait qui intéressait au plus haut point le nord-est de la France. Toutes les dispositions étant prises, et les eaux de la rivière reconnues fort basses, Calonne et Gardeur-Lebrun s'embarquèrent le 2 août 1772, au port de l'Intendance, suivis d'un bateau de secours, en cas de nécessité. Malgré les retards suscités par des vents presque toujours contraires, et divers engravements, nos deux observateurs n'ont employé que deux jours et demi pour aller de Metz à Trèves. Le 6 septembre, à onze heures du matin, MM. de Calonne et Lebrun étaient de retour au port de l'Intendance. Ce fut le 18 novembre suivant qu'eut lieu, avec une solennité sans exemple dans les fastes académiques messins, la distribution des prix proposés. MM. Blouet et Mathis (3) reçurent chacun une couronne. M. Lebrun rendit

(1) Ingénieur distingué, né à Metz. La *Biographie de la Moselle* le cite parmi les illustrations du département.

(2) Le maréchal d'Armentières, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général de la haute Guyenne, nommé en 1761 commandant en chef dans les Trois-Évêchés. L'une des promenades de Metz portait son nom : le *Cours d'Armentières*, sur le rempart Saint-Thiébault.

(3) La *Biographie de la Moselle* a consacré un article étendu à chacun de ces littérateurs, nés à Metz; mais elle a omis de dire que M. de Calonne ayant concouru, avait été jugé digne du prix. MM. Blouet et Mathis ne devaient recevoir qu'un accessit. A cette nouvelle, il retira son mémoire du concours, satisfait d'un succès de famille, qui eût été défavorable aux intérêts de ses jeunes émules, si le public avait été mis dans la confidence.

Digitized by Google

compte des observations qui lui étaient propres, et M. de Calonne présenta l'exposé des recherches auxquelles il avait été conduit sur le commerce de la province et la navigation de la Moselle. Deux jours plus tard, ce magistrat zélé, accompagné de M. Lebrun, s'embarqua de nouveau sur la Moselle, qu'il remonta jusqu'à Frouard, d'où il suivit la Meurthe depuis son embouchure dans la Moselle jusqu'à Nancy, où ils arrivèrent le 23 novembre, après quatre jours d'une navigation assez difficile. Tous ces travaux se trouvent consignés dans un volume in-4.° ayant pour titre : *Mémoires concernant la navigation des rivières de la province des Trois-Évêchés et le commerce de la ville de Metz, lus dans l'assemblée publique de la Société royale des sciences et des arts de Metz*, tenue le 18 novembre 1772. Metz. Pierre Marchal, libraire, 1773, iv, 424 p., avec privilège (1).

(1) Le titre de l'ouvrage est inexact, dans ce sens que les *mémoires* qu'il renferme n'ont pas été tous lus à la séance du 18 novembre ; plusieurs n'existaient pas encore à cette époque. Notre observation paraîtra oiseuse à bien des gens ; car quel est aujourd'hui le livre qui réponde à son titre, ou le titre qui réponde à son livre ? Mais, comme en bibliographie les détails sont de rigueur, quelques curieux nous sauront gré de leur faire connaître le contenu d'un ouvrage qu'on ne voit cité presque nulle part, et qui devient de jour en jour plus rare. Après un *avant-propos* de IV pages, composé par Dupré de Genest, alors secrétaire perpétuel de l'académie, se trouvent, 1.° *un mémoire lu en séance publique le 18 novembre 1772, par Gardeur-Lebrun*, 30 p. ; *mémoire sur les sinuosités, les anses, les bas-fonds, les cataractes de la rivière, et les moyens de remédier aux obstacles qui entravent la liberté de son cours ;* 2.° *le mémoire de M. de Calonne*, déjà cité, 24 p. ; 3.° *le mémoire de M. Blouet sur les obstacles politiques apportés à la navigation*, 128 p. ; 4.° *celui de M. Mathis sur les obstacles physiques*, 46 p. ; 5.° *un état détaillé des obstacles physiques qui gênent la navigation de la Moselle depuis Coblentz jusqu'à Metz*, *reconnus par M. Lebrun en remontant cette rivière*, 146 p. ; 6.° *un état détaillé des obstacles physiques qui gênent la navigation de la Moselle depuis Metz jusqu'à Frouard*,

Digitized by Google

Forts des notions exactes qu'ils avaient acquises, le maréchal d'Armentières, le chevalier de la Serrée, commandant de Metz (1), et M. de Calonne, usèrent de toute leur influence pour que le gouvernement vînt en aide à leur projet de navigation. M. de Pont, successeur de Calonne à l'intendance des Trois-Évêchés, poursuivit avec zèle l'œuvre commencée. Des subventions annuelles considérables permirent d'exécuter une foule de travaux, surtout entre Metz et Apach, et la navigation prit un essor qu'elle n'avait pas eu depuis longtemps. Ces faits sont exposés avec détail dans trois mémoires remarquables demeurés manuscrits, et lus en 1783, 1784, 1785, par l'ingénieur en chef Plongueur à l'académie royale de Metz. Ce savant avait déjà reconnu l'utilité de resserrer le lit de la rivière par des digues; il appuie son opinion sur des observations judicieuses, et propose une partie des moyens employés depuis quelques années par MM. les ingénieurs des ponts et chaussées.

MM. Dutac frères ont fait hommage, en 1831 — 1832, à la société d'émulation d'Epinal, de plusieurs mémoires d'un haut intérêt sur la *canalisation de la Moselle*, et sur les moyens les plus propres à changer ses rives graveleuses et stériles en

---

et de celle de la Meurthe, depuis son embouchure dans la Moselle, sous Frouard, jusqu'à Nancy, reconnus par le même, 50 p.

L'ouvrage, sans nom d'imprimeur, a été publié aux frais et aux armes de l'académie, par Claude-Sigisbert Lamort. Il est orné de quelques vignettes gravées sur bois, en 1768, par Mansion, artiste messin, et de quatre cartes, représentant le cours de la Moselle de Metz à Coblentz, et celui de la Moselle et de la Meurthe de Metz à Nancy. Ces cartes, exécutées avec soin par Gardeur-Lebrun fils, ont été gravées par N. Chalmandrier. Le cartouche, de fort bon goût, dessiné par L. Monnet, a été gravé par Louis Legrand.

(1) Il avait été pourvu des fonctions de lieutenant-commandant au gouvernement de Metz le 14 mai 1754.

Digitized by Google

prairies aussi riches qu'abondantes. Pour parvenir à ce double résultat, MM. Dutac ont envisagé leur entreprise sous toutes les faces, et travaillé pendant dix années à l'appuyer d'observations continuelles, à la rendre intelligible par des plans, des devis rigoureux, et une quantité de détails estimatifs. Enfin, rien ne les empêchera de se mettre à l'œuvre, dès que les formalités exigées par notre législation auront été remplies. Grâce à leurs soins, la Moselle, si vagabonde dans la plaine qui s'étend d'Epinal à Charmes, suivrait un cours régulier et deviendrait flottable; les inondations seraient arrêtées; le bassin quintuplerait de valeur; deux mille hectares de grève improductive entreraient dans le domaine agricole; on pourrait construire, au moyen de barrages, des usines et des ponts sur cette partie de la haute Moselle, et l'ancien projet du canal de cette rivière à la Saône deviendrait plus que jamais possible. Ces immenses avantages ont vivement intéressé la société d'Epinal; aussi s'est-elle hâtée, par un vote unanime, d'adresser au ministre du commerce une requête, pour le prier de porter toute sa sollicitude sur les améliorations projetées.

En 1829, M. Lemoyne, de Metz, qui exerçait dans cette ville les fonctions d'ingénieur, adressa au directeur général des ponts et chaussées un beau travail sur la navigation de la Moselle. Enfin, deux années plus tard, le gouvernement, appréciant l'importance d'une voie fluviale qui est le seul affluent du Rhin pour la France, et le chemin le plus direct pour le commerce entre nos provinces, la Prusse et la Belgique (1), fit opérer : 1.° un plan général du cours

(1) Un canal de Liège à Trèves, débouchant dans la Moselle, à Wasserbilich, par la rivière de Sure, lie de la sorte la France, la Belgique et la Prusse.

de la Moselle depuis Pont-à-Mousson jusqu'aux frontières au-dessous de Sierck; 2.° un plan détaillé du même cours dans la partie inférieure à Metz; 3.° les profils de la rivière, etc. On planta des bornes de nivellement; et, au mois d'octobre 1833, MM. Lemasson et Lejoindre descendirent la Moselle jusqu'à Cobleutz, afin d'étudier, avec plus d'attention qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, les conditions actuelles et futures de la navigation. Leur travail, inséré dans les mémoires de l'académie royale de Metz (1), est un modèle de concision et d'exactitude. La statistique ne peut s'entourer d'un ensemble plus complet de faits judicieusement observés, bien qu'au témoignage de ces messieurs, certaines parties de leur rapport, et notamment celle du jaugeage, exigent encore des recherches ultérieures.

Après avoir donné des renseignements positifs sur l'importance de la Moselle comme voie fluviale, sur les objets qui alimentent sa navigation, sur la disposition, la forme des bateaux et des trains flottés, sur les procédés et le prix de transport en usage, les droits du fisc, le mouvement commercial, etc.; après avoir mesuré la longueur du cours navigable, sa pente, ses hauts-fonds, étudié la formation du lit, les résultats des curages, calculé les vitesses, les hauteurs de l'eau, apprécié l'état du chemin de halage et les obstacles à surmonter, les auteurs du mémoire donnent un aperçu des projets de la Prusse sur la navigation de la Moselle, du point où en sont les travaux des ingénieurs allemands, et ils consacrent un sixième et dernier chapitre à l'appréciation des perfectionnements qu'exige cette navigation. MM. Lemasson et Lejoindre, d'accord en cela avec leur ancien pré-

(1) Voir les *Mémoires de l'Académie royale de Metz*, 1834—1835. Metz, imprimerie de Lamort, p. 251 à 370, avec 14 tableaux lithographiés.

décesseur Plongueur, avec les ingénieurs prussiens, pensent que le moyen le plus sûr et le plus économique de rendre la navigation possible depuis Frouard jusqu'au Rhin, consiste à resserrer le lit de la rivière, au passage des hauts-fonds, entre deux digues longitudinales submersibles. La dépense, selon eux, ne saurait dépasser 10,525 fr. par kilomètre, ou 10 fr. 52 c. par mètre courant, ce qui ferait monter les travaux à 842,000 fr. pour les 80,059 mètres de longueur présentés par la Moselle dans notre département. La somme d'un million allouée par la chambre des députés, le 30 juin 1835, serait donc plus que suffisante.

Au mois de septembre 1837, M. Lejoindre lut au congrès scientifique de Metz une *Notice* (1) qu'il avait faite en commun avec M. Lemasson sur les expériences hydrauliques et les travaux effectués par eux sur la Moselle. Ces savants ingénieurs ayant reconnu qu'un canal latéral coûterait huit millions pour 80 kilomètres, et que la canalisation de la rivière elle-même dépasserait quatre millions pour la même étendue, abandonnèrent un système qui, outre l'incertitude du succès, dans un lit affouillable, aurait l'inconvénient, selon eux, de faire renoncer pour toujours à la navigation des bateaux à vapeur, et de n'être pas en rapport avec le système de travaux qui semble projeté par les ingénieurs prussiens dans la basse Moselle.

Ils mirent en pratique le moyen de navigation sans barrages et sans écluses qu'ils avaient proposé, et développèrent au congrès scientifique les raisons sur lesquelles s'appuyait leur entreprise La permanence des biefs et des hauts-fonds est une des considérations auxquelles ils eurent le plus d'é-

---

(1) *Notice sur le système et les résultats des travaux adoptés pour l'amélioration de la navigation de la Moselle.* Voir le volume du Congrès, p. 570 à 582.

Digitized by Google

gards. Ils conservèrent une largeur de 30 mètres entre leurs digues longitudinales, afin de concilier la commodité de la voie pour les bateaux descendants, avec une vitesse normale contre laquelle puissent lutter les chevaux de halage.

« Sans avoir porté atteinte aux propriétés riveraines, disent ces messieurs en terminant leur notice, sans avoir troublé aucune des habitudes établies pour une navigation importante, sans avoir entravé la marche des bateaux à vapeur, et sans avoir augmenté, comme pour un canal, la durée des chômages dus à l'existence des glaces dans une eau presque stagnante, mais en maintenant dans le régime naturel ce qui est favorable, et ne perfectionnant que ce qui est insuffisant, nous aurons produit pour la navigation fluviale de la Moselle, sur vingt lieues de longueur, des améliorations durables; nous lui aurons assuré un tirant d'eau qui, à l'époque des plus basses eaux, sera égal à celui qui répond aujourd'hui aux grandes charges habituelles des bateaux, et qui, pendant près de huit mois de l'année, sera égal et supérieur à celui des canaux de premier ordre. »

Si tous ces résultats se réalisent, et l'année 1840 nous l'apprendra déjà, puisque les travaux doivent être terminés à cette époque, MM. les ingénieurs de la Moselle auront résolu un grand problème de navigation, et ouvert une voie fluviale pour la faible dépense qu'exige la confection d'une simple route de terre.

COURS DE LA MOSELLE;

SES VALLÉES, SON ENCAISSEMENT, SES RIVAGES.

Une vallée délicieuse formée de schistes fossiles et de granit siénitique dans ses étages supérieurs, ombragée par les têtes vacillantes de sapins gigantesques, de bouleaux flexibles, de hêtres et d'aulnes touffus, formant une opposition de ver-

Digitized by Google

dure entre deux rives, semble ouvrir avec amour son sein à la Moselle. Bientôt cette vallée se rétrécit, d'autres vallées se présentent, et la rivière, tour à tour encaissée, libre, hâtant sa marche rapide, arrive sans effort au village de Rupt, après avoir traversé des terrains de formation entritique. Elle coule alors dans le granit pour baigner peu après des terrains de gneiss et de leptinite au-dessus de Remiremont, où ses eaux se promènent et s'étalent majestueusement dans une large prairie. Bientôt les noirs sapins disparaissent, le vert gai de nos forêts les remplace. Entre Jarménil et Épinal, des couches de terrain granitique se superposant, rendent à la Moselle le lit qu'elle avait à sa naissance. Arrivée sur le territoire de la capitale vosgienne, notre rivière traverse les grès bigarrés, pénètre dans le muschelkalk qu'elle parcourt depuis Golbey jusqu'à Charmes, où commencent les marnes irisées. Ces dernières, couronnées de vignes, de jolis jardins et de maisons bien assises sur le penchant des collines, forment un encaissement assez régulier jusqu'au village de Gripport, limite du département des Vosges. On dirait que la Moselle, arrivée là, craint de quitter son berceau natal; car elle fait un coude, puis se partage en entrant dans le département de la Meurthe. Les marnes irisées, prolongées au-dessous de Bayon, sont remplacées par le lias, auquel se joignent, aux environs de Pont-Saint-Vincent, les terrains de formation oolithique qui règnent dans les étages supérieurs au lias, sous les murs de Toul, Liverdun et Pont-à-Mousson jusqu'à Jouy.

Dans le département de la Meurthe, la Moselle parcourt environ 12 myriamètres du sud au nord, à travers un vallon de 300 à 1000 mètres de largeur que bordent des coteaux élevés à 150 et même à 200 mètres. Les points culminants, tous couronnés de bois ou de vignes, sont près de Messein, de Pont-Saint-Vincent, de Toul, de Pompey et de Mousson.

Digitized by Google

A son entrée dans ce département, la Moselle n'a pas un lit bien fixé; elle parcourt un large vallon, et chaque débordement change ses gués, altère ses rives, ravage les prairies, déplace et porte à de grandes distances les graviers qui l'encombrent.

Au-dessous de Pont-Saint-Vincent, la rivière, plus resserrée, présente un lit d'environ 150 mètres de large et de 2 mètres de profondeur, par les eaux moyennes. Elle double et triple même quelquefois dans ses crues. Le défaut d'encaissement et la pente rapide de la Moselle vosgienne jusqu'à Toul, et même Liverdun (1), mettront toujours de grands obstacles à sa navigation.

Cette rivière, arrivée dans le département qui porte son nom, traverse une vallée magnifique, de nature siliceuse, et d'une largeur moyenne d'environ 200 mètres. A gauche, des plateaux oolithiques, labourés ou plantés de vignes à leurs deux tiers inférieurs, nus ou couronnés de broussailles à leur sommet, bordent la Moselle, qui continue de couler sur le lias; à droite, les collines sont généralement moins élevées.

Au-dessous de Thionville, notre rivière abandonne les formations oolithiques et liasiques pour les marnes irisées, auxquelles succède le grès bigarré surmonté du muschelkalk. En arrivant à Sierck, la Moselle, plus encaissée qu'elle ne l'a été depuis Liverdun, resserrée par des chaînes de montagnes qui ne laissent entre elles et la rivière aucun espace labourable, rencontre un lambeau de quartzite, des traces

(1) Cette pente est estimée 9 à 14 centimètres par 100 mètres. Voir le *Mémoire statistique du département de la Meurthe*, adressé au ministre de l'intérieur, d'après ses instructions, par M. Marquis., préfet de ce département; publié par ordre du gouvernement. Paris, impr. impériale, an XIII, in-fol. de 231 pages.

Digitized by Google

de grès bigarré, et traverse les grès rouges qui caractérisent le pays de Trèves. Quelques lieues plus bas apparaissent, sur la rive droite, les schistes de transition jusqu'aux environs de Coblentz.

Entre cette ville et Trèves, la Moselle est resserrée par deux chaînes de montagnes escarpées qui lui sont immédiatement ou presque immédiatement contiguës (1). Ces montagnes présentent très-peu de terre végétale, qu'on emploie à la culture de la vigne, quand l'exposition le permet. Les autres parties sont boisées en taillis.

De Metz à Coblentz, les longs détours et les replis sinueux de la Moselle ralentissent singulièrement sa navigation, puisque la distance entre ces deux villes est d'environ 20 myriamètres, tandis qu'il y en a plus de 30, si l'on suit le cours de l'eau. L'éboulement des terres, la proximité presque constante des montagnes, rendaient autrefois très-périlleux les chemins de halage qui passent alternativement d'une rive à l'autre; mais les ingénieurs français sous l'empire, et surtout les Prussiens depuis 1820, y ont apporté de grandes améliorations (2).

Entre Trarbach et Coblentz, la largeur moyenne de la

---

(1) *Mémoire statistique du département de la Moselle*, adressé au ministre de l'intérieur, d'après ses instructions, par le C.[en] Colchen, préfet de ce département. Publié par ordre du gouvernement. Paris. Imp. de la république. An XI. In-folio, grand atlas de 196 p. Voir la page 9.

(2) *Mémoire statistique du département de Rhin-et-Moselle*, adressé au ministre de l'intérieur, d'après ses instructions, par le C.[en] Bourgneau, préfet de ce département. Publié par ordre du gouvernement. Paris, de l'imprimerie de la république. An XII. In-folio, grand atlas de 196 pages. Cette statistique, parfaitement faite pour le temps, est due à Masson, secrétaire général de la préfecture de Rhin-et-Moselle, et correspondant de l'Institut. On y trouve une érudition très-variée relevée par un style agréable.

Digitized by Google

Moselle est de 125 mètres; sa profondeur moyenne de 2 mètres 50 centimètres; sa pente moyenne de 1 mètre 20 centimètres, sur 5,000 mètres courants; sa vitesse moyenne de 60 mètres par minute; son encaissement de 4 mètres. Ses hautes eaux, lors des débordements, dépassent les basses eaux de 2 mètres 5 centimètres. Son lit ne renferme aucune île considérable (1).

ÉTAT ACTUEL DE LA VOIE FLUVIALE.

La Moselle, flottable à bûches perdues presque dès sa naissance, ne devient navigable qu'à partir de son confluent avec la Meurthe, au village de Frouard. La longueur de la partie navigable dans le département de la Meurthe est de 38,200 mètres, savoir : 22,790 mètres entre Frouard et Pont-à-Mousson, et 15.410 entre Pont-à-Mousson et la limite du département de la Moselle. De cette limite à la Lobe, jusqu'à l'aval (2) de l'écluse de Metz, la rivière présente 20,197 mètres, et de cette écluse aux frontières prussienne et belge, 59,862 mètres; longueur totale navigable : 80,059 mètres pour le département de la Moselle, et 118,259 mètres pour les deux départements de la Meurthe et de la Moselle; de la frontière française à Trèves, il y a environ 46,000 mètres; de Trèves à Coblentz, à peu près 192,000 mètres, ce qui fait pour le cours entier de la rivière navigable depuis Frouard jusqu'au Rhin, 356,259 mètres, c'est-à-dire 368 kilomètres ou 92 lieues.

Le lit de la Moselle se trouve formé, dans la partie supérieure à Metz, de sable et de graviers roulés. Généralement,

---

(1) *Mémoire statistique de Rhin-et-Moselle*, page 6.

(2) L'*aval* d'une rivière suit la pente de ses eaux; l'*amont* remonte contre le cours. Les bateaux qui vont de Metz à Coblentz naviguent en aval, tandis que ceux qui marchent dans un sens contraire sont en amont.

Digitized by Google

ce sable est très-graveleux, et les graviers présentent un diamètre de $0^m,03$ à $0^m,08$. Peu de cailloux offrent des dimensions assez grandes pour être employés comme pavés; on les utilise cependant à Nancy ainsi qu'à Pont-à-Mousson. Le granit, le porphyre, le quartz rouge, le quartz blanc, etc., constituent la plus grande partie des cailloux de la Moselle. On y trouve aussi des galets calcaires.

On n'a pas encore mesuré la profondeur ni l'étendue précise du lit de gravier dont nous parlons. Entre Metz et Pont-à-Mousson, il recouvre sans doute la couche d'argile qui se fait remarquer dans les côtes voisines. Près de Metz, environ à $1^m,50$ au-dessous du lit naturel, on rencontre les marnes du lias, base de formation de la rive droite de la Moselle, le long des côtes du Pays-Messin. A partir d'Olgy à Uckange, à Illange, des bancs de calcaire à gryphites s'étendent sous la Moselle; à Malling, à Berg, c'est du calcaire muschelkalk; mais ce dernier, qui forme en grande partie les côtes de la Moselle prussienne, n'entrave pas sa navigation.

Quarante hauts-fonds ou passages, connus en Lorraine sous le nom de *gués*, occupent la Moselle le long de son trajet dans notre département, ce qui fait un haut-fond par 2,000 mètres. Ils envahissent un neuvième du cours de la rivière, leur longueur moyenne étant de 220 mètres. Les 46 kilomètres de la Moselle prussienne supérieure à Trèves présentent dix à douze hauts-fonds, et, à leur partie d'aval, une accélération de vitesse remarquable, que les bateliers appellent un *coulant*. Entre Trèves et Coblentz, dans une étendue de 192 kilomètres, la Moselle offre à peu près les mêmes phénomènes qui se remarquent depuis Metz jusqu'à Trèves: c'est une série de biefs de 1 à 2 mètres de profondeur, séparés par des hauts-fonds qui offrent à l'étiage (1) une hauteur d'eau va-

(1) L'*étiage* est le plus grand abaissement connu des eaux d'une rivière.

Digitized by Google

riant depuis 0m,45 jusqu'à 0m.90. Des îles fréquentes et des bancs de gravier produisent des coulants rapides qui obligent à doubler les chevaux de halage ou à passer un à un les bateaux d'un même train. Souvent ces îles et ces gués rejettent le thalweg (1) loin du chemin de halage, et augmentent ainsi les difficultés de la navigation. C'est ce qu'on observe à Pommeren, Mieden, Wingen, etc.

Voici d'après MM. Lemasson et Lejoindre, à qui nous empruntons les détails précités, la hauteur d'eau minimum sur les hauts-fonds les plus difficiles, et pendant les plus basses eaux :

Entre Nancy et Pont-à-Mousson.. ..	0m,25 à 0m,30.
Entre Pont-à-Mousson et Metz......	0m,30 à 0m,35.
Entre Metz et Sierck..............	0m,35 à 0m,40.
Entre Sierck et Trèves.............	0m,40 à 0m,45.
Entre Trèves et Coblentz...........	0m,45 à 0m,50.

L'étiage au minimum étant de 1m,42, il serait facile, surtout avec les digues de resserrement, d'entretenir les eaux à une hauteur correspondante.

Les hauts-fonds de la Moselle, différents en cela des hauts-fonds de la Meuse qui varient souvent d'une saison à l'autre, conservent tous un nom, signe certain de leur permanence. Il est très-rare qu'un haut-fond se forme sur un point où il n'en existait point, comme il est presque sans exemple qu'un haut-fond ait complètement disparu.

Les pentes de la Moselle diffèrent d'un point à un autre ; mais on peut établir, en thèse générale, que les pentes les plus fortes correspondent, presque partout, à la profondeur des hauts-fonds. La partie navigable de cette rivière dans le département de la Meurthe offre une pente de 16m,197 ; dans

(1) Cette dénomination s'applique au fil du principal courant, désigné pour limite par le traité.

Digitized by Google

celui de la Moselle, elle est de 29^m,212, ce qui donne une moyenne proportionnelle plus faible d'environ 3/10.

Le maximum de vitesse de la Moselle sur tout son cours à l'étiage, même dans les grandes crues, est de 1^m,80 par seconde; sa vitesse moyenne ne dépasse pas 1^m,60.

La hauteur des eaux varie selon les lieux, comme leur pente et leur vitesse. La plus grande hauteur connue dans la partie française a dépassé 7 mètres. Les plus basses eaux ont descendu au minimum de 5 centimètres. Il faut 42 centimètres d'eau pour la marche des bateaux chargés de diverses marchandises, et 65 centimètres pour les trains de houille. Dans la Moselle supérieure, la navigation cesse à la hauteur d'eau de 1^m,60; dans la Moselle inférieure, à celle de 2^m,20; la hauteur la plus favorable est de 1 mètre; mais la navigation ne peut compter habituellement que sur une hauteur de 29 centimètres.

Les mois de janvier et de décembre sont, en grande partie, des mois de chômage pour la navigation, soit à cause des crues, soit à cause des glaces; les mois de février, mars, avril et novembre, sont ceux où la navigation présente le plus d'avantage. Les mois de mai, juin et octobre n'offrent que des basses eaux à 25 centimètres au-dessus de l'étiage. Enfin, dans les mois de juillet, août et septembre, le transport de la houille est ordinairement impossible avec bénéfice; le tirant d'eau, sur les hauts-fonds, ne dépassant guère alors 40 centimètres, encore faut-il que les curages aient été effectués avec soin depuis plusieurs années.

Ces curages s'opèrent à mains d'hommes : les ouvriers, placés dans l'eau, après avoir, au moyen d'une herse ou d'une charrue, amoncelé le gravier, l'enlèvent avec des pelles, et le transportent par nacelle aux bords de la rivière.

Sur quelques points, la rive gauche de la Moselle est bordée d'une digue, et d'un chemin de halage dont l'abord

Digitized by Google

n'est pas toujours facile ; sur d'autres, le sol se trouve presque au niveau du liquide, de sorte que les débordements se renouvellent avec une fréquence d'autant plus déplorable, qu'ils appauvrissent le sol plutôt qu'ils ne le fertilisent, en y déposant une grande quantité de galets et de sable. Ces inondations ont pour cause, 1.° les pluies d'automne ; 2.° la fonte des neiges des Vosges ; 3.° la décharge de l'étang de l'Indre par la Seille.

Les deux premières causes sont annuelles ; la dernière n'est qu'accidentelle. Autrefois, les inondations et les ravages produits par la Moselle étaient bien autrement désastreux qu'aujourd'hui ; cela tenait à ce que les chemins de halage se trouvaient moins élevés, moins bien entretenus qu'ils ne le sont depuis quarante ans.

MOYENS DE TRANSPORT SUR LA MOSELLE.

Les barques ou bateaux destinés à cette rivière sont ordinairement plats et construits avec soin. On en distingue six espèces, dont la forme paraît usuelle depuis un grand nombre d'années :

1.° Le petit canot, connu en Allemagne sous le nom de *dreybort*, se compose de trois planches ; il ne sert qu'aux pêcheurs ;

2.° La nacelle, *ancker-nachen*, est formée de sept planches, dont trois pour le fond. Elle peut supporter une charge de 50 à 250 myriagrammes. Sa destination principale consiste à porter les ancres et les agrès des bateaux, à conduire les passagers d'une rive à l'autre ;

3.° L'espèce de chaloupe connue en France sous le nom de *champ-des-vignes*, et en Allemagne sous celui de *bor-*

Digitized by Google

nachen, suit les grands bateaux afin de les alléger dans les bas-fonds, lorsque les eaux n'offrent pas une élévation suffisante. Cette chaloupe a 12 à 16 mètres de longueur, 4 de largeur, 1 de hauteur, et porte jusqu'à 30,000 kilogrammes. Elle sert également au passage des chevaux de halage d'une rive à l'autre;

4.° Le bateau appelé *caine*, en allemand *keunen*, offre 20 à 24 mètres de longueur sur 4 à 5 de largeur au centre, et 1 mètre 30 à 70 centimètres de hauteur; il se rétrécit aux deux extrémités, et peut porter 75,000 kilogrammes.

5.° Le maître-bateau, *treubert*, un peu plus grand que le précédent, en diffère par la forme du gouvernail, et porte 80 à 90,000 kilogrammes. C'est un *bateau-loge* servant de demeure au patron;

6.° Enfin, le vaisseau, *schiff*, se voit dans la basse Moselle, et ne marche guère que par les hautes eaux. Il a 26 à 34 mètres de long sur 6 à 7 mètres de largeur en haut, 4 mètres de largeur en bas, et 2 mètres environ de hauteur sur les bords. Son chargement peut s'élever à 200,000 kilogrammes.

Un train de bateaux se compose du *schiff* ou du *treubert*, du *keunen* et du *bor-nachen*. Le *keunen* et le *bor-nachen*, à la suite l'un de l'autre, s'attachent derrière le grand bateau, du côté opposé à la rive de halage.

Le halage s'effectue par des chevaux, dont les traits sont attachés à une corde qui correspond au sommet du mât du bateau-loge. Les chevaux, attelés deux à deux ou trois à trois, à la suite l'un de l'autre, sont au nombre de six à douze, selon la hauteur des eaux. Il faut un charretier pour trois chevaux, quelquefois même pour deux. Le parcours moyen par heure, en descendant de Metz à Trèves, est de 2,100 mètres; de 5,400 mètres de Trèves à Coblentz; tandis qu'il n'est que de 2 kilomètres en remontant de Trèves à Metz, et de

Digitized by Google

2,500 mètres de Coblentz à Trèves. Le personnel varie pour la remonte et la descente (1).

Les *flottes*, formées avec le bois des Vosges aux affluents de la Meurthe, partent presque toutes des environs de Raon-l'Étape et de Baccarat. Des compartiments appelés *bossets* entrent dans leur composition. Chaque bosset comprend quatorze, quinze et seize pièces en largeur, si ce sont des bois de construction, c'est-à-dire, quatre-vingt-dix à cent pièces pour la totalité, offrant une longueur de 65 mètres et un cube d'environ 40 mètres. Si le train est au contraire composé de planches, il a quinze à seize bossets, formés, le premier, de neuf planches de large; le second, de dix, etc., en augmentant ainsi d'une planche jusqu'au huitième; tous les autres bossets sont de quinze planches comme ce dernier. Il y a neuf à dix planches en hauteur, ce qui fait quinze cents à deux mille deux cents planches par flotte ayant 55 mètres de long et 48 mètres de cube. Des harts de jeunes sapins lient entre eux les bossets et les pièces qui les composent. Il y a généralement deux ouvriers flotteurs par train. Sa marche exige un tirant d'eau de 0^{m},25 à 0^{m},30. Il parcourt, terme moyen, 20 kilomètres (4 lieues) par jour.

Jadis toutes les communes considérables riveraines de la Moselle avaient un petit bateau pour le transport des produits territoriaux et des particuliers aux marchés voisins. Dans le XVIIIe siècle, il existait un coche d'eau de Metz à Thionville, et un autre de Trèves à Coblentz. Du temps de l'empire, deux bateaux-loges se croisaient irrégulièrement chaque semaine entre Metz et Trèves, et transportaient des voyageurs de l'une de ces villes à l'autre. Un coche d'eau, parti de Co-

(1) Voir, pour plus de détails, le *Mémoire* de MM. Lemasson et Lejoindre, déjà cité, p. 278 et suivantes.

Digitized by Google

chem (12 lieues de Coblentz) tous les lundis, arrivait le soir même à Coblentz ; il repartait le vendredi, pour être de retour le lendemain. Ce bateau, composé de deux chambres et d'une cuisine, pouvait contenir cinquante à soixante personnes. Il se chargeait aussi de marchandises, bien qu'il y eût un autre bâtiment, appelé *marck-schiff*, destiné spécialement au commerce. Le *marck-schiff* était une chaloupe couverte d'une toile.

Une large entreprise de navigation s'était organisée du temps de la république française. Elle consistait en six bateaux avec les nacelles et les agrès nécessaires, qui naviguaient constamment entre Metz, Trèves, Coblentz, Cologne et Mayence. Chacune des embarcations était montée par deux hommes. Les bureaux se tenaient dans les villes précitées. Les sieurs Saint-Jacques, de Metz, qui avaient fondé cet établissement, se proposaient de transporter ainsi les marchandises de l'intérieur de la France, et principalement les vins de Bourgogne et de Champagne, qui, descendant par le Rhin à Francfort et à Hambourg, gagnaient le nord de l'Europe. Au retour, on se chargeait des produits manufacturés de la Roër, du pays de Berg, et des marchandises non prohibées. Mais l'énormité des péages, et surtout les droits d'étape maintenus à Mayence ainsi qu'à Cologne, trompèrent l'espoir des spéculateurs. Leur situation, déjà précaire en 1803, le devint de plus en plus. Il n'en a pas été de même des coches, ou diligences d'eau, formés par la même société pour lier Coblentz à Mayence et à Cologne ; ils ne mouillaient point dans la Moselle (1).

Si le projet de bateaux à vapeur se réalise, le XIX.e siècle n'aura plus rien à envier, sous le rapport de la navigation mosellane, aux âges précédents.

---

(1) On peut consulter, pour plus de détails, le *Mémoire statistique du département de Rhin-et-Moselle*, déjà cité, p. 178—179.

Digitized by Google

Les eaux de la Moselle, claires et limpides, sont, pour la teinture, d'une qualité égale à celles de la Saône. C'est à elles, en partie, que les molletons, les flanelles de Metz, et les cuirs de Sierck, doivent la réputation dont ils jouissent. D'après l'analyse de M. Serullas (1), ces eaux contiennent, par litre, 4 grains et demi de matière saline, composée, en majeure partie, de carbonate de chaux et de carbonate de magnésie, ainsi que de la silice. On n'y a pas trouvé de sulfate de chaux. Il est à regretter que l'expression analytique de M. Serullas soit demeurée aussi vague (2).

La diversité des terrains dont les rives de la Moselle sont formées les rend très-intéressantes sous le rapport agricole, géologique et botanique. Habitées depuis dix-huit ou vingt siècles par des peuplades qui comptaient au nombre des plus civilisées de la Gaule, elles présentaient déjà sous les Romains une richesse de produits remarquable. On y cultivait avec succès la vigne et les céréales. Quand les Nerviens, les Tréviriens et les Médiomatriciens, nations mi-partie romaines, mi-partie gauloises, eurent cédé une partie de leur territoire aux habitants du Rhin, du Weser et de l'Elbe, on vit, au IV.e siècle, une colonisation continuelle de Lœtes et de Franci s'effectuer dans les plaines qu'arrose la Moselle.

---

(1) Serullas, membre de l'Institut (académie des sciences), pharmacien en chef, premier professeur au Val-de-Grâce, etc., mort du choléra en 1832, à Paris.

(2) Il y a long-temps que l'eau de la Moselle est devenue un objet d'étude pour les savants de la province. En 1775, l'académie royale de Metz avait proposé de « déterminer les qualités et les propriétés médicinales de cette rivière, et de constater si l'on pourrait, sans inconvénient pour la santé publique, substituer l'eau de la Moselle à celle des fontaines de la ville. » Ce prix, remis au concours faute de mémoires satisfaisants, a été remporté, en 1779, par le médecin Thouvenel, alors inspecteur général des eaux minérales de Contrexeville.

Digitized by Google

C'est ce que nous apprend Eumène dans l'un de ses panégyriques. Les nouveaux colons possédaient, comme les anciens, des biens, *terræ aviaticæ* ou *salicæ*, véritables bénéfices militaires ressemblant aux timars de l'empire ottoman. Ils leur servaient de solde, et avaient une étendue proportionnée au grade. Nul doute que, par la suite, les grands domaines, les châtellenies principales, les campagnes royales, représentaient presque toutes des *terres saliques* qui avaient appartenu aux chefs des anciennes colonies.

Voilà, autant qu'il est possible de l'établir, l'origine et le secret des travaux agricoles entrepris sur les bords de la Moselle. Il serait fastidieux de présenter ici la sèche nomenclature des fossiles qu'on y rencontre. Ils ressortent de la nature des terrains, et nous les avons signalés.

É.-A. BÉGIN.

(*La suite sera publiée dans le numéro du mois de juillet.*)



Digitized by Google

SAINT-LAMBERT.

Tandis que Gilbert passait ignoré à travers une société dont il avait mis à nu tous les vices, ou du moins qu'on ne se souvenait de lui que pour flétrir sa vie privée et dénigrer ses meilleurs ouvrages; tandis que cet homme de talent mourait sans que ses contemporains songeassent à nous dire au juste quelle fut son agonie, un autre poète, né aussi en Lorraine, vivait au milieu des plaisirs, dans le faste d'une cour; il s'enivrait des jouissances d'un monde dissolu, du monde du XVIII.e siècle; il recueillait les éloges des hommes de lettres de son temps, de Voltaire lui-même; il se faisait ouvrir les portes de l'académie; enfin, après une longue carrière dont rien n'avait troublé la quiétude, il s'éteignait paisiblement au sein de l'amitié. Et toutes les particularités, toutes les anecdotes sur sa vie intime, sur sa vie littéraire, sur ses études, sur ses amours, nous ont été fidèlement transmises. Ce poète, nous dira-t-on, était sans doute un de ces hommes exceptionnels dont la postérité doit enregistrer les moindres actes, qui marque un siècle du cachet de son

Digitized by Google

génie ? — Non, ce n'était que Saint-Lambert ; mais il s'était incorporé à la troupe des philosophes ; il avait apporté à cette bande noire littéraire des vers froids, des sentences, de l'athéisme, et beaucoup d'encens : de là ses succès.

Pourquoi donc consacrer un article à un poète d'un ordre tout à fait secondaire, à un auteur dont la médiocrité est aujourd'hui incontestée ? C'est que cet homme peint son siècle ; c'est qu'en dépit de tout ce qui a été dit sur une époque, il reste toujours quelques traits à ajouter. C'est un vaste paysage aux sites variés ; vu d'un point culminant, il présente toujours aux regards de l'observateur des détails que n'ont pu saisir les peintres qui l'ont précédé.

Charles-François de Saint-Lambert naquit à Vézelise en Lorraine, l'an 1717, d'une famille noble, mais sans fortune. Ce ne fut qu'après son admission parmi les philosophes qu'il se fit marquis, titre qui, en dépit de son incohérence avec les idées d'égalité, paraissait flatter beaucoup la vanité des prôneurs de la nouvelle école littéraire ; car Voltaire aussi conjura le duc de Richelieu de lui faire accorder cette distinction tout aristocratique.

Saint-Lambert, après avoir fait de bonnes études au collège des jésuites à Pont-à-Mousson, débuta dans le monde d'une manière assez obscure ; il servit long-temps dans l'infanterie, où il ne remplit que des grades subalternes. Plus tard Stanislas lui accorda une place d'exempt dans ses gardes.

Ce fut vers l'âge de trente-deux ans que Saint-Lambert acquit tout à coup une célébrité qu'il ne dut ni à ses services militaires, ni à ses talents poétiques, mais uniquement à une circonstance qui prouve la frivolité de cette époque, nous voulons dire à une bonne fortune et à la catastrophe qui la suivit. Alors vivait à la cour de Lunéville la marquise du Châtelet, l'esprit fort de son temps, qui, dédaignant

Digitized by Google

les routes battues par les Sévigné et les Deshoulières, se livra aux études les plus abstraites des sciences exactes, et émule de Newton et de Leibnitz, prétendit même s'élever aux sommités de la philosophie transcendante. On sait que cette femme eut une longue intimité avec Voltaire, qui l'exalte sans cesse dans ses poésies sous le nom de la *belle Emilie*. Ce fut aussi à elle que, faisant une allusion mythologique à ses travaux habituels, en la nommant *Uranie*, il adressa une pièce de vers dont le début révèle toute l'impiété :

Tu veux donc, lui dit-il,
Qu'érigé par ton ordre en Lucrèce nouveau,
A la religion j'arrache le bandeau........

Il faut se défier d'un amant, et surtout d'un amant poète, écrivant sous le double prestige de sa passion et de son génie; il ne peut manquer d'idéaliser la femme qu'il aime : aussi, pour avoir un portrait ressemblant de madame du Châtelet, devons-nous le chercher dans la prose spirituelle d'une vieille femme. Voici ce que dit la marquise de Créqui sur sa cousine : « C'était un colosse dans toutes ses proportions. C'était une merveille de force et un prodige de gaucherie. Elle avait des pieds terribles et des mains formidables. Elle avait déjà la peau comme une râpe à muscade. Enfin la *belle Emilie* était un vilain cent-suisse; et pour souffrir que Voltaire osât parler de sa beauté, il fallait que l'algèbre et la géométrie l'eussent fait devenir folle. Ce qu'elle avait d'insupportable, c'est qu'elle avait toujours été pédante, et visant à la transcendance en fait de compréhension, tandis qu'elle embrouillait tout ce qu'on lui mettait en mémoire, et qu'elle en faisait une manière de hochepot indigestible. »

Digitized by Google

Madame du Châtelet avait quarante-sept ans lorsqu'elle fit à Voltaire une infidélité en faveur de Saint-Lambert. Celui-ci ne composait pas aussi bien les vers que le vieil amant, mais il avait vingt ans de moins, et cela parut sans doute une compensation à la *belle Emilie*. Du reste, il paraît que Voltaire se résigna à sa disgrâce; loin de témoigner du ressentiment à son heureux rival, il lui adressa des vers charmants, où il fait ainsi allusion à son malheur :

Nous attendons paisiblement
Près de l'onde castalienne
Que notre héroïne revienne
De son voyage au firmament;
Et nous assemblons pour lui plaire,
Dans ces vallons et dans ces bois,
Ces fleurs dont Horace autrefois
Faisait des bouquets à Glycère.
Saint-Lambert, ce n'est que pour toi
Que ces belles fleurs sont écloses:
C'est ta main qui cueille les roses,
Et les épines sont pour moi.

De l'infidélité que madame du Châtelet fit à Voltaire naquit un enfant qui coûta la vie à sa mère. Madame du Châtelet mourut à Lunéville, et Voltaire lui fit cette épitaphe :

L'univers a perdu la sublime Emilie:
Elle aimait les plaisirs, les arts, la vérité.
Les dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,
Ne se sont réservé que l'immortalité.

Un anonyme malveillant composa sur madame du Châtelet des vers d'un tout autre genre (1) :

(1) Grimm, *Correspondance littéraire.*

Digitized by Google

Ci-gît qui perdit la vie
Dans le double accouchement
D'un traité de philosophie
Et d'un malheureux enfant.
Lequel des deux nous l'a ravie?
Sur ce funeste évènement,
Quelle opinion devons-nous suivre?
Saint-Lambert s'en prend au livre,
Voltaire dit que c'est l'enfant.

Le marquis du Châtelet, accompagné de Voltaire, ayant ouvert le secrétaire de sa femme peu de temps après sa mort, y trouva plusieurs lettres de Saint-Lambert; il venait de les parcourir, lorsque ce dernier parut. Une scène des plus violentes éclata entre lui et M. du Châtelet, et le roi Stanislas eut besoin de toute son autorité pour empêcher de sanglants résultats (1).

L'aventure de Saint-Lambert, loin de le discréditer, comme la morale l'eût exigé, le mit au contraire tout à fait à la mode, et lui ouvrit les portes des salons les plus distingués de Paris, où il ne tarda pas à se rendre, sans doute pour exploiter sa célébrité galante; car alors surtout se réalisait cette pensée de Vauvenargues : « Quels que soient ordinairement les avantages de la jeunesse, un jeune homme n'est pas bien venu auprès des femmes, jusqu'à ce qu'elles en aient fait un fat. »

Saint-Lambert apporta à Paris la plupart des poésies fugitives qu'on lit dans ses œuvres; il avait là un bagage assez mince : c'étaient des vers adressés à M. le prince de Beauveau, son protecteur, sans doute pour payer l'hospitalité qu'il trouvait chez lui, et à madame de Boufflers, sa sœur, sous le nom de *Doris* ou de *Thémire*. Saint-Lambert partageait son

(1) C'est M. Bégin qui a bien voulu nous transmettre ces détails.

Digitized by Google

année entre la Lorraine et Paris, où il se fixa à la mort de Stanislas, après avoir vendu sa place d'exempt des gardes du corps du roi de Pologne, et reçu la commission de colonel au service de France.

Lié avec la secte philosophique, il fréquentait beaucoup la maison de M.lle Quinaut, chez laquelle se réunissait l'élite de cette société, J.-J. Rousseau, Duclos, Diderot, et aussi quelques grands seigneurs. M.lle Quinaut appartenait à une de ces familles qui, en s'incrustant en quelque sorte dans une profession quelconque, finissent par y acquérir une célébrité traditionnelle, et les Quinaut étaient réellement par leur nombre, leur talent héréditaire et leur persévérance dans une même carrière, une puissance du théâtre français, comme les Poisson avant eux, comme de nos jours les Vestris à l'Opéra. Le père de la comédienne dont nous venons de parler avait amusé la vieillesse de Louis XIV; ses deux fils obtinrent les plus grands succès dans les rôles à caractère, et le dernier surtout, Quinaut-Dufresne, est cité autant pour la franchise et la vérité de son jeu que pour son originalité. Les trois sœurs de ce grand acteur, entraînées par une vocation commune, partagèrent les applaudissements auxquels le public avait habitué leur famille, et s'illustrèrent dans différents rôles. C'est de la dernière qu'il s'agit; elle s'était retirée du théâtre, et sa maison, fréquentée par des artistes, et surtout par des gens de lettres affectant les airs de grands seigneurs, et par des grands seigneurs se donnant des airs de gens de lettres, était devenue un bureau d'esprit qu'alimentait périodiquement un dîner appelé le *dîner du bout de banc*. Grimm prétend qu'il a fallu moins de soins et d'efforts à Cromwell pour être maître de l'Angleterre, qu'à M.lle Quinaut pour conserver la position qu'elle s'était faite.

Ce fut chez elle que madame d'Epinay vit Saint-Lambert pour la première fois. « Le marquis a infiniment d'esprit,

Digitized by Google

dit-elle, et autant de goût que de délicatesse et de force dans les idées; il fait des vers et en fait avec connaissance de cause, car il est vraiment poète. » Elle s'extasie ensuite sur la bonne harmonie qui règne dans la société de M.lle Quinaut, sur l'estime réciproque qu'on semble s'inspirer, puis elle continue ainsi : « Une heure de conversation dans cette maison ouvre plus les idées et donne plus de satisfaction que la lecture de presque tous les livres que j'ai lus jusqu'à présent. »

Le genre de ces conversations était bien fait, il faut en convenir, pour ouvrir les idées d'une jeune femme. Une fois, dans l'enivrement d'une pédante orgie, Saint-Lambert, un verre de vin de Champagne à la main, déclarait que la pudeur n'était qu'un préjugé, et se livrait à des improvisations dignes de l'Arétin. Une autre fois il avançait que c'était au code civil et non au culte de régler les mœurs, et en dépit des représentations de Rousseau, présent à cette scène, il s'écriait qu'il ne voulait d'aucune religion. Plus tard, lorsqu'il écrivit son *Catéchisme universel*, il consentit cependant à laisser une croyance à l'usage des femmes.

Madame d'Epinay fut un peu effarouchée des prédications athéistiques de Saint-Lambert, et elle se hasarda timidement à demander grâce pour la religion naturelle.

— Pas plus que pour les autres, répondit Saint-Lambert.

Rousseau dit qu'il n'allait pas jusque-là; qu'il répétait après Horace : *ego sum paulò infirmior;* que l'Évangile était un livre admirable, dont on ne lisait pas deux pages sans se sentir meilleur; que tous les livres des philosophes étaient bien petits auprès de celui-là, et qu'il était impossible que l'être dont il fait l'histoire ne fût qu'un homme (1).

(1) *Si jamais Dieu fut homme, si jamais homme fut Dieu, le Christ fut l'un et l'autre*, disait Byron.

Digitized by Google

— Et qu'est-ce donc, je vous prie, interrompit Saint-Lambert, qu'un Dieu qu'on fâche et qui s'apaise?

— Mais, marquis, seriez-vous athée? demanda M.lle Quinaut.

Saint-Lambert inclina la tête en signe d'assentiment.

— Si l'on tenait son âme en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, murmura Rousseau, on ne douterait jamais de son existence.

Mille plaisanteries accueillirent cette phrase.

— Si c'est une lâcheté, s'écria Jean-Jacques avec chaleur, de souffrir qu'on dise du mal de son ami absent, c'est un crime de souffrir qu'on blasphème Dieu qui est présent, et moi, messieurs, je crois en Dieu.

— Pascal aussi croyait en Dieu, dit madame d'Epinay, comme si elle eût cherché, par cet exemple, à rendre plus excusable la faiblesse de Rousseau. Mais vous, monsieur, qui êtes poète, continua-t-elle en s'adressant à Saint-Lambert, vous conviendrez avec moi que l'existence d'un être éternel, tout-puissant, souverainement intelligent, est le germe du plus bel enthousiasme.

Saint-Lambert, si libéralement qualifié du titre de poète, n'ayant jamais su de sa vie ce que c'était que l'enthousiasme, répondit : « J'avoue qu'il est beau de voir un Dieu incliner son front vers la terre, et regarder avec admiration la conduite de Caton; mais, madame, cette notion est, comme beaucoup d'autres, très-utile dans quelques grandes têtes, telles que Trajan, Marc-Aurèle, Socrate, etc.; elle n'y peut produire que de l'héroïsme; mais c'est le germe de toutes les folies.... »

Rousseau interrompit vivement Saint-Lambert : — Si vous dites un mot de plus, je sors.

Et il prenait déjà son chapeau, lorsque la porte s'ouvrit et laissa entrer un prince et un jeune officier qui débitait

Digitized by Google

merveilleusement les vers poissards, et que, pour cette raison, Duclos avait surnommé le *Corneille des ruisseaux*.—Alors on cessa de détruire Dieu pour applaudir aux facéties des halles.

Nous avons cité cet échantillon de la vie du XVIII.e siècle, parce qu'il peint assez bien Saint-Lambert. On comprendra facilement qu'un tel homme était digne des ovations philosophiques, aussi Holbach, Grimm, Diderot, et plus tard la société Necker, se le disputaient. Voltaire lui adressait des louanges immodérées; une fois il lui écrivit :

Ma muse, les yeux pleins de larmes,
Saint-Lambert, vole auprès de vous;
Elle vous prodigue ses charmes,
Je lis vos vers, j'en suis jaloux.

Saint-Lambert n'avait encore publié qu'un *Essai sur le Luxe*, *Sara Th....*, des vers sur le *Matin* et le *Soir*, et quelques autres poésies fugitives, que déjà il passait pour un homme remarquable. — On lui avait fait une façon de piédestal avec ces feuilles volantes. Et puis dans le public lettré, on parlait d'un poème sur le *Génie*, et d'un poème sur les *Saisons*, qui devait faire oublier Thompson. Saint-Lambert avait une belle réputation inédite. Dans quelques cercles choisis, faisant céder sa modestie à des instances réitérées, il était assez bon pour lire parfois des fragments des chefs-d'œuvre qu'il devait procréer; alors les formules laudatives d'Araminte et de Bélise eussent paru trop faibles aux dames, qui se pâmaient d'aise en écoutant le marquis philosophe.

Cette renommée littéraire fut pour beaucoup peut-être dans la passion que Saint-Lambert inspira à madame d'Houdetot. Madame d'Houdetot, belle-sœur de madame d'Epinay, dont nous venons de parler tout à l'heure, était fille d'un fermier général, M. de la Live de Bellegarde. Par suite des

Digitized by Google

idées d'alors, qui imposaient aux gens de finance la prétention de couvrir leur argent de l'éclat d'un beau nom, on donna, en 1748, Mlle de la Live en mariage au comte d'Houdetot, d'une ancienne famille de Normandie, pauvre, brave militaire, fort bon homme, joueur de profession, et qui semblait chercher moins une femme qu'une dot. Ce n'est point sous de tels auspices que se font d'ordinaire les bons mariages; aussi dès que madame d'Houdetot eût connu Saint-Lambert, elle ne tarda pas à s'attacher à lui. « C'est un enthousiasme si exclusif, dit madame d'Epinay, que le comte pourrait bien en mettre son bonnet de travers. » Mais, pour suivre cette locution, le comte, élevé dans les bonnes traditions de la régence, ne dérangea nullement sa coiffure pour si peu de chose, et, heureux effets de la civilisation du XVIIIe siècle, il ne trouva pas mauvais le moins du monde la liaison devenue publique de sa femme avec Saint-Lambert.

Le bonheur des deux amants fut bientôt troublé par l'Europe entière. C'était en 1756, époque de la fameuse guerre que nos pères, sans doute par réminiscence du siège de Troie, ont nommée *guerre de sept ans*. Saint-Lambert dut, pour satisfaire à son grade militaire, quitter Paris et se rendre à l'armée; ce ne fut pas toutefois avant d'avoir assisté à la chute des *Fêtes de l'Amour et de l'Hymen*, très-médiocre comédie-ballet de sa composition. Laissons-le guerroyer à son aise en Westphalie, d'autant que nous n'aurions rien de bien saillant à dire sur son compte; restons à Paris, et occupons-nous de madame d'Houdetot, près de laquelle nous voyons apparaître un personnage célèbre, J.-J. Rousseau.

Rousseau, alors à l'*Hermitage*, dont il nous parle avec tant de détails dans ses *Confessions*, déjà vieux (il avait quarante-cinq ans), infirme, peu soigneux de sa personne, vivant avec la femme la plus vulgaire, semblait ne devoir inspirer aucune inquiétude à un homme du monde, brillant, bel esprit, et

Digitized by Google

adoré de sa maîtresse; mais celui-ci était absent, l'autre avait une éloquence entraînante et parlait si bien l'amour : de là le danger, dont Saint-Lambert se douta d'autant moins que, soit par esprit de présomption, soit par un de ces aveuglements qui sont d'ordinaire le partage exclusif des maris, ce fut lui qui exhorta madame d'Houdetot à visiter J.-J. Rousseau dans sa retraite, et à rechercher son intimité.

Malheureusement pour l'amant, le philosophe genévois écrivait alors la *Nouvelle Héloïse;* et pour composer l'être idéal dont le modèle lui manquait, saisi d'un véritable vertige, son imagination ardente le forçait à rassembler tous les objets qui lui avaient donné de l'émotion dans sa jeunesse, et de faire poser en quelque sorte ces images devant lui. Madame d'Houdetot vint à son aide. « Je la vis, dit-il, j'étais ivre d'amour sans objet; cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle, je vis ma Julie en madame d'Houdetot, et bientôt je ne vis plus que madame d'Houdetot elle-même, mais revêtue de toutes les perfections dont je venais d'orner l'idole factice de mon cœur. Pour m'achever, elle me parla de Saint-Lambert en amante passionnée. Force contagieuse de l'amour ! en l'écoutant, en me sentant auprès d'elle, j'étais saisi d'un frémissement nouveau, mais délicieux, que je n'avais éprouvé jamais auprès de personne. Elle parlait, et je me sentais ému; je croyais ne faire que m'intéresser à ses sentiments quand j'en prenais de semblables....... »

Madame d'Houdetot n'était pas du reste une femme accomplie pour sa beauté. Rousseau la dépeint ainsi :

« Madame la comtesse d'Houdetot approchait de la trentaine et n'était point belle; son visage était marqué de la petite vérole, son teint manquait de finesse; elle avait la vue basse et les yeux un peu ronds, mais elle avait l'air jeune avec tout cela, et sa physionomie, à la fois vive et

douce, était caressante. Elle avait une forêt de grands cheveux noirs, naturellement bouclés, qui lui descendaient au jarret; sa taille était mignonne, et elle mettait dans tous ses mouvements de la gaucherie et de la grâce tout à la fois. Elle avait l'esprit très-naturel et très-agréable; la gaieté, l'étourderie et la naïveté s'y mariaient très-heureusement; elle abondait en saillies charmantes qu'elle ne recherchait point, et qui lui venaient quelquefois malgré elle. Elle avait plusieurs talents agréables, jouait du clavecin, dansait bien, faisait d'assez jolis vers. Pour son caractère, il était angélique, la douceur d'âme en faisait le fond; mais hors la prudence et la force, elle rassemblait toutes les vertus. »

Rousseau aurait pu encore en excepter une.

Ce n'est plus, du reste, le philosophe, le moraliste qui semble avoir écrit les pages qui suivent dans ses *Confessions*, c'est l'homme passionné, éperdu, qui, pour mettre sa conscience en repos, pour se justifier à ses propres yeux des reproches d'avoir trahi la confiance de son ami, se livre à toutes les subtilités métaphysiques, sans s'embarrasser des contradictions où il tombe. Tantôt il s'écrie : « C'était de l'amour cette fois, mais l'amour dans toute son énergie et dans toutes ses fureurs; » et ailleurs : « Je trouvais pour rendre les mouvements de mon cœur un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première et unique fois de ma vie, mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre et le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur d'homme. »

A la vérité, il cherche à nous rassurer en ajoutant à ses aveux : « Nous étions ivres d'amour l'un et l'autre, elle pour son amant, moi pour elle; nos soupirs, nos délicieuses larmes se confondaient. »

De telles confidences d'où s'exhalent à la fois les pensées les plus érotiques et le platonisme le plus pur, ne nous

Digitized by Google

rassurent pas entièrement sur la position de l'amant en titre, et nous restons malgré nous préoccupé de cet adage de La Rochefoucauld : « On peut trouver des femmes qui n'ont jamais eu de galanteries, mais il est rare d'en trouver qui n'en aient jamais eu qu'une. » Nous nous rappelons à la fois avec anxiété ces mots échappés à Jean-Jacques : « Il était absent, elle était femme. »

Il y a contradiction manifeste entre les assertions de Rousseau et celles de madame d'Épinay. A en croire les mémoires de cette dernière, Jean-Jacques chercha à inspirer à madame d'Houdetot des scrupules sur sa liaison avec Saint-Lambert, et feignit de croire que madame d'Épinay aimait le marquis et cherchait à l'enlever à sa belle-sœur. Saint-Lambert, à son retour en France, reçut une lettre anonyme, peut-être de Thérèse, où l'on prétendait que sa maîtresse et son ami se jouaient de lui. Rousseau lui en adressa aussi une dans laquelle il le sermonnait sur ses relations avec la comtesse, lui faisait honte de sa passion, et le peignait comme un scélérat abusant de la confiance de madame d'Houdetot. « C'est une lettre, dit Saint-Lambert à Diderot, à laquelle on ne peut répondre qu'avec des coups de bâton. »

Quoi qu'il en soit, nous ne voyons pas que cette menace ait été réalisée; nous lisons au contraire dans les *Confessions* que Saint-Lambert vint avec madame d'Houdetot demander à dîner à Jean-Jacques, envers lequel il n'eut qu'un tort, fort grave, à ce qu'il paraît, entre gens de lettres : il s'endormit devant la lecture que le philosophe lui fit d'une de ses œuvres. « Et moi, dit Rousseau, je n'osai jamais interrompre ma lecture, et continuai de lire tandis qu'il continuait de ronfler.... telles étaient ses vengeances..... »

Elles ne se bornèrent pas là, et dans son *Catéchisme universel* où il pilla indignement Rousseau, oubliant qu'il faut tuer les gens qu'on vole, comme le disait Voltaire,

Digitized by Google

Saint-Lambert a peint Jean-Jacques de la manière la plus odieuse, sous le nom de *Cléon*.

La présence de l'amant en titre rendit du reste à madame d'Houdetot toute la ferveur d'un premier amour ; elle redemanda à Rousseau ses lettres, et lui donna l'assurance qu'elle avait brûlé les siennes, mais elle ne réussit pas à l'en convaincre. « Non, s'écrie-t-il, on ne met pas au feu de pareilles lettres : on a trouvé brûlantes celles de la Julie. Eh Dieu ! qu'aurait-on dit de celles-là ? Non, non, jamais celle qui peut inspirer une pareille passion, n'aura le courage d'en brûler les preuves ; cela n'est pas possible. »

Saint-Lambert ayant eu une attaque de paralysie qui l'avait forcé d'aller aux eaux d'Aix-la-Chapelle, se décida à quitter, après la guerre du Hanovre, la carrière militaire pour laquelle il était peu fait, et à se consacrer à la littérature. Nous l'avons trouvé petit dans sa vie intime, nous ne le trouverons pas plus grand dans sa vie d'homme de lettres. Comme nous l'avons déjà dit, il avait fait paraître en 1755, dans la *Gazette littéraire*, *Sara Th...*, nouvelle qu'il prétendit avoir traduite de l'anglais. Quelque mauvaise que soit cette production, nous devons nous en occuper ; elle est un résumé complet de la niaiserie philosophique de l'époque.

Un jeune Anglais raconte qu'après de longs voyages, en se rendant à une terre qu'il possédait aux environs d'Aberdeen, il se décida à passer la nuit dans une ferme dont la position l'avait frappé. — Description de la ferme et description de la fermière, qui, cela va sans dire, est charmante. — En attendant que l'on serve le souper, l'aimable fermière conduit l'étranger dans une petite bibliothèque. Il s'attendait à y trouver quelques-uns *de ces petits romans barbares qui viennent des Provençaux ;* quel est son éton-

Digitized by Google

nement lorsqu'il aperçoit Tibulle, Thompson, le *Droit naturel*, une vraie bibliothèque d'encyclopédiste enfin !

Le jeune Anglais est distrait de ses lectures par l'arrivée du sieur Phlips, propriétaire de la ferme, et par l'annonce du souper. Madame Phlips fait parfaitement les honneurs du repas. Elle envoie une jeune servante se placer auprès d'un berger, l'Anglais demande si ce sont de nouveaux mariés, madame Phlips lui répond d'une manière très-touchante : — « Ils ne sont pas mariés, mais ils s'aiment ; ils ne se sont pas vus de la journée, et ils auraient du plaisir à être assis l'un auprès de l'autre. » — La bonne fermière ne se contente pas de soigner ainsi le cœur de ses domestiques, elle songe aussi à leur estomac, et fait placer devant chacun le plat qu'il aime le mieux, — le tout à la grande admiration du voyageur.

Le lendemain, madame Phlips raconte ses aventures à son hôte. Elle était d'une maison fort riche et fort ancienne. Comme son père lui avait donné une éducation exempte de préjugés, elle se prit d'un violent amour pour un laquais appelé Phlips, l'épousa, et se fit passer pour morte, en confiant presque toute sa fortune à un cousin dont elle avait refusé les propositions de mariage. Or, ce cousin n'était autre que notre voyageur ; il reconnaît sa parente, et tombe à ses pieds dans l'extase de ce qu'il vient d'apprendre, en s'écriant : O Sara Th......!

En entendant ce nom, madame Phlips voit qu'elle est découverte ; elle éprouve un moment de terreur, mais ses craintes durent peu, elle a affaire à un vertueux cousin. Il veut rendre à Sara la fortune qu'il tient d'elle, Sara refuse ; il garde pour les enfants de la fermière les richesses qu'elle lui a abandonnées ; il reviendra passer chaque année quelque temps chez ces intéressants philosophes : — attendrissement général ; — tableau.

Digitized by Google

De peur d'ennuyer nos lecteurs, nous avons, dans le courant de cette courte analyse, supprimé plusieurs traits pathétiques et philosophiques, mais nous espérons avoir exprimé la quintessence de ce conte, *soporifiquement écrit*, dit Grimm.

Grâce à la correspondance littéraire de cet écrivain, nous savons à quoi nous en tenir sur le fond historique de *Sara Th*.... Cette femme, prétendue charmante, était une vieille folle qui s'était amourachée de son laquais et l'avait épousé. « Il est vrai qu'avant de consommer ce beau mariage, dit Grimm, elle a fait un testament qui, en donnant à son digne époux une partie de son bien, assure le reste à sa famille; mais elle en a sagement gardé la jouissance jusqu'à sa mort, et si elle était d'âge à avoir des enfants, le testament tomberait de lui-même. Elle ne s'est point retirée à la campagne, mais elle vit à Londres dans le mépris qu'elle mérite, et l'on prétend que les mauvais traitements qu'elle a essuyés du cher objet de sa passion, après le mariage, l'ont convaincue depuis qu'il ne faut pas toujours suivre son penchant. Si nous avions un Fielding en France, il ferait une parodie excellente du petit roman de M. de Saint-Lambert, en suivant le tableau véritable. »

(*La suite au numéro prochain.*)



Digitized by Google

OBSERVATIONS

SUR L'ORIGINE ET LA DESTINATION

DES

ROUELLES.

Dans le dernier numéro de la *Revue d'Austrasie*, mon honorable ami M. Dufresne a émis l'opinion que les rouelles ont servi de symbole matériel du chariot gallique, et qu'elles ne sont point antérieures aux monnaies ordinaires des Gaulois; leur mode de fabrication, surtout pour les plus grandes, annonce en effet un art avancé, et moins barbare que celui qui présidait à la fabrication de certaines monnaies de cette nation; d'un autre côté, elles sont l'image exacte d'une roue, dont on a toujours eu soin de représenter ou d'indiquer le moyeu. La roue est un des symboles les plus ingénieux qu'un peuple ait pu adopter, surtout lorsque son culte se bornait presque uniquement à la contemplation de l'univers ou au culte du soleil.

Digitized by Google

Considérée comme emblème de cet astre, ses rayons indiquent la diffusion de la chaleur et de la lumière; le cercle est, d'une part, le signe de l'éternité; de l'autre, celui de la rapidité. Le soleil fut désigné primitivement par un cercle; et quoique plus tard il ait été représenté par un personnage dans un char traîné par des chevaux ou des griffons, on continua de l'indiquer parmi les signes du zodiaque par un anneau avec un point au milieu.

La Fortune est représentée un pied sur une roue, qui indique sa rapidité et son inconstance.

La roue, comme l'a fait observer M. Dufresne, était pour les Gaulois l'emblème de la guerre, puisque ces peuples combattaient sur des chars; elle était aussi celui du triomphe, puisque le vainqueur qui en était honoré était monté sur un char.

Enfin, si nous voulions argumenter sur le nombre de rayons que présentent les rouelles, principalement sur celles qui n'en ont que quatre figurant une croix, nous serions amenés à dire que les anciens attachaient certaines idées symboliques à un signe qui fut, surtout pour les Egyptiens, l'emblème de la vie future : c'est peut-être cette pensée qui aura porté à figurer une croix sur le pain, dans les temps même les plus reculés.

Examinons donc des monnaies gauloises présentant l'emblème de la rouelle, puis nous rechercherons quel peut être le sens allégorique qu'on aura voulu y attacher.

Certaines médailles gauloises en or portent, d'un côté, un cheval avec un signe rond ou une rouelle entre ses pieds, et de l'autre, un dessin barbare, semblant représenter un œil, dont la prunelle serait figurée, pour les unes, par un corps rond, et pour d'autres, par une rouelle. De petites étoiles sont placées devant ces deux signes.

Digitized by Google

Des médailles en potain représentent aussi une rouelle (1) sur le dos d'un cheval ou entre les pieds de cet animal, et sur d'autres, une rouelle est placée devant un sanglier. Le n.° 4 de la planche de la notice de M. Dufresne montre une rouelle avec des rayons très-bien dessinés; elle est enfermée dans un cercle porté par un animal qui paraît être un cheval, et qui est courant. Voici l'interprétation que je propose de ces différents signes :

L'œil que présentent les médailles d'or me semble être l'emblème de la divinité : les Hébreux ont représenté l'Éternel par ce signe, qui s'est perpétué jusqu'à nous. La rouelle ou le corps rond qu'on y remarque pourrait être l'indication du soleil, qui éclaire d'autres astres, figurés par des étoiles. L'ensemble des deux signes pourrait même n'être que l'emblème du soleil, qui fut aussi représenté par un œil. Cet astre, selon Macrobe, passait, dans l'esprit de l'antiquité la plus reculée, pour être l'œil de Jupiter (2). Le cheval ou le sanglier, placé au revers, sont des signes qui rappellent deux divinités adorées dans les Gaules. Le premier, consacré à Mars, était un des emblèmes du soleil; le sanglier, au contraire, était consacré à Diane ou à la lune. Ces animaux convenaient d'ailleurs très-bien pour les enseignes d'un peuple courageux et passionné pour la liberté. Il est donc probable qu'ici les rouelles sont des signes religieux et astronomiques.

La rouelle placée au-dessus d'un cheval courant me semble être une allusion à la rapidité du cours du soleil; la rouelle figurée dans un cercle au-dessus d'un cheval offre

(1) Par le mot *rouelle*, je n'entends pas seulement parler des signes composés d'un cercle de rayons et d'un moyeu, mais aussi de disques perforés au milieu, ou ayant un point rond saillant au milieu : ces trois sortes de signes rappellent le signe du zodiaque représentant le soleil.

(2) *Solem Jovis oculum appellat antiquitas.*

Digitized by Google

l'idée du soleil éclairant la terre. Cette attribution est conforme à ce que César nous apprend des croyances des Germains, dont les Belges descendaient. La rouelle que présente un semis d'as des premiers temps de Rome semble démontrer la coïncidence qui a existé dans les temps les plus anciens entre les croyances des Gaulois et celles des Romains, chez lesquels le culte du feu et le culte d'Apollon dérivaient certainement de celui du soleil. L'usage d'allumer des feux dans les villages à l'époque du solstice d'été, et de précipiter du haut de la montagne vis-à-vis Sierck une roue remplie de paille enflammée, à laquelle les habitants allument des torches en poussant des cris d'allégresse, atteste quelles profondes racines le culte du soleil a laissées dans nos pays.

A quel peuple les Gaulois ont-ils emprunté le signe de la rouelle? Il nous paraît constant qu'ils le doivent aux Grecs. Les Gaulois, par leurs relations avec ce pays, connurent ses emblèmes mythologiques, et reproduisirent ceux qui convenaient à leur culte. Un grand nombre de médailles de la Sicile ancienne nous présentent des rouelles qui sont incontestablement le signe du soleil ou d'Apollon (1). Ce signe paraît

(1) Une monnaie de Syracuse présente une rouelle à six rayons sur un trépied consacré à Apollon; d'autres trépieds de ce même dieu sont surmontés d'une rouelle à quatre rayons. On remarque sur une monnaie de la même ville une rouelle à quatre rayons qui en occupe entièrement le revers; sur une médaille d'Imera, une rouelle à quatre rayons placée au-dessus d'un personnage qui semble s'apprêter à un sacrifice. Sur une médaille de Massala, un griffon a une patte posée sur une rouelle à sept rayons: on sait que cet animal est un emblème du soleil; au revers de cette médaille il existe un trépied d'Apollon. Sur une médaille de Taormine, le soleil au-dessus d'un minotaure est représenté par l'image d'une tête d'homme entourée de douze rayons; sur une autre médaille de la même ville, un trépied est surmonté d'un globe offrant à sa surface une étoile à huit branches; sur une monnaie de Ségeste, une rouelle à sept rayons est placée au-dessus

Digitized by Google

aussi s'être introduit dans les Gaules avec l'art grec par la colonie phocéenne fondatrice de Marseille, qui reconnaissait trois grandes divinités protectrices : Diane, Minerve et Apollon, vainqueur de Python, et dont certaines médailles ont le revers entier occupé par une rouelle. Ainsi, on peut supposer que de l'Orient la rouelle serait passée dans les Gaules, pour devenir un des symboles religieux de nos ancêtres. L'admission de ce signe dut être d'autant plus prompte, que le culte du soleil existait déjà. Plus tard, quand les Gaulois se déterminèrent, à l'imitation d'autres peuples, à représenter leurs dieux sous des formes humaines, ils ne se bornèrent plus à une simple rouelle pour emblème du soleil. Dom Martin nous a conservé le dessin de deux divinités de ce peuple, représentées droites chacune sur un taureau (1).

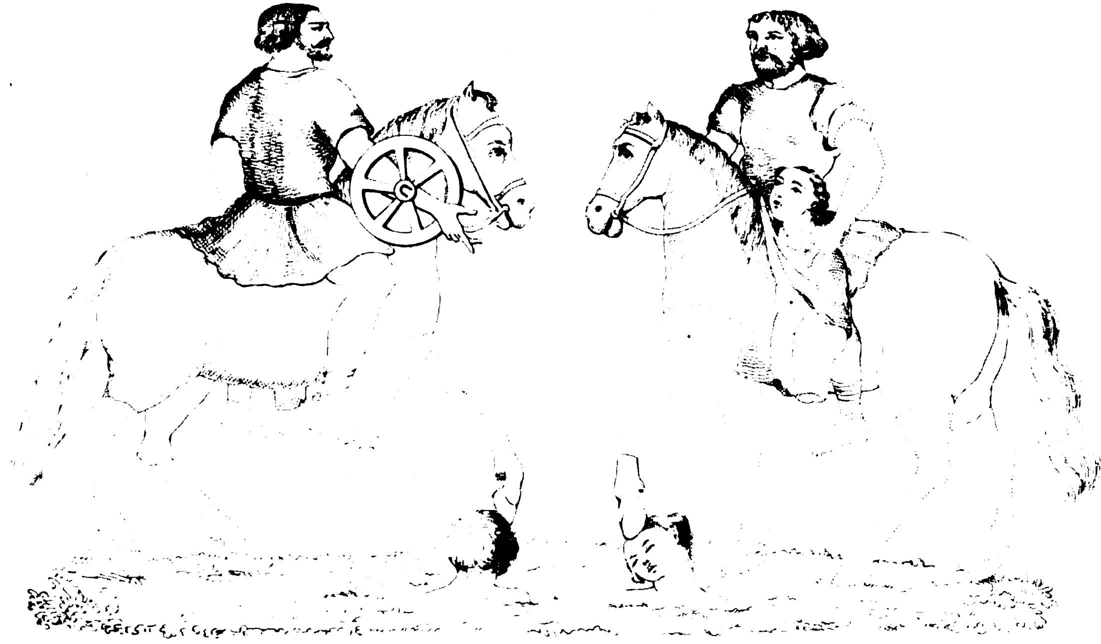
---

d'un chien; enfin, sur une médaille de Cales, en Campanie, un astre à six rayons flamboyants se trouve au-dessus d'un minotaure. Il est à remarquer que tous ces signes représentent le moyeu d'une roue. Sur d'autres médailles de Sicile, un trépied est surmonté d'un corps rond, perforé au milieu. Ainsi voilà donc notre emblème du soleil trouvé sur des médailles grecques. Les rouelles figurées sur des trépieds d'Apollon indiquent positivement que ce signe fut adopté pour l'image du soleil. Sans doute, quelques artistes auront préféré représenter cet astre par d'autres signes, comme je viens de le faire voir, soit par une tête d'homme entourée de rayons, soit par une étoile perforée au milieu, ou par un astre flamboyant; mais ces anomalies ne détruisent et n'infirment même pas l'idée que les rouelles nous présentent, surtout, je le répète, quand on les voit placées sur le trépied d'Apollon, divinité à laquelle la ville de Syracuse était consacrée.

(1) Un dessin sur un vase antique grec nous montre que la même succession d'idées eut lieu chez les Grecs et les Gaulois : un homme lutte avec un taureau, et il le terrasse; sur le dos de ce personnage il existe un corps, d'où s'échappent des rayons qui percent un globe placé sur le dos de son adversaire. Ce sujet est évidemment l'emblème du soleil entrant dans la constellation du Taureau, et il nous montre qu'on fut obligé d'en venir à personnifier des corps pour démontrer leurs rapports entre eux. Ce mode

Digitized by Google

Digitized by Google



Pl. XCIX, Tome III de CAYLUS.

Lith. de Verronnais, à Metz.

Digitized by Google

Quant à l'emploi que les anciens ont fait des rouelles, il me paraît douteux qu'on s'en soit servi en aucun temps pour faciliter les relations commerciales, et surtout qu'elles aient été substituées à des signes reconnus, ou qu'elles aient été mises en circulation concurremment avec ceux-ci; il était beaucoup plus rationnel de reproduire ou de conserver des monnaies qui rappelaient les anciens usages de la nation. Les rouelles me semblent donc n'avoir été purement qu'un emblème de croyances religieuses. Un monument découvert à Metz en 1749 paraît confirmer entièrement cette opinion; il représente un personnage qui a autour du cou un collier composé de grains, puis un second collier auquel est suspendue une rouelle à six rayons, et au-dessous une bulle en forme de cœur (*Histoire de Metz*, t. I.er, pl. 17, fig. 3). Déjà les religieux bénédictins qui ont décrit ce monument considéraient cette rouelle comme signe symbolique; voici ce qu'ils en disent : « Au-dessus de la bulle on voit un autre ornement qu'on pendait encore au cou des enfants; on le nommait *amuleta*. Les païens le regardaient comme un préservatif contre tous les maux. »

Toutefois, on pourrait citer à l'appui de l'opinion des personnes qui considèrent les rouelles comme un signe politique, un monument (1) trouvé à Luxeuil, ancien château des *Sequani*, où les Romains bâtirent des thermes magnifiques. Il y existait un grand nombre de statues en pierre, et l'on y découvrit aussi des statuettes remarquables en bronze. Ce monument représente un homme vêtu d'une simple tunique courte et sans coiffure, qui monte un cheval passant, dont un pied

ingénieux de présenter les faits de la nature par des actes intellectuels dut être nécessairement adopté avec empressement par tous les peuples.

(1) Tome III du *Recueil d'Antiquités* de Caylus, pl. 99.

Digitized by Google

repose sur la tête d'un vaincu enterré jusqu'aux épaules. Le cavalier tient d'une main une femme ou un enfant dont les traits indiquent la douleur, et dont les vêtements, relevés jusqu'à la ceinture, annoncent un état de violence; il a l'autre main passée dans une rouelle à six rayons.

Cette statue, élevée probablement à la gloire d'un général romain, peut-être même de Labiénus, est évidemment allégorique: le cavalier sans armes, et son cheval allant au pas, annoncent un état de repos ou de pacification; le personnage suspendu au côté gauche du cheval est l'emblème de l'esclavage; la rouelle passée dans le bras droit du cavalier pourrait être considérée comme le signe d'une confédération détruite, et enfin le pied du cheval sur une tête d'homme indique des ennemis vaincus ou anéantis (1).

La conséquence de tout ce qui vient d'être dit me paraît être que les rouelles ne furent point des monnaies, mais seulement un signe religieux, qui sera devenu peut-être dans quelques cas un signe politique; qu'elles ont été empruntées aux Grecs; que le culte du soleil existant dans les Gaules comme chez les nations voisines, ce signe aura dû être promptement adopté.

Mon but, en publiant cet article, a été moins d'émettre une opinion que de présenter les motifs sur lesquels je l'appuie; je les soumets à des hommes plus versés que moi dans

---

(1) Ce monument, décrit par Caylus, était accompagné d'une inscription ayant pour but de faire connaître que Labiénus avait fait restaurer les bains de Luxeuil; mais il suffit que l'authenticité de cette inscription ait été révoquée en doute, pour que je m'abstienne de la reproduire ici. On peut la consulter dans le 3.e volume du *Recueil d'Antiquités* de Caylus, planche 99.

Digitized by Google

les études archéologiques, c'est à eux qu'il appartient de décider si cette intéressante question est résolue (1).

VICTOR SIMON.

---

(1) Au moment de livrer cet opuscule à la presse, mon savant ami M. de Saulcy a bien voulu me donner connaissance d'une notice en anglais, par M. Akermann, publiée en 1837, sous le titre d'*Essai sur le Monnayage des anciens Bretons*. L'opinion de ce numismate est aussi que les rouelles sont des amulettes, dont le dessin se retrouve notamment sur des médailles grecques.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

CHARTE D'AFFRANCHISSEMENT

DE LA VILLE DE BOURMONT (1).

***Vidimus passé sous le scel de la sénéchaussée de Bourmont des lettres de Thibault, comte de Bar, données en septembre* 1248*, par lesquelles il met à franchise sa ville et chasteau de Bourmont* (2),**

Par telle manière que quiconque y demeurera, doit 5 sols d'entrée à son menestreir (3), et 5 sols par an, moitié à Pasques, moitié à la Saint-Remy, et à défaut paiera une amende 12 sols.

Coup donné, sans sang, doit 8 sols, et avec sang, 15 sols.

---

(1) Extrait des manuscrits de dom Tabouillot, déposés à la bibliothèque de Metz. Nous nous proposons de publier successivement les chartes qui ont été recueillies et transcrites par ce savant historien, au nombre de vingt à vingt-cinq, et qui sont encore inédites.

(2) Ancienne ville capitale du Bassigny barrois, à 4 lieues de Neufchâteau et à 14 de Nancy.

(3) Le ménétrier d'un prince était alors un personnage considéré pendant sa vie et honoré après sa mort. A l'appui de cette seconde assertion, nous donnons ici l'épitaphe du ménétrier Colignon Cassameis, qu'on lisait avant 1789 dans une des chapelles de notre cathédrale :

Ci gist Colignon Cassameis, qui fut menestreir à l'emperaire Chairle de Behaingne, et à Louis, rois de Hongrie, et à Alphonse, rois de Castille ; celli qui gaigna la grant bataille de Tariffe, et qui gaigna Argezilles ; lequel Colignon fut ney de Mes, et morut par MCCCIIII[xx] *et* XVI*, le jor de la feste Nostre-Dame de Contemplaçion.*

Preir p.[r] ly.

Digitized by Google

Pleine *pargie* (1) doit 11 sols et rendre le dommage. Ceux qui seront trouvés faisant le dommage, doivent 5 sols d'amende et le rétablir, sous peine de l'oreille.

Le mayeur et les eschevins seront élus par la commune, et feront le serment au seigneur et à la bourgeoisie. La justice se fera devant le mayeur et les eschevins, et s'il est question de bastaille, elle se décidera devant le seigneur ou le sénéchal. Si les parties s'accordent avant de se battre, chacune paiera 7 sols 6 deniers, et si elles se battent et s'accordent, elles paieront chacune 15 sols. La partie qui sera vaincue paiera *cent* sols et les dommages. Le champion loué vaincu perdra le pied ou le poing. Le meurtre et le larcin demeureront au seigneur. Si aucun dément la féauté de la ville, il paiera 25 sols. Qui voudra s'en aller de la ville pourra vendre son héritage à une personne qui y demeurera. Et s'il vend sa maison et qu'il s'en aille, il paiera 12 sols pour livre de ce qu'il aura vendu; et s'il la vend sans s'en aller, il ne devra rien. Et s'il s'en allait sans l'avoir vendue, ou donnée à son fils ou à sa fille, l'héritage reviendrait au seigneur.

Fausse mesure doit 5 sols ou le poing. Toutes ces redevances sont *à provenisiens forts* (2).

Les bourgeois de la ville de Bourmont doivent aller au cri et chevauchée des quatre chasteaux que le comte de Bar tient en Bourgogne et en Bassigny, s'ils en sont requis par luy ou son sénéchal, ou par celuy qu'il commettra. Quiconque n'ira sans légitime excuse paiera 10 sols. Les bourgeois requis feront deux jours à leurs dépens, et les autres à ceux du comte. Les bourgeois qui pourront avoir cheval et armes, les auront et seront quittes des 5 sols qu'ils doivent par an.

Si le seigneur a, ou acquiert un moulin audit ban, les bourgeois seront tenus d'y aller moudre. S'il arrive un cas qui ne soit pas compris en cette chartre, il sera jugé au droit de Viterpy.

---

(1) *Pleine pargie* (*pargia*), droits d'amende qui revenaient au seigneur sur les dommages causés dans un ban par les bestiaux.

(2) *A provenisiens forts*, en deniers de la ville de Provins en Brie.

Digitized by Google

Moyennant les choses susdites, les bourgeois de Bourmont sont quittes de toutes tailles, prières et demandes, excepté des cens qu'ils doivent. Le comte ne peut retenir en cette franchise nul de ses hommes, ny de ceux de ses hommes, si ce n'est de leur volonté, et qui en voudra être, doit demeurer au chastel ou en la ville de Bourmont. Laquelle franchise ledit comte promet garder et tenir.

Fait l'an 1248 en septembre.

PEINTURE SUR VELOURS.

Nos journaux périodiques ont signalé l'arrivée dans notre ville de M. England, qui, en six leçons, moyennant la modique somme de 16 fr., enseigne à peindre sur velours avec la plus rare perfection. — Aujourd'hui que nous avons vu le *maître à l'œuvre*, nous dirons que rien n'est plus vrai, plus suave et plus frais que les paysages, les oiseaux et les fleurs qui éclosent en quelques heures sous les pinceaux de ses élèves; et cependant les procédés de M. England sont si simples, qu'il y a autre merveille dans leur facile application.

Nous ne pouvons assez engager les personnes qui se livrent aux arts d'agrément à aller visiter son atelier (maison de M. Cuny), rue des Parmentiers, 4; elles y verront des peintures sur velours de l'effet le plus brillant et des nuances les plus riches, et se convaincront qu'avec très-peu d'étude elles arriveront aux mêmes résultats.

Nous reviendrons sur les objets qui font la matière des leçons de M. England, et nous parlerons d'un instrument fort simple, très-heureusement conçu, avec lequel on peut calquer la nature et dessiner des paysages, des groupes, et les monuments les plus compliqués.

Digitized by Google

MESSE EN MUSIQUE.

FRAGMENT

(*Le Réveil des Bohémiens*) d'un opéra inédit;

PAR

M. V.^{or} DESVIGNES,

Directeur du Conservatoire de musique de Metz.

En fondant *l'Austrasie*, les rédacteurs de la nouvelle revue désiraient surtout s'unir au progrès artistique qui s'accomplissait en province, et le seconder de tous leurs efforts: à ce titre, ils devaient une appréciation aux travaux persévérants et consciencieux d'un artiste qui, pour une large part, a contribué au développement musical qui s'est fait à Metz depuis quelques années. Il y a à peine deux ans que, grâce au zèle de M. Desvignes, secondé par la bienveillance du conseil municipal, un conservatoire de musique a été établi à Metz, et plusieurs fois déjà nous avons pu apprécier les heureux résultats obtenus par cette institution. Autrefois, dans les grandes réunions musicales, on ne pouvait que difficilement, et à de rares intervalles, réunir des amateurs qui voulussent se charger de la partie vocale; et dans ces occasions, l'on était obligé ou de supprimer les chœurs, cette importante partie de la musique religieuse, ou d'obtenir à force d'études pénibles, et souvent inutiles, une exécution imparfaite. Aujourd'hui, au contraire, deux cents choristes sont toujours prêts à seconder de leur voix l'éclat de nos solennités civiques; et ces exécutants, la plupart sortis des ateliers de la ville, donnent à nos fêtes un caractère populaire qu'elles n'avaient pas jusqu'ici. L'Alle-

Digitized by Google

magne qui a fait de la musique une des bases principales de l'éducation populaire, qui la mêle à la splendeur de ses fêtes aussi bien qu'aux délassements de la vie intime, l'Allemagne nous offre un exemple qui sera bientôt suivi partout en France.

La solennité qui réunissait le 5 mai une foule nombreuse dans l'enceinte de la cathédrale, avait le caractère d'une fête également civile et religieuse. La *Société de prévoyance* célébrait par une messe l'institution de cette utile association. Les membres de la société remplissaient l'église, les élèves du conservatoire occupaient la tribune, et dans cette circonstance, leur habile professeur avait composé pour cette messe quatre morceaux : un *Psalite*, un *Ave Verum*, un *Agnus Dei*, et enfin un *Domine salvum* qui la terminait. L'exécution, malgré la faiblesse numérique des basses et des deuxièmes dessus, a produit une vive impression. La précision, la justesse d'intonation des jeunes choristes, attestent suffisamment les soins assidus de leur professeur. Dans l'ensemble, ces voix à peine formées manquaient peut-être un peu d'énergie et de gravité ; mais l'intelligence de l'exécution promet d'habiles exécutants quand ces organisations, encore délicates, seront suffisamment développées.

La musique, composée par M. Desvignes, décèle à la fois une expérience profonde et une intelligence élevée. La partie harmonique est traitée avec une simplicité qui néanmoins n'exclut pas l'effet. Toute cette portion de son œuvre, conçue dans les véritables conditions du style d'église, est empreinte d'un sentiment essentiellement religieux. Les mélodies qu'il a pu développer à loisir sont largement pensées ; cependant nous leur reprocherions peut-être d'avoir un caractère non pas trop théâtral, mais trop dramatique. M. Desvignes ne dégage pas assez, il nous semble, dans certaines périodes de la phrase musicale, la pensée religieuse du mouvement de la passion humaine ; emporté par la vive expression de la poésie biblique, il oublie parfois que le style religieux revêt les émotions même les plus pénibles d'une forme toujours calme et résignée. Nous le savons, nous ne sommes plus à l'époque des Leo, des Durante, des Jomelli, où la foi des auditeurs ajoutait encore à l'expression sainte des compositions religieuses. Aujourd'hui il faut pour pénétrer le cœur d'une foule souvent indifférente, frapper d'abord son imagination ;

Digitized by Google

mais c'est là une voie périlleuse, qu'on doit suivre avec une rare prudence, pour ne pas s'écarter trop des conditions véritables de la musique sacrée. Au surplus, le reproche que nous formulons ici s'adresse plutôt encore aux précédentes compositions religieuses de M. Desvignes, qu'à celle qu'il a fait entendre le 5 mai. Dans cette circonstance, nous ne pourrions guère citer que le solo du ténor du *Psalite*, d'une forme décidée, brillante, animée, mais peut-être trop vive, trop éclatante pour une hymne sainte; la terminaison finale de ce solo nous a surtout paru d'une facture toute dramatique. En définitive, le public, qui est juge suprême en toutes ces questions, a donné à la musique de M. Desvignes une approbation sans réserve; sa messe a été constamment écoutée avec un intérêt extrême, et le *Domine salvum* et l'*Ave verum*, qui sont sans contredit les deux morceaux les plus remarquables de sa composition, ont produit une impression profonde. M. Desvignes a obtenu à la cathédrale un double et incontestable succès comme compositeur et comme professeur, et si le directeur du conservatoire doit se louer de la bienveillance qu'il a constamment rencontrée à Metz, la ville doit être satisfaite des efforts de l'artiste consciencieux auquel elle a confié la direction de son école de chant.

A quelques jours de là, un morceau important de M. Desvignes, le *Réveil des Bohémiens*, recevait, au théâtre de Metz, de nombreux applaudissements. Ce motif qui lui avait déjà fourni le sujet d'une ouverture jouée avec un grand succès au concert Valentino, ne l'a pas moins bien inspiré cette fois. La mélodie sauvage du chœur est d'un rhythme heurté, bizarre, qui rend bien l'âpre poésie des paroles écrites par M. Maréchal; les strophes qui coupent cet ensemble sont d'une rare expression mélodique, et l'accompagnement, d'une énergie extrême durant le chœur, s'adoucit avec grâce sous les solos de femme. Les premiers violons dominent l'ensemble de l'orchestre par un travail d'instrumentation d'une délicatesse, d'un charme inexprimables. Cette composition, qui prouve tout le talent du compositeur, avait déjà reçu dans diverses soirées musicales une approbation unanime, et les applaudissements du public ont bruyamment attesté le plaisir qu'avait fait éprouver le chœur de M. Desvignes. Voilà dans deux circonstances bien différentes un succès qui doit

Digitized by Google

décider M. Desvignes à consacrer son talent à un travail de plus vaste dimension. Il a déjà publié de nombreux fragments, il faut maintenant qu'il donne une œuvre complète. Ses compositions ont été accueillies à Paris, aussi bien qu'à Metz, par les plus honorables encouragements et la constante bienveillance du public, et les éloges que lui ont accordés à plusieurs reprises MM. Cherubini, Paër, Onslow, doivent désormais l'engager à des travaux plus importants. Ses études précédentes, l'abondance de son imagination, nous feraient heureusement présumer d'une tentative plus hardie. Les naïves traditions, les vieilles chroniques de la Lorraine sont fécondes en sujets heureux; que M. Desvignes choisisse donc dans ces souvenirs du pays le cadre d'un opéra, et nous ne doutons pas que le succès ne récompense ses travaux.

Cette émancipation de la province, *l'Austrasie* l'a souvent appelée de ses vœux; plusieurs villes en ont donné l'exemple, et nous croyons qu'il est utile de le suivre. Sans repousser l'influence nécessaire de Paris, il serait heureux, il nous semble, que l'art trouvât également des interprètes en dehors de ce grand centre d'activité. Ces essais multipliés produiraient certainement quelque illustration nouvelle parmi des artistes qui, faute d'encouragements convenables, passent inconnus dans un pays auquel ils auraient peut-être apporté une gloire éclatante.

L. M.



Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

L'aventureux voyage de la princesse de Beira de Salzbourg à Tolosa vient d'inspirer de nobles pages à son guide, le comte Robert de Custine. Le récit de cet évènement, l'un des plus remarquables peut-être de notre époque, est tracé par notre compatriote avec cette verve et cette chaleur d'âme qui n'appartiennent qu'à l'homme de cœur. Et cependant il décrit avec tant de simplesse et de modestie les dangers qu'il a courus, qu'il semble entendre un preux des vieux âges contant ses périlleuses aventures.

« Gérant de la librairie historique, nous dit son éditeur, nous devons publier les matériaux nécessaires à la construction de ce grand tout qu'on nomme l'histoire, et l'arrivée de la princesse de Beira au camp de don Carlos, racontée par l'homme de cœur qui n'a pas quitté la noble dame depuis Salzbourg jusqu'à Tolosa, nous a paru un fait historique si précieux, que nous n'avons pas considéré s'il devait blesser certaines opinions, assuré que nous sommes que ce récit doit être utile à tous ceux qui ne recherchent que les faits historiques, trop sages pour en tirer des conséquences, et s'adjuger le droit de blâmer ou d'applaudir.

« M. de Custine a écrit son livre avec des phrases de dévouement et de reconnaissance, nous le publions uniquement comme un document précieux et nécessaire à l'histoire contemporaine. »

De profondes considérations politiques, de curieux détails sur l'organisation des armées de don Carlos et de dona Isabelle, et des

Digitized by Google

portraits largement esquissés des chefs des deux partis, achèvent de donner le plus haut intérêt à l'ouvrage de M. le comte de Custine (1).

VICTOR D'HUART.

M. le chevalier de Wiebeking (voir notre numéro de novembre) vient de terminer son travail relatif à l'*Histoire de l'Architecture hydraulique et civile en France et en Belgique* (2); l'abondance des matières nous oblige de remettre à notre prochaine livraison le compte-rendu de cette savante étude de nos monuments et de nos rivières de Sarre, de Meuse, de Meurthe et de Moselle.

---

(1) Chez Ladvocat, libraire-éditeur, Paris, place du Palais-Royal; à Metz, chez Pallez, rue des Clercs; prix : 8 fr. 1 vol. in-8.°

(2) 2 vol. in-4.°; prix: 120 fr. avec cartes et gravures, à Metz, chez Verronnais; à Paris, chez Gœury, quai des Augustins.



Digitized by Google

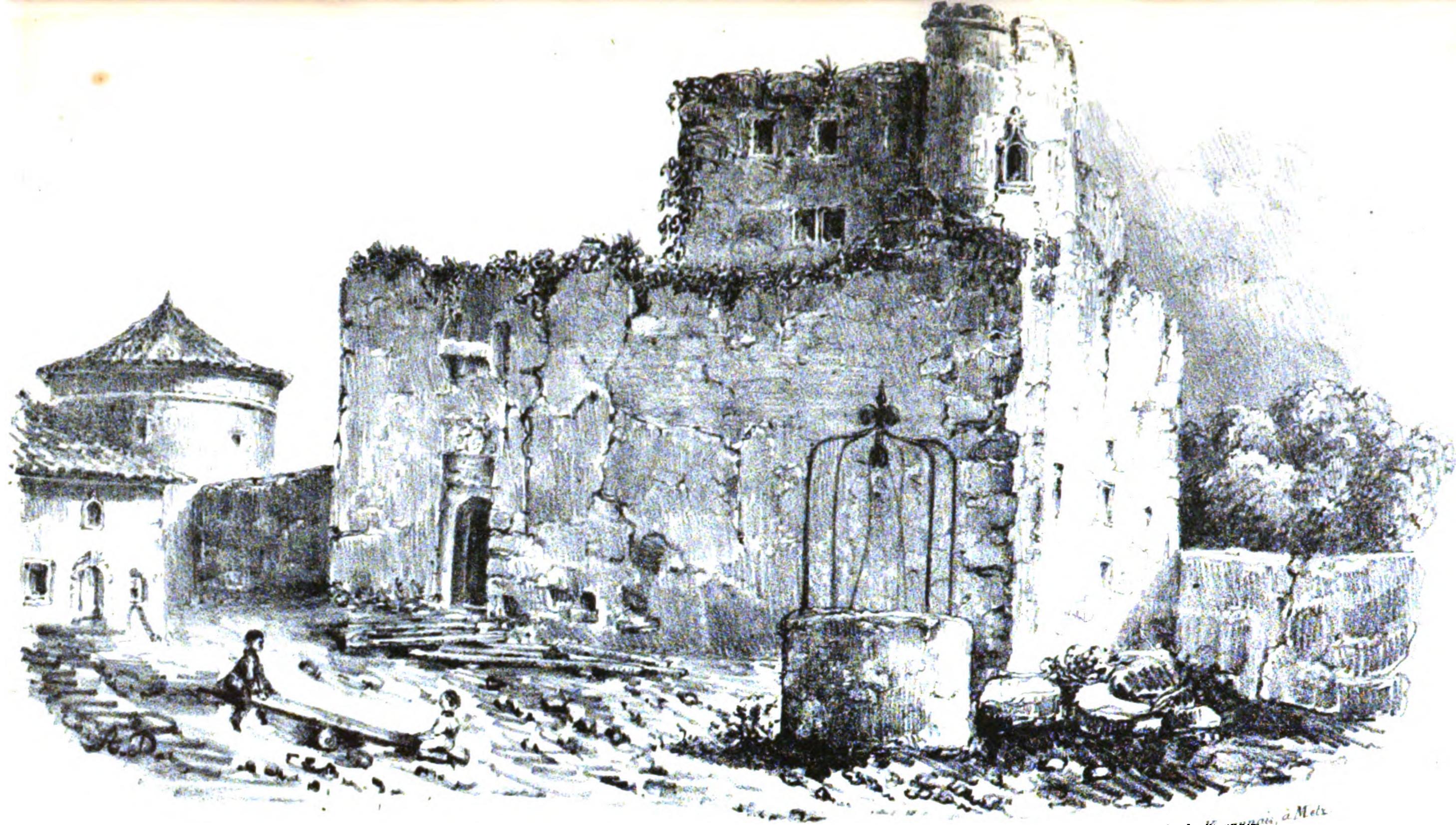
Digitized by Google



Lith. de Verronnais à Metz

Château de Montoy.

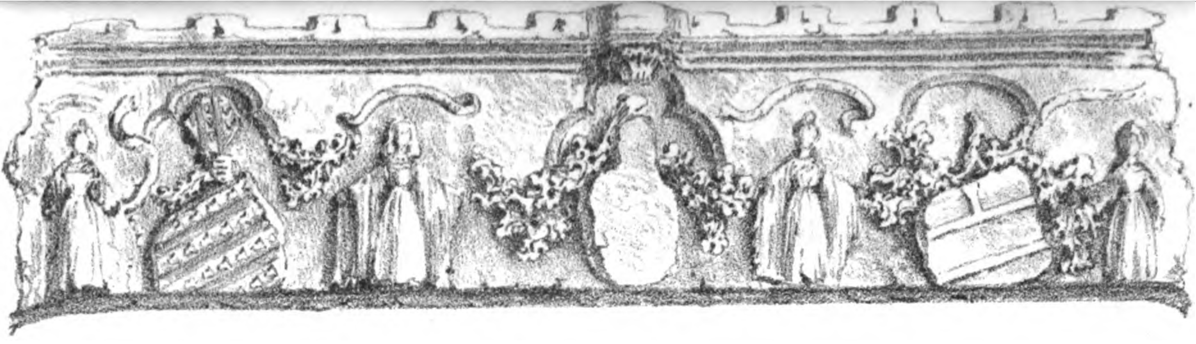
Digitized by Google



Château de Montoy.
(Côté du Nord.)

Digitized by Google

Digitized by Google



3



2



Lith. de Verronnais, à Metz.

Bas-reliefs trouvés à Montoy.

Digitized by Google

SAINT-LAMBERT.

(2.e ARTICLE.)

Le commencement de l'année 1769 fut signalé par un grand évènement : les *Saisons* de M. de Saint-Lambert parurent. Les claqueurs étaient à leur poste, un étourdissant chorus de bravos éclata; les nombreux ateliers où la cabale encyclopédique se livrait à la fabrication des renommées se mirent en mouvement. Voltaire saisit sa plume pour donner des patentes de génie au marquis philosophe, et il osa lui adresser ces vers :

Chantre des vrais plaisirs, harmonieux émule
Du pasteur de Mantoue et du tendre Tibulle,
Qui peignez la nature et qui l'embellissez,
Que vos *Saisons* m'ont plu! que mes sens émoussés
A votre aimable voix se sentirent renaître!
Que j'aime, en vous lisant, ma retraite champêtre...

Digitized by Google

Voltaire ne devait pas moins que ces flagorneries à celui qui le qualifiait de

Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène,

et tout ce trafic d'encens rappelle les quatre vers si vrais de Gilbert :

Saint-Lambert, noble auteur dont la muse pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante,
Qui du nom de poème ornant de plats sermons,
En quatre points mortels a rimé les *Saisons*...

Ce ne fut pas là le seul coup de sifflet qui protesta aigrement contre le début du noble poète : Fréron, Clément et Palissot critiquèrent les *Saisons*. Tout philosophe qu'il était, Saint-Lambert fut très-contrarié de n'avoir pas été unanimement intronisé entre Virgile et Tibulle : il oublia que Denys de Syracuse ne devint pas meilleur poète pour avoir envoyé Philoxène aux carrières, et il réussit à faire saisir la critique que Clément avait faite de son poème, et à envoyer le téméraire Aristarque au For-l'Evêque. J.-J. Rousseau se déchaîna avec tant d'éloquence contre cet acte odieux, qu'au bout de trois jours Clément fut rendu à la liberté; et Saint-Lambert ne gagna à ses honteuses intrigues que cette épigramme, écrite par son prisonnier :

Pour avoir dit que tes vers sans génie
M'assoupissaient par leur monotonie,
Froid Saint-Lambert, je me vois séquestré.
Si tu voulais me punir à ton gré,
Point ne fallait me laisser ton poème.
Lui seul me rend mes chagrins moins amers;
Car de nos maux le remède suprême,
C'est le sommeil..... je le dois à tes vers.

Digitized by Google

Une chose assez singulière, c'est que Saint-Lambert était à huis clos fort maltraité par ses amis. S'il n'eût pas été marquis, il n'eût pas été grand poète; mais on était fier d'avoir enrôlé ce qu'on appelait un homme comme il faut, et l'on passait au gentilhomme son arrogance, sa hauteur et son air suffisant. Grimm ne peut cependant s'empêcher d'en dire quelques mots; au bas d'un éloge que Diderot consacre à Saint-Lambert au sujet des *Saisons*, il s'exprime ainsi : « Le philosophe fait ici comme Pindare, qui, lorsqu'il n'avait plus rien à dire de son héros, chantait les louanges des dieux : ne pouvant louer le poème, il fait l'éloge du poète. Il est certain que M. de Saint-Lambert est estimé de tous ceux qui le connaissent, mais on remarque dans son commerce la même aridité et la même tristesse qu'on a reprochées à ses notes (des *Saisons*), et ceux qui le connaissent peu lui reprochent, outre la sécheresse, un ton méprisant et dédaigneux. »

Saint-Lambert, toutefois, n'était pas en arrière de bons procédés avec ses collègues : Voltaire avait surtout droit à sa reconnaissance; aussi ne se crut-il pas quitte envers lui pour l'avoir mis au-dessus de Corneille et de Racine, et il imagina, chez madame Necker (1), de lui voter une statue.

---

(1) Bernardin de Saint-Pierre, admis chez elle, y fit un soir la lecture de *Paul et Virginie*. « M. de Buffon s'arrête avec assez de plaisir à quelques mots d'histoire naturelle; mais la naïveté, la simplicité de ces peintures, la conception même de cette histoire, cette vieille esclave, ces deux petits enfants auxquels on veut l'intéresser, le fatiguent, et il demande sa voiture. M. Thomas ne paraît pas moins froid; madame Necker accorde à peine quelques mots d'éloge. L'auteur sort de cette lecture découragé, désespéré.»

Cette petite anecdote, racontée par M. Villemain dans son *Cours de Littérature*, peint bien l'esprit du temps.

Digitized by Google

Madame Necker,

..........des beaux-arts bourgeoise protectrice,
En couvent d'esprits forts *transformait* sa maison.....

Lorsqu'elle s'appelait encore M.lle Curchot, elle avait été bonne d'enfants, gouvernante, *ou je ne sais quoi d'approchant,* dit la marquise de Créqui, et tant qu'elle s'était trouvée dans cette humble position, elle avait affecté le puritanisme; mais depuis elle était devenue tout à fait sceptique, ce qui lui avait valu l'estime des philosophes. Elle avait fait de son salon une espèce d'hôtel de Rambouillet de l'époque (1). M. Louis de Narbonne, le vicomte Mathieu de Montmorency, le chevalier de Châtellux, se rencontraient chez elle avec MM. Grimm, Diderot, de Saint-Lambert, d'Holbach, Morellet et compagnie. Le 17 du mois de février de l'année 1770, un grand dîner avait réuni ces notabilités chez madame Necker, qui émit l'idée d'élever une statue à Voltaire, et de frapper des médailles à son effigie. Cette louable motion, qui lui avait été inspirée par Saint-Lambert, fut accueillie avec acclamation; Pigalle fit sur le champ une ébauche de la statue future, qui fut fort admirée. On dé-

(1) Madame Necker se montrait aussi néologue que les précieuses de Molière; elle disait *ensevelissement* pour *enterrement*, *jambe de perdreau* pour *cuisse de perdreau*, *le portefeuille d'un artichaut*, etc. Elle parodiait étrangement les grandes dames; elle s'était imaginé qu'il était du bel air d'être très-décolletée, ce qui lui valut un rhume et une impertinence de Champfort, qui lui chanta ce couplet de Bussy-Rabutin:

Eglé, vous vous moquez tout bas
Du feu qui nous consume,
Et vous vous croyez des appas,
C'est ce qui vous enrhume.

Digitized by Google

créta que l'on inscrirait sur le piédestal ces mots : *A Voltaire vivant, par les gens de lettres ses compatriotes;* et M. de Richelieu qui, lors de sa réception à l'académie, avait écrit : *cela me va comme une bage à un chat,* se hâta, en sa qualité d'homme de lettres, de donner l'exemple aux souscripteurs.

Voltaire fut très-satisfait. Il fit des vers à madame Necker et à Pigalle, et il déclara que les *Saisons* étaient une réparation d'honneur que le siècle présent faisait au grand siècle passé.

Avant de continuer la biographie de notre poète, jugeons impartialement cette triste réparation d'honneur. Saint-Lambert n'a pas voulu suivre les traces de Thompson. « Thompson, dit-il, dans chacun de ses chants, voit la nature sublime et grande; il aime mieux la peindre étonnante qu'aimable : peut-être cela est-il plus aisé... Il chantait la nature chez un peuple qui la connaît et qui l'aime, et je l'ai chantée chez une nation qui l'ignore ou la regarde avec indifférence. Thompson parle à des amants de leur maîtresse : il est sûr de leur plaire. Je veux inspirer de l'amour pour une belle femme qu'on n'a pas vue, et je montre son portrait. Thompson veut qu'on admire la nature, et je voudrais la faire aimer. »

Le lecteur n'attend sans doute pas ici l'analyse d'un poème dans lequel Diderot, pas plus que La Harpe, n'a pu, en dépit de ses dispositions bienveillantes, trouver ni imagination ni intérêt. Examiner le style de Saint-Lambert et l'effet d'ensemble de son poème, telle doit être ma tâche, et Roucher en accomplira une partie. Roucher avait traité le même sujet que Saint-Lambert, et, enfermé durant la terreur à la Conciergerie, il avait commencé à annoter un exemplaire des *Saisons*. Le bourreau interrompit ce travail; et par un heureux hasard, il tomba entre les mains de M. Charles Nodier, qui a cité une partie du commentaire de Roucher dans les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*. Ce commentaire

Digitized by Google

est écrit avec un sain esprit de critique, et nous allons en transcrire un fragment :

Je chante les saisons, et la marche féconde
De l'astre bienfaisant qui les dispense au monde.

« Ces premiers vers sont purs de style et de forme, mais ils sont froids et d'une poésie commune. Virgile n'aurait jamais dit : *je chante les saisons ;* il aurait usé d'une périphrase qui eût donné à son début la physionomie poétique. Le début de Thompson est bien différent : l'imagination du poète s'y montre déjà en mouvement, et fraîche et fleurie comme le printemps :

L'astre victorieux perce le voile obscur ;
Il se peint sur les mers, il enflamme les nues,
Les groupes variés de ces eaux suspendues,
Emportés par les vents, entassés dans les cieux.....

« Ici commence la manière de l'auteur, de faire des vers avec des hémistiches et des mots entassés. Cette manière est destructive de la phrase poétique ; elle fait sentir qu'un auteur ne travaille point de verve ; car avec de la verve, les vers s'entrelacent les uns dans les autres, sans chevilles et sans membres isolés. »

Il (l'agriculteur) se plaît dans sa peine ; il craint la pauvreté,
Mais il craint encor plus la triste oisiveté.

« Mensonge qui ne pouvait entrer que dans la tête d'un philosophe. »

Voici comment Roucher juge le premier chant des *Saisons :* « Otez de ce chant deux ou trois tableaux et une cinquantaine

Digitized by Google

de vers beaux ou aimables, et vous aurez à peu près la somme des beautés dignes d'être conservées ; du reste, point de verve, rarement de la couleur, plus rarement encore de l'harmonie. Autant le plan est sage et bien ordonné, autant l'exécution est faible, paresseuse et monotone. » Grimm a prononcé sur l'ouvrage entier de Saint-Lambert un arrêt à peu près semblable : « Pour que M. de Saint-Lambert pût se flatter d'un grand nom chez la postérité, il faudrait que son poème se perdît entièrement, qu'il n'en échappât que quelques fragments que je choisirais bien ; alors un homme de goût, retrouvant ces fragments, se désolerait sur la perte du poème, et ferait partager ses regrets à toute une nation ; il dirait : *par ce qui nous est resté, jugez de la perte que nous avons faite.* Il raisonnerait juste, et il se tromperait complètement. »

Le commentaire de Roucher sur les *Saisons* permet de croire qu'il eût pu rendre ses *Mois* meilleurs ; mais la guillotine ne s'inquiétait pas de trancher des têtes de poètes : André Chénier et Roucher périrent ensemble, l'un sans avoir eu le temps de terminer son *Chant de mort ;* l'autre, après avoir envoyé à sa femme et à sa fille un quatrain qui est dans toutes les mémoires :

Ne vous étonnez pas, objets charmants et doux...

Tels qu'ils nous sont parvenus, les *Mois* semblent devoir être placés au-dessous des *Saisons ;* on y trouve la même froideur, la même niaiserie philosophique, sans avoir à y remarquer des fragments harmonieusement écrits, comme il en échappait quelquefois à Saint-Lambert.

Raphaël disait : « On doit peindre la nature non par ce qu'elle est, mais ce qu'elle devrait être. » En comprenant cet axiôme dans toute son étendue, le poète ne peut créer que des tableaux sans vérité : c'est ce qui arriva à Saint-Lambert,

Digitized by Google

c'est ce qui était arrivé à l'école qui l'avait formé. Bien longtemps nos écrivains ont pu répéter avec Montaigne : « Nous sommes, chascun, plus riches que nous ne le pensons ; mais on nous dresse à l'emprunt et à la queste : on nous duict à nous servir plus de l'aultruy que du nostre. » L'antiquité était devenue une chose si sacrée, que tout fut obligé de vêtir sa livrée : la nature même n'osa pas se refléter telle qu'elle est dans les pages de nos écrivains ; il fallut qu'elle se montrât comme l'avaient vue Théocrite et Virgile. Ce fut en lisant des églogues nées sous le ciel de la Grèce ou de l'Italie, que l'on peignit nos paysages. Au XVII.e siècle, La Fontaine seul, ainsi que l'a remarqué M. Villemain, s'est inspiré de ce qu'il avait sous les yeux : « La Fontaine montrant le lapin qui trotte *à travers le thym et la rosée*, est aussi poète que les anciens le furent jamais. »

Au coloris faux que devaient donner à nos sites les réminiscences des bucoliques, se joint dans Saint-Lambert la fausseté des sentiments. Il se croit obligé de terminer chaque tirade de vers par une espèce de sentence morale ; il se bat les flancs pour larmoyer, il ne rêve que mœurs et probité ; la vertu sous le chaume le séduit ; jeunes filles tendres et pudiques, vieillards bons et respectables, voilà ce qu'on rencontre dans chacune de ses pages. Mais cette colonie fantastique dont il peuple les champs, ne lui suffit pas encore pour achever son tableau de fantaisie ; il ne résiste pas au plaisir de faire mal rimer *Cérès* avec *guérets*, et derrière Cérès s'achemine tout le dictionnaire de Chompré ; Bacchus, un thyrse à la main, arrive en criant : Evohé ! chaque fontaines a ses nymphes, chaque arbre son hamadryade. Un poète aujourd'hui très-ignoré, Rosset, avait compris, dans un poème sur l'*Agriculture*, l'anomalie qu'il y avait à évoquer les dieux du paganisme, et il avait prononcé leur bannissement dans de beaux vers. Saint-Lambert ne donna pas cette marque

Digitized by Google

de goût; il se fit l'écho de choses dites depuis des siècles, se laissa séduire par le genre antique, et ne vit pas qu'il était entouré d'autant de poésie que le fut jamais Virgile. Pour le voir, il eût fallu comprendre avec Byron que « tout grand poète est nécessairement un homme religieux (1); » il eût fallu ne pas avoir desséché son âme dans un odieux matérialisme, ne pas faire de Dieu des dieux ou un vague être suprême.

Si Saint-Lambert avait choisi une autre route, il aurait pu attacher son nom à une œuvre aujourd'hui presque complètement oubliée; tout eût pris de la vie, du mouvement, de la couleur dans ses tableaux; les *Saisons* auraient eu à étaler d'autres fêtes que les travaux champêtres : les solennités si simples et à la fois si majestueuses du christianisme pouvaient produire un touchant effet au milieu du calme de la campagne; les chants des fêtes de Pâques, le passage d'une humble procession dans un chemin creux, les bannières flottant parmi les haies d'églantiers, les nuages d'encens se mêlant aux senteurs des fleurs, les croix de bois plantées dans un pauvre cimetière. .... tout cela c'était de la poésie; si Saint-Lambert avait eu le bonheur de l'entendre, son chant sur l'*Automne* se serait rempli d'autres choses que d'un mauvais pastiche des vendanges païennes; les prières de l'Avent, les tintements de la cloche, le jour des Morts, ces sujets, aujourd'hui trop exploités, s'offraient à lui avec tout le parfum de la nouveauté.

C'est l'introduction d'une pensée religieuse dans la poésie descriptive qui a fait les *Méditations*, les *Harmonies* et *Jocelyn;* cette pensée religieuse a été l'âme qui a brusquement vivifié un genre inanimé. Dans M. de Lamartine, il y a

---

(1) *Conversations* de lord Byron.

Digitized by Google

autant du poète descriptif que du poète lyrique; mais il s'est montré descriptif comme Châteaubriand, comme Bernardin de Saint-Pierre, comme Jean-Jacques Rousseau l'avaient seuls été avant lui; il n'a pas songé à Virgile en décrivant Milly, il a peint la nature telle qu'il la voyait, telle qu'il la sentait. On pourrait établir une curieuse comparaison entre les poésies du XVIII.ᵉ et du XIX.ᵉ siècle, entre Saint-Lambert et M. de Lamartine. Après avoir, par exemple, lu dans les *Saisons* le retour du printemps, il ne serait pas sans intérêt de voir comment le même sujet est traité dans la quatrième époque de *Jocelyn*. Les deux ouvrages offriraient beaucoup d'autres parallèles à faire, et plusieurs prouveraient la vérité de ce que nous avancions tout à l'heure, en ce qui constitue la différence existant entre les deux écoles. Nous avions d'abord eu le dessein d'offrir quelques-uns de ces rapprochements, mais il nous aurait fallu accumuler trop de citations.

Non content de la philosophie qu'il avait répandue dans ses monotones alexandrins, Saint-Lambert fit suivre les *Saisons* de notes que Grimm qualifie de maussades. La plus curieuse de ces notes est celle où, à propos de ce vers :

Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène,

le poète prétend que Corneille n'a su peindre que les Romains, que Racine n'a su peindre que les Juifs, tandis que *M. de Voltaire a peint avec force les Chinois*, *les Tartares*, *les Espagnols*, *les Arabes*, *la chevalerie*, etc.

Saint-Lambert donna pour cortége à son poème quelques *Nouvelles*, au nombre desquelles reparut *Sara Th...* et des *Fables orientales*, les unes de sa composition, les autres imitées de Sadi. On les a beaucoup vantées; mais en les lisant avec impartialité, il est impossible de ne pas plaindre

Digitized by Google

les grands de la terre qui seraient tentés d'ajouter foi à ces paroles par lesquelles Diderot termine l'éloge qu'il fait de ces fables : « Grands de la terre, lisez-les et faites les lire à vos enfants. »

L'année 1770, l'abbé Trublet laissa par sa mort une place vacante à l'académie, qui lui donna Saint-Lambert pour successeur. « Le nouvel académicien, dit Grimm, a fait son service d'encensoir à merveille; il n'y a point d'habitué de paroisse qui sache mieux lancer le sien vers le porteur du Saint-Sacrement. »

Le discours de réception de Saint-Lambert est en quelque sorte le spécimen de la littérature du temps : des phrases philosophiques comme le parterre s'est lassé d'en applaudir dans les vaudevilles, de l'ambition à la profondeur, du vide, beaucoup d'éloges à la coterie philosophique, un esprit de critique considérant tout sous un jour faux, voilà ce que l'on y remarque. Le moyen-âge est bizarrement traité dans ce discours; quelques lignes suffisent pour en caractériser les productions si variées : « On eut des romans pleins d'un merveilleux absurde, des histoires dictées par l'envie de tromper et par la passion d'étonner; on eut des vers sans âme, sans harmonie, sans idées.... » D'après cela on voit que Milton avait tort de vouloir rajeunir les poëmes de la *Table ronde;* que M. de Châteaubriand a été bien bon de louer Joinville et Froissard, et que M. Villemain a donné une preuve de mauvais goût en trouvant à admirer dans Villon et dans Charles d'Orléans. Comme La Harpe, Saint-Lambert ne daigne jeter un coup d'œil radouci que sur le règne de François I.er; mais on sent qu'il est peu familier avec le XVI.e siècle. Il prétend que Montaigne appartient à l'ancienne Rome : Montaigne était nourri des poètes et des philosophes anciens, cela est vrai; mais certes il était de son temps, et comme il l'aurait dit lui-même, *il sentait bien son gentilhomme....*

Digitized by Google

Prétendra-t-on que parce que Daute sait Virgile par cœur, il est un poète antique pour la forme et pour les pensées? Après avoir lu son discours, Saint-Lambert débita le second chant d'un poème sur le *Génie* qu'il avait depuis vingt ans en portefeuille. Plus tard il comprit qu'il ne connaissait pas assez son sujet, et il renonça à cette œuvre (1).

Soutenu par le prince de Beauveau, Saint-Lambert exerça bientôt la plus grande influence à l'académie; en 1785, il y lut des réflexions sur le véritable objet des éloges proposés, et il avauça que Louis XII avait détruit l'abus dans les grands corps et les tribunaux de se partager les dépouilles des condamnés. M. Séguier, avocat général au parlement et l'un des quarante, releva vivement cette assertion, dénuée de vérité. L'année suivante, Saint-Lambert se fit un ennemi du maréchal de Broglie, en décidant contre lui en faveur du système que Guibert avait publié sous ce titre : *De l'Ordre mince et de l'Ordre profond.*

Saint-Lambert ne s'endormit pas sur son fauteuil académique, il continua de s'occuper de plusieurs ouvrages; il travailla assiduement aux *Mémoires sur la vie de Bolingbroke*, qu'il avait commencés en 1763, et qui ne parurent qu'en 1796. Ces mémoires sont le panégyrique d'un ennemi acharné du christianisme, et ils ne renferment d'intéressant qu'un tableau de l'Angleterre sous le règne de la reine Anne. Ce fut en 1789 que Saint-Lambert livra à l'impression son *Catéchisme universel*, qu'il croyait fait pour avoir un grand succès. Ce livre a été analysé très-favorablement par J.-M. Chénier; Palissot en a aussi rendu compte dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature*, et il en résume ainsi les tendances :

---

(1) *Lettres* de madame du Deffand.

Digitized by Google

« Le système total de cet étrange catéchisme se réduit à peu près à ces principes : Les vices et les vertus ne sont que des affaires de convention. Ce sont ces conventions et notre propre intérêt qui forment notre conscience. L'homme soumis à la raison universelle est toujours heureux ; il n'est malheureux qu'en cessant de lui obéir. Dès lors, pour arriver au bonheur, il faut cultiver sa raison : aussi ceux qui la cultivent le plus, c'est-à-dire les philosophes, sont-ils les plus heureux des hommes, et ce siècle philosophique le plus heureux des siècles. »

1789 ! c'était une date heureuse pour publier un tel livre ; mais Saint-Lambert devait bientôt être effrayé de l'œuvre à l'accomplissement de laquelle il avait travaillé (1).

Un magicien voulut un jour créer un homme, et il fit un monstre qui porta partout la désolation et l'incendie. Le magicien qui avait été assez puissant pour former cet être affreux, ne le fut pas assez pour l'anéantir, et terrifié, il ne songea plus qu'à fuir devant son ouvrage. Cette légende est l'histoire de la majeure partie des philosophes ; ils avaient, dans leur cabinet, imaginé des utopies que peut-être ils croyaient irréalisables : « Mais les mots sont des choses, et une goutte d'encre tombant, comme la rosée, sur une idée la féconde et produit ce qui fait penser des milliers et peut-être des millions d'hommes (2). »

Les pensées philosophiques avaient fini par se condenser, et elles étaient devenues une guillotine dont le couteau retombait infatigable. Alors ceux qui avaient apporté des matériaux pour la construction du terrible instrument eu-

(1) *Mémoires* de l'abbé Morellet.

(2) Byron.—*Don Juan.*

Digitized by Google

rent peur d'en devenir la proie, et disparurent d'un drame dont ils avaient joué le prologue.

Saint-Lambert se mit à l'écart de la révolution; il se retira dans la vallée de Montmorency, à Eaubonne, où il ne fit point parler de lui tant que dura la terreur : il n'était pas de taille à prendre un rôle dans les immenses évènements qui alors remuaient l'Europe.

En 1800, Lucien Bonaparte (1) étant parvenu à reformer l'académie française, Saint-Lambert revint y siéger paisiblement, et son premier acte fut d'empêcher que l'on y reçût Bernardin de Saint-Pierre (2). L'école sceptique obtint encore un triomphe : le jury institué par Napoléon pour adjuger les prix décennaux exhuma le *Catéchisme universel* pour lui donner le prix de morale ! « Le *Catéchisme* de Saint-Lambert, dit M. Villemain, c'était, au commencement du XIX.e siècle, le dernier résultat, le résidu, le *caput mortuum* d'une théorie philosophique qui avait été si puissante. »

Saint-Lambert mourut dans un état d'imbécillité le 9 février 1805, chez madame d'Houdetot avec laquelle il vivait depuis si long-temps. Une grande harmonie avait presque toujours régné entre la femme, le mari et l'amant; on raconte cependant que le jour où madame d'Houdetot eut la cinquantaine, le *sage d'Eaubonne,* comme disait Marmontel, et M. d'Houdetot, devenus septuagénaires, s'avisèrent pour la première fois d'être jaloux l'un de l'autre, et exécutèrent une scène digne des Cassandres du vieux théâtre italien.

Outre les ouvrages que nous avons cités, Saint-Lambert

---

(1) *Mémoires* de Morellet.

(2) Dans les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, M. Nodier cite deux lettres d'amour, l'une de Saint-Lambert, l'autre de Bernardin de Saint-Pierre; les deux écrivains s'y peignent d'une manière bien différente.

Digitized by Google

écrivit divers articles dans l'*Encyclopédie*, publia le poème du *Bonheur* d'Helvétius, et donna des poésies fugitives à différents recueils ; la plus remarquable est intitulée : *Consolations de la Vieillesse.*

Saint-Lambert, sur la fin de sa vie, dut concevoir quelques doutes sur la validité des passeports à l'immortalité que lui avait délivrés Voltaire ; il vécut assez long-temps pour prévoir la ruine prochaine de son école. Une révolution littéraire suivit de près la révolution politique, mais elle s'opéra en sens inverse ; la littérature philosophique se perdit par ses résultats, la cause s'anéantit dans l'effet. Il se fit une réaction violente contre les encyclopédistes. M. de Châteaubriand, le *Génie du Christianisme* à la main, se mit à la tête du mouvement. J.-M. Chénier et Ginguené luttèrent contre lui, et le mirent en vain au ban de l'académie, où la muse du XVIII.e siècle devait bientôt expirer en bégayant les vers d'Andrieux et d'Arnaud.

On bannissait Châteaubriand, comme on bannissait Napoléon au retour de l'île d'Elbe, et chaque pas que faisait le conquérant littéraire était un succès ; son armée se grossissait de jour en jour, tandis que celle de ses adversaires s'affaiblissait sous des généraux inhabiles. L'instant n'était pas éloigné où les chefs de la faction philosophique allaient s'endormir sur leurs trônes académiques, pour y attendre, à l'exemple des sénateurs romains, l'invasion de ce qu'ils appelaient des barbares.

Comme tous les partis vainqueurs, l'école triomphante se livra à de blâmables excès ; elle devint terroriste (1), elle

(1) Nous avons entendu raconter par M. de Lamartine qu'un jeune homme—depuis il s'est fait avantageusement connaître dans la littérature et a pris des idées plus saines — disait qu'il concevait toutes les horreurs de la révolution par la haine qu'il portait à ce *misérable* Racine.

Digitized by Google

poursuivit de sa haine les grands écrivains du siècle de Louis XIV, elle secoua le joug de raison que ses chefs cherchaient à lui imposer; les mots de *classique* et de *romantique*, désignations vides de sens, furent répétés avec plus d'acharnement que ne l'avaient jadis été les dénominations d'Armagnac et de Bourguignon. Aujourd'hui tout s'est calmé : la nouvelle littérature semble avoir reconnu ses erreurs, et on est prêt à les lui pardonner, pour la récompenser d'avoir mis en déroute les vétérans du XVIII.e siècle.

THÉODORE DE PUYMAIGRE.



Digitized by Google

MONTOY.



Le village de Montoy, à deux lieues de Metz, doit sa formation à un hôpital bâti par les chevaliers teutoniques (1) sur un fonds appartenant au prieuré des dames de Saint-Aignan, qui lui-même était une dépendance de l'abbaye des dames bénédictines de Neufmoustier, située dans le duché de Deux-Ponts, entre Tholey et Saint-Wendel (2).

On sait que l'origine des chevaliers teutoniques, émules de gloire des templiers et des hospitaliers, remonte aux premières croisades. Nos chroniques, d'accord avec les historiens allemands, rapportent que quelques gentilshommes de

(1) Paul Ferry, manuscrits de la bibliothèque de Metz. Nous rappelons que les hôpitaux des chevaliers teutoniques, comme ceux des chevaliers de l'ordre de Malte, étaient construits en forme de maisons fortes.

(2) Les biens de cette abbaye fondée au IX.e siècle, sécularisée en 1575, furent donnés en partie à l'ordre de Malte, entre autres le prieuré de Saint-Aignan (près de Montoy), dont l'église sert aujourd'hui de paroisse à quatre villages.

Digitized by Google

Brême et de Lubeck, touchés des souffrances de leurs compatriotes au siège de Ptolémaïs (1190) recueillirent, sous des tentes les malades et les blessés de leur nation; que d'autres seigneurs allemands, lorrains et messins secondèrent leurs soins pieux, et formèrent comme un hôpital au milieu du camp. Cette charitable association prit insensiblement une organisation régulière, et devint, à l'instar des chevaliers du Temple et de Saint-Jean, un troisième ordre militaire et hospitalier, sous le titre de *Chevaliers teutoniques de la maison de Sainte-Marie de Jérusalem.* Le pape Célestin III l'approuva par une bulle du 23 février 1192, et lui concéda en souveraineté les provinces qu'il pourrait conquérir sur les infidèles. Les nouveaux chevaliers furent soumis à la règle de Saint-Augustin, et astreints aux trois vœux solennels (pauvreté, chasteté et obéissance). Ils devaient, avant de faire profession, jurer qu'ils étaient d'origine allemande, d'extraction noble, et s'engager, pour toute leur vie, à soigner les malades, à secourir les pauvres et à défendre la terre sainte. Leur réception avait lieu en chapitre général : le grand-maître, après avoir donné l'accolade au récipiendaire, lui remettait un manteau blanc chargé d'une croix noire, en lui disant : *Nous vous promettons, tant que vous vivrez, du pain, de l'eau et un habit.*

En vertu de la bulle de Célestin III, renouvelée par Grégoire IX, les chevaliers teutoniques se préparèrent, en 1230, à la conquête de la Prusse, en proie aux fureurs de l'idolâtrie. Là s'ouvre le siècle héroïque de l'ordre religieux et militaire dont nous tentons d'esquisser l'histoire. La lutte dura cinquante-trois ans, et se termina par l'entière soumission des tribus prussiennes. Cet évènement eut d'importantes conséquences pour les contrées de la Baltique. Les Allemands y transplantèrent leur commerce, leur industrie, et y naturalisèrent leurs mœurs et leur langage. Les vainqueurs étendirent

Digitized by Google

leur domination sur les deux rives de la Vistule, depuis l'Oder, le long des côtes de la Baltique, jusqu'au golfe de Finlande; ils soumirent la Poméranie orientale, le Neumarck, la Samogitie, la Courlande et la Livonie. Ces belles provinces se couvrirent de villes opulentes qui se constituèrent en petites républiques, tandis que le cultivateur vivait heureux sur un sol fertile dont il était propriétaire.

L'ordre atteignit son apogée vers le milieu du XIV.e siècle; à cette époque il régnait sur 2,500,000 sujets, et ses revenus s'élevaient à 800,000 marcs d'argent. Mais ces revenus ne purent toujours suffire au luxe des chevaliers et aux dépenses nécessitées par des guerres continuelles; les impôts furent augmentés, et fatiguèrent des populations plus industrielles que belliqueuses. La noblesse et les villes se coalisèrent et se placèrent sous la suzeraineté de la Pologne. Alors éclata une guerre ruineuse et dévastatrice. De 21,000 hameaux qui ressortissaient à la grande-maîtrise séante à Marienbourg, 300 seulement échappèrent à la destruction; plus de 90,000 bourgeois périrent par le fer et les souffrances, et l'armée de l'ordre, forte de 70,000 combattants, fut réduite à 1,700 hommes. La paix de Thorn, signée en 1466, mit fin à cette déplorable lutte; les Polonais acquirent la Prusse orientale, qu'ils traitèrent en pays conquis. Les chevaliers teutoniques tentèrent, en 1511, de l'arracher à ses oppresseurs, et, pensant se créer un appui, ils élevèrent à la dignité de grand-maître le margrave Albert de Brandebourg; mais ce digne féal de Charles-Quint (1) trahit à la fois la religion de ses pères et ceux qu'il avait juré de défendre : il embrassa le luthérianisme, il traita avec les Polonais, se reconnut leur vassal, et en reçut, à titre de duché héréditaire, la portion

(1) Il fut un des *ravageurs* du val de Metz lors du siège de 1552.

Digitized by Google

de la Prusse qui n'avait pas été cédée par le traité de Thorn.

Ce démembrement devint le prélude de la ruine de l'ordre, qui bientôt fut restreint à la ville de Mergentheim, en Souabe, et à douze bailliages, divisés en commanderies éparses sur le sol germanique. Leur développement était encore au dernier siècle de soixante lieues carrées, occupées par une population de 88,000 âmes.

Par le traité de Presbourg (1805), l'empereur d'Autriche fut gratifié des revenus et du titre de grand-maître de l'ordre teutonique, que Napoléon supprima en 1809 par décret daté de Vienne. Depuis, le titre biffé par la victoire a été relevé en faveur de l'archiduc Antoine.

Tels furent les fondateurs de l'hôpital autour duquel se groupa le village de Montoy. Nos historiens nous apprennent qu'il dépendait de la *commanderie des frères de S.te-Marie des Allemands*, établie à Metz, rue des Allemands (1), dès l'an 1245; mais ils se taisent sur l'époque de sa suppression. Nous pensons qu'elle peut être fixée vers le premier tiers du XIV.e siècle, car nous trouvons, en 1339, Jehan et Thiriat Burtignon-Paillat, seigneurs hauts-justiciers de la *ville* de Montoy; et ils ne pouvaient la posséder que par acquisition faite sur les chevaliers teutoniques, qui, peu auparavant, avaient été en grand démêlé avec le maître-échevin de Metz. Ils l'avaient accusé devant la chambre impériale de Spire « d'avoir attenté aux privilèges, franchises, libertés et dignités cléricales de leur ordre, en faisant arrêter témérairement et conduire dans les prisons de Mets un de leurs frères profès, appelé messire Georges, portant robe, manteau, croix et tonsure; en outre, d'avoir arbitrairement imposé à tailles,

(1) Cette rue lui doit son nom.

Digitized by Google

gabelles et autres exactions leurs biens et leurs personnes, et par conclusion ils avoient demandé que la cité de Mets fût amendée à 1000 florins d'or. » Il est probable que la chambre impériale ne fit point droit à leurs prétentions, et que, dans leur mécontentement, les chevaliers teutoniques quittèrent nos contrées.

Les frères Burtignon Paillat, que nous tenons pour premiers possesseurs laïques du domaine seigneurial de Montoy, le vendirent à Jean de Gournay (1339), qui le transporta, en 1377, à Husson d'Ancerville (1). Il passa ensuite à Arnoult Baudoche (1405 à 1439), et advint, par mariage, à Nicole Grognat, qui en jouissait lors du siège de Metz de 1444 (2). Montoy comptait alors quarante-cinq maisons, qui furent occupées par cent soixante chevaux de la compagnie de Ponthon de Xentrailles. A Nicole Grognat succéda l'échevin Jean Cheverson. Nous avons de lui un bail sur parchemin, souscrit le 15 décembre 1480, par lequel il afferme son moulin de Montoy à Jean Cobby, moyennant un rendage annuel de vingt quartes de blé. « Cest escheving estoit, nous disent nos chroniques, le meilleur homme qui fust oncques mais. Il eust tant de desplaisir des pilleries et carnages que les robbeurs Schluchterer et Sickingen firent endurer à ses tenanciers, en l'an 1518, qu'il mourut à la peine. » Ces *robbeurs* s'étaient posés redresseurs des torts de la cité de Metz envers un de leurs vassaux, Pierre Stouffroy, dit Burtal, qui se prétendait frustré d'une succession de 19,000 francs de revenus. Les lettres de défi de ses deux tenants, adressées au maître-échevin et datées de Boulay du 29 août 1518, portaient : « Pour ce que vous et les vostres avez desteuu et destenez par force

(1) Probablement un Raigecourt, car cette *maison-chef* du paraige de Port-Sailly possédait déjà Ancerville au XIII.e siècle.

(2) Par Charles VII, roi de France, et René I.er, duc de Lorraine.

Digitized by Google

et à tort l'héritaige de nostre vassal Pierre Stouffroy, dict Burtal, nous deffyons vous, les seigneurs et la communaulté de Mets ......, en pillant, bruslant, tuant, emprisonnant et rançonnant de nuict et soir, comme ce pourra faire, et par ce voulons saulver nostre honneur. » Ce défi fut appuyé de douze mille hommes d'infanterie et de deux mille cinq cents chevaux. A leur approche tout fuit à la ville; l'affluence est si grande aux portes de Metz qu'à peine on peut y pénétrer. Il ne reste dans les villages que quelques vieillards pour éteindre le feu. Pendant que les Messins effrayés délibèrent et accusent l'imprévoyance de leurs magistrats, Sickingen pille et brûle les Etangs, Glatigny, Beux, Domangeville, Villers, Aubigny, Pontoy, Sorbey, Laquenexy, et « assaillit le chaisteaul de Montoy, lequel ne tint gaire, quoiqu'il eust bonne artillerie, bastons de feu et provisions; mais les escorcheurs vinrent au tour à plus de trois mille, et le dict chaisteaul fust tantost prins, fourragé et bruslé. Le seigneur Chaverson y perdit en blé, avoine, artillerie et meubles la vallue de plus de 1500 livres. » Ce fut sur ses ruines que Sickingen assit son camp. « Cestoit, s'écrie Philippe de Vigneulles, grant hideur à voir ce lieu, et le piteux mesnage que les robbeurs y tenoient! »

« Durant ces choses, continue un autre chroniqueur, un compagnon, natif d'Arancy auprès de Saincte-Barbe, nommé de son droit nom Mathieu, lequel estoit alors biaul, fort et roide, et avoit hanté les guerres d'Italie, se mit à l'aventure avec onze jeusnes galants. Ils s'embusquèrent tous les douze derrière le dict camp de Montoy, du costé des Estangs, et là se ruèrent sur les vivandiers et marchands, et tellement les exploitèrent qu'ils en despeschèrent quatre à cinq, gagnèrent deux chevaulx et environ douze cents francs d'argent, lequel argent fust buttiné entre eulx. Et aussy fust rencontré par eulx un messagier qui portoit une lettre avec une moult belle tarte, bonne et bien faicte, qu'une dame d'Allemaigne

Digitized by Google

envoyoit à son seigneur marit qui estoit au camp. Le messagier fust mesné à Mets avec la lettre et la tarte, la lettre fust desployée et lue, et la tarte mangée à grant joye. Mais les douze galants, quant ils eurent bu leur saoul, eurent grant question ensemble sur le buttin, et se combattirent tellement que l'un d'eulx, nommé Gerdine, en eust causy la teste fendue; par quoy les dicts compagnons ne firent plus aulcuns biaulx faicts. Le mesme jour (5 septembre), comme le camp se levoit de Montoy, plusieurs maulvais gairsons se despartirent de la grosse armée et s'en vinrent devant se fourer au village de Vallière, pour piller et robber si l'occasion estoit. Parmy eulx estoit un jeusne gars qui prit un menon de xoul (1) allumé, et le tenant en sa main, courut de toute sa puissance vers une maison pour y boutter le feu, en laquelle maison estoit venu, par coup d'aventure, le maistre d'icelle, clerc au seigneur Michel Chaverson, l'un des sept de la guerre et fils au seigneur Jehan Chaverson, que Dieu fasse paix. Quant le dict bonhomme vist le gars avec son menon enflambé, il fust tout esbahi et luy demanda où il alloit. Le gars luy respondit franchement : « Je viens boutter le feu en ta maison et la brusler. » Mais le clerc au seigneur Chaverson, auquel le cœur fist mal d'ouyr ainsy orgueilleusement parler, ne pust le souffrir ny endurer, et donna au maulvais gairson un si grant coup de son espée à travers le ventre qu'elle le transperça de part en part, et s'alla enfoncer dedans un huis de bois avec si grant force et roiddeur, qu'elle y cloua le gars. Ce faict, le bon homme s'en retourna à Mets avec son espée toute désaignée et ployée, laissant illec son homme mort. »

Sickingen, qui ne voulait que rançonner le pays et effrayer

---

(1) Chaume pour lier la vigne.

la ville, occupa la hauteur de Désiremont (aujourd'hui fort Belle-Croix), d'où il jeta dans Metz sept boulets de pierre, du diamètre de 5 pouces 10 lignes; mais l'artillerie de la place, habilement dirigée par Nicolas de Raigecourt, seigneur d'Ancerville, fit promptement taire le feu des assiégeants, et faillit tuer Sickingen lui-même. Enfin, le 7 septembre, le comte de Salm et Jean d'Helmstadt procurèrent la paix à la cité, qui l'acheta fort chèrement, puisqu'il lui fallut compter 34,000 florins du Rhin à Sickingen et à Schluchterer, indépendamment du butin qu'ils avaient fait dans la campagne. Sickingen emmena ses troupes dans la Hesse, où elles commirent de nouveaux ravages. Quatre ans après, il vint dévaster l'électorat de Trèves, et menaçait de rechef les Messins,

Quant il mourut en grande détresse,
Par traicts de poudre en sa forteresse,
De trois princes estant assiégé,
Et de ses mesfaicts fust corrigé (1).

---

(1) Dans la notice que nous avons publiée sur Florange le 15 août dernier, nous avons dit, d'après Gaillard, *Histoire de François I.er*, tome 1.er, page 257, que Frantz de Sickingen était fils d'un gentilhomme obscur mort sur l'échafaud, etc.; mais des renseignements que nous devons aux recherches de M. Michelant établissent que le destructeur de Montoy appartenait à une puissante maison dynaste du Rhin, qui tirait son nom patronymique de celui du château de Sickingen, près de Bretten (petite ville de la nouvelle Prusse), à vingt-huit lieues de Strasbourg, et à cinq lieues de Philippsbourg.

Ce fut, selon notre collaborateur, sous les voûtes ogivales de cet antique manoir que naquit, le 1.er mars 1481, Frantz de Sickingen, le héros de la réforme, le protecteur de Luther, et l'un des plus habiles diplomates et des plus grands hommes de guerre que l'Allemagne ait produits. Il descendait au 16.e degré d'Albrecht, seigneur de Sickingen en 936, et comptait parmi ses aïeux nombre de chevaliers de haut renom, des gouverneurs de pro-

Digitized by Google

Michel Cheverson fit réédifier le château de Montoy à

---

vince, des grands-maîtres de la maison de l'empereur et de la cour de l'électeur palatin. Son père était revêtu de cette dernière dignité, lorsqu'il fut tué au siège de Landshut (Bavière), en 1504.

Frantz de Sickingen était de petite taille, mais d'un esprit supérieur et d'un courage à toute épreuve. Charles-Quint, qui devait la couronne impériale à son habileté, le créa successivement son chambellan, membre de son conseil, lieutenant-général de ses armées, et le chargea, lors de la *grande guerre* de 1521, d'attaquer la France par les Ardennes. A cette époque, la puissance de ce dignitaire était à son apogée; les succès qu'il avait obtenus dans ses luttes personnelles contre le duc de Lorraine, les villes de Metz, de Worms, etc., l'avaient rendu l'arbitre des provinces du Rhin. Ce fut à la tête de ses propres troupes qu'il répondit à l'appel du chef de l'empire et forma le siège de Mézières, où commandait Bayard, le chevalier *sans peur et sans reproche.* Mais le comte de Nassau, le favori de Charles-Quint, froissa son orgueil, et François I.er sut habilement profiter de son mécontentement pour l'enlever à son ennemi. Le moment était favorable. Luther ébranlait l'Allemagne, et le lieutenant-général du roi catholique ne demandait qu'un prétexte pour embrasser ouvertement les nouvelles doctrines, et les exploiter à son profit. De son côté, la noblesse de Souabe, de Franconie et des provinces du Rhin voyait dans la réforme une occasion d'agrandir sa puissance, de s'approprier les domaines du clergé, et, sinon d'anéantir, du moins d'abaisser le pouvoir impérial.

D'accord pour détruire, il restait à s'entendre sur les moyens. Une diète fut résolue et convoquée à Landau. Sickingen développa devant elle les plans les plus vastes, et excita tellement son enthousiasme, qu'elle le proclama chef de la ligue protestante; on dit même qu'elle alla jusqu'à lui montrer la perspective du trône de Charles-Quint. Il est certain que des pamphlets de l'époque le qualifient de *pseudo-empereur*, par la grâce du *pseudo-pape Luther.*

Cependant, quand il fallut agir, Sickingen se vit abandonné de la France, qui se méfiait de sa foi et de la noblesse, qui déjà jalousait son autorité. Toutefois il réunit douze mille hommes, et attaqua l'électorat de Trèves. Mais l'archevêque Richard, secondé de l'électeur palatin et du landgrave de Hesse, le défit en bataille rangée, et le refoula dans sa forteresse de *Landsthal* (à six lieues de Deux-Ponts), où Luther avait été pompeusement accueilli l'année précédente, et environné des hommages de ses ambitieux adeptes.

Digitized by Google

500 toises des ruines de celui des chevaliers teutoniques (1). Il donna à la nouvelle forteresse la figure d'un trapèze, la flanqua de cinq grosses tours liées entre elles par d'épaisses murailles armées de créneaux, de meurtrières, de mâchicoulis, et l'entoura d'un fossé de trente pieds de large, traversé par un pont-levis qui s'abattait près de la tour dite *de la Garde*. Au-dessus de la porte de cette tour on admirait, dans une niche ogivale, une petite Vierge en marbre blanc de la plus gracieuse exécution (2).

Les revers de Sickingen donnèrent le signal de la défection des Zollern et des Furstemberg. En vain il leur adressa les supplications les plus touchantes, ils furent sans pitié, et l'abandonnèrent à l'implacable ressentiment de ses ennemis, qui foudroyèrent les remparts de Langsthul avec une *telle furie*, qu'en peu de jours ils ouvrirent une large trouée. Sickingen, atteint de la goutte, se fit porter sur la brèche, et présidait à ses réparations, lorsqu'un boulet renversa son brancard, et fit choir une poutre qui le blessa mortellement. La garnison découragée capitula le lendemain (7 mai 1523), sans prendre conseil de son intrépide chef, qui, en proie au paroxysme d'une fièvre ardente, ne cessait d'appeler à son aide ses anciens compagnons d'armes. *Où sont les Furstemberg, les Arnberg, les de Horn*, s'écriait-il, quand l'archevêque parut au chevet de son lit de mort, et l'accabla d'injurieuses interpellations. Sickingen regardant fièrement son ennemi, lui dit avec un calme solennel: *Je vais répondre à un maître plus grand que vous tous*, et expira dans les bras de ses écuyers. Ses restes furent portés à l'église paroissiale de Langsthul, et inhumés sous une modeste pierre sépulcrale. Les ruines du château où périt ce héros de la réforme sont magnifiques; elles couronnent le sommet d'un rocher, et s'élèvent imposantes entre Deux-Ponts et Kaiserslautern.

Sickingen laissa cinq fils, qui tous firent branches. Les deux premières s'éteignirent au XVII.e siècle; celles de Sickingen-Sickingen, de Sickingen-Ebernburg et de Sickingen-Hohenburg subsistaient encore en 1744, époque à laquelle a été publié le dictionnaire historique qui nous a fourni ces détails.

(1) Voir les planches 1 et 2.

(2) Elle est aujourd'hui placée dans la chapelle castrale de Montoy.

Digitized by Google

Sur l'un des côtés du trapèze s'élevait le donjon ; il présentait un carré en maçonnerie de trente pieds sur chaque face. Une tour appuyée à l'un de ses angles intérieurs contenait un escalier qui conduisait à trois étages successifs, dont les feux à longue portée éclairaient à la fois les routes de Boulay et de Saint-Avold. Une fausse braie garnie de meurtrières et un large fossé traversé par un pont-levis formaient autour de ce petit fort comme une ceinture infranchissable (1). Enfin, une place d'armes, des magasins et des bàtiments d'exploitation agricole occupaient une surface d'environ cinquante ares, comprise entre le donjon et le château.

Tel était Montoy lorsque Philippine Cheverson, dame de Goin et de Grimont, le porta en dot à Robert de Heu, le 15 mai 1531. « Les espousailles et nopces furent faictes au chasteaul de Montoy. Il y eust moult grant triomphe et joye. Il y vint grosse noblesse tant de Mets comme d'Allemaigne et aultre lieu. On fist grant chère trois jours durant, où furent les seigneurs et dames de lignaige, et plusieurs bourgeois et bourgeoises de la cité ; et vais vous dire une grant joyeuseté qui fust faicte à cette occasion :

« Six jeusnes seigneurs, trois de Mets et trois d'Allemaigne, armés de pieds en cappe et blancs comme des saincts Georges, s'en vinrent ainsy habillés, l'espée toutte nue au poing, sur la place d'armes du chasteaul du dict Montoy, où estoient rangées en bel appareil les dames et toutte la compagnie. Les jeusnes seigneurs messins issirent par le pont-levis du donjon, et les trois seigneurs d'Allemaigne par celuy du chasteaul, ayant chascun avec eulx trompettes et gros tambourins de Suisse. Les deux

(1) Ces ruines sont encore très-apparentes, et couvrent un espace d'environ 33 ares.

parties s'estant approchées, firent la révérence aux dames bien honestement, puis se férirent de toutte leur puissance, tant que le feu sailloit de leurs harnois et espées, et se donnoient de bons horions sans laichier (cesser), jusques à ce que les seigneurs qui estoient là commis les despartirent, et ce faisant, sonnoient trompettes et tambourins que biaul faisoit les oyr. Et quant furent rebouttées les espées au fourreau, chacun des dicts jeusnes seigneurs prit une jeusne dame ou damoiselle pour mesner danser, et ainsy tout armés dansèrent les combattants cinq à six danses, et furent avec la compagnie en une grant salle, là où le banquet estoit apresté, qu'il n'y failloit rien (1). »

Cependant les convives n'apportèrent point à cette fête l'antique cordialité messine, tant les nouvelles opinions de Martin Luther avaient déjà altéré le caractère national. Elles travaillaient l'Allemagne depuis l'an 1522, et minaient sourdement notre cité sous le patronage occulte des de Heu. Cette famille, dont la fortune était immense, rêvait le souverain pouvoir, et pensait s'en saisir en l'aide des princes protestants ; mais la sagesse de nos magistrats sut déjouer leurs efforts et conserver Metz à la foi catholique. Néanmoins, en 1542, Gaspard de Heu, quatrième frère de Robert, faillit recueillir le fruit de dix-huit années d'intrigues ; il était parvenu, non sans brigues, à se faire élire maître-échevin. A peine est-il promu à la première dignité de notre république, qu'il se pose le champion du luthérianisme. Il traite avec le comte de Furstemberg, chef des milices protestantes de Strasbourg, lui facilite la conquête de la petite ville de Gorze, et appelle le fameux ministre Farel, qui dogmatise sous la protection des piques

(1) Chroniques de Metz.

Digitized by Google

strasbourgeoises. Enhardis par ce succès, les de Heu tentent de livrer Metz à leurs coreligionnaires, mais ils échouent contre la fermeté du capitaine Mathieu de Laistre, et la résistance spontanée du peuple, qui, dans son irritation, jette à l'eau plusieurs sectaires. Furstemberg, furieux, demande d'éclatantes réparations. Les Messins, intimidés, lui comptent 150,000 francs, accordent le rappel des bannis, le libre exercice du culte réformé, et livrent l'église de l'hôpital Saint-Nicolas, qui est transformée en temple protestant. Mais ce triomphe fut de courte durée. A l'ambitieux Gaspard de Heu succéda Richard de Raigecourt, l'un des plus nobles caractères de cette époque d'anarchie. Sous son administration, Gorze est enlevé par un brillant coup de main, et Farel, peu envieux de la palme du martyre, erre à l'aventure sous la livrée d'un lépreux. L'alarme est au camp de Luther, tandis que Raigecourt, fort de la protection de l'empereur, qui lui délègue un conseiller d'état, interdit l'exercice public de la religion protestante, et ramène ses concitoyens, sans secousse, sans violence, sous l'autorité de l'Église romaine. Grâce à la fermeté et à la prudence de son premier magistrat, Metz respire, ses habitants n'ont plus qu'une même croyance, et les germes de discorde sont momentanément étouffés (1).

La faction protestante était, à la vérité, comprimée, mais ses chefs, Robert et Gaspard de Heu, veillaient, avides de vengeance. Retirés au château de Montoy, ils y méditaient froidement la ruine de la patrie, tandis que

---

(1) Meurisse, *Histoire de la naissance, du progrès et de la décadence de l'hérésie à Metz.*

De Viville, *Histoire de Metz.*

Histoire générale de Metz par des religieux bénédictins.

Digitized by Google

Philippine Cheverson se mourait en l'une des chambres hautes du manoir paternel, triste, délaissée, privée de sa fille unique, élevée à Genève dans toute la rigidité du culte réformé. A peine eut-elle fermé les yeux, que Robert conduisit à l'autel Claudine du Chastelet, veuve de Claude de Vienne, seigneur de Clervant, et nièce du trop célèbre cardinal de Lenoncourt, évêque de Metz. Cet ambitieux prélat, alors dévoué aux intérêts de la France, « vouloist témoigner par ce mariage qu'il estoit favorable à ceux de la religion, auxquels il persuada aisément que leur condition seroit meilleure sous un roy allié des protestants que sous Charles, leur oppresseur (1). » Aux catholiques l'oncle et le neveu tenaient un autre langage, sans pouvoir ébranler une fidélité que le chef de l'empire semblait se plaire à braver. Metz se lassa enfin, et signa le fatal traité de Chambord !

« Tout aussitost le roy (Henri II) ayant gagné dans Mets *ceux de Heu par présents et promesses*, joints à la division du peuple dont la négligence n'avoit à rien pourveu, arrive aux portes. Le sieur de Tavannes est employé comme mareschal de camp, et agréable à ceux de Mets, pour le nom de Tavannes, grande maison au comté de Ferette, d'où il estoit sorti du costé de sa mère. Il les harangue, les intimide, les emplit de promesses, tire parolle d'eux de recevoir le connestable avec ses gardes et une enseigne de gens de pied : il leur remontre que puisque le roy alloit pour la liberté d'Allemaigne, il ne pouvoit moins que d'avoir son logis en leur ville. Soudainement tous les meilleurs hommes de l'armée sont mis sous une enseigne qui entre en la ville

(1) Paul Ferry, ministre de la religion réformée, manuscrits de la bibliothèque de Metz.

Digitized by Google

de Mets, les deux mareschaux de camp à la teste. Le sieur de Bourdillon s'advance jusques sur la place, le sieur de Tavannes demeure à la porte que les bourgeois vouloient à tout coup fermer, voyant ceste enseigne si accompagnée, et toujours le sieur de Tavannes les en garda par belles parolles. Un capitaine suisse à la solde de ceux de Mets, en voyant entrer plus de sept cents hommes, jette à terre les clefz qu'il avoit en main, disant le mot du pays : *tout est choué*, et quitte la porte, que le sieur de Tavannes tint jusques l'arrivée du connestable. La ville ainsy asseurée, le roy fist son entrée le lundy de Pasques de l'an mil cinq cent cinquante-deux (1). »

Les destinées de la république messine étaient accomplies ! Un siége glorieusement soutenu par la noblesse française contre le colosse impérial couvrit de lauriers la plus inique des spoliations. Nos annales ne disent point la part que les deux frères de Heu eurent à la brillante défense de notre cité ; elles se contentent de mentionner la mort de Robert vers l'an 1553, et de nous apprendre que Gaspard se retira en France, qu'il y ourdit de nouvelles trames, et qu'il fut étranglé entre deux guichets au donjon de Vincennes (2). Il

(1) Mémoires de Gaspard de Saulx, seigneur de Tavannes, maréchal de France. 1552.

(2) La maison de Heu, issue des anciens comtes de Dammartin, fut admise dans nos paraiges en 1232. Moréri fait dériver son nom patronymique de celui de la ville de Huy (*Hoium*), au pays de Liége, qu'elle tenait héréditairement à titre de *seigneurie-vouerie*. « Sans rapporter, continue le même auteur, la généalogie complète de cette famille, nous mentionnerons que *ce fut Robert de Heu qui contribua le plus*, *en* 1552, *à introduire les Français dans Metz, et*, *par cet important service*, *leur facilita la possession de Toul et de Verdun*.......... » Robert était frère de Gaspard, célèbre dans notre histoire tant par la part qu'il eut à la réunion à la France de la province des Trois-Évêchés, que par l'occasion que

laissa un fils qui, fidèle aux traditions de famille, conspira à son tour et périt sur l'échafaud (1). Avec lui s'éteignit un nom que deux romanciers ont tenté de réhabiliter aux dépens de celui de Raigecourt, si dignement porté depuis six siècles. L'un d'eux (l'auteur d'*Une Révolution au XVI.e siècle, chronique messine*), a poussé son zèle réhabilitant jusqu'à affubler le noble adversaire de MM. de Heu père et frère, d'une sœur, en façon de coureuse, qui n'exista jamais, et d'une tante, au parler poissard, qui est encore à naître. M. F..... peut s'en assurer à la biblio-

---

sa mort tragique donna à la conjuration d'Amboise. Arnaud Sorbin, dans sa réponse aux huguenots, soutient que Gaspard de Heu fut légalement convaincu de comploter, avec les luthériens d'Allemagne, l'établissement, à main armée, du protestantisme en France, et qu'ayant été conduit à Vincennes par ordre de Henri II, il y fut étranglé entre deux guichets et enterré dans les fossés du donjon. De Thou (liv. 25) rapporte d'après La Planche, confident du connétable de Montmorency, que Gaspard de Heu fut arrêté nanti de lettres adressées au roi de Navarre par plusieurs princes protestants d'Allemagne; que, soupçonné de conspiration, il fut interrogé, appliqué à la question, et mourut dans les tortures sans faire aucune révélation.

Il avait épousé Jeanne de Louvain, fille du baron de Rognac tué au siège de Metz de 1552, et sœur de Marguerite mariée à Jean de Bari, seigneur de La Renaudie. Ce fut, nous dit de Thou, pour venger la mort de son beau-frère que La Renaudie se plaça à la tête de la conjuration d'Amboise, qui lui fut non moins funeste.

La veuve de Gaspard de Heu se remaria à Gratien Dessalles, baron de Rorté, d'une noble et ancienne maison originaire du Béarn, établie en Lorraine en 1475, dont madame la vicomtesse de Ludres (de Nancy) est aujourd'hui la dernière du nom et des armes.

De Heu portait de gueules à la bande d'argent chargée de trois coquilles de sable.

(1) Il eut la tête tranchée sur la place du marché de Luxembourg. Sa femme, Marguerite de Vielpruck, épousa en secondes noces Henri de Châlons, gouverneur de Malines.

Digitized by Google

thèque de Metz, M. 926, n.° 12,546 (1). A l'avenir, quand il lui faudra des victimes, nous lui demandons, en bon Messin, de les choisir en dehors d'une illustration toujours debout, toujours fidèle à son antique devise (2). Nous ajouterons, sans prétendre donner une leçon, qu'il est des noms tellement identifiés à la gloire du pays, que s'attaquer à eux, c'est insulter à toute une nationalité.

Claudine du Chastelet avait eu de son premier mariage Claude-Antoine de Vienne (3), sire de Clervant, qu'elle fit épouser à sa belle-fille, Catherine de Heu, dame de Montoy, etc. Cette riche héritière avait rapporté de Genève une ardeur calviniste qu'elle fit partager à son mari, colo-

---

(1) *Maison de Raigecourt.* 1 vol. in-4.° imprimé à Nancy en M DCC LXXVII, chez la v.e Leclerc.

(2) Cette maison, élevée à la pairie en 1814, porte d'or à la tour de sable, qui sont les armes du paraige de Port-Sailly, et pour devise: AVEC HONNEVR. — Richard de Raigecourt se retira, après l'occupation de Metz, à sa terre d'Ancerville, où il mourut environné des respects *de tous*. Son frère Philippe, qui continua la postérité, s'attacha à la maison de Lorraine, que ses descendants ont servie et servent encore avec la plus haute distinction. C'est seulement au dernier siècle qu'une branche des Raigecourt est devenue française.

(3) La maison de Vienne est issue, d'après le P. Anselme, des anciens comtes souverains de Bourgogne et de Mâcon.

Elle porte de gueules à une aigle d'or armée d'azur.

Claude-Antoine de Vienne, seigneur de Montoy, de Clervant, baron de Copet, colonel de cinq mille reîtres, *souverain* de Courcelles et de Betencour, descendait au 13.e degré de Philippe de Vienne, chevalier, sire d'Antigny, de Pagny et de Sainte-Croix, qui vivait en 1180, et au 6.e degré de Jean de Vienne, seigneur de Pagny, père de l'héroïque défenseur de Calais.

Clervant comptait également parmi ses aïeux Jean de Vienne, seigneur de Rollans, etc., amiral de France, qualifié de *preux*, *vaillant et courageux chevalier*, tué à la bataille de Nicopolis (1396), en chargeant à la tête de la noblesse française.

nel de cinq mille reîtres, et l'un des plus brillants seigneurs de la cour de Henri II, où le protestantisme était alors de bon ton. « Ailleurs il était le plus exalté des sentiments ; en France, c'était une mode. S'il y prit des forces dangereuses, il les dut à l'esprit chevaleresque de plusieurs seigneurs qui voulaient venger des opprimés (1). »

A une naissance illustre, à une belle fortune territoriale, Claude de Clervant joignait une mâle énergie et un grand fonds d'instruction. Il aimait les antiquités, et ne participait pas, sous ce rapport, à la coupable insouciance des Messins du XVI.e siècle. Il avait rassemblé dans son hôtel beaucoup de monuments, et c'est à ce soin que nous sommes redevables des principales notions qui nous sont parvenues sur Metz antique. Gruter a décrit son cabinet avec cette épigraphe :

In ædibus clerevantinis.

et Boissard avec celle-ci :

In domo N. V. Claud. Antonii Clerevantii (2).

Tel fut l'homme qui essaya de relever dans nos murs le culte protestant. Vieilleville, que le roi avait nommé son lieutenant-général dans les Trois-Évêchés, parut tolérer les premiers efforts de Clervant. En habile politique, il voulait, par des préoccupations religieuses, distraire l'attention des Messins de l'entreprise qu'il méditait contre leurs libertés, et lorsqu'elle fut justifiée par le succès, Vieilleville brisa l'instrument qui lui avait été en aide : Clervant ayant eu ordre de quitter Metz dans les vingt-quatre heures, alla

---

(1) Lacretelle, *Guerres de religion.*
(2) É.-A. Bégin, *Biographie de la Moselle.*

Digitized by Google

à Genève, d'où il revint secrètement à Montoy, accompagné du célèbre prédicant Pierre de Cologne. « Le sieur de Vieilleville en estant advisé, fit prendre garde à ceux qui iroient à Montoy; et estant arrivé qu'un apoticaire, nommé Guillaume Palisseau, y avoit envoÿé un sien enfant pour le faire batiser à la huguenotte, Vieilleville fit arrester aussitost ledit Palisseau et serrer étroitement. » La Ferté-Sennectère, qui eut par intérim le gouvernement de Metz, l'envoya à Auxerre pieds et poings liés, et notifia très-expressément à Clervant et à ses coreligionnaires « qu'ils eussent à se déporter de leurs assemblées et conventicules, sous peine d'estre bruslez ou arquebusez comme perturbateurs du repos public. Cette notification rallentit extrêmement l'ardeur de *nostre Église évangélique;* elle se recoquilla fort gentiment dans ses plumes (1), » et ses chefs furent chercher asile à l'étranger. Pierre de Cologne se retira à Heidelberg, et Clervant se réfugia à Deux-Ponts, puis à Strasbourg, où il demeura jusqu'à la mort de François II (5 décembre 1560).

Charles IX, âgé de dix ans et demi, lui succéda sous la régence de sa mère, Catherine de Médicis. « Ceste princesse, pour arriver au gouvernement de l'estat, mit touttes pierres en œuvres; elle s'accommoda avecque les catholiques par belles parolles et promesses, » et s'assura des religionnaires en signant la fameuse ordonnance connue sous le nom d'*édit de Janvier*.

Fort de cet édit de tolérance, Clervant obtint le rétablissement du temple de Montoy, et l'autorisation d'en construire un second au quartier du retranchement de Guise. A cette nouvelle, une foule de bannis accourent de tous

---

(1) Meurisse, auteur déjà cité.

Digitized by Google

les points de la France ; Farel reparaît *plus fanatique que jamais* (1) ; nombre de moines apostasient, nombre de religieuses quittent leurs couvents, et se marient l'une à un chaussetier, l'autre à un cordonnier, celle-ci à un bernardin. En vain le clergé implore la protection du roi très-chrétien, la cour répond à ses doléances en autorisant l'érection d'un collège calviniste, d'un nouveau temple rue de la Chèvre, et en nommant un zélé religionnaire aux importantes fonctions de maître-échevin. Clervant triomphait ; ses succès avaient été si rapides, qu'en moins de trois années il avait protestantisé la moitié de la population messine. Son église de Montoy, desservie par le savant Polyander, était comme la métropole de tous les temples de nos contrées ; elle comptait 3,197 communiants. Ce fut à cette *métropole* que le chevaleresque Dandelot, colonel-général de l'infanterie française et frère de l'amiral de Coligny, épousa, le 2 août 1564, la belle Anne de Salm, veuve de Balthazard d'Haussonville et sœur du comte régnant de Salm en Vosges. Clervant déploya dans cette occasion une pompe presque royale ; il convia à la cérémonie les autorités messines et la noblesse de la Lorraine, du Barrois et des Trois-Évêchés. Dandelot, encore rayonnant de la gloire qu'il avait acquise à Dreux et à Orléans, parut vêtu d'un pourpoint de satin noir, dont les manches, tailladées au-dessus du coude, laissaient voir un dessous de toile de Hollande garni de manchettes en point d'Alençon. A ce pourpoint, bordé sur toutes les coutures d'un galon blanc surchargé de perles fines, était attachée une trousse qui descendait jusqu'à la naissance des cuisses. Des hauts-de-chausses très-collants, des souliers de forme arrondie, ornés de bouffettes, un court

(1) De Viville, *Histoire de Metz.*

Digitized by Google

manteau, une large fraise, et une toque en velours noir rehaussée d'une plume blanche, complétaient le costume du héros calviniste, dont le port, à la fois noble et majestueux, commandait le respect et l'enthousiasme. Une robe noire montante, du tissu le plus fin, garnie de crevés et de nœuds en satin blanc, pressait la taille gracieuse de la jeune douairière d'Haussonville, drapée élégamment d'une mante en dentelle d'argent bordée de perles fines.

Un dîner de six cents couverts, servi sous des tentes décorées de sentences et de versets empruntés à l'Écriture sainte, réunit au même banquet catholiques et huguenots. Les grâces furent dites par Polyander avec un accent de supériorité qui ulcéra ses adversaires.

Dandelot, après avoir séjourné deux jours au château de Montoy, fut visiter la place de Metz, où il reçut tous les honneurs dus à son rang de maréchal-colonel-général de l'infanterie française.

Nos contrées respiraient enfin, quand Condé et Coligny, rompant l'édit de pacification, déployèrent de nouveau l'étendard de la révolte (1567). A la voix de leurs chefs, les huguenots courent aux armes; leurs frères de Metz se lèvent, surprennent les catholiques et menaçaient la citadelle, lorsque Vieilleville parut, et conserva Metz à Charles IX. Ce prince, qui avait appris de sa mère à attendre avec patience le moment de se venger, profita de la victoire de Jarnac (1569) pour proscrire de nos murs un culte qui avait failli lui enlever un des plus beaux fleurons de sa couronne. Clervant ayant osé résister et contrevenir ouvertement aux ordres du roi, fut arrêté et emprisonné; mais la politique de Catherine de Médicis lui rendit la liberté, et maintint même le temple de Montoy, qui subsista, sauf quelques courtes interruptions, jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes (1685).

Nous retrouvons Clervant en 1575, qualifié de *chef des*

Digitized by Google

protestants de Metz, parmi les signataires d'un traité qui, entre autres avantages, octroyait à Jean Casimir, fils de l'électeur palatin, le gouvernement de la province des Trois-Évêchés, en échange d'un secours de deux mille reîtres et de quatorze mille lansquenets que les luthériens d'Allemagne devaient prêter aux calvinistes de France. Un détachement de ces étranges *convertisseurs*, conduit par Montmorency-Thoré, fut battu par le duc de Guise près de Château-Thierry. Clervant, âgé de soixante-dix ans, fut pris dans cette rencontre et mourut des suites de ses blessures. Il laissa de son mariage avec Catherine de Heu (morte à Metz en 1606) quatre fils et trois filles (1). L'une d'elles, Nicole de Vienne, mariée à Jacques de Jaucourt, seigneur de Villarmont, hérita de la terre seigneuriale de Montoy, qu'elle vendit, en 1618, à son cousin Henri Dessalles, baron de Rorté, guidon des gens d'armes du duc de Lorraine, moyennant une somme de 66,000 livres messines, faisant 39,600 livres de bonne monnaie coursable au change de Metz, *et ce*, dit le contrat, *en remploy de la gagière d'Elisabeth de Mérode, femme au seigneur acquetteur, pour par la ditte dame disposer des produits du dit acquet en robes, bagues, joyaux et parures, selon sa volonté*. Mais des chevaliers peu courtois, quoique appartenant aux frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, entravèrent la perception des revenus affectés à la toilette d'Elisabeth de Mérode. L'un d'eux, le commandeur de Stainville, ayant pris possession en 1624 du prieuré de Saint-Aignan, concédé à son ordre par bulles apostoliques, réclama à ce titre une partie des dîmes du ban de Montoy. Les débats qui intervinrent durèrent seize années.

(1) Ils ne laissèrent point de postérité. Deux de ses fils furent tués les armes à la main, les deux autres moururent des suites de leurs blessures.

Digitized by Google

Les héritiers de madame de Villarmont furent mis en cause; ils durent compter 9,000 livres aux chevaliers de Malte, et reprendre le domaine de Montoy, qui fut successivement acquis par MM. de Bouillon, de Lœwestein et de Batilly, maréchal des camps et armées du roi (1650); ce dernier nous en a laissé une spécification mentionnant un corps-de-logis à trois étages, que nous croyons de l'époque de Clervant. Cette belle terre, l'une des plus considérables du canton du *Haut-Chemin*, étant advenue par héritage à M. Douglas, fut vendue à M. d'Arros de la Mothe, puis à M. Després, qui en était propriétaire, quand Grovestin, à la tête d'un corps franc tiré de l'armée de Flandre, se rua sur nos contrées le 12 juin 1712, et dévasta cinquante et un villages du Pays-Messin. Ce chef de bandes s'établit à la Haute-Bévoy, près d'un poirier qui porte encore son nom, et osa impudemment sommer Metz de lui payer contribution. Les bourgeois, indignés, demandaient à répondre à coups de fusil; mais le gouverneur, Pomponius de Reffuge, leur refusa cette satisfaction, et laissa Grovestin emmener tranquillement mille dix-huit têtes de bétail. Cependant il fut poursuivi, et justice en fut faite sous les murs de Trarbach. Les dommages causés par cette pointe audacieuse s'élevèrent à une somme de 422,096 fr. 13 sous, que Louis XIV fit solder par le trésor royal. Montoy, qui avait eu son château pillé et sept maisons brûlées, toucha, pour sa part, 21,919 fr. (1).

---

(1) Il y eut une destruction de Grovestin que l'argent ne put réparer, et qui affecta profondément les habitants de Montoy, nous voulons parler de l'incendie de leur *orme impérial*, ainsi nommé depuis que Charles-Quint avait armé chevalier, près de son tronc séculaire, le maître-échevin Jacques d'Ex et Nicolas de Gournay, écuyer. Le journal de sa venue et entrée dans la ville impériale de Metz rend compte en ces termes de cet honneur accordé à notre premier magistrat : « L'empereur se partit de Mets le 14 janvier 1540, entre les 11 et 12 heures du matin, et sortit par la porte des Alle-

Digitized by Google

L'annaliste anonyme auquel nous empruntons une partie de ces détails, accuse Pomponius de Reffuge de connivence avec Grovestin, dont la troupe, dit-il, gorgée de vin et de liqueurs fortes, eût été incapable de résister à une attaque sérieuse. Il prétend que le gouverneur de Metz fut mandé à Versailles et révoqué de ses fonctions. Mais son tombeau, que l'on voyait, avant la première révolution, dans une des chapelles de notre cathédrale, dément cette inculpation, et constate que Pomponius de Reffuge mourut à Metz le 26 septembre 1712, honoré de la faveur du grand roi.

M. Desprès, que la visite de Grovestin avait désenchanté de Montoy, le céda à M. de Charuelle, conseiller au parlement de Metz. Cet intègre magistrat ayant été pourvu, en 1747, d'une charge de président à mortier au même siège, fut complimenté par une députation du conseil des échevins, qui, selon l'usage, lui offrit le *vin de ville*. M. de Charuelle ne voulut point l'accepter sans en référer à sa compagnie: c'était formuler un refus poli; le conseil le

---

mands. Le maistre-eschevin, les seigneurs Michiel de Gournais, Claude de Gournais, Nicollais de Gournais, Martin de Heu, et plusieurs aultres jeusnes seigneurs avec les soldairs, l'accompagnèrent et le conduisirent jusques l'*orme de Montoy*. Estant venus en ce lieux, l'empereur fut requis par ledict seigneur Michiel de Gournaïs de faire chevaliers les seigneurs Jaicque Dex, maistre-eschevin, et Nicollais de Gournais, escuyer, ce qu'il octroya; et pour ce que l'espée de quoy il faisoit les chevaliers estoit portée devant et qu'il ne l'avoit, il fist tirer les espées de mesme aux seigneurs Jaicques Dex et Nicollais de Gournais, qui mirent pied à terre, se agenoillèrent, et de leur propre espée furent faicts chevaliers par ledict seigneur empereur, de quoy ils le remercièrent comme raison le volloit. Ledict seigneur de Gournais prit congé de sa majesté pour toutte la compagnie, la priant qu'il volesit avoir la cité pour recommandée. L'empereur respondit que parce qu'il l'avoit heu du passé, qu'aussy il l'aueroit à l'avenir. »

Digitized by Google

comprit, et le *vin de ville* fut distribué à nos quatre couvents d'ordres mendiants.

Enfin, en 1748, M. de Brazy, également conseiller au parlement de Metz, fit l'acquisition de la terre de Montoy, qui est aujourd'hui possédée par sa petite-fille, madame Durand d'Aulnoux, née de Larminat. Un élégant château moderne, environné de jardins paysagers d'un goût parfait, a remplacé le sombre *corps-de-logis* signalé par M. de Batilly. La *grosse Tour*, ainsi que celles *de la Garde* et *de la Chapelle*, ont été religieusement conservées et rattachées très-habilement aux constructions nouvelles. Mais la lourde main des révolutions s'était appesantie sur le donjon; il a fallu l'abattre, et dans le déblai de ses ruines on a retrouvé une partie de la pierre sépulcrale décrite par Gruter (*inscrip.* p. DLXIII, n.° 13). Elle avait (1), selon le savant antiquaire, « huit pieds de hauteur. On voyait dans sa partie supérieure, sous une espèce d'arcade en forme de niche, les bustes d'un homme et d'une femme, couverts d'une tunique et d'un manteau à peu près de même coupe. La femme était à la droite de l'homme qui paraissait d'un certain âge, et portait la barbe et les cheveux extrêmement courts. Au-dessous était un aigle soutenant une couronne de laurier, au milieu de laquelle était cette inscription : D. M. M. TVRRANII PRÆF. MAC. ET HEDONE CON. KAR. » (*Aux dieux mânes de Marcus Turranius, préfet de l'aile macédonienne, et d'Hédone, sa chère épouse.*) Gruter ajoute que ce monument fut employé aux réparations d'une tour du château de Montoy. Nous le donnons tel qu'il est aujourd'hui, d'après un dessin dû à l'habile crayon de madame A. Durand d'Aul-

(1) *Histoire de Metz* par les bénédictins, tome 1.er, p. 81, et pl. VIII, fig. 6.

Digitized by Google

noux (*voir* pl. III, fig. 2). Nous y joignons le tracé d'un autre bas-relief, également découvert dans les décombres du donjon. Il porte 20 pouces de haut sur 8 pouces de large, et représente un Romain drapé de sa toge et vêtu d'une longue tunique. Enfin, nous reproduisons l'esquisse fidèle du manteau d'une cheminée du XVI.e siècle, qui existait dans une des salles de la tour *de la Garde*. Il est encore décoré des armoiries des Cheverson, des Roussel, et d'un troisième écusson entièrement effacé. Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur le costume et la coiffure des quatre femmes galamment placées en supports; ils retrouveront les manches, les collerettes et les *berthes* que la mode a réintégrées dans les toilettes de notre époque.

EM.el D'HUART.

Digitized by Google

LA MOSELLE.

POÈME DESCRIPTIF D'AUSONE,

TRADUIT PAR ÉMILE BÉGIN. (*)

Je venais, par une lumière nébuleuse, de passer la Nahe rapide. Après avoir contemplé avec admiration les nouvelles murailles ajoutées à cette ville antique où la Gaule éprouva un désastre semblable à celui de Cannes, où gisent encore des monceaux de cadavres privés de sépulture, je marchai, à travers les forêts, par des chemins que ne

(*) Ce poème, ainsi que les quatre poèmes sur la Moselle, composés au VI.e siècle par Venantius Fortunatus, évêque de Poitiers, seront publiés incessamment, avec le texte latin en regard, une critique philologique, des notes, et un plan de la Moselle romaine. 1 vol. in-12 de 300 pages.

Digitized by Google

foula jamais le pied d'un homme. Ayant ensuite traversé l'aride territoire de *Dumnisse*, les *Tavernes* arrosées par des sources qui ne tarissent jamais, et la contrée où vient de se fixer récemment une colonie de *Sarmates*, j'aperçus enfin, sur les frontières de la Belgique, la ville de *Nimègue*, camp célèbre de Constantin-le-Grand. L'air y est plus pur; le soleil parcourt avec éclat un horizon pourpré; vous ne rencontrez déjà plus ces massifs de feuillages entrelacés qui forment un dôme de verdure à travers lequel on cherche le ciel; et l'air, dégagé de nuages, ne s'oppose ni à la splendeur du jour, ni à l'éclat de l'atmosphère. Toutes ces choses frappèrent agréablement ma vue, je crus revoir ma patrie; et, dans ces villages qu'on dirait suspendus aux bords d'un fleuve, dans ces collines couvertes de vignes, dans ces belles eaux de la Moselle qui s'écoulent avec un silencieux murmure, il me sembla retrouver la campagne si brillante de Bordeaux.

Je te salue, fleuve digne d'éloges par les terres que tu arroses et par les habitants fixés sur tes bords. La Belgique t'est redevable d'une cité jugée digne de la résidence impériale; tes collines sont couvertes de vignes odoriférantes, et tes riants rivages forment de vertes prairies. Navigables comme l'Océan, rapides comme un fleuve, tes eaux présentent la transparence et la profondeur d'un lac; dans leur course, elles font entendre le frémissement des ruisseaux, et l'emportent, pour boisson, sur l'eau glacée des fontaines. Seule, ô Moselle, tu réunis les avantages qu'offrent séparément les fontaines, les ruisseaux, les fleuves, les lacs, et même l'Océan au double flux. Tu promènes des flots paisibles que n'agitent jamais le souffle du vent, ni le choc des rochers cachés. Ton lit n'offre pas ces inégalités profondes qu'il faudrait incessamment aplanir en précipitant ta course. On ne voit pas, au milieu de tes ondes, des terres amoncelées ralentir ta marche, ni former des îles qui pourraient, en te divisant, insulter à ton titre de fleuve, si bien mérité.

Tu présentes deux voies à la navigation, soit qu'en descendant ton cours, des rames agiles effleurent tes flots propices; soit qu'en remontant ton rivage, les matelots se fassent remorquer au moyen de câbles qu'ils attachent à l'extrémité des mâts de leurs bateaux. Étonnée de voir ton onde refoulée, n'as-tu pas cru que son cours naturel se trouvait arrêté? Cependant, des roseaux fangeux ne bordent point tes

Digitized by Google

rives ; on ne voit jamais ton onde, devenue paresseuse, déposer sur elles une vase immonde, et tes flots, ne se déviant jamais, arrosent des bords toujours purs.

Coule maintenant, ô Moselle, sur un lit formé d'un marbre rival de celui de Phrygie, et dont les rivages étalent de magnifiques carrières. Moi qui méprise le luxe, produit de l'art et de la richesse, j'admirerai les ouvrages de la nature, et non ces entreprises extravagantes qui préparent follement la ruine de nos neveux.

Moselle, une grève solide couvre tes rivages humides, et ne retrace point l'empreinte des pieds qui les ont foulés ; une surface transparente permet à la vue de sonder la profondeur de tes eaux, car il n'y a point pour ce fleuve de secret qu'un seul coup d'œil ne révèle, comme un ciel serein ; et de même que les doux zéphyrs n'empêchent pas le regard de parcourir les espaces de l'air, de même aussi l'œil qui plonge au sein de ton onde y découvre ce qu'elle renferme de plus caché. Lorsque ton cours est tranquille, les flots, doucement agités, laissent entrevoir, sous une teinte azurée, tantôt des figures semblables à des sillons formés sur le sable par un léger courant, tantôt des plantes frémissantes, dont les tiges inclinées forment au fond des eaux un lit de verdure. Ainsi, dans les sources vives, on voit des herbes que les vibrations de l'eau mettent en mouvement ; les cailloux brillent ou disparaissent, et le gravier se détache de la mousse.

Tel est le tableau observé sur les rives de la Calédonie, lorsque le reflux laisse à sec sur le rivage l'algue verte, le rouge corail et la blanche perle, produit d'un coquillage, ces délices de l'opulence qui retracent sous les flots l'exacte imitation de nos ornements et de nos parures. De même la paisible Moselle laisse découvrir, au sein de son onde, des herbes de mille couleurs, mêlées à une infinité de petites pierres. Des troupes joyeuses de poissons fatiguent l'œil attentif et trompé, lorsqu'il les suit dans leurs jeux. Il serait impossible d'indiquer les innombrables circuits de tant d'espèces, les légions qui remontent le fleuve, les noms des individus qui composent une famille aussi multipliée, sans en omettre aucun : le dieu auquel échut en partage le second lot de l'univers, l'empire de la mer et du trident, s'y oppose et me l'interdit.

Naïade qui habitez les bords de la Moselle, faites-moi connaître

Digitized by Google

l'ensemble de la troupe écailleuse, et montrez-moi leurs cohortes nageant dans les flots azurés du fleuve.

Au milieu des herbes sablonneuses brille le *meunier*, dont la chair trop molle est soutenue par une multitude d'arêtes; il se corrompt avec promptitude, et ne peut être servi à table six heures après avoir été pêché; la *truite* commune, dont le dos est tacheté de pourpre; l'*anguille* innocente faute d'arêtes, et l'*ombre* légère qui échappe à l'œil par la célérité de ses mouvements. Quand le *barbeau*, longtemps tourmenté dans la Sarre par les tourbillons qui bondissent de six embouchures formées par des rochers, arrive enfin dans la Moselle, on l'y voit prendre tout son essor et nager à l'aise. D'autant plus estimé qu'il se trouve plus vieux, le barbeau est de tous les êtres vivants le seul dont la vieillesse soit appréciée. Je me garderai bien de t'oublier, toi, *saumon*, à la chair rouge et vive. Un coup de ta large queue imprime au fond de l'eau un mouvement qui se communique aussitôt à la surface, et dont la cause demeure invisible. Ta poitrine, comme une cuirasse, est hérissée d'écailles; ta hure glissante est servie dans les repas les plus friands; tu peux attendre, sans te corrompre, un temps assez long; les taches de ta tête la rendent remarquable; tes entrailles sont développées, et ton obésité est énorme. La *lamproie*, que l'on pêche en Illyrie et sur les rives de l'Ister au double nom, se laisse deviner par une écume qui surnage, et se rend aussi dans la Moselle, sans doute pour que les eaux de ce fleuve ne soient pas privées d'un hôte aussi fameux. De quelles couleurs la nature ne l'a-t-elle point peinte! Des points qu'entoure une auréole jaune marquent la surface de son dos; le long de sa peau lisse s'étend une teinte azurée; le milieu de son corps est surchargé d'embonpoint, et, de cette partie jusqu'à l'extrémité de sa queue, sa peau devient sèche de maigreur. *Perche*, délice de la table, je ne te passerai pas non plus sous silence; seule de tous les poissons habitant les fleuves, tu peux être comparée à ceux qui viennent de la mer, et rivaliser aisément avec les *mulets* à couleur rouge. Ta chair savoureuse est composée de parties unies entre elles par des écailles et divisées par des arêtes. On remarque encore ici l'hôte des étangs, le *brochet*, dont le nom latin est une plaisanterie. Ennemi juré des grenouilles coassantes, il recherche les roseaux et la vase; aussi est-il

Digitized by Google

rejeté des tables distinguées, et seulement admis dans ces ignobles cabarets infectés de la fumée qu'ils exhalent. Qui ne connaît la verte *tanche*, ressource du vulgaire; l'*ablette*, proie facile pour les hameçons des enfants; l'*alose*, dont le bas peuple se nourrit après l'avoir fait rôtir sur le gril; la *truite*, qui conserve de l'analogie avec deux autres espèces dont cependant elle diffère, n'étant ni saumon, ni truite saumonée, quoique l'on puisse aisément la confondre avec l'un et l'autre; poisson douteux et bon à pêcher lorsqu'il a atteint la moitié de l'âge des deux autres? Parmi les troupes de poissons qui fréquentent notre fleuve, il faut citer le *goujon*, dont la longueur n'excède pas huit doigts; il est rond et fort gras; sa femelle ovipare a le ventre plus développé que le mâle; les nageoires du goujon imitent parfaitement celles du barbeau. C'est le moment de te célébrer, grand *esturgeon* que la mer enfante, et dont le dos reflète les teintes de l'olive; je te considère comme le dauphin des rivières. Lorsque tu te laisses glisser dans les fleuves que tu remontes, souvent embarrassé dans les herbes ou arrêté par le manque d'eau, c'est à peine si ton vaste corps peut accomplir ses mouvements. Mais, lorsque tu t'avances au milieu de l'onde avec calme et majesté, tu excites l'admiration des rives verdoyantes, des poissons qui nagent à tes côtés, et des flots que tu ne troubles pas. Le sein du fleuve s'ouvre devant toi, et les vagues se précipitent sur le rivage. Souvent, dans la mer Atlantique, on voit l'énorme baleine, poussée vers la plage par le vent ou par un mouvement volontaire, diviser la masse des eaux, soulever les flots et menacer les montagnes voisines, tandis que la baleine de notre Moselle, paisible, inoffensive, ne semble y venir que pour ajouter à sa gloire.

Mais notre attention s'est assez long-temps arrêtée sur la plaine liquide et les troupes joyeuses de poissons qu'elle renferme; nous avons suffisamment décrit leurs nombreuses espèces. Le magnifique spectacle des vignobles offre d'autres attraits, et les présents de Bacchus sont bien dignes de fixer nos regards incertains. Une longue chaîne de montagnes escarpées, des rochers, des collines exposées au soleil, des pentes douces, des sinuosités où partout surgit la vigne, forment une sorte de théâtre naturel. Ainsi l'on voit le mont Gaure et le Rhodope parés d'une riche vendange; le mont Pangé, qui doit

son éclat aux pampres dont il se couronne ; ainsi, sur le rivage de la mer de Thrace apparaît le mont Ismare, brillant d'une éclatante verdure ; tels sont enfin les vignobles de ma patrie, lorsqu'ils font réfléchir une teinte jaunâtre aux eaux de la Garonne. Car, dans ces lieux, la vigne couvre le sommet de la montagne, les revers de la colline et le rivage du fleuve. Heureux des travaux qui les occupent, les vendangeurs empressés s'agitent de toutes parts ; tantôt ils gravissent le sommet des collines, tantôt ils les descendent et s'agacent entre eux par de joyeux propos ; le voyageur qui côtoie la rivière, et les matelots qui en suivent le cours, adressent, en chantant, des reproches au vendangeur paresseux. Leurs cris sont répétés par les échos des rochers, des forêts et du fleuve. Ce spectacle ne plait pas seulement aux mortels. Il me semble voir accourir sur ces rives les satyres des champs et les nymphes des prairies, lorsque, animés d'une joyeuse impudence, les pans, aux pieds de chèvre, se précipitent dans les flots. Pendant qu'ils agitent le fleuve par la violence de leurs mouvements, les nymphes tremblantes se cachent sous les eaux. Souvent la naïade Panope, entourée de ses amies les Oréades, évite les Faunes lascifs, divinités champêtres d'un autre genre, et court dérober des raisins sur les collines. On dit même qu'au moment où le soleil brûlant est au milieu de sa course, aux heures où l'extrême chaleur du jour éloigne les regards des humains, satyres et naïades, réunis en chœur, viennent s'ébattre sur une même rive, et que ces nymphes, pour s'amuser, provoquent les satyres à plonger dans les flots. Maladroits à la nage, les satyres cherchent vainement à saisir les nymphes qui leur échappent ; au moment où ils croient tenir leurs membres souples et glissants, dupes de l'illusion, au lieu d'un corps, ce n'est que de l'eau qu'ils saisissent. Pardon, si je révèle en partie des choses dont aucun mortel n'a été témoin : que ces secrets demeurent cachés, et que la Garonne conserve la vénération portée à ses rives.

Un autre spectacle s'offre à tous les regards, c'est celui de la Moselle reproduisant l'image de la colline avec tant de vérité, que l'eau paraît avoir des feuilles, et que le fleuve semble planté de vignes. A l'heure où l'étoile de Vénus fait avancer les ombres tardives de la nuit, quelle couleur vient s'étendre sur les flots, et donner à la Moselle l'apparence d'une verte montagne? Les collines vacillantes sem-

Digitized by Google

blent nager dans ses eaux ; on voit au loin les pampres s'agiter ; la vendange paraît grossir dans le cristal de l'onde ; le marinier trompé, voguant dans son esquif d'écorce, compte au milieu des flots les ceps de vigne, là où la colline est reflétée dans le fleuve avec l'extrémité des ombres des coteaux voisins. Que ces spectacles sont agréables, surtout quand on voit de légers navires, garnis de rames, lutter au sein du fleuve en décrivant mille détours, ou bien glisser le long de la verte rive, et froisser les herbes qui croissent au bord des prés que la faux a moissonnés ! En observant la gaité des patrons assis sur la poupe ou la proue de leurs barques; en voyant cette folle jeunesse qui joue sur la plaine liquide, le spectateur charmé oublie le temps, ses affaires, le souvenir des soucis qui l'agitaient. Telle fut la scène offerte à Bacchus, lorsque, du haut des coteaux du Vésuve toujours fumant, ou des vignobles du mont Gaure dont les flancs recèlent le soufre, Vénus, enchantée de la victoire d'Actium remportée par Auguste, ordonna aux amours badins d'imiter, dans leurs jeux, les combats furieux qui venaient d'avoir lieu entre les vaisseaux et les galères romaines, sous la citadelle apollonienne de Leucade ; telles étaient ces naumachies des barques de Cumes, quand, pour se préparer à combattre Pompée vaincu à Milazzo, elles fesaient retentir l'Averne de leurs chocs inoffensifs ; luttes joyeuses, véritables jeux comme on en voit encore sur la mer de Sicile, en face du mont Pélore. De pareils tableaux sont retracés sur la Moselle où l'on voit la pétulante jeunesse s'exercer sur des barques peintes de brillantes couleurs. Le soleil, en tombant d'aplomb sur la tête des matelots, dessine dans les eaux leur image, et redresse les ombres courbées de leur corps incliné. A mesure qu'ils répètent, tantôt d'une main, tantôt de l'autre, de rapides mouvements, car ils se délassent en changeant la direction de leurs rames, ce sont de nouvelles figures et de nouveaux personnages que l'onde représente et réfléchit. Ces jeunes marins trouvent un certain charme à se voir ainsi reproduits dans les flots, et s'étonnent de l'exacte ressemblance des figures que le fleuve répète à leurs yeux. Ainsi, une nourrice voulant montrer à son élève chérie le bel arrangement de sa chevelure, l'approche du miroir qui la réfléchissait de loin : la jeune fille, ravie d'un tableau dont elle ignorait la cause, croit apercevoir l'image de sa

Digitized by Google

sœur ; elle adresse au miroir des baisers qui ne lui seront pas rendus, et fait de vains efforts pour s'emparer des épingles de sa coiffure, ou lisser ses cheveux du bout de ses doigts sur le bord de son front. De même nos jeunes matelots, en présence de ces ombres qui les amusent, jouissent du plaisir de voir des images fictives qui leur semblent réelles.

Des points de la rive où les abords sont faciles, on voit la troupe dévastatrice des pêcheurs fouillant toute la profondeur de la Moselle. Poissons, vous avez, hélas ! bien du mal à vous défendre dans un fleuve où l'on peut toujours vous atteindre ! Ici le pêcheur tire ses filets humides jusqu'au milieu des eaux, entraînant une infinité de poissons arrêtés par les mailles et les nœuds ; sur les points où le fleuve promène ses flots paisibles, vous en voyez un autre qui dirige un filet flottant marqué par des morceaux de liège. Ailleurs, du haut d'un rocher, le pêcheur, penché sur l'onde, incline une ligne flexible dont l'extrémité se courbe, et lance des hameçons qui recèlent la mort sous des appâts trompeurs. La troupe errante des poissons ne se doutant pas des pièges qui lui sont tendus, se précipite sur ces mets dangereux : l'hameçon traverse leur gosier, pénètre dans leurs entrailles palpitantes, et ils reconnaissent, mais trop tard, à de vives et cruelles blessures, la présence du fer ennemi : la soie aussitôt agitée fait frémir la ligne, et le jeune pêcheur retire brusquement de sa main droite, dans une direction oblique, le poisson qu'il vient de prendre. A ce mouvement, une sorte de sifflement se fait entendre, l'air le répète comme le retentissement d'un coup, et semble gémir ; le poisson mouillé saute sur les rochers arides, et redoute les rayons d'un soleil dont les traits lui sont mortels. Toute cette vigueur qu'il montrait naguère dans les flots, s'épuise bien vite sous l'impression d'un air trop vif et trop abondant. Déjà une sorte de langueur se manifeste dans ses mouvements ; sa queue engourdie essaie de se contracter pour la dernière fois ; sa bouche s'entr'ouvre ; ses ouïes, qu'agite un dernier souffle, exhalent l'air absorbé. On dirait que ce fluide, alimentant le feu d'une forge, est reçu et renvoyé tour à tour par une pièce d'étoffe placée entre deux tables de hêtre. J'ai vu quelques poissons expirants rassembler toutes leurs forces, et, par un effort désespéré, s'élever en l'air, puis retomber dans le fleuve, où ils retrouvaient un élément sur lequel ils ne comptaient plus. J'ai vu le jeune pêcheur impru-

Digitized by Google

dent se précipiter du haut du rivage dans les flots, et chercher à ressaisir à la nage la proie qui lui était échappée. C'est ainsi que, dans le détroit de Béotie, on voit Glaucus d'Anthédos, pour se soustraire à l'action du venin que lui avait fait prendre Circé, manger des herbes qui rendaient la vie aux poissons expirants, et devenir aussitôt nouvel habitant de la mer de Carpatris. Pêcheur célèbre, redoutable par ses hameçons et ses filets, pour qui la mer n'avait point de lieux cachés, grand destructeur de poissons, Glaucus nage maintenant au milieu des bandes qu'il rendait autrefois captives.

Les habitations suspendues à la crête des rochers qui dominent la Moselle, contemplent de loin tous les tableaux que nous venons d'esquisser; le fleuve les sépare en promenant au milieu d'elles ses flots sinueux, et des monuments prétoriens décorent ses rivages.

Qui pourrait admirer maintenant la mer de Sestos et le fameux détroit d'Hellès, fille de Néphèle, ou celui du jeune homme d'Abydos? Qui contemplerait ce pont du grand roi construit sur la mer de Calcédoine au point où l'Euripe interdit la jonction de l'Europe à l'Asie? Sur la Moselle, on ne redoute ni la fureur des flots si terribles dans les détroits, ni les violents combats que se livrent les vents Corus. Les habitants de nos rivages, unis par un langage commun, peuvent entretenir aisément des conversations animées; le calme qui règne ici permet d'entendre les voix de ceux qui se saluent, les cris qu'ils jettent, et pour ainsi dire, le bruit de leurs mains: l'écho, comme un interprète placé au sein du fleuve, répète les paroles échangées des deux rives.

Quelle mémoire assez fidèle pourrait rappeler l'immense variété de formes architecturales que présentent les nombreux édifices répandus dans chaque village de la Moselle, et leurs divers ornements. L'architecte de Gatine qui éleva le temple de Cumes, et auquel la douleur paternelle ne permit pas de reproduire sur l'or la catastrophe de son fils Icare; Philon d'Athènes et l'illustre géomètre dont le génie, justement apprécié d'un ennemi vainqueur, avait réussi à prolonger le siège célèbre de Syracuse, ne dédaigneraient pas d'y accoler leurs noms. Peut-être Marcus, en composant la semaine de son dixième volume, avait-il en vue les merveilles humaines étalées sur ces rives. Ici brillent, en effet, de tout leur éclat, l'art de Ménécrate, le

Digitized by Google

talent de l'architecte fondateur du temple d'Éphèse, et celui de l'artiste qui plaça sur le sanctuaire de Minerve une chouette douée d'un tel charme, qu'elle attirait toutes sortes d'oiseaux qui périssaient ensuite par la fascination de son regard. Peut-être ces lieux ont-ils été visités par Dinocharès, célèbre architecte du palais de Ptolémée, où il éleva une statue sur un cône composé de pierres quadrangulaires, qui absorbait son ombre. C'est à lui qu'on ordonna, en raison d'une alliance incestueuse, d'attacher à la voûte du temple d'Alexandrie l'image d'Arsinoé; il y mit un zéphyr d'aimant qui la tenait suspendue par sa chevelure de fer. Ces artistes, ou leurs rivaux en talents, auront sans doute dessiné la position des édifices qui couvrent les campagnes de la Belgique, ainsi que les maisons élevées qui décorent la Moselle. L'une s'élance au sommet d'un rocher naturel; l'autre est construite sur une élévation riveraine qui s'avance vers le fleuve. Celle-ci est assise sur un terrain plus reculé, et semble retenir captive la rivière sinueuse qui vient baigner ses pieds; celle-là, élevée sur le penchant d'une colline, domine de beaucoup le fleuve, étend sa vue sur des terres cultivées ou agrestes, et jouit du spectacle d'un délicieux domaine qu'on croirait le sien. Les édifices assis humblement dans la plaine humide jouissent, par leur élévation, des avantages que présente la colline. Leur hauteur est si grande qu'ils semblent s'élancer dans les airs, et la tour qui les domine peut être comparée au phare de Memphis. L'une de ces tours sert à faire prendre les poissons qu'enferment les anfractuosités de rochers échauffés par le soleil; tandis que l'autre, bâtie sur la crête de la montagne, protège au loin les flots qui s'écoulent à ses pieds.

Que dirai-je de ces salles magnifiques construites sur de vertes prairies, et dont les toitures brillantes sont soutenues par une multitude de colonnes? Comment décrire ces bains sulfureux construits le long du parapet du fleuve, lorsque le souffle de Vulcain condense, dans des canaux bien fermés, les flammes que l'ardeur du feu pousse au dehors? J'ai vu des baigneurs, épuisés par d'excessives transpirations, préférer aux eaux froides des piscines ou des étangs voisins les eaux courantes de la rivière: ils ne tardaient pas à s'y réchauffer en coupant les flots à la nage. Si quelque habitant de Cumes arrivait en ces lieux, il trouverait à nos bains de la ressemblance avec les thermes

Digitized by Google

de Baïes, tant on y apporte de soins et de propreté, sans que le luxe s'y introduise.

Moselle, fleuve digne d'être comparé à l'Océan lui-même, comment achever ton éloge sans dire qu'une infinité de rivières viennent se joindre à toi par diverses embouchures, quoiqu'elles puissent retarder l'instant de leur réunion ; mais toutes montrent l'empressement le plus vif à confondre leurs noms avec le tien. Ainsi, la *Sura*, grossie des eaux du *Pronée* et du *Némèse*, digne de s'unir à notre fleuve, se hâte de s'y rendre, et de lui porter, avec ses propres eaux, celles des rivières qu'elle a reçues, trouvant plus de gloire à se confondre étroitement avec la Moselle, qu'à se perdre dans l'Océan par des embouchures ignorées. Le *Kel* rapide et l'*Erubre*, célèbre par ses marbres, s'empressent de te porter le tribut de leurs flots ; le Kel si renommé par les poissons qu'il nourrit, qui fait tourner les roues des moulins, et qui met en mouvement la scie des marbriers dont le bruit retentit sans cesse sur l'une et l'autre rive. Je passe sous silence le *Lisère* et le *Draum*, ruisseaux de peu d'importance, et je ne ferai pas mention des eaux du méprisable *Salm*. La Sarre, aux ondes navigables et aux flots retentissants, m'appelle de toute sa voix et termine une course dont la longueur la fatigue, en prenant son embouchure sous les murs de la ville impériale. L'heureuse Eltz, qui n'est en rien inférieure à la Sarre, promène ses ondes paisibles à travers des champs fertiles, et baigne des rivages couverts d'une multitude de fruits. Beaucoup d'autres rivières se hâtent, autant que peut le permettre la rapidité de leur cours, de s'unir à la Moselle, tant il y a d'empressement et d'effort de la part de tous ceux qui briguent cet honneur.

Si le poète de Smyrne ou le chantre fameux de Mantoue t'avait célébré, fleuve divin, le Sémoïs, renommé sur le rivage de Troie, ne pourrait te disputer le premier rang, et le Tibre lui-même n'oserait s'arroger la préférence. Pardonne, cité puissante ; éloigne, je t'en conjure, tout sentiment de jalousie, et que Némésis, dont le nom est étranger à la langue latine, protège la résidence impériale et les fondateurs de Rome.

Salut, Moselle, mère féconde en hommes et en fruits ; illustre par les hauts fonctionnaires, la belliqueuse jeunesse que tu produis, et la langue que l'on parle sur tes bords, digne rivale de la langue ro-

Digitized by Google

maine. La nature a concédé à tes habitants une humeur joviale sous une physionomie grave et des mœurs douces. Rome n'est pas la seule ville qui ait d'anciens Catons à citer; et Aristide, la gloire de la vieille Athènes, ne mérite plus seul le beau nom de juste. Mais pourquoi, dans l'excès d'enthousiasme que tu m'inspires, irais-je affaiblir tes louanges, en laissant errer mon imagination? Muse, cache ton luth; mes derniers vers ont résonné sur ses cordes vibrantes. Un temps viendra où, pour adoucir par l'étude les ennuis d'un ignoble repos, et réchauffer ma vieillesse glacée en choisissant un honorable sujet, je chanterai les hauts faits des Belges et les mœurs des citoyens qui font l'ornement de leur patrie. Peut-être qu'alors les Muses m'inspireront des chants légers, pleins de convenance et de délicatesse, et peut-être aussi que l'honneur de la pourpre consulaire sera devenu ma récompense. De quoi ne parlerai-je point alors? Je célébrerai les paisibles cultivateurs, les sages jurisconsultes, les orateurs qui prêtent aux accusés le noble appui de leur éloquence; les illustrations des cours municipales, celles de chaque sénat, ainsi que les professeurs distingués dont l'art oratoire mériterait les éloges du vieux Quintilien. Je chanterai les citoyens qui ont gouverné leur ville natale, dont le tribunal n'a jamais été souillé par le sang, et qui ont illustré leurs faisceaux toujours innocents. Je parlerai de ceux qui, sous le titre secondaire de préfets, ont régi les peuples d'Italie et ceux de la froide Bretagne; de celui qui, dans un poste secondaire, a commandé Rome, son peuple et son sénat, quoiqu'il fût égal en mérite à ceux qui tenaient le premier rang; la fortune se hâte enfin de réparer ses anciens torts, en lui rendant des récompenses injustement ravies, et en le replaçant au faite d'honneurs si grands, que la gloire en rejaillira sur sa postérité. Aujourd'hui, terminons l'œuvre commencée; ajournons à une autre époque l'éloge des hommes illustres du pays; disons seulement que l'heureuse Moselle dirige son agréable cours au milieu de campagnes verdoyantes, et suivons-la, pour l'immortaliser, jusque dans les eaux du Rhin.

C'est à vous maintenant, ô Rhin, d'ouvrir, pour recevoir la Moselle, votre sein d'azur; d'étendre votre manteau d'un vert transparent, et de vous frayer une route nouvelle. Non seulement vous vous enrichissez des eaux de cette rivière, mais vous êtes fier encore de ce

Digitized by Google

qu'en baignant les murs de la ville impériale, elle a pu être témoin des triomphes communs de l'empereur et de son fils, ainsi que de la défaite de nos ennemis au-dessus du *Necker*, de *Lepodunum*, et des sources de l'Ister, inconnues aux annales romaines. Sans doute que la victoire qui termina la guerre, va produire de nouveaux lauriers.

Fleuves, restez unis; continuez votre course, et repoussez d'un commun accord les flots d'une mer furieuse. Ne craignez pas, admirable Rhin, de paraître inférieur à la Moselle. Un tel hôte ne connaît point l'envie. Jouissez de l'immortalité attachée à votre nom, et, certain de votre gloire, hâtez-vous d'adopter la Moselle pour sœur. Riche de vos propres eaux, riche des nymphes qui les habitent, votre lit, assez grand pour tous deux, étendra ses deux branches sur deux rives parallèles, et déchargera par diverses embouchures vos flots réunis. Il sera facile alors de faire arriver les forces destinées à imprimer la terreur aux habitants de la Franconie, aux Chamaves et aux Germains; vous deviendrez la véritable barrière de l'empire; vous serez assez grand pour porter un double nom; et malgré votre source unique, vous mériterez le nom de Rhin à la double embouchure.

Pour moi, Vivisque d'origine, connu des Belges par l'hospitalité que j'ai trouvée près d'eux à la suite des derniers traités, et qui porte le nom latin d'Ausone; moi dont la patrie et le domicile sont situés entre l'extrémité des Gaules et les hautes montagnes des Pyrénées, là où la joyeuse Aquitaine ne présente que des mœurs naïves, c'est à peine si j'ose chanter la Moselle. Je ne puis la captiver par cette offrande légère de ma muse; aussi, loin d'ambitionner un éloge, c'est au contraire un pardon que je sollicite. Vous avez, ô fleuve célèbre, assez d'autres poètes qui vont puiser sans cesse dans les sources sacrées, et auxquels il arrive très-fréquemment de tarir l'Aganippe.

Lorsque l'empereur et son fils, objet de tous mes soins, m'auront renvoyé, blanc de vieillesse, dans la ville de Bordeaux, ma patrie; et qu'honoré des faisceaux consulaires et de la chaise curule, j'aurai terminé l'éducation par moi commencée, je reprendrai avec plus de verve que jamais les louanges de ce fleuve; j'y joindrai l'éloge des villes au-dessous desquelles la Moselle coule paisiblement; je parlerai de ces forteresses aux murailles antiques qui jouissent de la vue de ses eaux. Construites pour les protéger dans les temps difficiles, ces

Digitized by Google

forteresses ne servent plus aujourd'hui de citadelles, mais de greniers d'approvisionnement à la Belgique pacifiée. Je vanterai la félicité des habitants des deux rives, et la gloire d'un fleuve qui passe au milieu des travaux de l'agriculture et divise des champs d'une égale fertilité. Ni la *Loire*, ni l'*Aisne* rapide, ni la *Marne*, située sur les limites de la Gaule et de la Flandre, ni la *Charente*, qui fait refluer la mer de Saintonge, n'oseront lui disputer le pas. La *Dordogne*, qui descend d'une montagne couronnée de neige, le lui cédera avec plaisir, et la Gaule sera loin de lui préférer le *Tarn*, malgré l'or qu'il charrie. L'*Adour tabellique*, roulant au loin ses ondes irritées de rochers en rochers, ira se jeter dans une mer éclatante, après avoir porté son hommage à la divinité de la Moselle.

Ton éloge, ô Moselle, ne doit pas seulement retentir dans les lieux où, par une heureuse bifurcation, ta source émane d'un lit d'or; il ne doit se restreindre ni aux parages que tes paisibles sinuosités arrosent, ni à ceux où ton cours doit finir au-dessous des ports de la Germanie; tu es digne des louanges des pays éloignés. Si ma muse obtient du succès; si quelques lecteurs lui consacrent leurs loisirs; Moselle, ton nom passera dans la bouche des hommes, et mes chants le sauveront de l'oubli. Tu seras connu des fontaines, des lacs et des fleuves aux flots d'azur; tu le seras encore des antiques forêts qui font la gloire des villages. La *Drôme*, la *Durance* au lit inconstant, les fleuves des Alpes auront de la vénération pour toi; le Rhône, qui partage une ville en deux parties, fera retentir ton nom sur la droite de son rivage, tandis que moi je le proclamerai en face des lacs, des fleuves les plus illustres, et de la Garonne qui va se jeter dans la mer.



Digitized by Google

COMPTE-RENDU

DE LA SÉANCE ANNUELLE

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE METZ,

TENUE LE 19 MAI 1839.

Le 19 mai dernier, une foule nombreuse se pressait dans l'une des salles de l'Hôtel-de-Ville. De jeunes et jolies femmes, d'élégantes toilettes, de brillants uniformes, annonçaient un auditoire d'élite. Il s'agissait d'une grande solennité littéraire pour le pays, la séance annuelle de l'académie royale de Metz. Et comme dans la cité guerrière les fêtes même les plus pacifiques prennent une teinte martiale, l'enceinte retentissait des sons d'une musique militaire. Peut-être oserons-nous émettre ici le vœu de voir à l'avenir les habiles professeurs de notre conservatoire, et les élèves qu'ils forment, remplir cette partie du programme. Tous les genres d'enseignement fondés par la ville doivent naturellement se placer sous le patronage de l'académie; ils doivent, dans ses fêtes, lui prêter leur concours; mais, au cas particulier, une musique militaire avait une couleur locale qu'exigeait impérieusement la séance; car elle a été des plus belliqueuses, et c'est tout au plus si les hostilités qui l'ont suivie ont pris fin au moment où nous traçons ces lignes.

M. Didion, président, l'a ouverte par un exposé statistique de l'influence qu'ont exercée les sciences exactes sur la direction des études dans la ville de Metz. Il parle des nombreux élèves fournis aux armes spéciales, aux grandes écoles, par le département de la Moselle; des résultats obtenus aux concours généraux des colléges; de l'action qu'ont produite sur l'académie et sur les cours industriels les anciens élèves de l'école polytechnique, etc. M. Didion cite, en outre, les

Digitized by Google

expériences effectuées depuis quelques années à l'école d'application, les nouveaux instruments qui s'y sont introduits, et regarde la marche analytique de ses travaux comme féconde en résultats heureux pour le pays. Certes, nous ne dissimulons pas les avantages qu'il est possible de retirer des écoles militaires établies à Metz; mais, pour compléter le tableau, peut-être eût-il été bien de retracer en quoi ces occupations sérieuses, cette tendance au rationalisme pur, nuisent à d'autres spécialités, à la poésie, aux lettres, aux beaux-arts, par exemple......

La ville de Metz ne perd-elle pas d'un côté ce qu'elle gagne de l'autre? Cette question mérite une étude sérieuse; nous la provoquerons d'autant plus ardemment, que nous ne pouvons nous empêcher de gémir sur cette tendance générale de l'époque. Partout où se portent nos yeux, nous ne voyons plus que la ligne droite; nos oreilles n'entendent prêcher que les intérêts matériels : ces idées cependant ne représentent qu'une face de l'humanité : ce n'est peut-être pas la plus noble et la plus élevée. Que les sociétés purement scientifiques poussent à cette direction, cela se conçoit; mais les académies composées comme celle de Metz de plusieurs classes doivent chercher à combattre cette influence, pour rétablir un équilibre dont le manque se fait vivement sentir. Nous en trouverons au besoin la preuve dans les travaux mêmes de l'académie, et dans l'indifférence du public à traiter une partie des questions qu'elle propose : c'est ce qui résulte du rapport lu par M. Desains, secrétaire, qui a pris la parole après M. Didion. Les travaux dont il a rendu compte nous ont paru assez faibles cette année, et, en majeure partie, dirigés vers les spécialités purement mathématique et agricole.

M. le capitaine Rodolphe a lu ensuite une notice nécrologique sur le commandant Munier, membre titulaire de l'académie, décédé dans l'année.

Puis M. Mézières, recteur, a fait entendre une *analyse critique de la continuation de l'histoire d'Angleterre par M. Hughes.*

Cette analyse, bien écrite et bien pensée, lue d'une voix sonore et presque entièrement de mémoire, a captivé l'attention du public, bien qu'elle ait eu trois quarts d'heure de durée.

Au surplus, nous avons eu le plaisir d'entendre déjà M. le recteur

Digitized by Google

dans d'autres solennités, et si la critique peut l'attaquer sur ses opinions, ce que d'ailleurs nous ne voulons pas examiner, elle le trouve toujours irréprochable sous le rapport du style et de la diction. C'est une justice que nous aimons à lui rendre hautement.

Enfin, M. le docteur Bégin a terminé la séance par un épisode de la vie de Hoche.

M. Mézières nous avait fait assister aux luttes terribles qui arrosèrent la Péninsule du sang français, nous voici encore au milieu des combats et du tumulte des camps. Mais, par un heureux contraste, M. Bégin, après nous avoir montré cette noble figure de Hoche, si sublime, si héroïque sur le champ de bataille, nous le présente dans la vie privée, où il nous apparaît non moins grand, non moins généreux.

Nous regrettons de ne pouvoir donner dans son entier ce morceau intéressant de notre histoire contemporaine; mais puisqu'une circonstance favorable nous met à même d'en citer quelques fragments, nous nous empressons de donner à nos lecteurs ce que notre cadre restreint nous a permis d'extraire de cet excellent travail.

M. Bégin nous peint, dans le premier épisode, Lazare Hoche venant prendre le commandement en chef de l'armée de la Moselle, après de nombreux succès remportés dans le nord. Il trouve cette armée engourdie par un long repos, et découragée par les succès de l'ennemi.

« En effet, cent mille soldats autrichiens et prussiens, échelonnés depuis les hauteurs du Palatinat jusqu'au sol accidenté du Hundsrück, occupaient les formidables lignes de la Lauter et de Wissembourg: s'appuyant d'une part sur Kayserslautern, de l'autre sur la Sarre et la Bliese, ils avaient élevé des fortins dans les Vosges, tenaient en échec les faibles bataillons répandus entre la Sarre et la Moselle, et menaçaient d'envahir, comme un torrent fougueux, les riantes vallées de la Lorraine. Pichegru, à la tête de l'armée du Rhin, retiré derrière les lignes alsaciennes qu'il avait précédemment emportées, laissant à la ville de Landau le soin d'arrêter l'ennemi, ne protégeait pas plus l'Alsace que Houchard n'avait défendu la basse Moselle. Déjà les aigles prussiennes se portaient menaçantes sur les hauteurs de Sarralbe; les étendards autrichiens flottaient à Niederbronn; la cloche d'alarme

Digitized by Google

retentissait de village en village; Thionville, Sarrelouis, Metz, fermaient leurs portes; l'inquiétude augmentait chaque jour, et les populations épouvantées, répandues dans les bois ou sur les routes, fuyaient un orage qui, grossissant par la crainte, semblait envahir déjà l'horizon et frapper toutes les têtes.

« Tel était l'état de choses, lorsque Lazare Hoche, appelé des côtes de l'Océan, arriva dans la ville de Metz le 2 novembre 1793. »

Sa présence suffit pour relever les courages abattus. Son extérieur brillant, la bienveillance de ses manières, ont gagné tous les cœurs; ses talents militaires, et surtout son brûlant patriotisme, ont animé tous les esprits. A sa voix, les bataillons s'ébranlent et reprennent l'offensive. « Le 27 brumaire, l'armée de Moselle se met en marche sur trois colonnes: la droite, du côté de Sarralbe; la gauche, par Sarrelouis; le centre à Frandenburg. L'ennemi foudroyé quitte aussitôt la Sarre, afin de gagner les hauteurs de Bliescastel; mais Hoche traversant immédiatement la Bliese, s'empare lui-même des lignes fortifiées qui la protègent, culbute, taille en pièces les soldats du duc de Brunswick, arrive avec la rapidité d'un aigle sous les hauteurs de Kayserslautern qu'il emporte à la baïonnette, et déploie ses bataillons victorieux sur un large plateau, où quatre-vingt mille soldats aguerris vont se disputer l'avenir du Palatinat. Un premier coup de canon donne le signal; Hoche s'élance hors des rangs, jette en l'air son chapeau, et le cri *vive la république* qu'il pousse d'une voix vibrante, retentit sur l'immense front de son armée. A ce terrible cri, quarante mille mains ont frappé spontanément la crosse de leur fusil; la musique et le tambour ont préludé aux fêtes du carnage, et la bataille a commencé (9 et 10 frimaire). »

Dans le second épisode, nous trouvons Hoche goûtant les douceurs du repos après de nombreuses fatigues couronnées par une éclatante victoire. L'armée est rentrée dans ses quartiers d'hiver; celui du général en chef est près de nous, à Thionville. C'est là qu'il fait la connaissance d'une jeune personne (M.lle Adélaïde Dechaux) qui a su le captiver autant par ses aimables qualités que par ses charmes. Il brûle du désir de s'unir à elle. Quelques obstacles lui sont opposés, mais Hoche est habitué à vaincre partout. Pour faire mieux apprécier ses sentiments dans cette circonstance, nous citerons encore ici, mais

Digitized by Google

nous citerons Hoche lui-même. Voici la lettre qu'il écrivit à son ami le citoyen Privat au sujet de son mariage :

Au quartier-général de Bouzonville, le 28 pluviôse an II.

« Ne l'oubliez pas, mon cher Privat, j'ai besoin de tenir à quel-
« qu'un. Je demande le cœur, et point de richesses; cela te doit
« servir de base pour la conduite à tenir. La femme que j'aurai peut
« être assurée qu'il ne lui manquera que ce qu'elle ne demandera
« point. Le général Hoche ne manquerait pas de femmes, tu le crois
« sans peine ; mais le républicain Hoche tient trop aux principes de
« la nature, pour forcer jamais les inclinations d'une personne des-
« tinée à faire son bonheur. »

On peut juger par ces morceaux cités au hasard, car il n'y a pas de choix à faire dans le travail de M. Bégin, combien cette lecture a dû plaire à l'assemblée. Notre position particulière ne nous permet pas de répéter les éloges unanimes accordés à notre habile et savant collaborateur, nous nous contentons de renvoyer à leurs impressions ceux de nos lecteurs qui ont eu le plaisir de l'entendre ; ceux qui en ont été privés pourront s'en dédommager plus tard en lisant ce morceau dans son entier dans les *Mémoires de l'Académie*, où il occupera un rang distingué. Nous sommes sûrs à l'avance que leur jugement ne fera que confirmer le nôtre.

H. V.

Programme des questions mises au concours par l'Académie, pour les prix à décerner en 1840.

1.° Une médaille d'or de 200 fr. sera décernée à l'auteur qui traitera le mieux cette question :

Quelle influence la division de la propriété en petites portions doit-elle exercer sur l'agriculture du département de la Moselle, sur l'économie et les produits en général, enfin sur le bonheur individuel des habitants des campagnes?

2.° Une médaille d'or de 400 fr. sera décernée à l'auteur du meil-

Digitized by Google

leur mémoire sur l'histoire et la statistique de l'industrie dans le département de la Moselle, présentant l'examen et la discussion des causes qui ont présidé à son développement, et de celles qui peuvent le favoriser dans l'avenir.

3.° Une médaille d'or de 200 fr. à l'auteur du meilleur écrit sur la vie politique et littéraire de M. de Barbé-Marbois.

4.° Une médaille d'or de 400 fr. à l'auteur du meilleur mémoire en réponse à cette question :

Apprécier les avantages et les inconvénients de l'influence de la capitale sur le goût, les mœurs et le caractère de la nation.

5.° Une médaille d'or de 200 fr. à l'auteur du meilleur mémoire en réponse à cette question :

Quelle influence ont pu exercer sur le développement des arts et des sciences les associations littéraires et scientifiques qui se sont formées sur différents points de la France depuis 1815?

L'académie accordera en outre des *médailles d'encouragement* ou l'un de *ses titres* aux personnes qui auront répondu d'une manière satisfaisante aux questions suivantes :

1.° Culture de la vigne, art de faire le vin, de l'améliorer et de le conserver dans le département de la Moselle; avantages qu'on pourrait tirer de l'emploi du sucre de pomme de terre pour l'amélioration des vins de ce pays.

2.° Obtenir par le semis une nouvelle variété de pomme de terre qui soit jugée digne d'être cultivée et propagée dans le département de la Moselle.

3.° Examen raisonné des monuments gaulois ou romains, de ceux du moyen-âge et des temps postérieurs déjà connus ou qu'on pourra découvrir dans le département de la Moselle.

4.° Décrire les *castra stativa* et les routes romaines du département de la Moselle. Parmi ces dernières, rechercher spécialement celles qui ne seraient point indiquées dans les itinéraires et la table théodosienne.

5.° Tableau des changements successifs qu'a éprouvés la ville de Metz dans son emplacement, son étendue, son enceinte, et dans la direction de ses rues; disposition de ses édifices, leur destination, leur plan, l'époque et le mode de leur construction, etc.

Digitized by Google

6.° Recherches sur l'étymologie des noms des rues, places, ponts, etc., de la ville de Metz.

7.° Notice archéologique sur l'un des chefs-lieux d'arrondissement du département de la Moselle.

Ces prix et ces médailles d'encouragement seront décernés, s'il y a lieu, dans la séance générale que l'académie tiendra au mois de mai 1840.

Les mémoires doivent être adressés, *francs de port*, avant le 31 mars 1840, à M. le secrétaire de l'académie royale, rue Chèvremont, n.° 20.

Les auteurs auront soin de ne pas se faire connaître ; chacun d'eux écrira seulement une sentence ou une devise sur son mémoire, et renfermera, avec la même devise, son nom et son adresse dans un billet cacheté. Ce billet ne sera ouvert que dans le cas où l'auteur aurait mérité le prix, un encouragement ou une mention honorable.

Cependant, pour tout ce qui concerne l'agriculture, pour tout ce qui a besoin d'être confirmé par des expériences, les concurrents pourront se faire connaître, afin que l'académie s'entende avec eux, à l'effet de constater les résultats.

PRIX POUR DES OUVRAGES SPÉCIAUX.

En 1840, un prix de 1,000 fr. voté par le conseil général du département de la Moselle, pour la rédaction d'un manuel d'agriculture appliqué à ce département.

En 1840, une médaille de 600 fr. à l'auteur de la meilleure statistique agricole du département de la Moselle.

PRIX A DÉCERNER EN 1842.

Une médaille d'or de 200 fr. à la personne qui aura reproduit de semence le peuplier d'Italie ou la variété qui en approche le plus.

Il n'existe de peupliers d'Italie que du sexe masculin ; mais on pourrait peut-être féconder avec le pollen de leurs fleurs les ovaires des autres espèces dont on a des femelles, et obtenir ainsi soit le peuplier d'Italie lui-même, soit des variétés très-voisines.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DES SCIENCES MÉDICALES

DU

DÉPARTEMENT DE LA MOSELLE.



SÉANCE DU 7 MAI 1839.

M. le docteur Willaume, nommé président, ouvre la séance par une courte allocution relative à la direction que devra prendre la société dans ses travaux ultérieurs.

M. Mahu communique l'observation d'un fœtus qui a séjourné seize mois dans le sein de sa mère, après l'époque présumée de l'accouchement, séjour qui a causé la mort des deux sujets.

M. Dufourg lit une notice sur un cas d'épilepsie chronique traitée avec succès par l'hydrocyanate de fer.

M. Bégin entretient la société de l'état de la médecine dans le nord-est de la France sous les Romains, de l'organisation, des privilèges et des prérogatives du corps médical. Les faits qu'il cite s'appuient sur des monuments.

Une discussion s'engage relativement à la variole, à son caractère épidémique dans la ville de Metz. MM. Gillot, Maréchal fils, Terquem, Mahu, Willaume, prennent part à cette discussion.

M. Renauld lit un rapport étendu sur l'ouvrage de notre compatriote le docteur Lallemand, relatif aux pertes séminales involontaires dont il approuve l'ensemble, mais qu'il censure en certains points où l'imagination de l'auteur semble prévaloir.

On rédige le bulletin des maladies régnantes dans le mois d'avril.



Digitized by Google

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE

DU

DÉPARTEMENT DE LA MOSELLE.



SÉANCES DE JANVIER ET FÉVRIER 1839.

Rapport de M. le docteur de Résimond sur les moyens de parvenir, à Metz, à la formation d'un cabinet d'anatomie comparée. La société décide qu'il sera fait une demande à l'autorité municipale, et nomme une commission chargée d'évaluer les dépenses du matériel qu'exigerait l'exécution de ce projet.

M. Vanderbach, membre correspondant à Thionville, envoie une très-grande plaque de fer sulfuré provenant du lias, et contenant beaucoup de fossiles figurés par le même métal. Ce morceau, pesant plus de trois quintaux, a été déposé au musée de la ville.

M. Frécot fils, ingénieur des ponts et chaussées à Mulhouse, adresse à la société des plantes fossiles de la grauwacke de Thann (Haut-Rhin). La roche qui compose la masse de ces fossiles appartient, selon M. Frécot, à un étage inférieur des terrains de transition, et est en contact, sur quelques points, avec la diorite orbiculaire de Thann.

M. Plassiard offre un *ovoïde* des marnes du lias de la côte de Rozérieulles, et une belle *géode de chaux carbonatée métastatique* du muschelkalk de Malling.

M. Terquem présente un *hypoxylon* remarquable par ses tiges nombreuses et ramifiées ; il l'a trouvé dans un caveau humide. Cette plante est destinée à enrichir l'*herbier général* dont la société s'occupe activement. M. Fournel donne aussi cent quarante plantes des environs de Metz.

M. Victor Simon lit une notice sur les soulèvements du Jura bernois ; il analyse le mémoire de M. Thurmann, et présente plusieurs coupes destinées à faciliter l'explication des faits rapportés dans cet ouvrage.

Digitized by Google

A l'occasion de cette communication, et de la question de savoir si la configuration actuelle du Jura est due à un effet de refoulement, le même membre compare des faits de glissement qui se présentent dans nos pays, dans la formation jurassique, à ce qui existe en proportions infiniment plus grandes dans le Jura. Il pense qu'un terrain reposant sur des argiles et appuyé contre une masse solide (tel qu'a dû être le Jura contre les Alpes), a eu nécessairement une tendance à s'écarter de ce point d'appui : par l'effet de ce glissement, il s'est formé, selon les circonstances, un vide plus ou moins grand entre les deux dépôts; le calcaire qui a glissé a pris des formes plus ou moins ondulées, et les couches les plus voisines du point d'appui primitif ont pu être les plus redressées. Ces effets, selon lui, ont dû être encore beaucoup plus prompts et beaucoup plus sensibles, s'ils ont été déterminés par un soulèvement.

M. Lejeune met sous les yeux de la société un exemplaire de l'ouvrage de géologie, intitulé *Lethæa geognostica*, par M. le professeur Bronn. Cet ouvrage, qui se compose de deux volumes et d'un atlas de 100 planches, donne la description des genres et espèces caractéristiques des fossiles par ordre de terrains.

Dans la séance du 17 janvier, M. Ernest de Saulcy, lieutenant de vaisseau, a été élu membre correspondant de la société.

SÉANCES DE MARS ET AVRIL 1839.

M. Régnier, voyer en chef de l'arrondissement de Thionville, offre une ammonite *coronatus* de la partie supérieure du calcaire *à pecten lens*.

Il a été fait don, dans la même séance, par M. de Cléry, conseiller à la cour royale de Metz, d'un jeune marcassin pour le cabinet de la ville.

M. Victor Simon présente divers échantillons qu'il destine à la collection géologique; ce sont : un morceau de *tuf calcaire* des environs de Woippy, du *calcaire gris* avec *rognons siliceux* de Briey, une *pinnigène*, du *calcaire à polypiers* des sommets d'Ancy. On remarque surtout un fragment de *calcaire cloisonné*, trouvé dans les fondations

Digitized by Google

d'une *villa* romaine près Sorbey; il appartient, selon M. Simon, au calcaire cloisonné du keuper.

Le même membre lit une notice de M. Agassiz sur les glaciers en général. L'auteur conclut, d'après les stries ou sillons que l'on remarque aux rochers sur lesquels les glaciers ont glissé dans le fond des vallées des Alpes, et d'après de semblables stries observées sur des pentes du Jura, que l'Europe entière a dû être couverte de glaces à une époque à laquelle il rattache celle de la disparition des grands mammifères, et qui a dû précéder le soulèvement des Alpes; mais il pense que le retrait des glaces et les blocs erratiques sont postérieurs à l'élévation de ces montagnes.

M. Alfred Malherbe lit un mémoire sur les diverses espèces de chênes, leur utilité et l'usage que l'on a fait de leurs produits depuis les temps anciens. M. Malherbe s'étend en particulier sur le *chêne liège*, qu'il a observé dans la Provence pendant l'été de 1838; il présente des échantillons de ses différents produits, et donne quelques détails sur le mode d'exploitation des forêts de chênes lièges. Après cette communication qui intéresse vivement la société, M. Malherbe fait don de six oiseaux d'Europe, qui manquaient à la collection du musée; ce sont : le *vautour pérénoptère*, le *pyrrhocorax choquard* jeune, le *traquet oreillard*, le *cincle* ou *merle d'eau*, jeune âge, et le *moineau espagnol*, mâle et femelle.

M. Fournel remet plusieurs plantes recueillies en Algérie, aux environs de Bone, données par M. Dufour, membre correspondant, et sur lesquelles il fait un rapport verbal.

M. Lasaulce offre une partie de *byssus aurantiacus*, trouvé sur le bois de chêne dans un puits de l'école normale. Ce byssus avait plusieurs mètres de longueur.

La société a reçu au nombre de ses membres correspondants M. Marty, chef d'escadron d'artillerie, et M. Frécot, ingénieur des ponts et chaussées à Mulhouse.



Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

NOUVEAU PRÉCIS ÉLÉMENTAIRE D'INSTRUCTION RELIGIEUSE ET MORALE,

A L'USAGE

DE LA JEUNESSE FRANÇAISE ISRAÉLITE,

Avec un court sommaire de l'Écriture sainte; suivi de quelques histoires morales tirées de la Bible et des traditions.

PAR MICHEL BERR.

Nancy. A. PAULLET. 1839. In-12 de XVI, 104 pages.

Aux opuscules déjà fort nombreux de M. Michel Berr sur des questions graves de philologie, d'histoire et de religion juive, il vient d'ajouter un *Précis d'instruction* qui semble les résumer. L'auteur a pour but de prouver qu'en fondant les traditions religieuses modernes des juifs, essentiellement morales et spiritualistes, avec leur loi fondamentale, on peut revenir aux croyances anciennes, et asseoir sur des bases larges et philosophiques un culte qui ne saurait demeurer stationnaire dans le mouvement que la civilisation imprime à toutes choses. Il pense qu'une société jeune, vivace, riche d'avenir, attend le signal de régénération; il la croit impatiente de réunir les liens de la foi et de la sociabilité, et compte la voir incessamment groupée sous le drapeau qu'il déploie...... Je fais des vœux pour qu'il en soit ainsi; mais je crains que l'indifférence religieuse, que

Digitized by Google

l'apathie morale du siècle, n'aient ébranlé les débris dispersés du peuple juif, et que l'amélioration de son état social, le titre de citoyen, qu'il a justement conquis, ne deviennent une raison pour qu'en peu d'années les croyances d'Israël s'effacent et s'éteignent.

Quoi qu'il arrive, l'opuscule de M. Michel Berr restera comme un excellent code de morale dont aucune religion ne repoussera les principes. On rendra toujours justice aux vues de conciliation et d'harmonie sociale de l'auteur; et ceux de ses coreligionnaires qui ont des idées philosophiques arrêtées penseront comme lui d'une foule de préceptes détournés si souvent de leur vrai sens par les subtilités du talmudisme. Voici comment M. Berr explique la venue du Messie; cet extrait fera mieux juger le livre que toute autre citation :

« Dans plusieurs passages de nos prophètes, nous lisons que Dieu enverra un jour son élu ou Messie, de la race de David, fils de Jessé. Le prophète Isaïe nous dit qu'il jouira de l'esprit divin, d'un esprit de sagesse, de pénétration, de courage, de prudence et de profond respect pour le Très-Haut; qu'il ne respirera que la crainte de Dieu; qu'il ne jugera pas d'après les apparences ou d'après les vaines paroles, mais qu'il jugera les opprimés avec justice et interviendra avec droiture pour ceux qui sont humiliés; que par ses paroles et le souffle de sa bouche il anéantira les méchants; que la justice sera sa ceinture, et la vérité son glaive; qu'alors le lion et la brebis, le tigre et le chevreau, seront paisiblement ensemble, et que toute la terre connaîtra Dieu et sa sagesse. Et dans un autre endroit, le même prophète nous dit que cet élu terminera les querelles des peuples; qu'il sera médiateur des nations; qu'il transformera leurs épées en faux et leurs lances en serpes; qu'ils n'apprendront plus la guerre. Dans un autre endroit encore : qu'à cette époque l'Éternel sera le roi de toute la terre; que son nom sera unique comme son essence. C'est quand cette époque sera arrivée pour nous, comme pour l'humanité tout entière, que nous regarderons comme accomplie la prophétie fondamentale de notre croyance, qui nous annonce un élu ou libérateur.

« Cette interprétation de notre croyance du Messie, d'après le texte de nos prophètes, est autorisée et reconnue aussi par les traditions et les paroles des sages de la synagogue : les jours du Messie arriveront, dit l'un d'eux, quand Israël ne sera plus opprimé par les

Digitized by Google

grands et les puissants de la terre. Le Rambam lui-même, qui a recueilli ces principes, adopte une interprétation semblable dans un de ses principaux ouvrages. L'Éternel régnera toujours, disons-nous dans une de nos prières, sur nous et sur toutes ses créatures. Tous les textes composés par nos sages nous mettent dans la bouche l'invocation de l'époque où la puissance et la bonté divine réuniront tous les peuples par la justice, la vertu et la fraternité.

« Cette croyance est compatible avec nos vœux, notre espoir d'un retour du culte divin à Jérusalem, autrefois le sanctuaire de sa gloire et de sa révélation. Quand le culte de la vertu et de la vérité régnera partout, nous devons croire que Jérusalem, autrefois le temple du Seigneur pour la nation choisie par lui, le sera pour l'univers entier. C'est dans ce sens que nous disons tous les jours : tu retourneras à Sion dans la ville chérie ; tu y demeureras, selon la promesse ; et nous trouvons le fondement de cette croyance dans le verset du prophète Isaïe : « Jérusalem sera le séjour de ma sainteté ; vers lui se tourneront tous les peuples de la terre ; je les ferai arriver sur la montagne de ma sainteté ; je remplirai de joie la maison où s'élèveront vers moi leurs prières. La maison de mon culte sera appelée la maison des prières pour toutes les nations. » C'est dans ce sens aussi, dans celui de la lumière divine se répandant de Jérusalem sur tout l'univers, que nous devons interpréter ce verset du prophète d'Isaïe : *Mtsion tese tora, ou devar Adonai mirouschalaim.* C'est de Sion que sortira la loi et la parole divine de Jérusalem. »

Nous pourrions multiplier les extraits, mais il sera mieux de recourir à l'ouvrage même, que nous recommandons spécialement aux chefs d'institution, à tous ceux qui font de l'éducation une œuvre de progrès et de philosophie. Beaucoup de notabilités israélites et chrétiennes y ont donné leur assentiment. Celui de la haute administration ne lui manquera sans doute pas.



Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

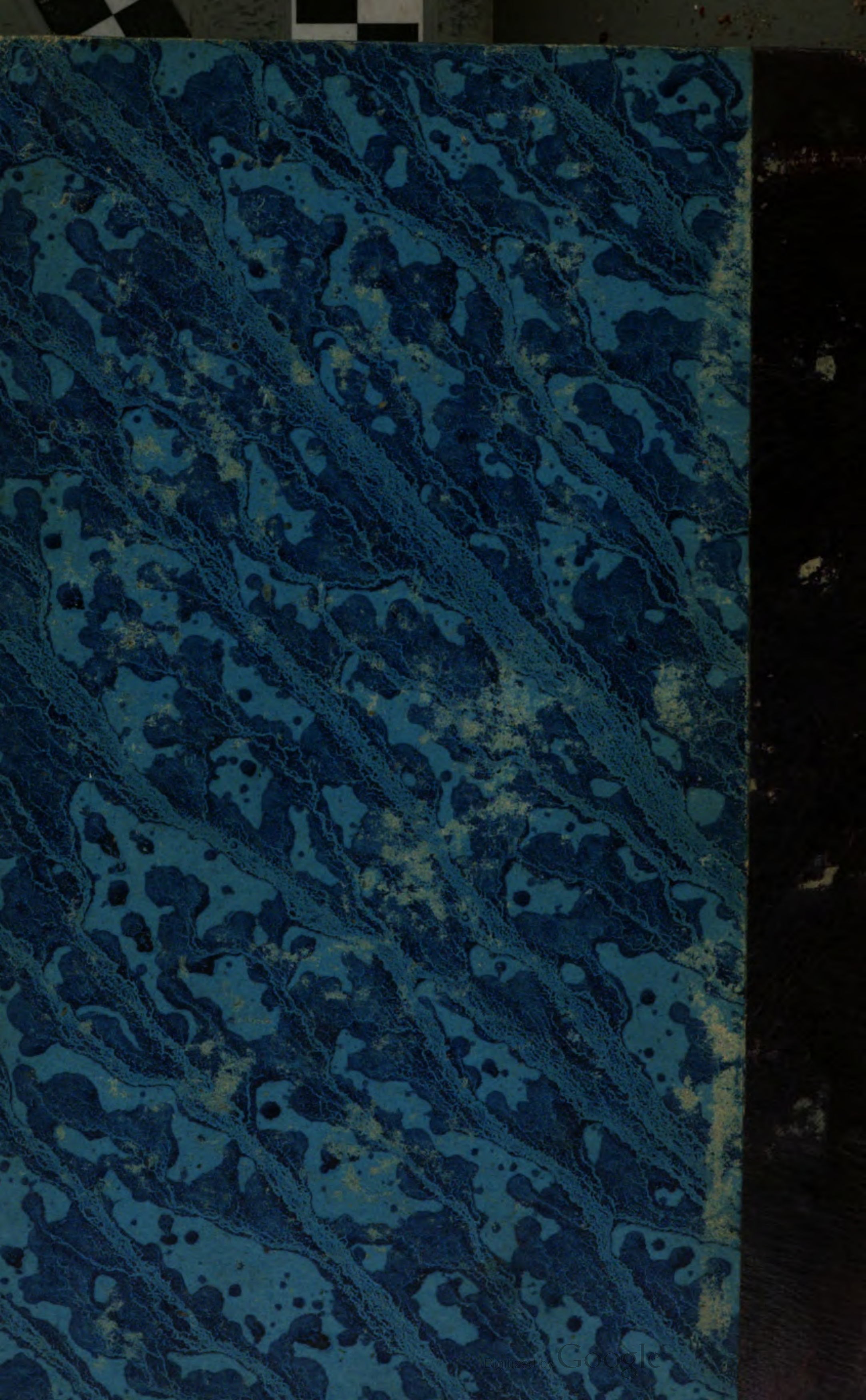
Digitized by Google

Digitized by Google


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06840 5045

B 489072

Digitized by Google



Digitized by Google